



POUR elle

Caresses diaboliques
L'INFERNO CLUB - 1
GAELEN FOLEY

AVENTURES & PASSIONS

Le marquis de Rotherstone est décidé à rétablir la réputation de sa famille. Mais en tant que membre du Club Inferno, il sait qu'il n'y a qu'une seule façon de se racheter aux yeux de la société : épouser une demoiselle d'une éducation et d'une beauté impeccables, dont la réputation soit, surtout, sans tache. Quelqu'un de très différent de Daphnée Starling, qui est certainement désirable, mais dont un prétendant éconduit a presque ruiné la réputation. Pourtant, Max ne peut résister à son charme - ou au défi de prouver aux commères de Londres qu'elles se trompent. Il ferait n'importe quoi pour gagner sa main... et pour montrer que même un marquis pervers peut faire un mari parfait.

Titre original

MY WICKED MARQUESS

1.

« N'importe quel sot peut dire la vérité, mais il faut qu'un homme soit un peu sensé pour savoir bien mentir. »

SAMUEL BUTLER

1er septembre 1815 Cher lord Rotherstone,

Si vous lisez cette lettre, c'est que vous êtes de retour à Londres après vos longs et périlleux voyages. La tâche que vous m'avez confiée pendant votre absence n'était pas aisée, mais je m'y suis attelé sans relâche et, à présent, je suis heureux de vous présenter le fruit de mon labeur. Après plusieurs mois d'enquêtes menées selon les méthodes inhabituelles dont

vous avez bien voulu m'instruire, j'ai établi la liste que vous souhaitiez celle des cinq jeunes aristocrates les plus recherchées par les candidats au mariage.

Soyez assuré, monsieur le marquis, que ces cinq délicieuses demoiselles répondent aux rigoureux critères de santé, de jeunesse, d'éducation, de beauté, d'égalité de caractère, de lignage et, par-dessus tout, de réputation, que vous avez énoncés.

Les noms de vos épouses potentielles sont les suivants :

1 - Mlle Zoe Simms : 19 ans, excellente chanteuse, jeune fille accomplie, nièce du duc de Rowland.

2 - Mlle Anna Bright : 18 ans, fille de l'évêque de Norweli, essayiste en herbe dont la première publication s'intitule : Vertus à l'usage des jeunes filles.

3 - Lady Hypatia Glendale : 21 ans, passionnée de sports et d'équitation, pratique la chasse à courre.

4 - Mlle Adora Walker : 16 ans. Bien que, à peine sortie de l'école, elle est considérée comme la plus grande beauté apparue dans le monde ces dernières années et, en conséquence, très convoitée.

5 - Mlle Daphnée Starling : 20 ans, l'une des reines de la haute société, connue pour sa gentillesse envers les étrangers - mais problème, milord. Prudence ! (Reportez-vous au post-scriptum.)

Je suis à votre service pour vous fournir de plus amples détails, mais je suppose que vous souhaiterez procéder en personne à des investigations plus poussées. Je vous enverrai les dossiers dès que vous le souhaiterez (suivant vos instructions, j'ai rassemblé sur chaque jeune fille des renseignements biographiques, un compte rendu détaillé de ses activités hebdomadaires ainsi que le calendrier des événements mondains auxquels elle assistera).

Dans l'attente de vos instructions, milord et, en me réjouissant de la fin de cette horrible guerre, je vous souhaite de nouveau la bienvenue dans l'Angleterre victorieuse.

Votre serviteur respectueux,

Oliver Smith, avoué et courtier en affaires

Post-Scriptum : Au sujet du n° 5, vous souhaiterez peut-être rayer d'emblée Daphnée Starling de votre liste car, ces dernières semaines, il y a eu malheureusement un parfum de scandale autour de cette demoiselle.

Parce qu'elle a récemment rejeté la demande en mariage d'un jeune homme en vue - lord Albert Carew -, je crains que Mlle Starling ne commence à s'attirer une réputation de coquette.

Elle se rendit en cabriolet au royaume des âmes perdues, escortée uniquement de son valet de pied et de sa femme de chambre. Le cheval secoua la tête avec nervosité quand William lui fit emprunter une ruelle sombre, entre deux hautes bâtisses sales et délabrées.

Un chien errant, famélique, fouillait dans un tas d'ordures. Ici et là, on devinait la forme

inerte d'un clochard endormi dans le caniveau. Une odeur putride régnait dans ces bas-fonds où ne pénétrait ni brise ni soleil.

Daphnée frissonna et resserra sa pelisse autour de son cou. Ce n'était pas un endroit convenable pour une demoiselle, et sans doute n'aurait-elle pas dû se trouver là.

Ces derniers temps, cependant, elle se souciait de moins en moins de ce que le monde pouvait penser de Daphnée Starling. Perdre sa réputation s'était révélé étrangement libérateur : après avoir considéré les choses d'un regard neuf, elle avait décidé de concentrer ses efforts sur ce qui était le plus important. À savoir, soustraire les enfants de l'orphelinat à ce monde de cauchemar.

Elle-même avait perdu sa mère très jeune. Au moins lui restait-il un père aimant, une maison confortable, des repas assurés.

Sa mère avait eu le temps de lui inculquer le devoir de charité envers les plus démunis ; mais Daphnée avait aussi l'intime conviction que, si personne ne se souciait de donner un peu d'amour à ceux qui en étaient privés, la vie était dénuée de sens. Plus particulièrement, la vie protégée qu'elle avait toujours menée en tant qu'enfant unique d'un riche vicomte.

Il était hors de question qu'elle devienne un jour une de ces créatures égoïstes et artificielles de la haute société, semblable à celles qui l'avaient condamnée, ces derniers temps.

Le visage suffisant de lord Albert Carew lui traversa fugitivement l'esprit. Chaque fois qu'elle repensait à sa demande en mariage - ô combien romantique ! -, il lui prenait l'envie de hurler. « Le prince de l'élégance et la reine de beauté... une union parfaite ! Qu'en dites-vous ? »

Il était d'une telle arrogance qu'il ne mesurait même pas à quel point il était odieux. Dans la vie de lord Albert Carew, il n'y avait qu'un seul et unique amour : lui-même.

Serrant les dents, Daphnée chassa de son esprit son prétendant évincé. William venait de tourner dans Bucket Lane, où le bâtiment sinistre de l'orphelinat voisinait avec une taverne, un tripot et un bordel. Le mois précédent, suite à un meurtre dans cette ruelle, deux policiers étaient venus poser des questions, sans trouver personne qui fût désireux de les renseigner. On ne les avait plus revus, et la vie dans Bucket Lane avait repris son cours.

— Redites-moi ce que nous faisons ici, mademoiselle ? demanda Wilhelmina, sa femme de chambre.

— On cherche les ennuis, si tu veux mon avis, grommela William, son frère jumeau.

Même s'il n'avait pas tout à fait tort, Daphnée lui jeta un regard réprobateur. Chez les Starling, on les appelait, lui et sa sœur, « les deux Willie ». Originaires de la campagne, ils possédaient un bon cœur et étaient d'une loyauté absolue, comme en témoignait le fait qu'ils l'accompagnaient jusqu'ici toutes les semaines.

— Regarde à la fenêtre, William, lui conseilla Daphnée en agitant la main. C'est pour eux que nous sommes ici.

Des visages enfantins pleins d'excitation s'écrasaient contre les vitres sales. De petites mains répondirent à son salut.

— Je suppose que vous avez raison, mademoiselle, marmonna-t-il.

— Ne t'inquiète pas, William, dit Daphnée en lui adressant un sourire éclatant. Nous n'en aurons pas pour longtemps. Une heure, peut-être.

— Une demi-heure ? Nous n'avons pas Davis avec nous, aujourd'hui.

D'ordinaire, deux valets de pied accompagnaient Daphnée. Mais sa belle-mère avait insisté, délibérément à n'en pas douter, pour garder Davis à la maison, car elle voulait réaménager le salon.

Une fois de plus !

Pénélope était la reine des tâches inutiles ; quant à sa manie de se mêler de tout. ..

C'est elle qui avait provoqué cette histoire désastreuse avec Albert en jouant impudemment les entremetteuses pour se débarrasser au plus vite de Daphnée.

— Très bien, William, concéda-t-elle. Je ferai de mon mieux pour ne pas dépasser la demi-heure.

Il lui jeta un regard reconnaissant avant de serrer le frein.

— Mademoiselle Starling ! cria une voix aiguë quand Daphnée descendit du cabriolet.

Elle se retourna et vit accourir un des garçons qui avaient quitté l'orphelinat l'année précédente.

— Jemmy ! s'exclama-t-elle en l'embrassant avec affection. Moi qui me demandais ce que tu étais devenu ! Où étais-tu ?

Bien que maigre et déguenillé, il lui adressa un sourire radieux.

— Ici et là, mademoiselle.

Les mains posées sur ses épaules, Daphnée s'aperçut qu'il était presque de sa taille.

— Tu as tellement grandi, depuis la dernière fois que je t'ai vu ! Quel âge as-tu, à présent ?

— Je viens d'avoir treize ans, répondit-il avec fierté.

— Aurais-tu changé d'idée en ce qui concerne un apprentissage, par hasard ? lui demanda-t-elle en souriant. Je connais un charron qui cherche un garçon honnête.

Comme il s'esclaffait, elle le regarda avec sévérité, et il se souvint instantanément du rudiment de bonnes manières qu'il avait acquis.

— Désolé, mademoiselle. J'y réfléchirai, ajouta-t-il, la tête baissée.

— Je compte sur toi.

Elle n'était pas encore prête à considérer Jemmy comme un échec, mais il filait un

mauvais coton. Il avait déjà quitté ses deux places précédentes, attiré par la « vie facile » des criminels qu'il admirait.

— Ne me brise pas le cœur, Jemmy. Si la police te prend en train de faire des bêtises, tu seras jugé sans pitié. Malgré ton jeune âge, tu seras déporté en Australie.

— J'ai rien fait de mal ! protesta l'adolescent.

— Je te croirais presque...

Le sourire de Daphnée s'effaça quand son regard tomba sur l'individu débraillé, planté de l'autre côté de la rue, qui la fixait.

Adossé au mur de la taverne, il fumait un cigare. Il porta la main à son chapeau et lui adressa un sourire plus menaçant qu'amical.

Daphnée se raidit. Mieux valait qu'elle ne s'attarde pas. Cependant, elle lui adressa un signe de tête contraint pour ne pas le provoquer.

En général, on ne lui prêtait pas attention, car on savait qu'elle venait non pas pour créer des problèmes, mais pour aider les enfants. Les petits résidents de la Maison des enfants trouvés étaient qualifiés d'orphelins, mais, pour la plupart, ils avaient tout simplement été abandonnés par leurs parents. Était-ce mieux que de les avoir perdus ? Daphnée n'en savait rien.

Sa seule certitude, c'était qu'il fallait sortir ces enfants le plus tôt possible de cet horrible environnement.

Depuis dix-huit mois, elle harcelait ses amis pour qu'ils contribuent financièrement à l'installation d'un nouvel orphelinat. Elle avait même trouvé une propriété à vendre qui aurait été idéale. Mais, malgré tous ses efforts, elle était loin d'avoir rassemblé la somme nécessaire.

« J'ai intérêt à trouver quelque chose bientôt », songea-t-elle en se chargeant, comme Wilhelmina, d'un des sacs posés à l'arrière du véhicule.

Les enfants grandissaient vite et, si personne n'intervenait, les garçons - comme Jemmy - étaient condamnés à rejoindre une bande de brutes errant dans les rues.

Quant aux petites filles, leur sort était encore plus terrible. Daphnée ne put s'empêcher de jeter un regard de haine en direction du bordel qui se dressait à l'angle de la ruelle. A ses yeux, il était encore plus odieux que la taverne, car ce qui s'y passait parodiait l'amour. Or, l'amour était le seul espoir de ces enfants... comme de tout un chacun, d'ailleurs.

Eh bien, aucune de ses petites filles ne finirait dans cette maison ! Elle travaillerait plus dur, mais elle trouverait un moyen de les aider à échapper à leur destin. Elle n'avait pas le choix.

Pour commencer, il fallait mettre un terme aux dommages qu'Albert infligeait à sa réputation. S'il réussissait à monter contre elle la haute société, toutes ses démarches pour réunir des fonds seraient réduites à néant.

Les enfants dépendaient d'elle, puisqu'ils n'avaient personne d'autre. À cette pensée, elle

s'obligea à arborer un sourire insouciant et, le sac jeté par-dessus son épaule, elle passa la porte, accueillie par un concert d'exclamations joyeuses qui lui réchauffa le cœur.

Que diable fabriquait-elle là-dedans ?

L'épouse potentielle numéro cinq continuait de le surprendre. Une demi-heure ! Tout en secouant légèrement la tête, Max Saint Albans, marquis de Rotherstone, remit sa montre dans la poche de son gilet et reprit sa surveillance.

Dans le cadre de ses recherches, il l'avait suivie jusqu'à ce quartier mal famé de Londres et s'était installé de l'autre côté de la rue, au deuxième étage du bordel.

De nouveau, il braqua sa lorgnette à travers les rideaux miteux de la fenêtre.

— Vous avez la chambre pour une heure, chéri, et tout ce qui va avec, lui susurra la prostituée qui lui mordillait l'oreille. Vous voulez pas jouer, vous êtes sûr ?

— Sûr et certain, répondit-il, sans quitter des yeux le cabriolet de Mlle Starling, auprès duquel un vigoureux paysan montait la garde.

Curieusement, avant d'entrer, Mlle Starling s'était retournée pour regarder droit dans sa direction, comme si elle sentait sa présence. Un frémissement inattendu l'avait parcouru. À cause de son bonnet à large bord, il n'avait pu discerner son visage. Évidemment, elle était assez avisée pour ne pas faire étalage de ses charmes dans ce genre d'endroit. Mais cet instant fugitif n'avait fait qu'aiguïser son impatience de découvrir enfin sa beauté légendaire.

Max jugea préférable de reporter son attention sur le jeune valet de pied, qui ne cessait de jeter des coups d'œil inquiets autour de lui. Franchement, ce garçon de ferme monté en graine n'était pas dans son élément. Et il était censé la protéger ? Même Max, pourtant rompu à toute sorte de combats, ne s'aventurait pas à la légère dans ces bas-fonds.

Heureusement, le gamin dépenaillé que Mlle Starling avait embrassé était resté sur place. Peut-être pour tenir compagnie au valet ; et aussi, Max l'espérait, pour intervenir en faveur du trio si un voyou de sa connaissance les importunait.

Non seulement le jeune garçon paraissait plus aguerri, mais, comme Max le constata avec une pointe de tristesse, il lui ressemblait au même âge, avec ses vêtements élimés, ses poches vides et son air bravache.

Lui aussi avait grandi dans la pauvreté ; mais il s'agissait d'une pauvreté décente, source de honte plus que de faim au ventre, contrairement à cet enfant des rues.

Il n'empêche qu'en le regardant, Max avait le plus grand mal à croire qu'il n'était pas plus vieux que lui quand son père l'avait remis à l'Ordre, pour que celui-ci en fasse... ce qu'il était devenu.

Mais ce n'était pas le moment de revenir sur le passé. La chose était faite, le serment de son ancêtre avait été honoré, et la guerre féroce de l'Ordre était gagnée. Enfin, l'heure était venue pour lui de prendre en main sa propre existence.

Sa première mission - la plus urgente -, était de redorer le blason de sa famille, terni par

des générations successives de bons à rien. Une tâche que ne facilitaient pas ses années passées à jouer les touristes dilettantes et, encore moins, son appartenance au tristement célèbre Inferno Club.

Dieu merci, il savait courtiser la nature humaine. La haute société lui mangerait bientôt dans la main, car il savait exactement quelle stratégie le mènerait droit au but.

En un mot : le mariage.

Le choix d'une épouse convenable constituait l'instrument parfait pour dissiper la réputation sulfureuse des seigneurs Rotherstone.

Cette fois, sa nouvelle mission n'était pas de traquer un agent ennemi, mais de se trouver une femme. Sa présence ici était donc une perte de temps, puisque de toute évidence, il ne choisirait pas Daphnée Starling.

Cependant, après avoir lu son dossier, il n'avait pu résister à la tentation de la suivre pour essayer de l'apercevoir. Quel mal à cela? Une fois sa curiosité satisfaite, Max retournerait chez lui pour faire le bon choix -sans doute la fille excessivement vertueuse de l'évêque. Ou, peut-être, la cavalière passionnée... Sans doute pas la jeune fille de seize ans, dont il pourrait presque être le père. En vérité, n'importe laquelle ferait l'affaire, excepté Daphnée Starling.

Un seul fauteur de scandales suffisait dans une famille, et ce titre lui appartenait déjà. Si Max se moquait complètement de ce qu'on pensait de lui, il voulait à tout prix éviter à ses futurs enfants d'être des proscrits, comme lui-même. L'importante fortune qu'il avait amassée à grand-peine au cours de la décennie passée n'y suffirait pas. L'argent seul ne permettait pas de s'introduire dans la haute société londonienne. Les familles des grands négociants en savaient quelque chose.

Non, il était primordial qu'il choisisse pour épouse -et mère des futurs petits Rotherstone - une femme de haut lignage, connue dans le grand monde et d'une réputation irréprochable.

Mlle Starling remplissait ces conditions jusqu'à ce que ses récents ennuis justifient la suggestion d'Oliver de rayer son nom de la liste.

Mais c'est précisément la lecture du post-scriptum de son homme de confiance qui avait éveillé l'intérêt de Max. D'abord étonné, il avait ensuite éclaté de rire en découvrant que le prétendant qu'elle avait rejeté n'était rien d'autre que son pire ennemi.

Ce satané Albert Carew ! Ce cher vieil Alby !

Seigneur... Max aurait aimé pouvoir dire qu'après vingt ans, alors qu'il était un homme accompli, il avait oublié le persécuteur et rival de ses jeunes années. Malheureusement, il ne se souvenait que trop bien de lui.

Les frères Carew, fils de feu le riche duc de Holyfield, vivaient comme lui dans le Worcestershire. À l'exception du timide Hayden, l'aîné et duc actuel, c'était une bande de petites crapules dont le sport favori était de maltraiter Max. Ils en avaient d'autant plus le loisir que le manoir décrépit de son père était voisin de leur magnifique château, et que Max devait traverser chaque jour les terres du duc pour se rendre chez son vieux tuteur.

Rares étaient les jours où il ne tombait pas dans une embuscade tendue par Albert, le cadet de la fratrie et le meneur des plus jeunes. Max secoua la tête en se rappelant leurs bagarres acharnées, et son entêtement orgueilleux. Bien que toujours vaincu par le nombre, Max avait toujours refusé d'emprunter un autre itinéraire pour se rendre chez son tuteur.

Quoi d'étonnant à ce que son instinct combatif, héritage de ses ancêtres normands, ait attiré l'attention de l'Ordre ?

Ce vieil Alby avait de la chance : la vengeance allait à l'encontre du code de l'Ordre, et Max y avait renoncé depuis longtemps.

Néanmoins, à présent qu'il était débarrassé du poids écrasant de la guerre, il s'accordait le luxe d'un peu de légèreté. Il n'avait pu boudier son plaisir en entendant raconter comment la jeune Starling avait mouché ce Carew plein de morgue. Comme il aurait aimé assister à l'entretien !

Avec l'esprit de compétition qui le caractérisait, Max s'était aussitôt demandé si lui s'en serait mieux tiré, avec cette demoiselle apparemment difficile.

La tentation était trop forte, il lui fallait rencontrer cette fille - ou, au moins, danser avec elle devant ce cher vieil Alby.

L'Ordre interdisait peut-être de se venger, mais pas de retourner dans la plaie le couteau qu'un autre y avait plongé.

Max avait donc écrit aussitôt à son homme de confiance pour lui demander le dossier de la demoiselle numéro cinq. Et quand, après s'être versé un cognac, il s'était assis pour en prendre connaissance, il l'avait trouvé bien plus intéressant que prévu.

Il l'avait relu à plusieurs reprises, jusqu'à sentir s'élever en lui un espoir étrange.

L'un des détails gravés dans sa mémoire était le surnom dont Mlle Starling avait hérité : « La Sainte Patronne des nouveaux venus ».

Elle était connue pour se montrer amicale envers les étrangers et ceux qui n'avaient que peu de connaissances dans la haute société. Elle les prenait sous son aile, les présentait à la ronde et s'assurait qu'on leur faisait bon accueil.

Étant lui-même, et depuis longtemps, un proscrit aux yeux de beaucoup, Max connaissait la valeur d'une telle gentillesse.

Intrigué, il était venu ici pour voir par lui-même comment elle se comportait quand elle se croyait à l'abri des regards.

Restait bien sûr le problème de sa réputation. Mais, quand il avait découvert qu'Albert était impliqué, Max n'avait plus guère accordé de crédit aux rumeurs. Fourbe comme il l'était, Albert n'hésiterait pas à recourir à la calomnie pour panser sa vanité blessée.

C'est alors qu'une pensée fatale l'avait frappé : si Mlle Starling était attaquée de manière injuste... elle avait peut-être besoin d'aide. Impossible de ne pas voler au secours d'une demoiselle en détresse ! Surtout quand il connaissait lui-même les conséquences de la

méchanceté de son ancien ennemi !

À partir de cet instant, Daphnée Starling n'avait plus quitté son esprit. Et c'est ainsi qu'il se retrouvait à l'épier, tout en sachant pertinemment que le choix d'une épouse était trop sérieux pour être fondé sur les seuls sentiments.

Vu le coupe-gorge que constituait cette ruelle, il se félicitait doublement d'être venu. Lord Starling ne connaissait donc pas les endroits où sa fille s'acquittait de ses œuvres charitables ?

À l'heure exacte mentionnée dans son dossier - vendredi, 9 heures - Daphnée Starling était sortie pour sa visite hebdomadaire à l'orphelinat. Apparemment, elle était du genre ponctuel. Une qualité qu'appréciait Max, mais qui, en l'occurrence, pouvait permettre à des personnes mal intentionnées d'anticiper sa venue.

Une foule de questions tournoyaient dans l'esprit de Max. Mais son hôtesse fardée commençait à s'impatienter de son manque d'attentions.

— Pourquoi vous regardez cette dame ? lui demanda-t-elle.

— Parce que j'envisage de l'épouser, répondit Max, ironique, sans rabaisser sa lunette.

La fille laissa échapper un rire surpris, puis elle agita ses jupes d'un air mutin dans sa direction.

— Vous vous moquez de moi, hein ?

— Non, non, murmura-t-il, sans savoir lui-même s'il était vraiment sérieux.

— Eh bien, drôle de manière de lui faire la cour !

— Il y a des habitudes difficiles à perdre, marmonna-t-il.

Elle lui donna une légère bourrade, ne sachant trop comment se comporter avec lui - comme beaucoup de gens.

— Allez, venez, aucune femme n'apprécie que son mari l'espionne !

— Je me moque pertinemment de ce qu'elle apprécie, pour le moment.

— Pas tendre, le bonhomme...

— Mais sensé, riposta-t-il. On aime savoir où on met les pieds.

— Vous pouvez me répéter ça ?

— Du calme. Vous aurez votre argent.

— Comme vous êtes fait, chéri, je préférerais le mériter. Des hommes comme vous, ajouta-t-elle en s'approchant pour poser la main sur son épaule, on n'en voit pas trop souvent par ici.

Max lui jeta un coup d'œil méfiant. Parlait-elle de tueurs professionnels au service d'une organisation qui n'existait pas officiellement ? Ou de marquis de la plus haute noblesse vêtus

comme le commun des mortels ?

— Vous devriez peut-être vous en féliciter.

Elle l'observa pendant quelques instants en silence avant de reprendre :

— Qui vous êtes, au fait ?

Max lui adressa un regard gentiment réprobateur.

— C'est le genre de question qu'il vaut mieux éviter de poser à vos clients, je crois. Vous la connaissez ? dit-il avec un geste de la tête vers la fenêtre.

— Mlle Starling ? Tout le monde la connaît, dans le coin. Paraît qu'elle tente de sauver les âmes... Elle a du temps à perdre, commenta-t-elle avec un petit rire dédaigneux. Les gens comme moi, elle les aime pas.

— Non, je le suppose.

Bon sang, il lui fallait une éternité pour distribuer quelques modestes jouets ? Normalement, il avait la patience de l'araignée tissant sa toile. Mais il avait déjà perdu tellement de temps ! Vingt années de sa vie sacrifiées à l'Ordre.

Étouffant un grognement, il pianota avec impatience sur le rebord de la fenêtre.

— Combien de temps reste-t-elle, d'habitude ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? s'exclama la prostituée qui, courageusement, posa la main sur son bras. Je peux vous distraire, pendant que vous attendez.

Max s'immobilisa. C'était la chambre avec un point de vue avantageux sur la ruelle qui l'intéressait, non son occupante. Il s'autorisa néanmoins à apprécier sa proximité.

Après tout, il ne connaissait rien d'autre en matière de plaisirs charnels. Depuis les aristocrates adultères jusqu'aux riches courtisanes en passant par les jolies pensionnaires de lupanars, il s'était toujours contenté de liaisons vénales.

A présent que la guerre était terminée, il devait affronter sa solitude. Ces sinistres années, avec leurs voyages incessants, lui avaient rongé l'âme. Il aspirait à autre chose, désormais...

Comme la fille lui flattait le torse, la mine admirative, Max fut un instant tenté par le vice - alors que sa future épouse potentielle polissait le diamant de sa vertu dans l'orphelinat en face. Quel début pour un mariage...

Soudain, un léger mouvement à l'extérieur attira de nouveau son regard vers la fenêtre. Daphnée Starling sortait de l'orphelinat.

Il repoussa aussitôt la main de la prostituée pour scruter la ruelle, et vit la jeune femme passer la lourde porte, son chapeau à la main. Quand elle s'approcha de sa voiture, suivie de sa femme de chambre, il eut la vision fugitive d'une figure angélique.

Ni les murs lépreux ni la lumière grisâtre ne parvenaient à faire pâlir l'éclat de ses cheveux dorés ; on aurait dit que la jeune femme elle-même était une source de lumière.

Elle remit alors son bonnet à la hâte, sans doute soucieuse de ne pas attirer l'attention.

— Mignonne, concéda la prostituée qui regardait par-dessus son épaule.

— Mmm..., acquiesça-t-il avec une indifférence affectée.

Mais il continuait de regarder par la fenêtre, comme hypnotisé.

Inconsciente de l'attention dont elle était l'objet, Daphnée Starling s'arrêta pour dire un mot à ses domestiques. Quand, soudain, une voix brailla :

— Ohé !

Les yeux plissés, Max vit cinq individus à l'allure louche sortir du pub et s'approcher du cabriolet. Tous arboraient un sourire grimaçant.

— C'est notre ange de miséricorde, hein, ma belle ?

— Toutes ces gâteries pour les petiots ! Et nous, on a pas de cadeaux ? Je vais pleurer, je crois bien !

Max fronça les sourcils. Aucun agent en vue, si toutefois la police s'aventurait jusqu'ici. C'est tout juste s'il n'entendait pas les battements précipités du cœur de Mlle Starling.

— Allez, chérie, y doit bien te rester une petite douceur pour nous ?

— Un baiser!

— Ouais !

D'un coup d'œil aigu, Max évalua la situation. Les hommes arrivaient par-devant et bloquaient le passage. Et la ruelle était trop étroite pour que le cabriolet effectue un demi-tour rapide.

Il fallait distraire leur attention. S'il y parvenait, elle pourrait se sauver en courant.

Rien de plus facile. Au temps pour son intention avait été de l'observer simplement de loin ! En toute logique, il n'aurait même pas dû se trouver là puisque cela allait à l'encontre de ses propres intérêts. Mais quelle importance ? Elle avait besoin d'aide et, après tout, ce genre de mise en scène était sa spécialité.

— Excusez-moi, dit-il en écartant la prostituée.

— Monsieur, attendez ! s'écria-t-elle quand il gagna la porte à grandes enjambées. Faites attention ! Ici, c'est leur territoire, à ceux-là ! Toutes les boutiques achètent leur protection.

— Hum...

Max hocha la tête et, avant de sortir, il jeta quelques guinées d'or supplémentaires sur le lit défoncé, ce qui arracha à la fille une exclamation de ravissement.

En passant devant le miroir piqueté du vestibule, il s'arrêta.

Il était temps de jouer les caméléons...

En un clin d'œil, son apparence fut transformée. Ce fut un homme à la cravate pendante, au gilet déboutonné, aux vêtements en désordre et aux cheveux ébouriffés qui ramassa une bouteille de vin vide, abandonnée sur le rebord de fenêtre par quelque fêtard.

Pour le coup, il ressemblait vraiment au dilettante impénitent, débauché et jouisseur, connu dans le monde comme « ce bon a rien de Rotherstone » !

Il aurait préféré faire connaissance avec Daphnée Starling dans d'autres conditions. Une première impression pouvait perdurer... Mais il n'avait pas le choix. Avec une légère grimace de regret, il desserra un peu plus les cordons de sa bourse. Elle ferait un excellent appât.

Puis, sans plus attendre, il leva les bras et franchit en trombe la double porte du bordel, fin prêt à semer la pagaille.

2.

Avec des sifflets vulgaires, des claquements de langue suggestifs, des invitations grivoises, la bande de Bucket Lane encercla sa voiture. Daphnée ne tarda pas à se rendre compte qu'ils étaient ivres.

Elle tenta de négocier avec eux, mais sa voix commençait à trembler.

— Allons, s'il vous plaît... Écartez-vous, à présent. Il faut vraiment que nous partions...

Quand l'un d'eux se saisit de la bride du cheval, William cria :

— Bas les pattes !

— Et tu comptes faire quoi, toi ? rétorqua le scélérat en s'avançant vers le jeune homme.

À cet instant, un appel tonitruant résonna un peu plus bas dans la rue.

— Apportez-moi ma voiture, bon Dieu ! Immédiatement !

Tout le monde se figea sur place. Puis les voyous se retournèrent, de même que Daphnée et ses domestiques.

Un homme - grand, beau, élégamment vêtu de noir et, surtout, très éméché, à en juger par sa démarche chaloupée et la bouteille vide qu'il tenait encore à la main - venait de surgir du bordel.

— Oh..., gémit-il en plaçant son autre main au-dessus de ses yeux pour les protéger de la lumière. Toi ! Toi, va chercher ma voiture ! ordonna-t-il en pointant soudain sa bouteille vide vers l'homme qui tenait la bride du cheval. Je veux partir d'ici.

Bien que pâteuse, sa voix révélait l'homme accoutumé à être obéi. Il partit d'un petit rire qui trahissait le fait que, lui non plus, n'avait pas encore cuvé le vin de la nuit. Et qui semblait insinuer, en outre, qu'il n'avait pas daigné quitter cet établissement scandaleux avant d'avoir honoré chacune de ses pensionnaires.

Daphnée le fixait, les yeux écarquillés, éberluée par le comportement choquant de ce

libertin issu de toute évidence de la haute société. Et, plus encore, par sa réaction immédiate à la puissante virilité qui émanait de lui.

Son magnétisme sautait aux yeux, malgré son apparence échevelée. Il portait une petite barbe bien taillée qui soulignait sa bouche dure, son menton carré, et lui donnait une apparence un brin satanique.

Daphnée ne put s'empêcher de le trouver plus que séduisant. Attirant. Dangereux... Décontenancée par la sensation inconnue qui l'envahissait, elle détourna les yeux quand il s'approcha de l'individu accroché au cheval.

— Tu es sourd, l'ami ? lui lança-t-il, inconscient du danger qu'il y avait à provoquer ces scélérats.

L'homme se mit à rire et jeta un regard indigné à ses acolytes.

— Qui c'est ce crétin, bon sang ?

— Tu refuses d'obéir à un supérieur ? insista l'aristocrate d'un ton suintant le mépris.

— Oh, non..., murmura Daphnée en reportant, malgré elle, les yeux sur lui.

Au même instant. Wilhelmina agrippa son bras, saisie de la même frayeur. Les deux femmes échangèrent un coup d'œil. Il voulait donc se faire tuer ? Ce n'était pas un endroit où l'on observait le rituel souvent inoffensif du duel, mais où l'on vous tranchait la gorge pour un regard de travers.

— C'est à moi que vous causez ? rugit le scélérat en lâchant la bride du cheval pour s'avancer vers l'homme.

— Évidemment que c'est à toi que je m'adresse, espèce d'excrément sur pattes, marmonna-t-il avec la dignité de l'homme ivre. Je parle à vous tous ! Que quelqu'un m'amène ma... Sacré nom !

D'un geste maladroit, il venait de renverser sa bourse sur le sol. Une cascade de guinées d'or étincelantes roula à ses pieds chaussés de bottes noires impeccablement cirées.

L'homme laissa échapper un élégant chapelet de jurons en différentes langues tout en se penchant, non sans difficulté, pour essayer de rassembler sa fortune éparpillée. Sans plus prêter attention à Daphnée, les membres de la bande fixèrent sur l'argent des yeux hypnotisés. Puis ils échangèrent des sourires entendus, se félicitant d'avoir mis la main sur une proie aussi facile. Comme une meute de loups, ils marchèrent vers l'homme tous ensemble, à pas prudents.

Il ne sembla pas s'en apercevoir.

— Monsieur ! cria Daphnée.

— Vous êtes folle ? s'exclama Wilhelmina en s'accrochant de nouveau à son bras. Allons-nous-en !

— Pour sûr, acquiesça son frère qui, encore livide, sauta sur le siège du cocher.

— Mais nous ne pouvons pas le laisser comme ça ! protesta Daphnée, affolée. Ils vont tuer ce pauvre fou ! Il est trop ivre pour se défendre !

— Ce n'est pas notre problème, grommela William. Partons d'ici avant qu'ils s'attaquent de nouveau à nous.

Le cœur de Daphnée battait à tout rompre.

— C'est son or qu'ils veulent, argua-t-elle. Qu'ils le prennent. Nous pouvons encore lui sauver la vie si nous le prenons dans notre voiture. Monsieur ! appela-t-elle de nouveau.

— Non, mademoiselle ! Ne faites pas la sottise, chuchota sa femme de chambre en l'obligeant à s'asseoir dans le cabriolet. Même si nous arrivions à le faire monter, vous ne pouvez pas être vue en compagnie d'un homme comme ça ! Vous seriez immédiatement compromise !

— Elle a raison, renchérit William. Il sort juste d'un... d'un...

— D'un établissement dont on ne prononce pas le nom, coupa en hâte Wilhelmina, qui jeta un coup d'œil offusqué à son frère.

— Mais nous devons lui venir en aide !

— Ce sont les enfants que nous sommes venus aider, mademoiselle. Vous savez bien qu'on ne peut pas aider tout le monde. Je vous en prie, ne nous faites pas tuer !

Lorsqu'elle regarda sa femme de chambre terrifiée, Daphnée prit conscience qu'elle n'avait pas le droit de risquer la vie de ses domestiques en même temps que la sienne.

— Il s'en sortira, déclara William sans trop de conviction. Ils vont pas le tuer. Peut-être lui flanquer une correction, mais il est tellement soûl qu'il sentira rien.

— Si seulement ça lui apprenait à pas fréquenter des endroits pareils ! marmonna sa sœur.

Daphnée se retourna, la mine inquiète, et vit la bande entourer le gentleman.

— Oh, regardez-le ! Pour l'amour du ciel, que fait-il à présent ?

L'homme reculait lentement vers le mur du bordel, avec un demi-sourire rusé qui fit craindre à Daphnée que son état ne l'empêche de prendre la vraie mesure du danger. En vérité, on aurait pu croire qu'il s'amusait.

Elle sursauta quand il fracassa soudain sa bouteille sur le mur de brique, la transformant aussitôt en une arme redoutable. Il la brandit en direction des hommes avec un sourire de défi que Daphnée, elle le savait, n'oublierait jamais.

— J'ai comme l'impression qu'il peut se défendre tout seul, commenta William. Et puis, on voit qu'il est de la haute. Même des canailles de leur espèce ne vont pas risquer la corde en trucidant un lord.

William n'avait pas tort. Seul un aristocrate débauché pouvait se permettre de sortir, titubant, d'un bordel au beau milieu de la matinée, et de vociférer des ordres aux passants.

— Venez, mademoiselle, partons pendant qu'ils sont distraits. Votre père ne me le pardonnerait jamais si quelque chose vous arrivait.

À contrecœur, Daphnée acquiesça d'un signe de tête.

— Très bien... Nous allons prévenir la police immédiatement.

— Pas besoin de me le dire deux fois, s'exclama William qui, d'un claquement de fouet, fit partir le cheval.

Le cabriolet démarra si brusquement que le bonnet de Daphnée s'envola, retenu au dernier instant par le ruban noué autour de son cou.

Comme des cris retentissaient derrière eux, elle s'accrocha au rebord de son siège pour se retourner avec anxiété. Alors qu'elle s'attendait à trouver les scélérats en train de rosser l'homme du bordel, c'était lui qui mettait la bande en déroute !

Après avoir décoché un coup droit à l'un des hommes, il pivota et, d'un même élan, sauta pour en frapper un autre à la poitrine ; à peine retombé sur ses pieds, il lança son coude dans la gorge de celui qui essayait de se glisser derrière lui, qu'il envoya ensuite à terre d'un coup de poing imparable.

Froidement, méthodiquement, il les éliminait un par un sans plus montrer aucun signe d'ivresse.

Comme un diable hors de sa boîte, une pensée surgit à l'esprit de Daphnée : une ruse !

En fait, il n'était pas ivre du tout ! Il avait fait semblant de l'être... pour détourner d'elle l'attention de ces brutes.

La voiture amorçait un tournant. Médusée, elle n'eut que le temps de voir tout le reste de la bande sortir en trombe de la taverne pour se précipiter, rugissante, à la rescousse.

Elle pâlit devant ce soudain revers de fortune et dit à William d'une voix étranglée :

— Plus vite ! Oh, et puis... pousse-toi !

Elle arracha les rênes à son valet de pied interloqué et conduisit à bride abattue jusqu'au poste de police.

— Vous voulez que j'aille où ? lui demanda, quelques minutes plus tard, le vieil agent auquel elle venait d'exposer la situation. .

— Bucket Lane. Je vous l'ai déjà dit !

— Eh bien, je vais devoir appeler des hommes en renfort.

— Faites vite, c'est tout ce que je vous demande ! Sa vie est en danger !

— La vie de qui ?

— Je n'en ai aucune idée. C'est juste... un fou !

— Bon Dieu ! murmura Max quand il vit le reste de la bande déferler hors de la taverne.

L'heure et le lieu se prêtaient à une démonstration de bravoure, certes ; mais un gentleman savait aussi quand effectuer une sortie pleine de panache. Il avait jeté une petite fortune dans cette ruelle et, maintenant que Mlle Starling était saine et sauve, il ne lui restait rien à prouver.

Il était temps de tirer sa révérence.

Étonnant, la vitesse à laquelle pouvait courir un homme ayant aux trousses la racaille de tout un quartier ! Heureusement pour Max, il était aussi bien entraîné dans l'art de fuir que dans celui de se battre. Se cacher, grimper, sauter de toit en toit, puis se laisser retomber dans la rue fut l'affaire de quelques minutes. Il ne lui resta plus qu'à héler un fiacre pour repartir comme il était venu.

Au moment où le véhicule s'ébranlait, Max aperçut un groupe d'hommes en uniforme qui se précipitaient en direction de Bucket Lane. Il se retourna pour les suivre du regard par la vitre crasseuse du vieux fiacre. La bagarre venait juste de se produire. Comment pouvaient-ils savoir... ?

À moins que... à moins qu'elle ne les ait prévenus.

Il s'immobilisa, stupéfait. Mlle Starling était allée chercher de l'aide ! C'est donc... qu'elle s'était inquiétée pour lui ?

Une espèce de vertige le saisit, qui n'avait rien à voir avec les coups qu'il avait reçus. Il secoua la tête quand, non sans malaise, il prit conscience qu'il avait cessé depuis très longtemps de s'attendre à ce que quelqu'un s'inquiète de son sort.

Un sentiment étrange et doux amollit sans prévenir le noyau dur qu'il gardait si jalousement au plus profond de lui-même. Pas un instant, il n'avait envisagé que Mlle Starling puisse accorder une seule pensée à sa sauvegarde.

« Sapristi, songea-t-il avec stupeur, j'ai peut-être trouvé ce que je cherchais... »

Quand, un peu plus tard, il regagna son hôtel particulier de Hyde Park, son vieux majordome Dodsley l'accueillit avec un regard ironique.

— Bonjour, milord. Dois-je aller chercher la trousse de secours ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire, mon vieux. Une escarmouche, rien de plus. Rendez-moi service : si un agent de police vient frapper, dites-lui que j'ai passé la matinée ici, voulez-vous ?

— Monsieur a encore tué quelqu'un ?

— Jamais avant le déjeuner, Dodsley. Il est encore tôt.

— Indubitablement, milord.

Max se dirigea aussitôt vers son bureau et se saisit du dossier de Daphnée Starling, toujours posé sur sa table de travail.

Il devait la revoir, et bientôt.

Après avoir feuilleté les documents, il se pencha sur l'emploi du temps mondain qu'Oliver avait si soigneusement dressé.

Le bal des Edgecombe, demain soir...

Max s'interrogeait : peut-être n'avait-il pas abordé le problème de la bonne manière ? Il s'agissait de trouver une épouse, après tout, pas de débusquer un agent ennemi. Une femme n'était-elle pas davantage qu'un simple instrument pour mener à bien une stratégie ? Peut-être, pour une fois, pouvait-il se permettre de laisser parler en lui l'être humain plutôt que l'espion.

Si Mlle Starling était « une fille à problèmes », en quoi cela devait-il le gêner ? L'obstacle serait plutôt... les autres membres de la bonne société. Eh bien, il maîtrisait parfaitement l'art de manipuler, de tromper, de montrer aux gens ce qu'ils voulaient voir et de ne révéler la vérité qu'au moment de son choix.

Dans la mesure où il la voudrait vraiment, Max était à peu près sûr de l'avoir. Il lui faudrait simplement s'impliquer davantage qu'il n'en avait jamais eu l'intention de le faire.

Car il était accoutumé à la loi du secret que son serment lui imposait. Garder ses distances était devenu une seconde nature, au point que seuls ses compagnons d'armes, et peut-être aussi son vieux majordome, le connaissaient vraiment.

Sa vie entière reposait sur ce secret, cet isolement ; or, après avoir lu le dossier de Daphnée Starling et eu un aperçu de son courage, il n'était pas certain qu'il serait aisé de garder une femme comme elle dans l'ignorance de ses activités. Des complications seraient à craindre...

Apparu comme par magie, Dodsley lui tendit un verre de whisky sur un plateau. Max constata avec surprise que le majordome avait apporté la bouteille tout entière.

— J'ai l'air en si mauvais état que cela ?

— Vous avez l'air d'en avoir besoin, monsieur, déclara Dodsley, plus sphinx que jamais.

— À ma santé, murmura Max avant de boire une bonne gorgée. Mmm... Il est excellent.

— C'est votre maître d'armes écossais qui l'a fait envoyer pendant votre absence, monsieur.

La veille, dès son arrivée chez lui, Max avait prévenu son mentor de son retour.

— Virgil ? Parfait ! Il y a un billet ?

— Le voici, monsieur, répondit Dodsley en lui tendant une petite carte dont Max s'empressa de rompre le sceau.

Un pur malt en l'honneur de ta victoire. Bienvenue, mon garçon ! Reçu ton billet de Belgique. Opération Wellington bien menée. Beau travail. Les autres ne sont pas encore rentrés, mais je les attends sous peu. Viens au club quand tu veux. J'ai fait quelques améliorations que tu trouveras peut-être intéressantes.

Max ne put s'empêcher de sourire. Des améliorations, vraiment ? Que diable avait encore inventé Virgil ? Ingénieux comme tous les Écossais, le vieux guerrier ne cessait de concevoir d'étranges mécanismes pour la villa Dante, le quartier général londonien de l'Ordre.

Pour le moment, ce qui étonnait le plus Max, c'était d'apprendre qu'il avait réussi à rentrer au pays avant les membres de son équipe. S'il avait hâte de revoir Warrington et Falconridge, leur absence lui donnait néanmoins un avantage certain dans la quête à l'épouse idéale. Après tout, songea-t-il avec un sourire narquois, c'étaient eux, ses adversaires les plus sérieux en matière de conquêtes féminines.

Leur appartenance à l'Ordre les avait empêchés, comme Max, de se marier plus tôt. En tant qu'aristocrates, ils étaient néanmoins tenus de choisir une femme et de donner naissance à des héritiers. De gré ou de force, ils allaient à leur tour tâter des chaînes conjugales,

Max ne put s'empêcher de rire tout bas à l'idée d'avoir une longueur d'avance sur ses rivaux. D'autant qu'il s'était préparé avec soin, comme pour n'importe quelle autre mission. Parmi toutes les épouses potentielles présentes sur le marché de Londres, la pièce de choix serait pour lui. Daphnée Starling...

— Y a-t-il autre chose pour votre service, monsieur ? demanda Dodsley.

— Une invitation au bal des Edgecombe. Il y a un problème, Dodsley ? s'enquit-il quand le majordome haussa ses sourcils blancs.

— Vous, monsieur ? Vous iriez au bal ?

— Je sais..., répondit Max d'un ton ironique. Je me demande si quelqu'un s'évanouira à mon entrée, cette fois.

Comme Dodsley avait été informé de la quête de Max, il eut toutes les peines du monde à dissimuler son excitation quand il comprit.

D'un ton délicat, retenant presque son souffle, il s'enquit :

— Pouvons-nous espérer accueillir bientôt une maîtresse de maison, milord ?

— Une certaine fille de vicomte a retenu mon attention, admit Max, mais ce ne sera pas une affaire facile, je le crains. Surtout maintenant.

Aux yeux de Daphnée Starling, il était un propre à rien, un soûlard et un fornicateur !

Malheureusement, l'avoir vu sortir de ce bordel en titubant allait confirmer ce qu'elle entendrait dire de lui dans le monde, si jamais elle apprenait son nom et posait des questions.

Et il était impossible, bien sûr, de la prier de s'asseoir pour lui dire la vérité. « Non, pas du tout, mademoiselle Starling, je n'étais pas là pour trousser une fille... mais juste pour vous espionner. »

— Au moins, grommela-t-il, irrité contre lui-même, je vais passer un petit moment à ce bal pour m'assurer qu'elle va bien. Et lui faire voir que je m'en suis tiré indemne afin qu'elle ne se fasse pas de reproches.

— Bien sûr, monsieur, acquiesça Dodsley, qui n'avait aucune idée de ce dont il parlait.

— Vous savez comment sont les femmes... toujours à s'inquiéter.

— Si elles ont un cœur..., déclara le majordome avec componction.

— Elle en a un. Pour sûr, elle en a un, murmura Max, revoyant la scène de bagarre et la répugnance de la jeune femme à la quitter.

« Monsieur ! » avait-elle crié, à deux reprises, bravant le danger pour essayer de le sauver alors que lui-même s'était porté à son secours.

— Très bien, dit Dodsley en reprenant son verre vide. J'informerai lady Edgecombe que M. le marquis assistera au bal demain soir. Milord étant récemment revenu de l'étranger, il est tout à fait souhaitable qu'il présente ses respects à sa famille.

— À ma famille... Mais bien sûr, Dodsley ! J'avais presque oublié. Ce sont des cousins lointains, n'est-ce pas ?

— Du côté de votre mère, milord. Petits cousins au troisième degré.

Max sourit, amusé par la précision de son fidèle serviteur.

— Très bien, dit-il à son tour. Car Dieu sait que j'ai du pain sur la planche.

— Avec les Edgecombe, monsieur ?

— Avec la fille, corrigea Max en grimaçant. J'ai bien peur d'avoir à réparer quelques dégâts.

— Déjà ? s'indigna Dodsley. Max se contenta de soupirer.

Daphnée resta sur les lieux une demi-heure de plus. Sous le regard inquiet de ses domestiques, elle fit les cent pas en attendant que les agents reviennent avec des nouvelles de son mystérieux sauveur. Elle avait hâte de connaître son identité.

A leur retour, les policiers lui apprirent qu'ils n'avaient trouvé personne correspondant à sa description, mais seulement une dizaine de scélérats plus ou moins amochés. Ils avaient procédé à quelques arrestations pour trouble de l'ordre public sans que, à leur habitude, les hommes de Bucket Lane admettent avoir vu quoi que ce soit.

Cette nouvelle accabla un peu plus Daphnée. Cela pouvait signifier, certes, que l'inconnu s'était échappé ; mais, tout aussi plausiblement, qu'on l'avait tué et qu'on avait dissimulé son corps quelque part. Les membres de la bande étaient si nombreux !

Les agents avaient effectué une recherche hâtive dans la taverne et au rez-de-chaussée du bordel, mais ne pouvaient fouiller les autres bâtiments de la ruelle sans un mandat.

— Je suis sûr qu'il s'en est tiré, déclara William d'un air sombre, tandis que le cabriolet les emportait tous les trois vers un quartier plus riant.

— De toute manière, nous avons fait notre devoir, ajouta Wilhelmina.

— Oh, mais s'il a été tué ?

— Pour moi, mademoiselle, quand un gentleman se rend dans ce genre d'endroit, il doit savoir à quoi s'attendre. Il n'avait pas de raison de les provoquer comme ça.

— Je pense qu'il essayait de nous aider, expliqua Daphnée en jetant un regard désespéré à sa femme de chambre. Tu sais... de détourner leur attention de nous.

— C'est ce que je crois aussi, reconnut William. Même ivre comme il l'était, un gentleman sait ce qu'il doit faire pour venir au secours d'une dame.

— Seigneur ! murmura Daphnée, malade à l'idée qu'un homme ait pu se faire assassiner à cause d'elle.

Il n'était pas plus réconfortant de penser à ce qui aurait pu leur arriver si l'homme n'avait pas surgi du bordel.

— Allons, mademoiselle, faut avoir confiance, reprit son valet quand il vit son visage défait. Vous savez ce qu'elle dirait, notre vieille mère ? Que les anges veillent sur les fous, les ivrognes et les enfants.

Elle lui jeta un regard de gratitude puis secoua la tête.

— Malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de me demander qui il est.

— Peut-être qu'il sera au bal des Edgecombe, suggéra Wilhelmina avec un haussement d'épaules.

Daphnée la regarda fixement.

— Pour sûr, s'il est de la haute, pourquoi pas ? renchérit son frère.

Daphnée garda le silence un instant. Même si cette perspective la remplissait d'une impatience fébrile, elle n'avait aucune idée de la manière dont elle réagirait si elle apercevait cet homme séduisant dans la salle de bal...

— Je vous implore tous les deux de me pardonner, dit-elle avec un regard contraint. Je n'avais pas le droit de vous faire courir de risques, même pour une noble cause.

— Oh, c'est pas grave, mademoiselle. Tout est bien qui finit bien, dit William en arrêtant le cabriolet devant la demeure des Starling.

— Merci. Vous êtes tous les deux tellement bons avec moi. Euh...

Daphnée se tourna vers eux après une hésitation.

— Il n'est pas nécessaire de mentionner ce... ce déplorable incident à lord ou lady Starling, n'est-ce pas ?

Les jumeaux échangèrent un regard ferme mais embarrassé.

— Non, mademoiselle, répondit sa femme de chambre. Mais nous ne retournerons pas là-bas.

A en croire leur expression déterminée, il s'agissait d'une décision sans appel. Daphnée

était bien consciente de ce qu'elle leur avait déjà demandé. Aussi ne fut-elle pas autrement surprise par cet accès de rébellion. Il lui faudrait trouver autre chose pour la semaine suivante.

— D'accord...

Quand ils entrèrent dans la maison, ils furent aussitôt plongés dans le tohu-bohu coutumier : Sarah martelait les touches du piano-forte en répétant ses gammes, tandis qu'Anna coursait le chat à travers le vestibule en hurlant de rire.

Agées respectivement de quatorze et de douze ans, gâtées et bruyantes, elles étaient les filles de Pénélope, la belle-mère de Daphnée, et de feu son mari, capitaine dans la marine.

— Anna, où est mon père ? demanda-t-elle à la plus jeune, qui s'était saisie du pauvre Moustache.

— En haut !

En se dirigeant vers l'escalier, Daphnée jeta un coup d'œil dans le salon et remarqua immédiatement les efforts de Davis, le valet de pied : il avait placé le vieux piano-forte de sa mère contre un autre mur.

— Je déteste cette chanson ! s'écria Sarah en levant les yeux. Elle est trop difficile ! Qu'est-ce que tu regardes comme ça ?

— Ta mère a déplacé le piano, dit doucement Daphnée.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu ne joues plus jamais ! lança Sarah avant de choisir un morceau plus facile et de reprendre son martèlement.

Daphnée continua son chemin en secouant la tête. Peut-être aurait-il mieux valu qu'elle épouse Albert pour quitter cette maison de fous !

Encore ébranlée par les événements de la matinée, elle aspirait à passer un moment dans la compagnie apaisante de son père. Mais au moment où elle arrivait sur le palier, elle ralentit le pas, le cœur serré, en entendant les vociférations de Pénélope qui lui parvenaient par la porte de la chambre entrouverte.

Une fois de plus, c'était apparemment son rejet de la demande en mariage d'Albert qui était le sujet de la querelle conjugale. Consciente d'avoir rendu plus difficile la vie de son paisible père, Daphnée frémit.

— Franchement, George, vous êtes trop sentimental ! Quand va-t-elle grandir ? Tous les oisillons doivent un jour quitter le nid !

— Ma chère femme, pourquoi vous mettre dans des états pareils ? Vous savez bien que je recherche la paix dans mon foyer.

— Oh, George, mais vous devez faire quelque chose à son sujet !

— Faire quoi, très chère ? répliqua-t-il d'un ton las.

— Lui trouver un mari ! Si vous ne vous en occupez pas, je m'en charge !

— Vous avez, déjà essayé, Pénélope. Et je ne crois pas que cela mérite d'être réitéré.

— Eh bien, il faudra un gentleman courageux, pour affronter le mépris de votre fille après son dernier refus ! Cela fait déjà trois soupirants qu'elle a rejetés !

« Comme si les deux autres comptaient ! » songea Daphnée, les sourcils froncés, en s'adossant au mur à l'extérieur de leur chambre - non pas pour espionner, bien sûr, mais pour attendre le moment de signaler sa présence.

— George, vous avez entendu les bavardages. Les gens commencent à dire que c'est une coquette.

— Vous ne devriez pas écouter les commérages, ma chère. Quand le jeune homme idéal paraîtra, elle le reconnaîtra. Et nous aussi.

— J'espère que vous ne vous trompez pas, sans quoi elle risque de finir vieille fille.

— Sottises ! Elle est bien trop jolie pour ça.

« Oh, papa... » Se retenant de sourire, Daphnée appuya sa tête contre le mur. Elle lui était encore reconnaissante du fond du cœur de ne pas l'avoir obligée à épouser Albert, en dépit de l'insistance de Pénélope.

Alors que cette dernière avait pratiquement accepté, en son nom, la demande en mariage d'Albert, Daphnée s'était battue bec et ongles pour que son père consente à descendre de son nuage. Dieu merci, il avait entendu son refus d'être livré à ce butor égocentrique.

Il s'était alors rendu au White's, le club où il se réfugiait pour échapper au gynécée familial, afin de se faire sa propre idée sur lord Albert Carew.

Son jugement fut vite établi. Il était rare qu'il fasse une démonstration de force mais, le cas échéant, il se montrait aussi inébranlable que le rocher de Gibraltar.

— Non. Daphnée ne liera pas son sort à cet imbécile plein de fatuité. Je suis désolé, Pénélope. Il ne conviendra pas à ma petite fille.

Submergée par la joie, les larmes aux yeux, Daphnée avait embrassé son père. Ayant parlé, celui-ci s'était retiré une fois de plus dans les hauteurs de sa plaisante tour d'ivoire.

Quant à Pénélope, ce revers l'avait rendue plus vindicative que jamais. Il ne se passait pas un jour sans qu'elle le fasse payer à son mari.

— Essayez de ne pas montrer un tel favoritisme, George, lança-t-elle avec aigreur. Mes filles ne sont peut-être pas encore aussi jolies que votre Boucle d'or, mais elles s'épanouiront le moment venu. Grand Dieu, vous avez de la chance de m'avoir épousée avant d'avoir rendu Daphnée insupportable. Mais vous lui passez encore bien trop de choses...

« Pas du tout ! » protesta silencieusement Daphnée. Par l'entrebâillement de la porte, elle aperçut sa belle-mère qui marchait de long en large. Pénélope Higgins Peckworth Starling était une petite femme brune d'une énergie indomptable, capable d'effectuer de multiples

tâches en même temps.

Elle n'avait guère plus de cinquante ans, mais la difficile existence de femme de marin avait creusé son visage, durci sa bouche, et suscité en elle une nervosité qui se reflétait dans ses yeux toujours mobiles et inquiets.

Quelquefois, Daphnée la plaignait, car il était évident que Pénélope ne s'était jamais vraiment remise de la brusque ascension sociale qui avait fait d'elle une vicomtesse. Si certains, dans le monde, la jugeaient commune, son mari n'avait jamais attaché la moindre importance à la modestie de ses origines.

Gentleman jusqu'au bout des ongles, le vicomte Starling tirait une assurance si tranquille de son titre -vénérable - et de sa fortune - considérable - qu'il n'avait jamais été particulièrement impressionné par le rang ou la richesse des autres. Il acceptait les gens comme ils étaient et avait appris à Daphnée à agir de même.

— Vraiment, George, je ne comprendrai jamais pourquoi vous n'avez pas insisté pour qu'elle épouse lord Albert ! Songez aux avantages que cela aurait procurés à notre famille ! Il est le second fils... Si son frère aîné mourait, elle aurait pu devenir duchesse !

— Pénélope, pour l'amour du ciel ! Le jeune Holyfield n'a peut-être pas l'allure d'un duc, mais il est vivant et bien portant.

— Vivant, oui, mais on ne peut pas dire qu'il soit bien portant. Le pauvre mignon est tout maigre et tout pâle. Pour moi, il souffre de consommation ! Je suis certaine, quoi qu'il en soit, que lord Albert aurait fait un bien meilleur duc que son frère. Oh! mais ce n'est plus la peine de s'en inquiéter, à présent. Il n'y a plus aucune chance !

— La chance de voir ma fille profiter de la mort d'un pauvre diable ? demanda lord Starling avec ironie. Allons, Pénélope... Daphnée a vu clair dans le jeu de ce bouffon dès le début et, maintenant que cet Albert a montré son vrai visage et répand des rumeurs à son sujet, j'applaudis encore davantage à la sagesse de ma fille.

— Des rumeurs... Oh, George, vous n'avez pas l'intention de le provoquer en duel ? demanda Pénélope dans un hoquet.

Daphnée écarquilla les yeux.

— Ma femme, ne dites pas de bêtises. Je suis bien trop vieux pour cela. De plus, aucun Starling ne s'est jamais abaissé à se battre en duel.

— Très bien ! J'espère simplement que vous ne regretterez pas la manière dont vous l'avez laissée se dévergonder.

— Se dévergonder ? Ma Daphnée ? Cette fille n'a pas une once d'inconduite dans tout le corps. Daphnée est une dame des pieds à la tête.

— Qu'insinuez-vous ? s'écria Pénélope. Vous me méprisez parce que je n'ai pas fréquenté une institution pour jeunes filles de bonne famille ?

— Non, non...

— Le fait que je ne sois pas aussi bien née que votre première femme ne signifie pas que mes filles ou moi sommes moins...

— Ma chère, je n'insinuais rien de tel !

— Eh bien, si par « dame », vous faites allusion au mode de vie dispendieux de votre fille, je ne peux qu'être d'accord avec vous. Nous n'avons pas les moyens de la garder, George ! Il faut lui trouver un riche mari qui paiera pour ses robes de bal, ses chapeaux et ses falbalas ! Et ne parlons pas de ses œuvres de charité ! Elle donne la moitié de notre argent aux pauvres !

— Allons, allons, voilà que vous exagérez de nouveau. Et puis, ce n'est que de l'or, après tout.

— Que de l'or ? s'étrangla-t-elle. Oh, George, vous n'avez jamais connu la pauvreté, vous.

Elle laissa échapper un brusque sanglot, qui paraissait étonnamment sincère.

— Je sais que nous finirons à l'asile des pauvres !

— Mais non, mon amie, inutile de pleurer.

Par l'entrebâillement de la porte, Daphnée vit son père se pencher vers sa femme pour l'embrasser avec tendresse.

— Je sais que vous avez beaucoup souffert après la mort du capitaine Peckworth, mais ces instants sont loin derrière vous. Je vous jure que vos filles et vous êtes en sécurité. Allons, je vous ai déjà dit de ne pas vous inquiéter. La Bourse est en baisse, mais les cours finissent toujours par remonter. Nous nous en sortirons parfaitement bien.

— Oui, je sais, mais... mes nerfs sont prêts à lâcher, George !

— Laissez-moi demander à l'une des domestiques de vous apporter une tisane.

— Elles ne servent à rien !

Elle essuya une larme, puis se ravisa.

— Oui, je veux bien...

Comprenant que son père allait sortir de la chambre, Daphnée gagna rapidement la sienne, un peu plus loin sur le palier. Embarrassée par cette discussion à son sujet, et soucieuse de ne pas être accusée d'écouter aux portes, elle attendit qu'il soit passé.

Le front appuyé contre le panneau de bois, elle s'interrogea : que devait-elle penser de l'affolement de Pénélope au sujet de leur fortune ?

Elle savait que son père avait perdu de l'argent à cause de la brusque baisse des marchés, après la bataille de Waterloo. Mais il ne cessait d'affirmer que tout allait bien. Pourquoi, dans ce cas, se sentait-elle vaguement coupable ?

Si son père ne voulait pas se montrer honnête sur la situation de la famille, que pouvait-elle faire ? Elle n'était pas accoutumée à douter de sa parole et s'il affirmait qu'il n'y avait pas

de problème, elle inclinait à le croire. Dans le cas contraire, pourquoi ne l'en aurait-il pas avertie ?

Et puis, elle ne faisait pas mystère que celui qu'elle épouserait - quand elle serait prête et pas avant -, serait Jonathon White, son meilleur ami.

Jono et elle étaient aussi inséparables que les deux Willie depuis qu'ils étaient hauts comme trois pommes. Il est vrai que Jonathon s'intéressait maintenant un peu trop à la mode et qu'il était incapable, sa vie en eût-elle dépendu, d'arriver à l'heure ; mais c'était un beau garçon aux manières raffinées, toujours drôle, fringant et aimable. Comme lord Starling, il ne se serait jamais battu en duel.

Par-dessus tout, il était bien trop fin pour essayer de dire à Daphnée Starling ce qu'elle devait faire. Il était toujours heureux, au contraire, de lui emboîter le pas. À la différence d'Albert, il la traitait avec le respect dû à tout être humain ; en retour, elle avait toute confiance en lui.

Ces derniers temps, cependant, elle avait gardé ses distances afin de lui éviter de se retrouver dans la ligne de tir des frères Carew.

Avec un soupir, elle se retourna et s'adossa à la porte. Aussitôt, son regard tomba sur la merveilleuse robe de bal blanche que la couturière venait de livrer en vue du bal des Edgecombe.

Demain soir, ce serait la première fois depuis qu'elle lui avait refusé sa main qu'Albert et elle se retrouveraient face à face. Malgré son peu de goût pour les éclats publics, elle avait l'intention de s'entretenir avec ce goujat pour le sommer de mettre un terme à sa médisance. Ne se rendait-il pas compte qu'il se ridiculisait lui-même ?

Elle avait pourtant essayé d'adoucir sa déception. Par égard pour lui et par pudeur, elle s'était abstenue de paraître dans le monde pendant deux semaines après cette demande en mariage embarrassante.

Dire que ce fat l'avait à peine regardée durant cette épreuve, bien trop occupé à se mirer dans la glace accrochée au-dessus du canapé où elle était assise !

Même si elle avait dû réprimer un haut-le-cœur quand il' avait tenté de l'embrasser, Daphnée s'était appliquée à trouver les mots pour décliner un si grand honneur. En pure perte, puisqu'il était parti en trombe en jurant qu'elle s'en mordrait les doigts.

S'il y avait un affrontement demain soir, elle avait bien choisi sa tenue de combat, avec cette robe immaculée, en crêpe de soie d'une finesse exquise, qui lui allait à ravir.

Tous les regards - la plupart, malveillants - seraient fixés sur elle. Aussi Daphnée savait-elle qu'elle devait être impeccable, d'autant que seules les apparences comptaient, dans le monde.

A part cette robe parfaite, elle n'avait pas conçu de stratégie particulière. Elle ne changerait rien à son affabilité habituelle et si Albert lui cherchait noise, elle n'aurait même pas besoin de faire un scandale. Quelques commentaires subtils délivrés avec le sourire seraient

suffisants, espérait-elle, pour qu'il prenne conscience du ridicule de ses calomnies.

Il était néanmoins ironique qu'elle se retrouve dans cette position, elle qui avait toujours été si soucieuse de sa réputation.

Pour faire honneur à la mémoire de sa mère, elle s'était toujours efforcée de se conduire en véritable demoiselle.

Heureusement, il y avait toujours un bénéfice à tirer des épreuves les plus difficiles. En l'occurrence, elle avait découvert qui étaient ses vrais amis. Elle n'oublierait pas ceux qui s'étaient détournés d'elle et, encore moins, ceux qui lui avaient manifesté une loyauté indéfectible, comme Carissa et Jonathon.

Dieu merci, elle gardait la confiance des dames toutes-puissantes qui constituaient les piliers de la haute société. Cela était dû, en partie, au soutien de sa grand-tante, la duchesse douairière d'Anselm.

Daphnée savait qu'en dernier recours, elle pourrait toujours demander à ce vieux dragon de venir cracher ses flammes sur ceux qui la dénigraient. Mais elle préférait ne pas en arriver à cette extrémité.

Après avoir détaché son bonnet, elle alla le poser sur sa commode tandis que ses pensées revenaient à la bagarre dans Bucket Lane. Elle ne pouvait toujours pas s'empêcher de s'interroger sur ce sauveur tombé du ciel.

Toute cette scène était-elle vraiment une ruse pour éloigner d'elle ces criminels ? Ses vociférations, ses provocations, la chute de sa bourse ? Il devait être aussi soûl que les membres de la bande, pour avoir osé une telle diversion ! En tout cas, ses talents d'acteur méritaient d'être applaudis.

Tout ce qu'elle espérait, c'était qu'il s'en soit sorti sain et sauf.

Quelle surprise s'il se montrait effectivement au bal des Edgecombe, comme l'envisageait sa femme de chambre !

Encore aurait-il fallu pour cela qu'il n'ait pas rendez-vous au bordel !

Ce sombre étranger lui avait sauvé la vie, ce dont elle lui était évidemment reconnaissante ; mais, en dehors de cela, c'était un débauché de la pire espèce. Qui sait, peut-être avait-il pris une leçon, s'il s'était fait battre comme plâtre ?

Avec un léger soupir, elle chassa cet homme énigmatique de ses pensées et, se regardant dans son miroir, elle s'interrogea avec ironie : quelle crème de beauté appliquer, cette nuit, pour paraître sereine et reposée lorsqu'elle affronterait Albert sous les regards de la foule ?

Elle chassa ses pensées d'un haussement d'épaules. Après tout, il avait peut-être recouvré ses esprits et l'accueillerait en gentleman ?

Mais au fond d'elle-même, elle en doutait, tout autant que de voir apparaître l'inconnu magnifique et dépravé au bal des Edgecombe.

Le soir du bal, un orage formidable éclata sur Londres. Mais Max ne se laissa pas décourager par les éléments déchaînés.

La pluie tambourinait violemment sur le toit de sa longue voiture noire, tirée par quatre chevaux fougueux, quand il prit une autre bouffée de son petit cigare - un plaisir qu'il s'accordait rarement. Il souffla lentement la fumée par l'interstice de la fenêtre. La pluie ruisselant sur la vitre déformait le monde obscur, zébré d'éclairs fulgurants, qui s'étendait au-delà.

En proie à des doutes indéfinis, il se sentait d'une humeur assez étrange. Sur le continent, son but était généralement simple, et il savait toujours comment il opérerait. Mais ici, à Londres, il peinait à trouver sa place.

Sa nervosité ne tenait pas à sa rencontre avec Mlle Starling. Que diable, il avait dîné avec des souverains ! Son retour dans le monde ne l'affectait pas non plus outre mesure ; les gens pouvaient dire ce qu'ils voulaient de lui, il en savait plus long sur leurs secrets que tout ce qu'ils pourraient jamais connaître des siens.

Non, le problème était lié au rôle diabolique que Virgil lui avait attribué au sein de L'Inferno Club. Max l'avait joué fidèlement, trop longtemps, sans se préoccuper des conséquences.

Ce soir, pour la première fois, il allait sans doute découvrir le prix de son implication dans l'Ordre. Peut-être-même était-il trop tard pour qu'il puisse rompre son isolement....

— Veillez à trouver un abri, recommanda-t-il à son valet de pied lorsque celui-ci, trempé, ouvrit la portière de sa voiture. Je ne veux pas que mes chevaux prennent froid.

— Oui, milord, répondit l'homme qui, muni d'un parapluie, l'escorta jusqu'au porche d'Edgecombe House.

D'une enjambée, Max quitta la noirceur de cette nuit de septembre pour pénétrer dans la demeure brillamment illuminée.

A la lueur des centaines de bougies disposées dans d'innombrables lustres et appliques de cristal, les dorures des plafonds et le marbre des colonnes étincelaient. Cependant, peut-être à cause de sa vision sombre du monde, Max ne put s'empêcher de remarquer à quel point l'humidité de cette nuit de tempête s'infiltrait dans la maison. Des empreintes boueuses maculaient le sol brillant, l'air était saturé d'une moiteur lourde, qui tirait des tapis une vague odeur de moisi et ramollissait les plumes piquées dans les cheveux des femmes. Pour ne pas trop attirer l'attention sur lui, Max renvoya le majordome qui voulait annoncer officiellement son entrée.

Pourtant, quand il commença à se frayer lentement un passage à travers la foule, quelques personnes lui jetèrent un coup d'œil curieux. Max évita soigneusement de croiser leurs regards, ce qui n'empêcha pas la rumeur de se répandre dès qu'on l'eut reconnu. Au fur et à

mesure qu'il s'avavançait vers la salle de bal, les chuchotements se multipliaient et, s'il s'attira quelques regards choqués, du moins personne ne s'évanouit.

Après avoir pris un verre de vin rouge sur le plateau d'un laquais en livrée, il ne descendit pas immédiatement l'escalier de marbre qui menait dans la grande salle, mais s'approcha d'un balcon qui la surplombait. Il parcourut la foule d'un œil aussi aigu que s'il était encore sur le continent, à l'affût de sa proie.

Il surprit soudain l'éclat d'une chevelure dorée. Son pouls s'accéléra quand, plissant les paupières, il darda les yeux sur Daphnée Starling.

Il passa rapidement sur son partenaire, tout en se promettant de découvrir plus tard qui était ce jeune gandin, grand, mince, au sourire niais et à la chevelure flamboyante. Il s'autorisa, en revanche, à fixer ouvertement la demoiselle numéro 5...

Le décolleté profond de sa légère robe blanche lui plaisait à l'excès. Tout, depuis ses escarpins de satin blanc jusqu'à la rose délicate piquée dans ses cheveux, contribuait à rehausser encore son exceptionnelle beauté.

Les battements accélérés de son pouls commencèrent à résonner dans ses oreilles. Il aurait voulu toucher la courbe de sa joue, sentir la soie de sa peau sous ses doigts, explorer son corps voluptueux de ses mains, de ses lèvres... Aucun homme ne pouvait voir une femme comme elle sans en être troublé ; mais il y avait quelque chose de plus dans son désir, un besoin inconnu, plus profond.

Comme elle tournait lentement, sa main gantée sur celle de son partenaire, il remarqua son expression à la fois distante et préoccupée. Alors que, tout en adressant un sourire distrait au jeune homme, elle laissait ses yeux courir dans la salle, elle aperçut soudain Max. Leurs regards s'accrochèrent et elle s'immobilisa brusquement.

Son cavalier lâcha sa main et recula jusqu'à la ligne masculine, mais, au lieu de l'imiter, elle resta figée sur place, fixant Max comme si elle avait vu un fantôme.

Il ne réagit pas. Cependant, il s'efforça de lui assurer, par son expression et par un léger sourire, qu'il s'en était sorti sans blessure.

L'immobilité soudaine de la jeune femme provoqua un certain chaos parmi les danseurs. Son cavalier essaya bien d'attirer son attention, mais elle gardait fixés sur Max ses grands yeux bleus, emplis d'une émotion intense qu'il ne parvint pas à identifier.

C'est pourtant à cet instant qu'il sut, avec une certitude absolue, que le reste de la liste fournie par Oliver ne lui servirait à rien.

Il l'avait trouvée. Alors qu'il continuait de soutenir son regard, une pensée unique mais brûlante s'empara de son esprit, de son corps, de son âme, et l'obligea à chuchoter en silence : « Tu es à moi. »

Lui...

Daphnée ne pouvait le quitter des yeux, son sauveur de la veille !

Un soulagement intense l'envahit à le voir sain et sauf. Comment imaginer qu'il avait pu s'en tirer, avec toute la racaille de Bucket Lane à ses trousses ? Les yeux plongés dans les siens, le corps parcouru d'un frisson inexplicable, elle eut l'étrange sensation qu'il était venu ce soir exprès pour la voir.

Après tout, elle ne l'avait jamais vu dans le monde auparavant - et ce n'était pas le genre d'homme à passer inaperçu.

Elle laissa son regard s'attarder avec admiration sur sa silhouette haute et bien découpée. Ce n'était pas un dandy comme Albert, mais un individu bien plus dangereux.

Sa courte barbe rappelait à Daphnée un souverain étranger ; il portait des vêtements impeccablement coupés, mais elle reconnut une touche italienne dans l'éclat de son gilet écarlate, sous l'habit de velours noir.

Il but une gorgée de vin sans cesser de fixer sur elle ses yeux pâles qui brillaient à la lueur des bougies.

Daphnée réussit enfin à détourner le regard, un peu étourdie, victime du même magnétisme sombre et délicieux que lorsqu'elle l'avait aperçu pour la première fois, dans Bucket Lane.

Légèrement désorientée, elle ne s'aperçut qu'à ce moment-là qu'elle avait cessé de danser et contrarié les évolutions des autres danseurs.

— Coucou, Star ! criait Jonathon en usant du surnom qu'il affectionnait. M'entends-tu ?

— Oh... je suis désolée !

Le cœur battant, elle jeta un regard affolé autour d'elle pour essayer de retrouver sa place. Mais Jonathon se contenta de rire d'un air moqueur, comme il fallait s'y attendre. Pour lui, la vie était une plaisanterie. Avec sa chevelure d'un blond roux flamboyant, il ne passait pas inaperçu dans les soirées. Quelquefois, Daphnée le trouvait prodigieusement agaçant, mais il était loyal. Durant toute la soirée, il était resté chevaleresquement à son côté pour lui apporter son soutien avant la confrontation avec Albert. Avec sa taille plus haute que la moyenne, il avait pour mission de repérer celui-ci.

Daphnée fit mine de le foudroyer du regard. Évidemment, au moment où elle retrouvait sa place, la musique s'arrêta.

Les danseurs se saluèrent puis applaudirent les musiciens. Quand Daphnée glissa un autre coup d'œil au balcon, le ténébreux étranger avait disparu.

— Tout va bien, ma chère ? demanda Jonathon en la rejoignant. Tu as l'air un peu bizarre.

— Oui, tout va bien. J'ai juste eu un instant... de distraction.

— Eh bien, il serait temps d'en sortir, la prévint-il d'un ton ironique. L'instant que tu attendais est arrivé : Carew se dirige par ici.

— ô Seigneur...

Elle se retourna. Effectivement, Albert s'avancait avec résolution, flanqué de deux de ses jeunes frères à la mine arrogante.

À la vue du trio, Daphnée eut un sentiment de répulsion.

Lord Albert Carew avait des traits parfaitement sculptés, des cheveux blonds aux ondulations soignées et une voix légèrement éraillée que toutes les jeunes filles de la haute société trouvaient irrésistiblement suggestive. Beau Brummell en personne l'avait un jour complimenté d'être l'homme le plus élégant de Londres après lui-même.

Hélas, Daphnée n'était sensible à aucun de ses charmes. Et elle était à peu près certaine que c'était cette indifférence qui avait intrigué Albert. Une femme qui ne s'intéressait pas à lui ? Inconcevable !

Alors qu'il était encore à quelque distance d'elle, il lui adressa un sourire de supériorité méprisante. cartant pour le moment la pensée de l'étranger aux cheveux noirs, Daphnée redressa la tête. L'heure de la confrontation tant attendue avait sonné !

Parvenu à quelques pas, Albert considéra Jonathon avec un dédain menaçant, les yeux plissés.

— Sapristi..., murmura ce dernier.

L'attitude d'Albert envers son meilleur ami ne fit qu'exacerber la colère de Daphnée.

— Jonathon, s'il te plaît, pourrais-tu aller me chercher un verre de punch ? dit-elle entre ses dents.

— Star, je n'ai pas peur de...

— Va-t'en. Je ne veux pas que tu sois impliqué là-dedans.

— Je ne te laisserai pas...

— Je suis capable de lui faire face. Il ne risque pas de me provoquer, moi, en duel.

— En duel ? répéta Jonathon d'une voix étranglée. Tu crois vraiment que...

— J'aimerais vraiment avoir un peu de punch, Jono. Maintenant.

— Eh bien, je t'adore, certes, dit-il avec une dernière hésitation, mais il est vrai aussi que je tiens à ma vie.

— Vas-y !

Il hocha la tête d'un air penaud et, au grand soulagement de Daphnée, s'clipa sans plus insister.

Il n'aurait plus manqué qu'Albert et ses frères prennent pour cible ce pauvre Jonathon, qui n'avait rien d'un guerrier et, de plus, n'était pas du tout concerné !

Les poings serrés, avec, sur le bout de la langue, les paroles acérées qu'elle avait préparées à son intention, elle attendit de pied ferme qu'il la rejoigne.

C'est alors que, soudain, son sauveur de la veille surgit entre eux et, marchant à vive allure, heurta Albert de l'épaule, apparemment par accident.

— Oh, pardon, je suis absolument désolé..., s'excusa-t-il aussitôt d'une voix suave.

Daphnée ravala une exclamation. Voilà qu'il recommençait ! Outré, Albert se tourna vers lui pour l'invectiver :

— Regardez donc où vous allez ! Espèce d'idiot, vous êtes aveugle ?

— Je ne l'ai pas fait exprès, mon bon monsieur, dit l'homme avec une affabilité dans laquelle elle crut déceler une pointe de fausseté. Veuillez me pardonner. J'allais rejoindre une amie. Mais... attendez.

L'étranger s'immobilisa pour le regarder d'un œil aigu.

— Nous nous connaissons, n'est-ce pas ?

— Comment ? marmonna Albert en lui jetant un regard méprisant. Non, je ne crois pas.

Bien qu'impatient de dire son fait à son soupirant évincé, Daphnée observait la scène avec fascination.

— Mais oui, bien sûr ! s'exclama l'étranger. Vous êtes lord Albert Carew, n'est-ce pas ?

— En effet, c'est moi, répondit Albert en se rengorgeant, l'air excessivement fier.

— Si je ne me trompe pas, vous êtes tous les trois les fils de feu le duc de Holyfteld ?

A la manière dont il observait les frères Carew, Daphnée eut un curieux pressentiment.

— Exactement, déclara Richard, le plus jeune.

— Et vous, vous êtes ? lança Albert avec arrogance.

— Allons, tu ne me reconnais pas ? répliqua l'étranger avec un sourire entendu. Regarde-moi dans les yeux. C'était il y a longtemps... Mais cela va te revenir, j'en suis sûr.

Daphnée s'aperçut alors qu'elle retenait son souffle. Elle ne savait pas du tout de quoi il s'agissait, mais elle sentait que quelque chose se jouait au-delà des apparences. Quoi qu'il en soit, cette rencontre lui offrait une chance fugitive d'observer son sauveur de plus près.

Son visage carré, très viril, donnait immédiatement une impression de force. Des traits ciselés, un nez et un menton volontaires, des pommettes saillantes, d'épais sourcils bruns et des yeux clairs, gris-vert, qui semblaient retenir ceux d'Albert contre sa volonté, tout comme ils avaient retenu ceux de Daphnée quelques instants plus tôt.

— Pense donc au passé, conseilla l'étranger avec une douceur menaçante. Nous n'étions que de jeunes garçons...

— Ce n'est pas possible, murmura Albert. Max... Rotherstone ? C'est toi ?

Quand l'étranger hocha lentement la tête, Daphnée inscrivit le nom dans sa mémoire.

— Je n'arrive pas à y croire, reprit Albert d'un air un peu égaré. Tu es parti depuis tellement longtemps... Comme si tu t'étais évaporé.

— Oui. Mais me voilà de retour.

— Pourquoi ? demanda aussitôt Albert d'un air soupçonneux.

— J'ai fait et vu tout ce que je souhaitais faire et voir. Et toi, Albert, interrogea-t-il en le fixant, qu'as-tu fait de ta vie pendant tout ce temps ?

Albert resta un instant comme interdit.

Rien... Il n'avait rien fait. La triste vérité se lisait sur son visage, au point que Daphnée eut presque pitié de lui. Mais cette flèche parut soustraire Albert à la fascination qu'exerçait sur lui l'étranger.

Il changea de sujet, apparemment désireux de se débarrasser de cette vieille connaissance qui lui posait des questions embarrassantes.

— Eh bien, Max, tu ne disais pas que tu allais retrouver quelqu'un ? Nous ne voudrions pas te retenir.

— Ah oui, la grande-duchesse de Mecklembourg.

Le sourire éclatant qui accompagnait cette réponse coupa le souffle à Daphnée.

— La grande-duchesse ? répéta Albert avec incrédulité.

— Mmm... oui. Une dame charmante. J'ai fait sa connaissance lorsque je voyageais sur le continent.

— Eh bien ! marmonna Richard Carew avec réticence.

— Voulez-vous que je vous présente ? proposa Max Rotherstone.

Albert redevint alors lui-même. Par-dessus l'épaule de l'étranger, il jeta à Daphnée un regard où la jubilation se mêlait à la malveillance.

— Quel homme ne rêve pas de rencontrer la grande-duchesse ?

— Bien sûr, acquiesça Rotherstone qui, à son tour, regarda Daphnée, mais avec la plus parfaite indifférence. Cependant, je ne voudrais pas interrompre...

— Pas du tout, coupa Albert. Nous en avons fini, crois-moi.

— Parfait ! Dans ce cas, viens avec moi, dit-il en prenant Albert par l'épaule. Sa Grâce est assise là-bas. Après toi, mon vieux.

D'un geste de l'autre main, il désigna l'extrémité de la salle. Aucun des deux hommes ne lui prêtait plus la moindre attention, nota Daphnée.

— Je suis moi-même un hôte régulier des cercles les plus fermés, tu sais, fit remarquer Albert, qui lança un dernier regard présomptueux en direction de Daphnée. D'après ce qu'on dit, je suis même en faveur auprès du Régent.

— Fascinant ! Il faut absolument que tu me racontes ça.

— Eh bien, Son Altesse Royale m'a un jour complimenté sur la coupe de ma veste...

Eberluée, Daphnée suivit des yeux Albert et l'étranger. Que s'était-il passé, exactement ?

Mais, tandis qu'il entraînait avec adresse les trois frères Carew, « Max Rotherstone » lui jeta un regard -oh, tout à fait désinvolte - par-dessus son épaule. Dans ses yeux brillait une étincelle diabolique.

Quand Daphnée secoua la tête, il lui adressa un sourire malicieux, accompagné d'un haussement de sourcil qui semblait dire : « À votre service... une fois de plus ! »

4.

— Ça alors... murmura Daphnée.

Elle ne savait pas si elle était ravie, intriguée ou furieuse qu'il ait ainsi enlevé Albert, la privant de lui dire ce qu'elle avait sur le cœur.

Mais une chose était claire : ce Rotherstone avait un culot phénoménal ! Voilà deux fois qu'il s'immisçait dans ses affaires alors que, même si elle avait entendu son nom, elle ne le connaissait ni d'Eve ni d'Adam. Ce qui était étrange, vu sa position dans la société.

Dévorée par la curiosité, elle se hissa sur la pointe des pieds pour essayer de l'apercevoir dans la foule.

Elle ne put s'empêcher de sourire quand elle le vit en train de présenter les frères Carew à la grande-duchesse de Mecklembourg, comme promis. L'expression d'Albert était très drôle ; quant à Sa Grâce - une vieille dame à l'air sévère - elle considérait les trois frères avec une réprobation manifeste.

Cet homme-là était décidément plein de ressources, songea Daphnée, l'esprit en proie à d'innombrables questions.

Mais la voix de son père la tira de ses réflexions.

— Ah, ma fille, te voilà ! As-tu entendu l'annonce ? lui demanda-t-il en l'enveloppant d'un regard affectueux. Le souper va être servi. Veux-tu t'asseoir avec nous ?

— Je suis toujours ravie de profiter de votre compagnie, papa, répondit-elle avec un sourire. Cela ne vous ennuerait pas que Jonathon se joigne à nous ? Il est allé me chercher du punch.

— S'il le faut..., marmonna son père, qui considérait Jono comme un jeune écervelé.

Alors qu'ils se dirigeaient, bras dessus bras dessous, vers la grande salle à manger, Daphnée se pencha à son oreille pour ne pas être entendue.

— Papa, il y a ici un monsieur... très mystérieux. Je me demandais si vous le connaissiez.

— Hum... Où est-il?

Daphnée regarda autour d'elle, puis elle fronça les sourcils.

— Oh, flûte, je ne le vois plus ! Il semble avoir le don de s'évanouir dans les airs... J'ai entendu quelqu'un s'adresser à lui comme étant Max Rotherstone.

— Lord Rotherstone ? s'exclama son père en s'arrêtant pour la dévisager avec surprise. Ce démon de marquis ?

D'abord décontenancée, Daphnée éclata de rire.

— Ce « démon de marquis » ?

— Eh bien, tu es courageuse, toi ! la taquina son père. Danse avec lui, ma douce Perséphone, et il t'entraînera dans le royaume des Enfers... Et je ne te verrai plus que la moitié de l'année !

— Oh, papa, le gronda-t-elle en riant, pourquoi ce surnom ?

— Je l'ignore, mais il le mérite probablement. Tu devrais peut-être le lui demander toi-même, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— George !

C'était Pénélope qui accourait vers eux en agitant frénétiquement son éventail devant son visage enfiévré.

— George ! Oh, George, pour l'amour du ciel, vous êtes là ! Je vous ai cherché ici, là-bas, partout ! Que faisiez-vous donc ?

Elle s'empara d'autorité de l'autre bras de lord Starling.

— Je suis seulement allé chercher Daphnée pour qu'elle dîne avec nous, comme vous pouvez le voir, ma chère, répondit ce dernier avec son affabilité coutumière.

— Mais George, c'est impossible ! J'ai d'ores et déjà obtenu deux places à la table de lord et de lady Edgecombe... seulement deux !

— Ne pouvons-nous pas lui faire une petite place ?

— Demander une troisième chaise à la table des hôtes ? Je ne ferais jamais preuve d'une telle grossièreté ! Lord et lady Edgecombe penseraient que nous sommes de vrais barbares !

— Je suis certaine qu'ils ne penseraient jamais cela, murmura Daphnée avec une petite toux polie.

Son père lui jeta un coup d'œil réprobateur tandis que Pénélope continuait :

— C'est déjà un grand honneur qu'ils nous aient invités à leur table, George !

— Ce n'est pas grave, assura Daphnée, convaincue que sa belle-mère s'était invitée toute

seule. J'irai m'asseoir avec mes amis, c'est tout.

— Oui, laissons les jeunes gens entre eux, George. C'est mieux comme cela. Venez, il ne faut pas que nous fassions attendre les Edgecombe !

Sans autre forme de procès, Pénélope entraîna son mari, laissant Daphnée toute seule. Heureusement, Jono arriva sur ces entrefaites avec le punch.

— Ton père est un saint, fit-il remarquer en lui tendant son verre.

— Je ne suis pas sûre de ce que tu entends par là, rétorqua-t-elle avec ironie. À ton avis, pourquoi se laisse-t-il diriger comme ça ?

Jono haussa les épaules.

— C'est une femme à la forte volonté.

— Il se trouve que moi aussi, Dieu merci. Sinon, à l'heure qu'il est, je serais fiancée à Albert Carew. Si c'est cela, le mariage, je refuse d'épouser qui que ce soit.

— Moi de même, dit Jonathon en levant son verre. Au célibat !

Lorsque Carissa Portland, la meilleure amie de Daphnée, les eut rejoints; ils se dirigèrent vers la longue salle rectangulaire où s'alignaient les tables recouvertes de nappes damassées.

Ils y retrouvèrent un groupe d'amis fidèles, de ceux qu'Albert n'avait pas encore réussi à monter contre Daphnée. Au cours de la soirée, elle n'avait pas manqué de remarquer qu'elle s'attirait quelques regards réprobateurs, ainsi que des salutations franchement glaciales.

Tout en profitant de la gaieté de leur compagnie, elle ne put s'empêcher de parcourir des yeux la salle à manger, dans l'espoir d'apercevoir le mystérieux lord Rotherstone. Pourquoi ce surnom de « démon de marquis » ? Encore qu'elle n'eût pas dû s'en étonner, après ce qu'elle avait déjà vu de lui. Pour dire la vérité, elle avait été un peu désappointée de découvrir qu'il connaissait Albert.

Soudain, elle les vit. Tous les quatre se tenaient sur le seuil de la salle à manger. Daphnée se rembrunit quand elle observa furtivement les échanges entre lord Rotherstone et Albert.. avant de se figer lorsque le premier la désigna discrètement au second.

Le souffle coupé, elle les vit se rapprocher l'un de l'autre. Ils parlaient d'elle, de toute évidence. Lord Rotherstone, croisant lentement les bras sur sa poitrine, baissa la tête pour écouter avec attention les propos d'Albert à son sujet.

Elle détourna les yeux, le cœur battant à tout rompre. Il était temps qu'elle se l'avoue : lord Rotherstone lui plaisait.

Elle aurait été bien en peine de dire pourquoi. Il fréquentait d'ignobles bordels, il se battait comme un sauvage, il manipulait ses prochains avec une habileté déconcertante, comme il venait juste de le faire avec Albert. Et il l'avait regardée, dans la salle de bal, comme s'il l'imaginait nue...

Cependant, elle n'avait encore jamais rencontré un homme possédant comme lui cette

intrépidité chevaleresque, cette vivacité d'esprit, ce mélange de panache et de charme.

Et voilà qu'Albert allait la discréditer à ses yeux avant même qu'ils aient été présentés ! Parce qu'il ne pouvait pas l'épouser, Albert était prêt à toutes les bassesses pour qu'elle reste seule.

Les amis de Daphnée continuaient de bavarder autour de la table, mais elle ne les écoutait plus. Que pouvait-elle faire ? Se précipiter vers Albert pour lui ordonner de se taire ?

Et puis, après tout, pourquoi se préoccupait-elle de ce qu'il racontait à lord Rotherstone ? Si « ce démon de marquis » prêtait foi aux mensonges d'Albert sans écouter sa propre version des faits, c'était un imbécile, voilà tout !

Humiliée de constituer ainsi une cible facile pour leurs moqueries, elle pria brusquement ses amis de l'excuser et quitta la table. Afin de ne pas passer devant Rotherstone, elle se dirigea vers une porte à l'autre extrémité de la pièce.

Elle aurait juré qu'il la suivait des yeux. La tête haute, elle sortit avec dignité ; mais, sitôt hors de portée de son regard, elle releva ses jupes et s'élança vers le havre qu'offrait le boudoir réservé aux dames.

Juste avant de sortir, Daphnée Starling avait eu l'air contrariée. Son visage sensible avait pâli, comme si elle avait pu percevoir les paroles fielleuses de son ancien soupirant.

Carew continuait de la dénigrer, mais Max jugea qu'il avait dissimulé ses véritables sentiments suffisamment longtemps. Il avait voulu entendre d'abord les griefs de son ennemi d'enfance afin de savoir quelle conduite adopter. Il n'était pas déçu.

— ... une coquette, une sainte-nitouche, pleine de morgue et de vanité. Elle attire les hommes pour le plaisir de les repousser. Elle se croit trop bien pour...

— Tu sais, Carew, l'interrompit Max avec un calme forcé, si tu continues de parler d'elle de cette manière, les gens vont penser que c'est par dépit.

— Que veux-tu dire ? demanda Albert, interloqué.

— Ça fait mauvais effet, mon vieux, expliqua Max en s'efforçant de contenir sa colère. Je ne sais pas... On pourrait croire que tu veux la rabaisser aux yeux des autres simplement parce que tu n'as pas réussi à la conquérir.

— Ce n'est pas le cas ! Ma seule intention, c'est de faire connaître enfin la vérité sur cette précieuse Mlle Starling. Cela évitera peut-être à un autre homme de s'y brûler.

— Oh, tu n'agis ainsi que par pure générosité, si je comprends bien ?

— Évidemment!

— Eh bien, articula lentement Max, il n'empêche que si j'étais à ta place, je me tairais.

Albert resta interdit. Ses deux frères échangèrent un regard surpris. Puis il secoua la tête avec un sourire moqueur.

— Eh bien, tu n'es pas à ma place, n'est-ce pas, Rotherstone ? Tu souhaiterais l'être, tout simplement.

Max planta son regard dans celui d'Albert.

— Écoute-moi bien, espèce de paon bête et méchant... Tu as intérêt à laisser Daphnée Starling à quelqu'un de plus apte à apprécier une demoiselle de sa qualité.

— Et ce serait qui ? Jonathon White ? Dans le genre chiffe molle, il est pire que mon frère Hayden. Attends un peu..., dit brusquement Albert, les yeux étrécis. Toi ? Toi, elle t'intéresse ?

— Prononce encore un mot contre elle, et tu le sauras.

Albert partit d'un petit rire.

— Serais-tu en train de me menacer, Max ? lança-t-il avec défi, sans prendre conscience du danger auquel il s'exposait.

Max se pencha vers lui, le regard glacial, pour murmurer :

— Je te préviens charitablement, c'est tout, Alby.

Albert parut enfin comprendre le message. Il se raidit, recula d'un pas, mais ne renonça pas pour autant à son arrogance coutumière.

— Tu penses pouvoir réussir là où j'ai échoué ? Bonne chance, Max, dit-il en le jaugeant. Compte sur moi pour les applaudissements.

— Tiens, tiens, c'est comme au bon vieux temps... Alors, les garçons, belles retrouvailles, n'est-ce pas ?

Tous les deux se tournèrent vers le frère aîné d'Albert, Hayden, qui venait de les rejoindre. Le physique délicat du jeune duc de Holyfield lui donnait l'allure d'un poète. Son regard doux alla de l'un à l'autre.

— Allons, messieurs, nous sommes tous adultes à présent, non ?

Tandis qu'Albert levait les yeux au ciel, Max reconnut en son for intérieur que Hayden avait raison. Il n'était pas surpris outre mesure qu'Albert l'ait provoqué ouvertement ; en revanche, que lui-même se soit laissé entraîner le déconcertait. En repensant à la bonté et à la compassion de Daphnée Starling, il eut presque honte d'avoir fait d'elle une espèce de trophée à conquérir.

Albert toisa Max et Hayden avec mépris, puis il se tourna vers ses deux cadets.

— Partons d'ici ! La compagnie est vraiment assommante. C'est à croire que les Edgecombe se montrent moins exigeants qu'auparavant...

Max adressa à Albert un sourire menaçant, et ne fut pas fâché de le voir partir. Peut-être Mlle Starling pourrait-elle profiter de la soirée, maintenant ? Après avoir pris une profonde inspiration, il se tourna vers l'aîné des Carew.

— Bonsoir, Holyfield.

— Bonsoir, Rotherstone. Content de te revoir. Il me semblait bien t'avoir reconnu... Seigneur, que d'années ont passé ! Je suis désolé pour ton père.

— Pardon ? dit Max, encore sous l'effet de l'irritation. Oh, oui, bien sûr. Je te remercie. Je te présente aussi mes condoléances.

— Dis-moi, Max... Avec tous ces voyages que tu as faits, tu aurais des indications à me donner sur ce qu'il faut voir à Paris ? Ma femme veut y aller pendant que son état le lui permet encore.

— Son état ? Hayden ! Tu vas devenir père ? demanda Max, surpris.

Le jeune duc sourit jusqu'aux oreilles.

— C'est notre premier.

— Félicitations !

— En vérité, je suis terrorisé.

— Allons, c'est à la mère de s'inquiéter, répliqua Max avec un sourire amusé, comme s'il y connaissait quelque chose. Ainsi, tu l'emmènes à Paris ?

— Mariah craint qu'après la naissance, nous n'ayons plus guère de loisirs pendant un moment.

— Eh bien, il faut voir les Tuileries, le Louvre, bien sûr, et puis Versailles et la cathédrale Notre-Dame; S'ensuivit une brève discussion sur les grands monuments parisiens. Mais Max avait hâte d'aller retrouver Daphnée Starling.

Après avoir de nouveau félicité Hayden, il s'éclipsa, encore sidéré que cet être souffreteux ait réussi à se marier et à procréer avant lui.

Max ne trouva la jeune femme ni dans la salle de bal ni dans aucun des salons. Dépité, il finit par conclure qu'elle se cachait pour lui échapper.

Mais peut-être était-ce assez pour ce soir. Comme ils n'avaient pas pris un bon départ, il serait sans doute plus judicieux de reprendre les choses au commencement, dans un endroit où ils ne seraient pas exposés à tous les regards. Au moins, il avait atteint son objectif, qui était de lui montrer qu'il était sain et sauf.

À bien y réfléchir, cependant, n'était-il pas vain de sa part de penser qu'elle s'était inquiétée pour lui ? D'une humeur soudain plus sombre, Max traversa une dernière fois la salle de bal désertée et se dirigea vers la sortie la plus proche.

Il n'était pas à sa place, ici, de toute manière.

Du regard, Daphnée se mesura à son reflet dans le miroir. Quelques instants lui avaient été nécessaires pour se reprendre. Mais elle était parvenue à la conclusion qu'il était hors de question de se cacher plus longtemps dans ce boudoir.

Elle devait aller lui parler. Aller parler... à « ce démon de marquis».

Daphnée déglutit avec peine à cette perspective, car son souci de la bienséance se rebellait à l'idée d'approcher un homme qui ne lui avait pas été dûment présenté. Mais sa fierté lui commandait de défendre sa réputation, si Albert avait raconté des mensonges à son sujet.

Mais pourquoi donc accordait-elle une telle importance à ce que cet étranger pensait d'elle ? Elle préférait prétendre qu'il s'agissait uniquement d'une histoire de convenances : cet homme lui avait sauvé la vie, et la moindre des choses était de l'en remercier.

D'un pas rapide, elle retourna vers la salle à manger. Il n'y était pas. Pas plus que dans la salle de bal. Au moment où elle commençait à craindre d'avoir laissé passer sa chance, elle l'aperçut au bout d'un couloir menant à une porte latérale peu utilisée.

Il partait ? Et flûte !

Elle releva ses jupes pour s'élancer à sa poursuite, le cœur battant, les yeux fixés sur ses larges épaules.

« Dis quelque chose ! s'intima-t-elle. Il s'en va ! »

Il avait presque atteint la porte. Elle devait l'arrêter, elle le savait, mais elle se retrouvait ridiculement muette. C'était bien le moment !

— Hum... Excusez-moi..., réussit-elle à articuler, mais d'une voix bien trop basse pour qu'il l'entende.

Elle accéléra l'allure, déterminée à recommencer, même si elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle ferait d'un animal aussi dangereux une fois qu'elle l'aurait attrapé. Malgré elle, elle admira sa démarche assurée, conquérante.

— Excusez-moi ! cria-t-elle plus fort. Je... euh... je ne vous connais pas ?

Il s'arrêta net. Daphnée se mordit la langue de n'avoir pas trouvé une approche plus originale. Au moins, cette fois, il semblait l'avoir entendue.

Elle attendit, les yeux écarquillés. Comment allait-il réagir ? En tout cas, elle était résolue à dissimuler le fait qu'elle connaissait d'ores et déjà son nom. Au cas où il se serait effectivement moqué d'elle avec Albert, pourquoi lui offrir la satisfaction de constater qu'elle s'intéressait à lui ?

Il ne s'était toujours pas retourné. Mais, s'il l'avait fait, elle aurait pu voir briller dans ses yeux une étincelle de surprise victorieuse.

— Je vous demande pardon, monsieur, reprit Daphnée en s'armant de courage pour esquisser un pas hésitant dans sa direction. Vous partez... déjà ?

Enfin, avec une lenteur délibérée, le beau et ténébreux marquis lui fit face, et l'enveloppa d'un regard insondable.

— Je ne suis pas sûr d'avoir des raisons de rester... Il haussa un sourcil, comme pour la défier de lui prouver le contraire.

Frappée par le magnétisme brut, viril, qui émanait de lui, Daphnée sentit ses genoux faiblir, et déglutit avec peine.

— Il y en a au moins une.

— Vraiment ?

Elle tripota son éventail d'un geste nerveux, bien décidée cependant à aller jusqu'au bout.

— Je... je voulais vous remercier pour hier. C'était très... noble de votre part de venir à mon secours.

— Noble ?

— Oui, acquiesça-t-elle avec ferveur.

Quelque chose dans son regard sombre fit naître des picotements au bout de ses doigts. Ils remontèrent le long de ses bras, accompagnés d'une douce chaleur, avant de se diffuser jusque dans ses seins. Elle s'obligea à ignorer cette sensation étrange.

— C'était une ruse habile, mais vraiment risquée ! dit-elle sur un ton de légère réprimande. Cela aurait pu mal tourner, vous savez. Je ne suis pas certaine que vous auriez dû faire ça. Mais, heureusement, vous semblez sain et sauf... et je vous demande donc d'accepter toute ma gratitude.

Comme il la fixait, les yeux légèrement plissés, Daphnée, ne sachant plus que faire, esquissa une révérence formelle pour clore ce remerciement.

Il parut s'en amuser, et son visage aux traits ciselés s'adoucit considérablement.

— Je suis heureux d'avoir pu vous être utile, mademoiselle Starling, et je vous sais gré de votre sollicitude. Tout l'honneur était pour moi, ajouta-t-il en s'inclinant avec galanterie.

Ils se regardèrent pendant quelques secondes, toujours distants de quelques pas.

Daphnée prit d'abord conscience du fait qu'elle retenait son souffle ; et, ensuite, que lord Rotherstone avait utilisé son nom.

— Je crois comprendre que lord Albert vous a dit qui j'étais...

— En fait, non: Je le savais déjà.

— Vraiment ?

— Une lumière aussi brillante que la vôtre, mademoiselle Starling, peut difficilement passer inaperçue.

Voilà qui était joliment tourné... Peut-être n'était-il pas aussi prompt que d'autres à croire les mensonges d'Albert. Fascinée, Daphnée le regarda s'approcher d'elle d'un pas souple.

— La Sainte Patronne des nouveaux venus, si je ne me trompe pas ? dit-il avec un sourire énigmatique.

— Oh... Oui, murmura-t-elle avec un sourire gêné. Je suppose que vous en faites partie ?

Je ne vous ai jamais vu dans le monde auparavant. Êtes-vous nouveau à Londres, monsieur ?

— J'ai longtemps voyagé à l'étranger.

Quand il fut près d'elle, elle dut relever le visage pour continuer à soutenir son regard en raison de sa haute taille.

— Voyagé à l'étranger ? Pendant une guerre ?

— Que serait la vie sans un peu de danger ? répliqua-t-il avec un sourire qu'elle jugea, effectivement, très dangereux.

— Oh..., murmura-t-elle en se maudissant de rougir. Pour ma part, je ne suis jamais allée plus loin que la région de Londres.

— Je parierais pourtant qu'il vous arrive de vous rendre dans des endroits mal fréquentés, mademoiselle Starling.

Il sourit légèrement, l'air amusé. C'était, bien sûr, une allusion à son escapade de la veille dans Bucket Lane. Il plongea alors son regard dans le sien, avec cette expression songeuse qu'elle lui avait déjà vue, il semblait lire jusque dans son âme.

— Vous sembleriez contrariée lorsque vous avez quitté la salle à manger, tout à l'heure...

— Euh... oui, balbutia-t-elle, prise de court par sa franchise. Ce n'est rien. J'ai simplement pensé que...

— Je pense savoir ce que vous pensiez, murmura-t-il quand elle tomba dans un silence embarrassé.

Daphnée baissa la tête. À sa grande surprise, il posa ses doigts sous son menton et releva doucement son visage.

— Je sais ce que vous pensiez, répéta-t-il, mais je peux vous assurer que vous vous trompiez.

La pression légère mais ferme de ses doigts contre sa peau faisait battre le cœur de Daphnée à coups redoublés.

— Vraiment ?

— Oui. Il est hors de question que je provoque un jour votre déplaisir, mademoiselle Starling.

— Que... que vous a dit lord Carew à mon sujet ? demanda-t-elle d'une voix que le trouble rendait incertaine.

Tout en souriant, il laissa retomber sa main.

— Il vaudrait mieux demander ce que moi, j'ai dit à lord Carew à votre sujet.

Quand elle l'interrogea d'un regard méfiant, il haussa les épaules avec nonchalance.

— Je lui ai simplement dit que, soit il tenait sa langue, soit il la perdrait.

— Vous l'avez menacé ? s'écria Daphnée, abasourdie.

— Je suis à peu près sûr que c'est la raison pour laquelle il est parti, dit-il en affectant de soupirer. Dommage, non ?

Daphnée le contempla avec une stupéfaction mêlée d'amusement. Un fou ! Elle avait raison depuis le début !

— Vous avez l'air surpris.

— Je croyais que vous étiez amis !

Il détourna les yeux avec un rire bref.

— Pas vraiment.

Daphnée secoua la tête, perplexe. Elle n'y comprenait plus grand-chose.

— Comment le connaissez-vous ?

— Il était mon voisin, dans le Worcestershire, quand nous étions enfants.

— Je vois...

Difficile d'imaginer l'homme grand et fort qui se tenait devant elle en petit garçon !

— Mademoiselle Starling, je ne laisserai jamais un homme vous insulter en ma présence. Je peux vous l'assurer.

— Oh..., murmura-t-elle, troublée par cette promesse chevaleresque.

Elle prit conscience qu'elle se rendait ridicule, mais elle n'en avait cure. Et puis, elle était soulagée d'entendre que non seulement il ne s'était pas moqué d'elle, mais qu'il n'avait pas toléré la grossièreté d'Albert et avait pris sa défense.

Quel homme fascinant ! Soudain, Daphnée aspira à des présentations officielles. Pour se débarrasser au plus vite de ces convenances, elle chercha un moyen d'obliger le marquis à lui dire son nom. Certes, elle connaissait celui-ci ; mais, à cet instant, il semblait grossier et indiscret d'admettre qu'elle avait écouté sa conversation avec Albert.

— Hé bien, je ne sais que dire ! s'exclama-t-elle d'un ton enjoué de coquette mondaine qu'elle espéra convaincant. Deux sauvetages en vingt-quatre heures et je ne connais même pas votre nom !

De nouveau, il haussa les sourcils.

— Dois-je vous le révéler ou préférez-vous que le mystère perdure ? demanda-t-il avec une ironie appuyée.

o Seigneur... S'était-il aperçu qu'elle mentait ?

— C'est une curieuse question, répondit-elle pour essayer d'éluder.

— Oui. Mais c'est simplement qu'une fois que vous aurez compris qui j'étais, il se peut que

vous vous sauviez. Ce qui m'attristerait.

Il fixa de nouveau sur elle le regard intense de ses yeux clairs. Troublée, Daphnée ne parvint pas à décider s'il avait deviné son mensonge.

Malheureusement, elle était obligée de continuer son petit jeu. Elle agita donc son éventail un peu plus fort, sans cesser de sourire, malgré les crampes qui menaçaient ses joues.

— Faites comme il vous plaira, bien sûr ! Vous l'avez mérité. D'un autre côté, minaуда-t-elle, je ne peux pas danser avec vous si j'ignore votre nom.

— Mais, mademoiselle Starling, je ne vous ai pas encore invitée.

Elle cessa tout net de s'éventer.

— Vous alliez le faire, non ? s'exclama-t-elle avec indignation.

Il lui adressa un immense sourire.

— Peut-être...

— Eh bien, mon intention était de vous accorder une danse comme récompense. Mais il se peut que je me ravise.

— Ma chère demoiselle, si je l'avais fait pour la récompense, murmura-t-il en s'approchant davantage, je vous assure que je demanderais plus qu'une danse.

Daphnée le regarda, les yeux écarquillés.

Elle eut l'impression d'avoir des difficultés à respirer quand il lui adressa un lent sourire malicieux. Sous son regard, elle était prise de l'envie soudaine de se débarrasser de son corset... de la plupart de ses vêtements, en vérité. Elle était prise à son propre jeu, qu'il retournait contre elle avec une habileté diabolique. De nouveau, elle repensa au bordel. Comment serait-ce de...

Elle se morigéna aussitôt, choquée par le tour absolument inconvenant que prenaient ses pensées, et agita son éventail avec une vigueur renouvelée.

Après l'avoir réduite au silence, lord Rotherstone attendit un instant avant de reprendre la parole, comme s'il avait tout son temps pour jouer avec elle et mener la conversation à son gré.

— Voyez-vous, ma chère, finit-il par reprendre, plus qu'une danse, ce que je veux vraiment de vous, c'est une promesse.

— Quel... quel genre de promesse ? demanda-t-elle d'une voix enrouée, osant à peine s'interroger sur ce qu'un démon comme lui pouvait vouloir d'une jeune fille.

Elle fut surprise quand il s'inclina, pour planter son regard dans le sien tout en la menaçant de son index levé.

— Ne retournez jamais dans cette ruelle, lui ordonna-t-il. La prochaine fois, je ne serai

peut-être pas là pour venir à votre secours. Vous m'avez compris ?

Son ton et son regard autoritaires la laissèrent pantoise. Pour qui se prenait-il, exactement ?

— Je vous demande pardon ?

Peu disposée à se laisser dicter sa conduite par un homme qu'elle venait juste de rencontrer, elle leva son index à son tour pour repousser le sien d'un geste presté.

— Vous m'avez bien entendu, murmura-t-il d'une voix rauque en recourbant son doigt pour attraper le sien. Promettez...

De ses yeux qui retenaient les siens émanait un charme sombre, irrésistible, qui menaçait de la submerger. L'espace d'une seconde, Daphnée observa ses lèvres, puis elle réprima le frisson qui courait dans tout son corps.

— Non, répondit-elle d'une voix tranchante. Je ne peux pas promettre cela, je le crains.

— Vous le pouvez, répliqua-t-il avec une douce fermeté, et vous le ferez.

— Non, répéta-t-elle tout aussi doucement, et tout aussi fermement. Je crois que vous ne comprenez pas, milord. Les enfants de l'orphelinat ont besoin de moi.

— Vivante, peut-être, répliqua-t-il sans cesser de sourire, mais avec une lueur d'acier dans le regard. Mais morte, vous ne leur servirez à rien, n'est-ce pas, chère mademoiselle Starling ?

Perdant patience, elle libéra son index et riposta, les sourcils froncés :

— Vous ne comprenez donc pas que je suis obligée de retourner là-bas, que cela me plaise ou non, tant que l'orphelinat n'aura pas déménagé ! Je ne veux pas que ces pauvres enfants pensent que je les ai abandonnés comme leurs propres parents. En outre, je ne vous ai pas interrogé sur vos activités dans Bucket Lane, n'est-ce pas ? Je juge donc peu approprié de votre part de vous mêler des miennes.

Elle savoura son expression interloquée quand elle fit poliment allusion à sa fréquentation d'un bordel sordide. Mais il se reprit aussitôt.

— Jeune demoiselle, vous allez m'écouter...

— Taratata, lança-t-elle avec un geste désinvolte de la main. Tout est bien qui finit bien.

— Comment ça, tarat...

— Lord Rotherstone ? fit une voix essoufflée.

Tous les deux tournèrent la tête, non sans que le marquis ait pris le temps de foudroyer Daphnée du regard. Un valet de pied accourait, chargé d'un plateau d'argent sur lequel reposait un billet plié.

— Oui ? Qu'y a-t-il ?

— Un message pour vous, monsieur. Je craignais de vous avoir manqué ! Pardonnez-moi

de vous déranger, mais on m'a dit que c'était urgent.

— Donnez, je le prends.

— Lord Rotherstone..., répéta Daphnée avec un sourire malicieux. Êtes-vous sûr qu'il n'est pas adressé à ce démon de marquis ?

Il plissa les yeux.

— Ainsi, j'avais raison. Vous connaissiez déjà mon nom, jeune friponne.

Le sourire de Daphnée s'accrut. Quel soulagement de jouer franc jeu !

— Je n'allais quand même pas vous laisser l'avantage !

Il secoua la tête avec un sourire amusé tout en se détournant pour lire son billet.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant...

— Certainement, lord Rotherstone.

Cette répétition espiègle de son nom lui valut un autre regard ironique.

Tout en restant à une distance polie pendant qu'il déchiffrait son courrier, Daphnée l'observa avec curiosité. Elle n'était pas du genre à lire par-dessus l'épaule de quelqu'un, mais elle ne put s'empêcher de le taquiner dans l'espoir d'apprendre de quoi il s'agissait.

— N'y a-t-il pas comme une odeur de soufre dans l'air ?

— Effectivement, dit-il en repliant le billet pour le glisser dans la poche de son gilet.

D'un geste de la main, il congédia le valet qui attendait une éventuelle réponse.

— À mon grand regret, mademoiselle Starling, je dois vous quitter.

— Mais nous venons juste de faire connaissance ! protesta-t-elle avec une petite moue boudeuse.

— Croyez-moi, murmura-t-il, nous reprendrons bientôt là où nous en étions.

— Et notre danse ?

— Vous m'en devrez une.

— Ce n'est pas une mauvaise nouvelle, j'espère ? demanda-t-elle, soudain inquiète.

— Non, non. C'est une excellente nouvelle, mais de celles qui réclament ma présence immédiate. Une arrivée que j'attendais depuis longtemps, en fait.

— Une arrivée ?

Une pensée terrible, surgie de nulle part, lui traversa l'esprit.

— Votre femme a eu un bébé ?

À peine les mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle plaqua sa main sur sa bouche,

atterrée.

— Ma femme ? répéta-t-il d'un air surpris. Que savez-vous de ma femme ?

Daphnée aurait voulu se cacher dans le trou de souris le plus proche !

— Rien ! Ô Seigneur... Je vous demande pardon. Je ne voulais pas...

Il partit d'un petit rire qui mit un terme à son bredouillement embarrassé. Une étincelle dansa dans ses yeux pâles.

— Ma chère mademoiselle Starling, si j'avais une femme sur le point de mettre un bébé au monde, je ne serais certainement pas ici à me laisser charmer par une jeune et délicieuse beauté. Encore que, je dois l'admettre, je ne puisse m'empêcher d'être flatté qu'en ma présence, vos pensées se tournent aussi facilement vers la procréation.

Daphnée émit un hoquet étouffé. Alors qu'elle rougissait, il prit sa main - toujours en riant - et s'inclina sur ses doigts, qu'il effleura d'un baiser.

— Au revoir, mon cœur. Nous nous reverrons bientôt.

— Vraiment ? répliqua-t-elle en lui retirant sa main.

— Vous pouvez y compter, murmura-t-il avant de prendre congé d'elle avec un clin d'œil.

Pendant un très long moment, elle resta figée là où il l'avait laissée. Elle le suivit d'abord des yeux puis, toujours hébétée, continua de fixer le couloir vide lorsqu'il eut franchi la porte.

Elle finit par poser rêveusement la main qu'il avait embrassée sur son cœur. Celui-ci battait à tout rompre sous l'effet absurde des sentiments contradictoires qu'il lui inspirait : joie et excitation, incertitude et exaspération totale.

« Au moins, songea-t-elle, amusée et mortifiée à la fois, je sais à présent qu'il n'est pas marié ! »

Plongée comme elle l'était dans ses pensées, Daphnée ne remarqua l'arrivée de son amie Carissa que lorsqu'une main se saisit de son bras pour la faire pivoter.

— Tu n'es pas un peu folle ? chuchota à son oreille une voix familière.

— Tiens... Carissa ! dit Daphnée en battant des paupières comme si elle s'éveillait d'un rêve. Je ne t'ai presque pas vue, ce soir.

— Eh bien, heureusement que moi, je t'ai vue ! Et personne d'autre ! À quoi pensais-tu en parlant ainsi avec lui... et sans chaperon, encore ? As-tu perdu la tête ?

Avec ses cheveux auburn, ses yeux émeraude et son curieux petit visage, Carissa Portland ressemblait à une reine des fées courroucée.

Encore troublée, Daphnée secoua la tête.

— Que veux-tu dire ?

— Daphnée ! Cet individu est un vaurien !

— Non, absolument pas ! protesta-t-elle. Il est tout à fait aimable, crois-moi.

— Sais-tu au moins de qui il s'agit ? insista Carissa.

— Évidemment ! C'est le marquis de Rotherstone.

— Ce démon de marquis ! chuchota son amie avec force.

— Oh, ce n'est qu'un surnom idiot...

— Pas du tout !

— Taratata... Si nous allions manger des gâteaux ?

— Daphnée, écoute-moi, dit Carissa en la rattrapant par le bras. Je ne sais pas quelle mouche t'a piquée, mais tu ne dois absolument plus approcher cet individu. Tu n'es donc pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

— C'est l'un des membres les plus dissipés de L'Inferno Club !

— Du... quoi ?

— L'Inferno Club !

Carissa lui fit signe de se pencher et, après avoir jeté un coup d'œil de conspiratrice alentour, elle lui expliqua à voix basse :

— Ils se réunissent dans la villa Dante, non loin des autres clubs de gentlemen de Saint James. Mais ce ne sont pas des personnes recommandables, d'après ce que j'ai entendu.

— Pourquoi ? Que font-ils ? s'enquit aussitôt Daphnée.

— Des choses que des jeunes filles convenables comme nous ne peuvent même pas imaginer !

Daphnée fronça les sourcils. Carissa n'était pas prude, d'ordinaire.

— Que sais-tu d'autre ?

— Seulement qu'ils forment une bande scandaleuse d'aristocrates libertins et décadents, dont on dit qu'ils se livrent à toutes sortes de débauches. C'est la raison pour laquelle tu ne dois pas lui parler. Tu croyais que ce stupide Albert Carew et ses ragots fielleux pouvaient entacher ta réputation ? Eh bien... sache que ce n'est rien comparé à ce qu'elle pourrait souffrir si on te voyait trop souvent en compagnie de ce suppôt de Satan, conclut Carissa avec un geste de la tête vers la porte qu'avait franchie lord Rotherstone.

Encore sous le charme de celui-ci, Daphnée regarda son amie avec dépit.

— Il doit y avoir une erreur. Il est nouveau en ville. Il m'a dit qu'il voyageait à l'étranger.

— Certes, mais quand il lui arrive de revenir à Londres, le genre de compagnie qu'il cultive, ce sont les débauchés de L'Inferno Club ! La moitié de la bonne société ne le reçoit pas, ajouta

Carissa. Je suppose que la seule raison pour laquelle il était invité ce soir, c'est parce qu'il est parent avec lord Edgecombe.

Le cœur de Daphnée tomba comme une pierre dans sa poitrine. L'image de lord Rotherstone titubant hors du bordel lui revint évidemment à l'esprit. Il n'empêche, elle ne voulait pas croire à ce que Carissa lui rapportait.

— Tu sais bien que les ragots sont toujours exagérés, argua-t-elle.

Carissa secoua la tête avec obstination.

— J'étais justement en train de m'entretenir avec des amis officiers, et tu ne peux pas imaginer ce qu'ils m'ont raconté ! Selon eux, lord Rotherstone s'est montré à Waterloo. Pas pour combattre Napoléon, non. Simplement pour regarder la bataille comme s'il s'agissait du dernier spectacle de cirque à la mode !

— Tu es sûre ? Pas pour combattre ?

— Ils l'ont surnommé « le Touriste » parce qu'il ne vit que pour le plaisir. Il n'a rien fait d'utile pour la cause britannique, mais a passé les heures précédant la bataille à se saouler, à trousseur les filles de la taverne et à parier contre le Petit Caporal. Il s'était même installé dans le quartier général de Wellington. Tu imagines ça ? Un libertin éhonté... mais il est si riche et si puissant qu'aucun des officiers n'a rien pu faire.

— Pourquoi le général Wellington ne l'a-t-il pas jeté dehors, dans ce cas ?

Carissa haussa les épaules.

— Lord Wellington est sans doute un gentleman trop bien élevé ; ou il était tout simplement trop occupé, la veille de la bataille, pour s'en soucier.

Daphnée poussa un soupir de perplexité. De toute évidence, Carissa prêtait foi aux paroles des officiers. Toutefois, ayant rencontré l'homme en question, Daphnée percevait une discordance. Elle ne se rappelait que trop vivement l'enthousiasme avec lequel il avait cassé cette bouteille dans Bucket Lane et provoqué ses assaillants.

— Quoi que tu fasses, sois prudente avec lui, reprit Carissa. Les intentions de ce genre d'homme ne sont jamais honorables... et j'ai remarqué la manière dont il te regardait, ajouta-t-elle avec un mélange d'humour et de désapprobation. Je ne veux pas jouer les rabat-joie, mais j'espère vraiment que tu considéreras mes conseils comme venant d'une personne qui t'adore et qui aura toujours une dette envers toi.

— Sornettes et balivernes, mademoiselle Portland ! Tu n'as pas de dette envers moi, déclara Daphnée en souriant, tu es mon amie.

— Et toi, tu es la seule personne à avoir été aimable avec moi lorsque je suis arrivée à Londres. Même mes terribles cousines ne m'ont pas traitée humainement. Tu m'as prise sous ton aile et, maintenant, je me dois de te protéger. Ma chère Daphnée, je serai comme une maman ours veillant sur son petit !

— Toi ? Un ours ? répliqua Daphnée en enveloppant d'un regard amusé la silhouette

gracile de son amie. Il suffirait d'une brise un peu forte pour l'emporter.

— Mais je suis un ours dans l'âme ! affirma Carissa, qui glissa son bras sous celui de Daphnée et lui sourit avec affection. Ne te laisse pas entraîner dans un piège par ta nature généreuse. Promis ? Les âmes perdues sont des cas désespérés, même pour toi.

Rotherstone, une « âme perdue » ? Daphnée ne savait que penser.

— Franchement, il m'a semblé très bien, assura-t-elle alors qu'elles retournaient vers la salle de bal, bras dessus bras dessous. Toujours pas convaincue, Carissa haussa les épaules.

— Il n'est pas désagréable à regarder, ça, c'est sûr. Et il est riche, puissant... Sans doute un beau parti. Encore faudrait-il qu'il ait des intentions sérieuses, ce qui est plus qu'improbable. Ses ancêtres aussi étaient dévoyés, d'après ce que j'ai entendu.

Elle donna à Daphnée un léger coup d'épaule.

— Ne m'oblige pas à me faire du souci pour toi. Nous savons toutes les deux que tu es sur un terrain glissant, après cette histoire avec Albert. Promets-moi que pour ton bien, tu garderas tes distances avec cet homme.

— Ce n'est pas possible, répondit-elle avec un regard penaud.

— Daphnée !

— Je ne peux pas m'en empêcher ! s'exclama-t-elle en rougissant de nouveau. Je lui dois une danse, je la lui ai promise !

— Tu ne dois rien à aucun homme ! protesta son amie avec indignation.

Daphnée se mordit la lèvre, consciente qu'elle devenait écarlate.

— Oh... attends un peu ! Je comprends tout !

Une main posée sur la hanche, Carissa observa Daphnée, les yeux étrécis.

— En fait, il te plaît.

Daphnée tressaillit sous cette accusation. Pinçant les lèvres, elle refusa de l'admettre à voix haute.

— Daphnée ! Ah, on peut compter sur la demoiselle la plus parfaite pour trouver de l'intérêt à un gredin !

— Ce n'est pas comme si j'allais l'épouser ! chuchota-t-elle. Quel mal y a-t-il à une seule et unique danse ?

— C'est ce que tu crois, rétorqua Carissa avec malice. Viens donc, espèce de tête de linotte, je vais te sauver de toi-même !

Avec un rire soudain, Carissa prit Daphnée par le poignet, l'entraîna jusqu'à la salle de bal et la jeta joyeusement dans les bras d'un cavalier convenable et ennuyeux comme la pluie.

Mais, durant toute la danse, Daphnée ne cessa de regarder en direction de la porte en

espérant voir réapparaître le suppôt de Satan.

Heureusement pour sa réputation, il s'abstint.

5.

« Taratata » ?

Dans l'intérieur obscur de sa voiture, Max secoua la tête, une ombre de sourire sur les lèvres. Il n'était pas facile de quitter une créature aussi délicieuse. Elle était même encore plus séduisante de près.

Mais, même si sa première rencontre avec Mlle Starling avait aiguisé son appétit, Max se devait de répondre à la convocation de Virgil, qui l'informait du retour de Warrington et de Falconridge.

Cette soirée se révélait décidément satisfaisante...

Il regarda par la fenêtre quand sa voiture s'arrêta devant la villa Dante, quartier général de L'Inferno Club. Devant lui se dressait la bâtisse d'aspect sinistre que les gens du quartier surnommaient « l'hôtel particulier de Satan ».

Entre ses tours sombres et élancées saillait le dôme de verre d'un observatoire. Au niveau de la chaussée, un haut portail hérissé de pointes métalliques interdisait l'entrée aux importuns.

Les volets disjoints et les bardeaux du toit gémissaient comme une horde de fantômes quand le vent soufflait de la rivière ; mais l'apparence démoniaque de la villa Dante n'était qu'une façade. Ce qui, aux yeux du monde, ressemblait à une demeure hantée et délabrée était en fait une solide forteresse très bien défendue.

Un paradoxe que Max trouvait savoureux.

Alors que les membres maléfiques du Conseil prométhéen s'arrangeaient pour se présenter comme les piliers éminents de la société européenne, il paraissait logique qu'en retour, les défenseurs du bien se dissimulent derrière le masque du vice et de la débauche.

Une fois descendu de voiture, Max renvoya son cocher. Avec le retour tant espéré de ses amis, Max ne savait pas quand se termineraient les réjouissances. Voilà près de deux ans qu'ils ne s'étaient pas revus, et il lui était même arrivé, durant la guerre, de se demander s'ils s'en sortiraient vivants.

Après avoir refermé les grilles derrière lui, il s'avança vers le portique de l'entrée.

En un hommage ironique au poète qui donnait son nom à la maison, la porte s'ornait d'un heurtoir de cuivre représentant une tête d'érudit médiéval à l'expression indéchiffrable.

Au-dessus de la porte, une inscription destinée aux visiteurs reprenait l'avertissement célèbre de Dante parvenu aux portes de l'Enfer « Abandonne tout espoir, toi qui... »

Avec la négligence et l'irrévérence qui faisaient la renommée des membres de L'Inferno Club, l'inscription n'avait même pas été complétée. Ce qui n'avait guère d'importance, de toute manière, car rares étaient les visiteurs à s'aventurer dans cet antre bien gardé.

Pour donner le change, il arrivait cependant que de bruyantes festivités soient organisées dans la villa Dante. Mais il s'agissait toujours d'événements soigneusement chorégraphiés par Virgil en personne. Des mesures de sécurité drastiques empêchaient les dames outrageusement maquillées, amenées pour l'occasion, de soupçonner quoi que ce soit.

La porte s'ouvrit dans un grincement lugubre, dévoilant M. Gray, majordome de la villa Dante depuis des temps immémoriaux. Grand et décharné, il semblait ressuscité d'entre les morts.

— Bonsoir, monsieur le marquis, dit-il en s'inclinant avec gravité.

— Bonsoir, Gray. J'ai cru comprendre que nous avions motif de nous réjouir...

— Indubitablement, monsieur.

Alors qu'il refermait la porte derrière Max, quelques-uns des cerbères de l'Ordre arrivèrent en bondissant. C'étaient d'énormes bergers allemands noir et feu, aux crocs étincelants, qui se mirent à aboyer autour de Max en agitant la queue.

— Assis ! leur ordonna Max en levant la main pour leur imposer le silence.

Ils se mirent aussitôt sur leur séant. Le plus jeune, en phase de dressage, lécha sa truffe avec nervosité et le regarda avec un petit gémissement. Max lui tapota la tête.

— Brave garçon...

Virgil arriva sur ces entrefaites. Après toutes ces années, Max ignorait encore s'il s'agissait du véritable nom de son mentor, Il éprouvait pour lui un respect mêlé de crainte, depuis le jour lointain où ce géant des Highlands était venu le chercher, portant le kilt de son clan et arborant une moustache d'un blond roux aussi flamboyant que sa chevelure.

Virgil avait plus de cinquante ans, à présent, et sa crinière tout comme sa moustache - que Max lui avait tant enviée, enfant - se teintaient de gris. Mais ce combattant aguerri, dont les nombreuses cicatrices témoignaient de sa loyauté envers l'Ordre, restait imposant. Même à Londres, en tenue ordinaire, il gardait son air de seigneur écossais tout-puissant.

Le passage des années ne l'avait pas adouci, au contraire. Après trente-cinq ans de lutte contre leurs ennemis prométhéens, Virgil était maintenant le chef de l'Ordre à Londres. Quant à savoir qui étaient ses supérieurs dans le gouvernement... Max n'était pas dans le secret.

Toutefois, en tant que « Lien » de son équipe, il savait que d'autres cellules étaient implantées dans toutes les grandes villes du continent, partout où l'emprise du Conseil prométhéen devenait menaçante. Celui-ci avait étendu ses tentacules dans chaque cour d'Europe. Poussés par leur soif inextinguible de domination, ses membres ne comptaient pas en années, mais en décennies, voire en siècles. De temps à autre, ils se dressaient pour menacer l'humanité ; mais jamais, au cours de leur histoire, les Prométhéens n'avaient été si

près du but que ces vingt dernières années, lorsqu'ils avaient réussi à infiltrer la structure de l'empire bâti par Napoléon.

Patiemment, silencieusement, ils tissaient leur toile invisible, gagnant la confiance des puissants par degrés, étendant leur influence sournoise sous les traits de conseillers expérimentés, de généraux avisés, d'amis fidèles.

Cette fois, ils auraient pu réussir. Mais quand, trois mois auparavant, Napoléon avait finalement été vaincu à Waterloo, le rêve le plus cher des chefs suprêmes du Conseil prométhéen s'était brisé.

Si Napoléon avait gagné cette bataille, l'avenir du monde se serait annoncé très différent. À présent, on pouvait espérer connaître cinquante années de paix avant que l'ennemi prométhéen ne se réincarne sous une forme nouvelle et impitoyable.

Evidemment, le Conseil avait réussi à infliger un coup ultime, cruel, avant de s'abîmer dans la défaite.

Un espion prométhéen avait fait circuler à Londres une fausse nouvelle sur l'issue de la bataille de Waterloo : Wellington avait été battu, Napoléon avait écrasé l'armée britannique, et le cauchemar si longtemps redouté du « Monstre » débarquant en Angleterre était tout près de s'incarner.

Ces terribles rumeurs avaient enflammé Londres et provoqué la panique sur les marchés financiers. Pour récupérer leur argent et préparer une fuite éventuelle, les actionnaires affolés avaient vendu à n'importe quel prix. La Bourse s'était brutalement effondrée... au bénéfice des Prométhéens.

En effet, les compagnies fictives qu'ils avaient créées à cet effet s'étaient empressées de racheter les titres à des taux ridicules. Des sociétés avaient changé de mains en une nuit, d'innombrables négociants avaient été ruinés, de petits porteurs avaient perdu les économies de toute une vie, sans que personne, pas même l'Ordre, n'ait anticipé la catastrophe.

Max lui-même avait été touché mais, heureusement, il avait investi une grande partie de sa fortune dans la terre ou à l'étranger. La chute vertigineuse des marchés avait cessé quand la vérité - la victoire de Wellington - avait été connue. Mais le mal était fait.

À n'en pas douter, les millions récoltés par les Prométhéens serviraient à financer leur prochaine tentative pour imposer leur tyrannie sur le monde. C'est pourquoi, l'Ordre de Saint-Michel entraînait déjà la génération suivante de guerriers, dans ce même château isolé d'Ecosse qu'avait connu Max.

— Bien. Tu as eu mon billet, dit Virgil d'un ton bourru quand il rejoignit Max.

— Alors, où sont ces crapules ? demanda Max avec un large sourire, en serrant la main que son vieux mentor lui tendait.

— En bas. Leurs rapports sont terminés.

— Virgil, Ils vont bien ? s'enquit Max avec une pointe d'inquiétude.

Il aurait dû s'attendre au froncement de sourcils irrité qu'il s'attira en réponse.

— Évidemment, qu'ils vont bien ! Je ne vous ai pas élevés pour cueillir des marguerites, que je sache !

— Certes, non, murmura Max avec amusement.

Le souvenir de ses rudes années d'entraînement dans le château secret de l'Ordre lui traversa l'esprit.

La discipline de fer, les punitions, les « jeux » - des combats destinés à les endurcir -, les leçons ininterrompues dans d'innombrables disciplines, devaient faire d'eux des gentlemen aussi bien que des tueurs.

A l'issue des épreuves endurées, les jeunes recrues de Virgil formaient une communauté unie par une loyauté indéfectible, ratifiée par le serment prêté à l'Ordre.

L'Écossais savait, bien entendu, qu'ils seraient inévitablement confrontés à la souffrance au cours de leurs missions ; aussi avait-il préparé leurs corps et leurs esprits non seulement à y faire face, mais à aller de l'avant coûte que coûte. Rien d'autre ne comptait que la charge séculaire confiée à l'Ordre : combattre le mal incarné par les Prométhéens et conserver le secret sur leur organisation, quitte à le payer de leur vie.

— Tu peux descendre, grommela Virgil. Vous avez des choses à vous raconter, et Dieu sait que vous méritez votre repos. Sonne si tu as besoin de moi, Gray, ajouta-t-il avant de tourner les talons. Restons discrets tant que nous ne sommes pas certains de ne pas avoir été suivis.

— Virgil ! s'écria soudain Max. Avant que j'oublie, avez-vous trouvé quelque chose sur ces fausses sociétés qui ont profité de l'effondrement du marché ? Si vous avez une piste à me faire suivre, je suis disponible.

— Pas la peine. L'équipe de Beauchamp est toujours sur le continent, et la seule piste que j'ai concerne un certain Rupert Tavistock qui aurait quitté l'Angleterre il y a plusieurs mois. Je les ai donc mis sur l'affaire.

— Rupert Tavistock... répéta Max, auquel ce nom était inconnu. Très bien. Mais faites-moi savoir si vous avez besoin de quoi que ce soit.

— Tu as des choses plus importantes à régler, à présent, non ? fit remarquer Virgil. Il est temps de procréer, mon fils ! Ce combat n'est jamais vraiment fini, tu le sais.

À ces mots, Max se rembrunit. Mais il avait encore une question à poser à Virgil.

— Une dernière chose... Quand doit rentrer l'équipe de Drake ?

Virgil, qui esquissait un pas pour partir, s'immobilisa. Il baissa les yeux, comme s'il avait espéré sortir avant que Max lui pose cette question.

— Virgil ? insista Max quand il perçut son hésitation.

— Ils ne reviendront pas, dit lentement l'Écossais. L'équipe de Drake a été tuée à Munich.

— Quand ? demanda Max, abasourdi.

— Il y a six mois.

Atterré par cette nouvelle, Max se détourna et passa la main dans ses cheveux.

— Va retrouver tes amis, mon fils, marmonna Virgil.

— Les rares qu'il me reste, répliqua Max d'une voix étranglée.

— Au moins, vous êtes rentrés vivants, tous les trois.

— Qui les a tués ? On le sait ? Virgil haussa les épaules.

— Ils poursuivaient Septimus Glasse quand nous avons perdu le contact.

— Septimus Glasse ?

Max le connaissait. C'était le chef des opérations du Conseil en Allemagne. Virgil hocha la tête puis garda le silence un moment.

— Je suis désolé, Max..., finit-il par dire avant de retrouver ses manières bourruées. Descends, maintenant. Je te tiendrai au courant. Les garçons t'attendent.

— Bien, répondit Max d'une voix blanche.

Il ne parvenait toujours pas à imaginer que Drake était tombé. C'était l'un de leurs meilleurs combattants. Resté seul, il ferma les yeux et rendit un hommage silencieux à son ami. Quand il les rouvrit, le conseil de Virgil lui revint à l'esprit.

« Procréer ? Pourquoi ? se demanda-t-il avec amertume. Pour envoyer mes fils se faire tuer, eux aussi ? »

Il venait juste de découvrir celle qui était peut-être la femme de ses rêves, mais il était encore loin d'être marié, bon sang ! Et, déjà, Virgil semblait compter ses fils encore à naître parmi les futurs chevaliers de l'Ordre.

Certes, Max n'était pas le premier Rotherstone à avoir servi dans l'Ordre et ne serait probablement pas le dernier. Mais il était incapable de concevoir comment il pourrait, en toute conscience, infliger à son enfant le genre de vie qu'il avait dû supporter. Tristes pensées, en ce soir où il comptait célébrer la fin de la bataille avec ses compagnons d'armes... Virgil avait raison. Ce n'était jamais vraiment fini.

Pourtant, il voulait croire que tout s'était terminé à Waterloo ! N'avait-il pas vu, de ses propres yeux, ces terres rouges de sang ? Il ne pouvait pas en supporter plus, et aspirait à un autre genre de vie. Il ignorait lequel mais, du moins, il aurait l'opportunité d'essayer de le trouver, à la différence de Drake.

Le cœur lourd, il se dirigea à grandes enjambées vers la vaste salle des banquets du club. Sur ses murs se déroulait une fresque féerique décrivant le voyage de Dante à travers les différents cercles de l'enfer.

À son extrémité se dressait une massive cheminée Renaissance en albâtre, dont le

manteau s'ornait de deux énormes candélabres. Max s'approcha de celui de droite, jeta un coup d'œil machinal par-dessus son épaule puis fit tourner la branche centrale du candélabre jusqu'à entendre un léger « clic ».

Aussitôt, un mécanisme secret ronronna sous le plancher, et un haut rectangle de brique, au fond de la cheminée, pivota lentement, révélant un couloir sombre.

Max enjamba un panier à bûches vide et baissa la tête pour s'introduire dans le passage secret. Ce n'était que l'une des nombreuses entrées dans le labyrinthe des galeries cachées qui sillonnaient la villa Dante.

Une fois dans le couloir obscur, il se redressa et poussa le levier qui permettait de le refermer. Puis il se dirigea sans hésiter vers la droite. L'obscurité totale et l'étroitesse oppressante des passages étaient destinées à déconcerter quiconque s'y aventurerait. Ayant lui-même mémorisé le labyrinthe des années auparavant, il n'avait pas besoin de lumière pour trouver son chemin vers les caves de la maison.

Il tourna à plusieurs reprises, emprunta deux échelles, sans cesser un instant de penser à Drake et à tous ceux qui avaient trouvé la mort. Quand l'obscurité menaça de l'engloutir, il se raccrocha, comme un homme qui se noie, au souvenir de Daphnée Starling. Avec ses cheveux dorés, son regard pétillant, sa peau lumineuse...

Il finit par apercevoir le tremblement d'une unique torche, qui l'amena jusqu'à l'antichambre de « l'Enfer ». Un trou d'environ huit pieds de large s'ouvrait au centre de la salle. Une corde épaisse pendait du plafond et disparaissait dans ses profondeurs. C'était l'une des trois entrées de l'Enfer.

Il y avait un moment que Max ne s'était pas livré à ce genre d'acrobatie. Mais, après avoir ôté son manteau et relevé les manches de sa chemise, il prit son élan, sauta pour attraper la corde et se laissa glisser lentement.

Il se retrouva alors à l'entrée des caves souterraines qu'on appelait l'Enfer, et qui avaient servi pendant longtemps de quartier général à l'Ordre. Immédiatement à sa droite s'ouvrait une voûte creusée dans la pierre. Le couloir obscur qui la prolongeait conduisait en pente douce à la rivière qui coulait sous la villa Dante. De légères embarcations permettaient d'aller chercher ou de reconduire discrètement des agents à bord de plus gros bateaux amarrés sur la Tamise. Lorsque cet embarcadère privé n'était pas utilisé, une herse de bois en fermait l'accès.

Ses pas résonnèrent dans la cavité de pierre quand il se dirigea vers la plus grande des salles. Il passa devant une petite porte, percée à mi-hauteur, qui dissimulait le monte-charge creusé dans le mur de fondation afin d'envoyer des marchandises depuis la maison en cas de besoin. À côté se dressait un râtelier toujours garni de fusils et d'épées.

Pour atteindre la table de bois grossier, flanquée de deux bancs, à l'extrémité de la salle, il marcha sur un grand médaillon serti dans le sol, qui représentait le saint patron de l'Ordre, l'archange Michel. Cette mosaïque byzantine avait été récupérée par un groupe de croisés après la mise à sac d'une église par les Sarrasins. L'archange héroïque, brandissant une épée de feu, piétinait Satan.

Le reste du mobilier comprenait un placard aux portes vitrées contenant des livres usuels un assortiment de poisons et de leurs antidotes, une horloge et quelques articles variés ; un portemanteau de bois auquel pendait un manteau ruisselant ; une grande et lourde croix de Malte suspendue par des chaînes rouillées à la paroi rocheuse ; et, enfin, un petit tableau de sonnettes - semblables à celles utilisées dans les quartiers des domestiques - qui permettaient aux hommes de recevoir des signaux ou des avertissements de M. Gray.

La lumière de la lanterne posée sur la table se reflétait sur une bouteille de porto et quelques verres, préparés pour les retrouvailles des trois amis.

En entendant un bruit de voix du côté de l'embarcadère, Max se retourna. Jordan Lennox, comte de Falconridge, ne tarda pas à apparaître.

— Max !

Des qu'il le vit, son chagrin s'atténua un peu. Dieu merci, ses amis les plus proches étaient revenus sains et saufs !

Les cheveux blonds, coupés court, de Jordan, étaient mouillés, de même que son visage aux traits aigus. Sans doute les voyageurs avaient-ils essuyé la tempête en remontant la rivière. Mais ses yeux rusés, d'un bleu perçant, étincelaient du plaisir d'être rentré.

— Jordan !

Les deux vieux amis se rencontrèrent au niveau de la mosaïque et s'étreignirent en riant.

— Tu arrives à le croire ? Nous avons réussi à nous débarrasser de ces salauds ! s'exclama Jordan. C'est fini ! Nous avons réussi !

— Oui. Grâce à Dieu... et à Virgil.

— Et à nous ! ajouta Jordan avec chaleur. Tu as reçu mon message ?

— Et comment !

C'était le message codé envoyé par Jordan qui avait mis Max sur la piste du traître officiant dans le quartier général de Wellington. Cet agent prométhéen, qui se faisait passer pour un officier britannique, avait reçu l'ordre d'assassiner Wellington sur place si les choses tournaient mal pour Napoléon. La mission de Max à Waterloo avait été de le mettre hors d'état de nuire.

— Je suppose que tu n'as pas eu de difficulté à t'en débarrasser...

Max lui jeta un regard ironique et haussa les épaules.

— Wellington est toujours vivant, non ?

— Tu ne peux pas imaginer comme j'aurais aimé assister à cette journée, déclara Jordan en secouant la tête. Waterloo !

— Crois-moi, j'aurais été content d'avoir, ta compagnie.

— Il faut que tu me racontes tout ça.

— Avec joie. Tu aurais apprécié l'attitude méprisante des officiers face au « Touriste ». C'était plutôt amusant. Alors, où est Rohan ?

— Il débarque ses affaires.

— On peut lui donner un coup de main ? demanda Max, car ils n'employaient pas de domestiques dans leur repaire souterrain.

— Tu peux essayer. Mais tu risques de te faire arracher les yeux.

— Ah bon, la Bête est de mauvaise humeur ?

— Ne parle pas de moi dans mon dos ou je t'aplatis comme une crêpe ! rugit une voix, juste avant que la silhouette massive de Rohan Kilburn ne paraisse, un des redoutables cerbères trottant docilement sur ses talons.

— Bienvenue à la maison. Votre Grâce, lança Max avec un large sourire.

Avec un grognement, Rohan s'avança dans la salle tandis que, retenu par sa chaîne, le chien devait retourner monter la garde à l'embarcadère. Max observa avec amusement son ami d'enfance, devenu un imposant guerrier, soulever de son épaule un sac d'une taille prodigieuse pour le jeter par terre.

— Le voyage s'est bien passé, mon vieux ? lui demanda-t-il avec ironie, les bras croisés sur la poitrine.

— Satanée pluie ! s'exclama le duc en passant la main dans ses longs cheveux mouillés. Depuis Ostende, elle n'a pas arrêté une seconde !

— Je crains que le temps n'ait affecté sa nature joviale, confia Jordan à Max avec un regard amusé.

— Je déteste voyager, marmonna Rohan.

— Dans ce cas, bonne nouvelle, ton errance est terminée ! Tu peux t'enfermer dans ton château hanté jusqu'à la fin de tes jours, mon ami. Nous en avons fini avec ces maudites histoires.

— Je le croirai quand je le verrai !

— Allons, ce n'est pas le moment de t'abandonner à tes penchants superstitieux, le morigéna Max. Nous avons accompli la tâche que nous nous étions fixée il y a des années, et maintenant, si Dieu le veut, nous pouvons revenir à la vie civile.

— Si tant est qu'on sache ce que cela signifie, répliqua-t-il.

— Quel rabat-joie tu fais, Warrington ! fit remarquer Jordan.

Mais quand Max tendit la main à Rohan, il la saisit et l'attira brièvement à lui pour une accolade qui manqua lui briser une côte. Il le relâcha tout aussi brutalement pour partir d'un rire rauque.

— Midas Max ! Tout ce que tu touches se transforme en or ! Mon vieux, ça fait un sacré

bout de temps !

— Deux ans...

D'un geste du menton, Max désigna la nouvelle cicatrice, en forme d'étoile, que Rohan portait au coin de l'arcade sourcilière gauche.

— Tu as une nouvelle décoration...

— Ouais. J'embellis de jour en jour, non ? Sapristi, on peut boire un coup, par ici ?

Rohan contourna Max pour se diriger vers la table et la bouteille de porto. Peu de temps après, ils étaient tous les trois assis sur les bancs grossiers et, à la lueur de l'unique lanterne, ils se racontaient en riant leurs mésaventures.

Mais quand la deuxième tournée de porto eut été bue, ils devinrent silencieux. Ils commençaient à prendre vraiment conscience que l'époque des combats était bel et bien révolue.

— Ainsi, nous sommes là, finit par murmurer Jordan. Vivants !

— Plus ou moins, fit remarquer Max avec ironie.

— Et les autres ? demanda Rohan. Il y a fatalement eu des pertes.

Il s'était tourné vers Max puisque celui-ci était le « Lien », le chef de leur équipe. Pour préserver la sécurité de l'Ordre en cas de capture d'un agent; seuls les Liens étaient autorisés à communiquer entre eux.

Exceptionnellement, pour une mission exigeant davantage d'agents, Virgil pouvait rassembler autant de triades que nécessaire. Mais dans ces circonstances particulières, les noms n'étaient généralement pas utilisés. Et s'il arrivait qu'un agent reconnaisse un condisciple de l'Ordre en société ou ailleurs, il n'en montrait rien.

Max abaissa les yeux sur son verre vide. Drake, lui aussi, était le Lien de son trio.

— L'une de nos équipes a été complètement détruite...

— Seigneur..., murmura Jordan. Des hommes qu'on était susceptible de connaître ?

La guerre étant finie et les hommes morts, Max jugea qu'il n'importait plus de garder le secret.

— J'ignore qui étaient ses associés, mais le Lien était Drake Paris, comte de Westwood.

— Westwood..., répéta Jordan. Je crois l'avoir rencontré une fois. Brun ? Un Gallois ?

— Oui, Un combattant de première force. Presque aussi bon que Rohan...

— On est sûr qu'ils sont morts ? demanda brutalement celui-ci en ouvrant une seconde bouteille.

— Il vaudrait mieux pour eux, murmura Jordan. Plutôt ça qu'être capturé. Tu le connaissais bien ? demanda-t-il à Max quand il remarqua son silence.

— Assez bien.

Ils se turent pendant un long moment, puis Jordan leva son verre.

— À lord Westwood.

— À Drake et à ses hommes, renchérit Max, la gorge serrée.

— Mieux vaut eux que nous, marmonna Rohan avant de boire une gorgée en leur honneur.

Un silence lugubre s'ensuivit, Chacun d'eux se demandait comment il avait réussi à survivre alors que des condisciples de valeur égale étaient tombés. De nouveau, Max songea à Daphnée Starling, comme un marin cherche à distinguer parmi les nuages l'étoile Polaire, cette lueur distante qui le guidera dans l'obscurité.

Une soif de vivre déferla dans ses veines. A présent, son temps lui appartenait, il avait l'opportunité de vivre la vie qu'il voulait, d'être ce qu'il était réellement - si tant est que ce fût encore possible après tout ce qu'il avait vu.

Bien qu'éprouvés, ils étaient encore jeunes. Ils avaient tant de choses à expérimenter encore, des choses que Drake ne connaîtrait jamais. Comme l'amour...

Cependant, qui pouvait savoir quand son heure viendrait ? La mort de Drake venait lui rappeler qu'il n'avait pas une éternité devant lui.

« Il est temps de procréer, mon fils », avait dit Virgil. Peut-être que l'Écossais se montrait sage, une nouvelle fois.

— Alors, qu'allons-nous faire, maintenant ? murmura Jordan quand ils échangèrent un regard embarrassé. Nous retirer sur nos terres ? Devenir des gentlemen-farmers et pratiquer la chasse au renard ?

— Foutre non ! répondit Rohan avec un rire sombre. Mais honorer chaque putain de Covent Garden me semblerait être un excellent départ.

— Franchement, mon vieux, ils n'ont pas de femmes, à Naples ?

— Je les ai déjà toutes séduites...

— Quel vantard tu fais !

Sans prêter attention à leurs railleries, Max fixait son verre sans le voir. Au fil des années, il avait appris à se fier à son instinct. De nombreuses fois, sa survie avait reposé sur sa capacité à deviner un allié possible parmi une foule d'ennemis ; tout, en lui, aspirait à un rapprochement avec Daphnée Starling. Brusquement, il annonça d'une voix résolue :

— Je sais ce que je vais faire.

Ses deux amis le considérèrent avec surprise, puis échangèrent un regard perplexe.

— Ça ne m'étonne pas de toi, déclara Jordan avec amusement. Calculateur comme tu l'es, tu as certainement établi tes plans depuis des années.

Le cœur de Max battait à tout rompre, au point qu'il sentait le sang bourdonner dans ses oreilles.

— Alors ? l'interrogea Rohan. Qu'as-tu l'intention de faire ?

Max hésita un instant, le temps de se préparer à leurs réactions.

— Je vais me marier.

— Par tous les saints !

— Déjà ? Mais nous venons juste de rentrer !

— Tu as perdu la tête ? s'exclama Rohan. Tu es enfin libre ! Le vieil Écossais n'a plus aucun droit sur nous ! Pourquoi te précipiter dans un nouvel esclavage ?

— Max, tu n'es pas sérieux ?

— Si, bien sûr, se contenta-t-il de répondre.

Un léger sourire aux lèvres, il garda ensuite le silence pendant que ses compagnons s'efforçaient de le dissuader. Il finit par secouer la tête.

— Ma décision est prise.

Jordan le regarda alors d'un air résigné.

— Eh bien, dans ce cas... Te connaissant, il n'y a rien à ajouter.

Max haussa les épaules avec une nonchalance affectée.

— Il faut bien que quelqu'un se préoccupe de redresser la lignée familiale.

— Alors, qui est l'heureuse élue ? As-tu choisi quelqu'un ? s'enquit Rohan.

— En vérité, oui.

Il leur donna quelques renseignements sur Daphnée Starling, et ils éclatèrent de rire quand il leur parla de la liste que son homme de confiance avait rédigée à sa demande.

— Si mes laissées-pour compte vous intéressent, ne vous gênez pas ! dit-il avec ironie.

— C'est très généreux de ta part, mon vieux.

— Quand je pense à ton pauvre petit homme d'affaires courant partout dans Londres pour récolter tous ces renseignements ! dit Jordan en s'esclaffant de plus belle.

— Il se trouve qu'il s'est montré très efficace.

— Pourquoi n'as-tu pas simplement demandé à Virgil ? Il a plus d'expérience dans ce domaine.

— Il était occupé, répondit Max, dont le sourire s'effaça. Et puis..., continua-t-il en s'efforçant de ne pas laisser transparaitre un léger ressentiment, le vieil Écossais a eu suffisamment de contrôle sur ma vie au cours des vingt dernières années. Je n'ai pas besoin

qu'il choisisse ma femme en plus !

Il but une gorgée de porto dans le silence qui s'ensuivit.

— Il semble plutôt pressé de nous voir tous mariés et pères de famille, murmura Jordan.

— Il t'en a parlé, à toi aussi ? demanda Max. Comme Jordan acquiesçait de la tête, Rohan les regarda tour à tour d'un air sinistre.

— À moi aussi. Les rangs de l'Ordre ont besoin d'être regarnis le plus tôt possible.

— N'avons-nous pas donné suffisamment de notre sang? demanda Max d'une voix sourde.

Jordan baissa les yeux.

— Apparemment, non.

— Alors, Max, comment est-elle, ta dulcinée ? murmura Rohan avec une pointe de mélancolie dans le regard.

— Elle est parfaite, répondit-il avec un demi-sourire qui éclaira un peu son visage sombre. Belle... intelligente... charmante.

— Et elle a accepté de t'épouser ?

— Je ne dirais pas qu'elle a accepté, pour le moment.

— Oh ! s'exclama le duc. Une jeune coquette ? Elle te fait lanterner ?

— Non. Je ne le lui ai encore pas demandé, tout simplement.

— Quand comptes-tu le faire ?

— Dès que je me serai arrangé avec son père. Jordan se tourna vers Rohan, étonné.

— Il va s'adresser à son père d'abord ! Comme c'est vieux jeu !

— Tu te montres très traditionaliste, Max, fit remarquer Rohan. Je ne croyais pas ça de toi.

— Je ne vais quand même pas lui laisser la décision ! En digne fille de l'aristocratie, elle fera ce qu'on lui dira.

— Certes. Mais tu nous as dit qu'elle avait déjà refusé un homme.

— Je ne suis pas Albert Carew, répliqua Max avec irritation.

— Oui, bien sûr.

Jordan l'observa pendant un long moment. Il n'avait pas besoin de mots pour exprimer son scepticisme... ou son amusement.

Max regarda tour à tour leurs visages dubitatifs et fronça les sourcils.

— M'avez-vous déjà vu accepter un refus quand je veux quelque chose ?

. — Tu marques un point, mon vieux ! reconnut Rohan avec un large sourire.

Après avoir rempli de nouveau les verres, Jordan leva le sien.

— Bien, je suppose que l'affaire est donc réglée. À Max ! Au futur marié !

De l'autre côté de la Manche, la pluie nocturne tambourinait sur les ardoises d'un grand château de la vallée de la Loire. Malgré l'heure tardive, quelques-unes de ses plus hautes fenêtres, encore éclairées, trouaient l'obscurité.

Une atmosphère lourde de défaite régnait dans le sanctuaire du Conseil prométhéen - vaste salle au dallage noir et blanc, ornée de colonnes de marbre noir veiné d'or.

Les grands maîtres des Dix Régions et les trois Vénérables Errants étaient assis autour d'une table ronde, percée d'un trou en son centre, qui reproduisait la Roue du Temps à huit rayons.

Semblable à un trône, une chaise dominait les autres. L'homme qui occupait cette position surélevée avait des cheveux d'un blond filasse, et des yeux bleus cruels qui balayaient l'assemblée avec froideur. Il s'appelait Malcolm Banks. En tant que chef du Conseil, il s'apprêtait à faire un exemple avec Rupert Tavistock. Il attendait même ce moment avec impatience.

Mais, d'abord, il avait quelques faits désagréables à énoncer devant l'élite des Prométhéens.

— Bonaparte est un homme fini, confirma-t-il. Même si nous l'aidions à s'échapper de nouveau, plus personne ne serait prêt à le soutenir. Pour nous, ça n'en vaut donc pas la peine. Avec la défaite de Waterloo, nos ambitions pour l'empire français ont été réduites à néant. Heureusement, toutefois, j'avais anticipé cette éventualité. J'ai étendu notre influence dans la cour du roi Louis durant son exil. Quand il retrouvera le trône de France, au moins serons-nous en territoire familial.

Les autres gardèrent le silence, apparemment peu impressionnés par sa clairvoyance. Devant leurs visages fermés, Malcolm comprit qu'après cette défaite, certains commençaient à douter de ses capacités de chef.

C'est pourquoi une démonstration de force s'imposait. Il devait se les rallier avant qu'ils ne se montent contre lui, d'autant qu'il souhaitait faire de son fils son successeur. Niall, âgé de trente-cinq ans, était assis à côté de lui, même si un grand nombre des hommes présents considéraient qu'il était trop jeune pour appartenir au Conseil.

Ce qui n'empêchait pas Malcolm de le préparer à ses futures fonctions de chef. Un grave motif de controverse, puisque la tradition voulait que celui-ci soit élu par le Conseil, et choisi parmi ses membres les plus expérimentés.

Mais Malcolm avait ses propres plans. Ayant enfin obtenu le poste suprême grâce à ses machinations, il n'avait pas l'intention de s'en dessaisir - ce dont les autres n'avaient pas encore pris conscience.

— Nous avons subi un grave revers, mes amis, mais nous ne sommes pas à terre, énonça-t-il avec calme. Notre triomphe n'est que différé. Il nous faudra certes compenser nos pertes, mais que cela ne nous empêche pas d'agir comme nous l'avons toujours fait : prendre le monde tel qu'il est, nous adapter à de nouvelles conditions, nous rassembler pour attendre l'opportunité suivante. Et quand celle-ci se présentera, ajouta-t-il avec une froide résolution,

nous serons prêts à frapper !

Un murmure d'assentiment courut autour de la table.

— À présent, avant de poursuivre, nous avons une dernière affaire à régler.

Il fit un signe à Niall, qui se leva lentement. Malcolm ne put s'empêcher d'éprouver de la fierté devant l'homme redoutable qu'était devenu son fils. De leur clan écossais, Niall avait hérité sa haute taille et ses épais cheveux roux.

— Rupert, dit Malcolm en reportant son regard sur l'un de leurs compagnons, je crains qu'il n'y ait un prix à payer pour ton incompetence.

Rupert Tavistock, un Anglais corpulent et chauve, le regarda avec stupéfaction.

— Je te demande pardon ?

— En toute honnêteté, peux-tu croire que ton échec ne sera pas sanctionné ?

— Mon échec ? répéta Rupert Tavistock, qui déglutit avec peine.

Puis il jeta un coup d'œil nerveux vers Niall qui s'approchait à pas lents, inexorables.

— Évidemment. C'est toi qui avais la responsabilité de te débarrasser de Wellington, au cas où Napoléon serait en mauvaise posture. Si tes hommes avaient réussi, le message que Wellington a envoyé à Blücher n'aurait jamais réussi à passer, Napoléon aurait remporté la bataille et nos six cents années d'espoir auraient été couronnées ! acheva-t-il avec un emportement rageur.

— Hé là, attends un peu !

Suant à grosses gouttes, Rupert se dressa d'un bond. Mais Niall, derrière lui, abattit son énorme main sur son épaule pour l'obliger à se rasseoir.

— Non seulement, notre vœu ne s'est pas réalisé, mais les agents que tu as envoyés au quartier général de Wellington sont morts, reprit Malcolm. Et tu vas bientôt les rejoindre.

— Mais ce n'est pas ma faute ! plaida Tavistock. J'ai fait tout ce que tu m'as ordonné ! L'effondrement des marchés... le transfert des millions sur nos comptes...

— Mais il y a Waterloo...

— C'est à cause de l'Ordre ! Ils ont envoyé quelqu'un qui a éliminé mes agents avant qu'ils puissent passer à l'action. Je ne suis pas responsable ! se défendit Tavistock d'une voix de plus en plus aiguë. Nous ne gagnerons pas tant que l'Ordre de Saint-Michel ne sera pas détruit, et c'est ce que tu nous avais promis si nous te nommions à notre tête !

— Que suis-je censé faire ? rugit Malcolm. Ce sont des fantômes.

— Ce sont des hommes ! En chair et en os ! Septimus en a tué trois à Munich !

D'une main fébrile, Tavistock désigna l'Allemand brun et taciturne chargé des opérations dans les principautés bordant le Rhin.

— C'est justement là le problème, mon cher Rupert, déclara Malcolm en jetant à Septimus un regard de reproche prudent. Notre ami bavarois n'a pas été capable de se contenir, et ne les a pas capturés vivants. En conséquence, nous n'avons toujours aucune idée de l'endroit d'Europe où se trouve le siège de l'Ordre, ni même du nombre de ses agents.

— Alors, que suggères-tu, Malcolm ? fit une voix froide à l'autre extrémité de la salle. Que nous abandonnions ? Que nous nous rendions à nos ennemis ?

Tous les yeux se tournèrent vers James Falkirk, un homme élancé, au visage empreint de majesté sous une couronne de cheveux gris.

En tant que chef des trois Errants, il était le seul vraiment apte à contrebalancer la mainmise grandissante de Malcolm sur le Conseil.

Son rôle était de voyager dans les dix régions, de recueillir des renseignements, de mettre en œuvre la politique d'ensemble des Prométhéens, tandis que les grands maîtres menaient à bien des opérations à l'intérieur de leurs territoires respectifs. Cependant, ses voyages de ces derniers mois lui avaient permis d'apprendre de nombreuses choses, en particulier sur ce que complotait Malcolm dans leur dos.

Mais, dans le regard qu'il posa sur leur chef, il ne laissa rien transparaitre de sa méfiance et de sa colère. Avec ces deux féroces Highlanders, mieux valait prendre des gants. Ce qui n'empêchait pas James de les mépriser.

Malcolm ne croyait pas aux idéaux défendus par les Prométhéens. Pour lui, leur philosophie sacrée n'était qu'un moyen d'acquérir le pouvoir et d'amasser des richesses.

Quoi d'étonnant à ce qu'ils aient tout perdu avec l'effondrement de Napoléon ? Les Prométhéens méritaient la défaite pour avoir confié leur rêve d'un monde uni, veillé par un conseil bienveillant, aux mains d'un homme incapable de vision. Un monstrueux cyclope dont l'œil unique n'était fixé que sur son propre intérêt.

Malheureusement, ce qu'offrait Malcolm semblait être suffisant aux yeux de certains.

— Oh, ne sois pas assommant, James ! rétorqua celui-ci avec irritation. Je ne suggère pas de nous rendre à l'Ordre de Saint-Michel, évidemment. Mais nous devons faire preuve de sens commun jusqu'à ce que nous ayons recouvré nos forces. Il faudrait que tu comprennes qu'il n'y a pas que les rêves et les visions, dans la vie... Niall, continue, ajouta-t-il avec un geste impatient de la main. Inutile de traîner davantage.

Son fils hocha la tête tout en enroulant une cordelette autour de son poing. Rupert essaya de s'échapper, mais eut à peine fait trois pas que Niall se saisissait de lui.

— James..., hurla-t-il, aide-moi !

— Alors, James, vas-tu le sauver ? lança Malcolm, qui avait conscience de la menace que Falkirk constituait pour lui.

Ne souhaitant pas le provoquer, James baissa poliment les yeux. Rupert Tavistock était un jouisseur et un idiot, indigne d'être sauvé. Il avait renié ses principes depuis des années et se vautrait dans une vie de plaisirs alors qu'il aurait dû soutenir les objectifs du Conseil. Le

pouvoir l'avait corrompu, comme beaucoup d'autres. Au point que James se demandait souvent s'il était le seul à être resté pur.

— Désolé, Tavistock, dit-il. Tu as trahi la foi que nous avons en toi. Nous t'avions confié de grandes responsabilités, et tu as échoué.

Rupert poussa un gémissement, Malcolm ricana et son fils se mit au travail. Comme James détournait les yeux, son regard accrocha celui de Septimus Glasse, de l'autre côté de la table.

L'Allemand lui intima en silence de se taire. Niall avait, à coup sûr, une réserve de cordelette suffisante pour étrangler quiconque oserait défier son père.

« Ne t'inquiète pas, mon ami », songea James avec ironie, heureux que Septimus, au moins, soit digne de confiance.

Tous les deux savaient que la responsabilité ultime de leur défaite revenait à leur chef ; mais ni l'un ni l'autre n'étaient assez fous pour le dire - en tout cas, ici et maintenant.

Un dernier sursaut d'humanité fit imperceptiblement tressaillir James quand Niall acheva sa sinistre tâche avec un plaisir manifeste. Dans le silence qui suivit les derniers cris inarticulés de Rupert, Niall se redressa, haletant, et leur jeta à tous, par-dessus son épaule, un regard mauvais. Ils n'avaient pas intérêt à le prendre pour le classique bon à rien de fils qui n'arrive que par favoritisme. Il était prêt à prouver sa valeur à quiconque en doutait. Après avoir essuyé la sueur de son front d'un revers de manche, il regagna son siège d'un pas nonchalant.

— Qu'on s'en débarrasse ! ordonna Malcolm à un garde, avec un geste de dégoût en direction du corps. Et qu'on fasse entrer son remplaçant.

— Son remplaçant ? répéta aussitôt James, alors que les autres s'exclamaient tout bas. Et le vote ?

— Nous n'avons pas le temps ! répliqua Malcolm. Du calme ! J'ai juste simplifié les choses en choisissant un homme qui pourra au moins se rendre utile pendant que le Conseil s'adonnera à ses chamailleries habituelles au sujet des successeurs.

Quelques murmures de protestation se prolongèrent pendant que le garde du corps de Malcolm ouvrait la porte et faisait signe à quelqu'un. Tous les yeux se tournèrent vers la haute silhouette nerveuse qui franchissait le seuil. L'homme avait une quarantaine d'années, des cheveux noirs ondulés, des traits accusés et des yeux impitoyables.

Par Lucifer ! James resta interdit quand il le reconnut. Un frisson lui parcourut l'échine. Malcolm avait-il perdu la tête ?

C'était Dresden Bloodwell, l'assassin le plus redouté des bas-fonds prométhéens.

— Bienvenue, mon ami ! lança Malcolm avec un geste vers la chaise vide de Rupert. Joins-toi à nous.

Après avoir adressé un sourire froid à Malcolm, le célèbre assassin jeta un coup d'œil

indifférent vers le corps dé son prédécesseur, qu'il se contenta d'enjamber pour s'approcher de la table.

Toujours stupéfié, James regarda le garde du corps de Malcolm saisir Rupert Tavistock par une cheville et le traîner sans cérémonie à l'extérieur.

— Messieurs, permettez-moi de vous présenter Dresden Bloodwell, l'un de nos agents les plus accomplis, déclara Malcolm. Ils sont peu, dans notre association, à s'être montrés aussi utiles que lui. Il va prendre en charge nos affaires à Londres jusqu'à ce qu'un successeur ait été officiellement désigné.

— C'est un honneur pour moi, messieurs, déclara Bloodwell en inclinant la tête avec politesse.

Personne ne souffla mot.

James échangea un nouveau regard subreptice avec Septimus. Mais ni son ami allemand ni aucun des autres n'osa protester, à présent qu'ils connaissaient son nom.

Contrarié, James comprit que Malcolm venait de franchir un nouveau pas pour consolider sa mainmise sur le Conseil. Mais comment entendait-il garder le contrôle d'un monstre comme Dresden Bloodwell, surtout une fois qu'il aurait les pleins pouvoirs de l'autre côté de la Manche?

Malcolm continua alors la réunion comme si de rien n'était. Mais un profond malaise s'était emparé de l'assemblée. Bien avant que Malcolm déclare la séance levée, James avait pris sa décision : quelque chose devait être fait, et sans tarder. Il savait qu'il lui revenait de mener les autres contre Malcolm. On ne pouvait tolérer que leur chef poursuive sa quête insatiable de pouvoir. Le meurtre de Rupert par Niall, sous leurs yeux, était clairement un avertissement ; et le choix de Dresden Bloodwell pour reprendre son poste une menace muette. Malcolm comptait sur cet assassin pour éliminer tout homme qui refuserait d'obéir.

Quand les membres du Conseil descendirent vers la salle à manger pour y prendre des rafraîchissements, James resta en arrière pour prévenir Talon, son assistant et garde du corps, qu'ils partiraient ce soir. Talon alla aussitôt s'occuper des préparatifs.

James s'appuya alors un instant sur la balustrade de marbre, au sommet de l'escalier.

Quand Septimus vint le rejoindre, il lui jeta un regard sombre. Malgré leurs relations amicales, James n'avait pas l'intention de souffler mot de ses véritables pensées tant qu'il serait sous le toit de Malcolm. Les murs avaient des oreilles... Et il fallait à présent compter avec Dresden Bloodwell.

— Mes félicitations pour ta victoire sur ces trois membres de l'Ordre, Glasse, dit James. C'est une assez belle réussite.

— Oh, je ne veux pas m'en attribuer tout le crédit, répondit l'Allemand d'un ton désinvolte, en s'accoudant à son tour sur la balustrade, à côté de lui. Il a fallu dix de mes meilleurs hommes pour venir à bout de deux des leurs.

— Deux ? répéta James. Je croyais que vous en aviez tué trois.

Septimus lui jeta un coup d'œil en biais sans rien dire. Quand James fronça les sourcils, il eut un sourire discret.

— Pourquoi ne viens-tu pas me rendre visite en Bavière, mon ami ? J'ai une nouvelle connaissance pour le moins intrigante. Je suis sûr que tu aimerais le rencontrer. Je le trouve difficile à comprendre. Cet homme est anglais, alors tu auras peut-être plus de chance que moi avec lui. Je serais ravi, bien sûr, de te le présenter.

Le cœur de James battait à coups redoublés. Après s'être assuré qu'ils étaient seuls, il dit dans un chuchotement :

— Tu as capturé l'un des agents de l'Ordre ? Vivant ? Un hochement de tête presque imperceptible...

— C'était le chef de leur équipe. Il s'est échappé quand nous avons tué les deux autres ; mais, imagine, il est revenu ensuite pour se venger.

— Alors, il a enfreint leurs règles, déclara James en le regardant avec perplexité. La vengeance est contre leur code.

Septimus haussa les épaules.

— Il aurait mieux valu pour lui qu'il s'en souvienne. Quoi qu'il en soit, il ne s'est pas échappé.

— Extraordinaire ! murmura James. Tu ne l'as pas dit à Malcolm ?

— Bien sûr que non. Je voulais t'en parler d'abord. Ne tarde pas trop, James, ajouta-t-il après un instant, je ne pense pas que mon... euh... invité durera encore longtemps.

— Il a été blessé dans la bagarre ? demanda aussitôt James.

Avec un petit sourire satisfait, Septimus le détrompa.

— Il y a plusieurs mois que mes bourreaux les plus habiles le torturent.

— Septimus ! murmura James, horrifié. Des tortures ? Il est bien trop précieux pour risquer de le perdre !

— Tu ne comprends pas à quel point il est récalcitrant, répondit Septimus en secouant la tête d'un air indifférent. Ce démon est aux portes de la mort et, pourtant, tout ce que mes hommes ont pu apprendre, c'est son nom. Et encore... Nous n'avons pas déterminé s'il s'agissait de son nom de famille, de son prénom, d'un titre ou simplement, d'un nom d'emprunt.

— Quel nom vous a-t-il donné ? s'enquit aussitôt James.

— Drake.

Deux semaines plus tard, dans sa chambre baignée de soleil, Daphnée se mit à rédiger des lettres aux philanthropes bien connus de la haute société. Elle leur décrivait la situation critique des orphelins de Bucket Lane et sollicitait leur aide pour acquérir le bâtiment inoccupé dans lequel elle souhaitait les installer.

Allait-elle inclure lord Rotherstone dans sa liste des donateurs possibles ? Tout le monde le disait riche comme Crésus ; en outre, il avait pu se rendre compte en personne des dangers de l'emplacement actuel de l'orphelinat.

Tout du moins, c'étaient les raisons que Daphnée se donnait pour lui écrire. Si elle se montrait parfaitement honnête, cependant, elle en venait à ne plus prêter foi à ses motifs dès que cet homme était impliqué.

Son envie irrésistible d'écrire à lord Rotherstone... ce n'était pas pour se rappeler à son bon souvenir, quand même ! Pourtant, elle constatait avec un dépit grandissant que, s'il hantait son esprit depuis le bal, « le suppôt de Satan » ne daignait plus se rendre dans le monde.

Pourquoi y attachait-elle une telle importance ? Après tout, elle venait juste de le rencontrer, et la perspective de le revoir suscitait en elle des sentiments mitigés : excitation, curiosité et crainte de voir ce dont l'imprévisible marquis était capable.

Il n'empêche qu'elle avait l'impression d'être une sotte parce qu'elle se rappelait sa promesse d'une danse, et que lui semblait avoir tout oublié d'elle.

Et flûte ! Elle faisait pourtant de son mieux pour le chasser de son esprit. Mais savoir qu'il n'avait pas quitté Londres - ce qui aurait rendu sa négligence plus compréhensible - ne lui facilitait pas la tâche.

Carissa, toujours au courant des derniers potins, lui avait rapporté que lord Rotherstone s'affichait en ville en compagnie de deux amis de L'Inferno Club. Sans doute ceux dont l'arrivée tant attendue lui avait été annoncée lors du bal chez les Edgecombe. Selon la rumeur, on les avait vus en train de parier à un combat de boxe, de s'exercer à l'épée avec une agilité démoniaque chez Angelo et d'examiner des chevaux lors d'une vente aux enchères. Mais, apparemment, la bonne société ne les intéressait pas.

Daphnée devait l'admettre : elle en était un peu vexée. Après la manière dont ils avaient flirté chez les Edgecombe, elle ne doutait pas qu'il serait tout aussi impatient qu'elle d'honorer cette danse qu'ils s'étaient promise. Elle devait conclure de son absence prolongée que ce débauché avait simplement joué avec elle, la considérant sans doute comme une petite demoiselle naïve.

Depuis le début, Carissa avait peut-être raison au sujet de cet individu.

Heureusement, un léger coup frappé à sa porte tira Daphnée de ses ruminations.

— Lord Starling veut vous voir, mademoiselle, lui annonça Wilhelmina.

— J'y vais, répondit Daphnée en joignant le geste à la parole, trop heureuse d'échapper aux émotions chaotiques que la pensée du marquis éveillait toujours en elle.

C'est en descendant l'escalier qu'elle fut frappée par le silence inquiétant qui régnait dans

la maison. Pas de piano-forte martyrisé, pas de courses éperdues ni de chamailleries bruyantes...

Étonnée, elle se pencha par-dessus la rampe et aperçut ses deux demi-sœurs assises sur le canapé du salon, répétant docilement leur leçon de français avec leur gouvernante ; dans un fauteuil non loin, Pénélope, attentive mais, pour une fois, discrète, travaillait à sa broderie. Elles offraient le spectacle rare d'une famille charmante et respectable.

Saisie d'un curieux pressentiment, Daphnée se rembrunit. Que se passait-il ? « Oh non ! » songea-t-elle soudain. Et si son père avait eu vent de la bagarre dans Bucket Lane ? Peut-être que l'un des Willie avait laissé échapper un mot imprudent.

Malgré l'appréhension qui lui nouait l'estomac, elle s'obligea à descendre les dernières marches. Après tout, il arrivait que son père l'envoie chercher simplement parce qu'il ne se souvenait pas de la chute d'une blague...

Mais quand elle passa devant le salon, Pénélope leva les yeux de sa broderie et lui décocha un regard aigu. Oui, à n'en pas douter, quelque chose de grave se préparait. Soudain alarmée, Daphnée se précipita dans le bureau de son père pour en avoir le cœur net.

Lord Starling regardait par la fenêtre, les mains dans le dos.

— Vous vouliez me voir, papa ?

Interrompu dans sa rêverie, le vicomte Starling se retourna.

— Ah ! te voilà, ma chérie. Entre et assieds-toi. Et puis, ferme la porte, s'il te plaît.

En tout cas, il n'avait pas l'air en colère. Après avoir refermé la porte, Daphnée lui jeta un regard circonspect.

— Il y a un problème, papa ?

— Non, non, répondit-il avec un sourire distrait tandis qu'elle s'asseyait dans le fauteuil qu'il lui désignait. Ma chère fille... .

Il contourna son bureau pour se percher sur un des coins, face à elle, et croisa les bras sur sa poitrine.

— J'ai reçu une autre demande en mariage, annonça-t-il avec un calme souriant.

— Quoi ? s'exclama Daphnée, qui sentit le sang quitter son visage. De qui ?

— Tu ne devines pas ?

— Je n'ai absolument aucune... Qui est-ce, père ? Ne me dites pas qu'Albert a essayé de nouveau... .

— Le marquis de Rotherstone.

Elle le fixa avec incrédulité, bouche bée. Alors qu'un large sourire s'épanouissait sur le visage de son père, elle fut saisie d'un vertige et dut s'agripper aux accoudoirs de son fauteuil. Pendant un long moment, elle fut incapable d'émettre le moindre son. Son père, en revanche,

n'éprouvait pas les mêmes difficultés.

— Toutes mes félicitations, ma chérie ! Cette fois, quelle éclatante conquête ! J'ai toujours su que tu ferais un mariage brillant...

Et son père rempli de fierté continua de louer sa beauté, son charme, et l'habileté qui lui avait permis d'attraper un puissant pair du royaume. Mais, sous l'effet du choc, elle l'entendit à peine.

Ce démon de marquis la voulait pour femme ? Comment était-ce possible ? Il devait y avoir une erreur !

Les interrogations rêveuses auxquelles elle s'adonnait depuis deux semaines se muèrent soudain en incompréhension. Certes, elle voulait le revoir. Mais elle n'en demandait pas tant ! Comment pouvait-il songer à l'épouser après une brève et unique conversation ?

Oui, oui, bien sûr, lors de chaque saison mondaine, des mariages étaient arrangés sur des bases encore plus ténues. Mais cela arrivait aux autres filles, pas à elle !

Pas à Daphnée Starling, qui avait toujours mené sa vie à sa guise !

— Père... .

— Oui, ma chérie ? Tu es un peu pâlotte, dit-il en l'observant, les sourcils froncés. Veux-tu que je demande du thé ? Des sels ?

— Non ! s'exclama-t-elle, avant de lever les mains avec perplexité. Comment cela s'est-il passé... ?

— Eh bien, c'est très simple, ma chérie. Lord Rotherstone est venu me voir au White's, s'est présenté de la manière la plus polie et m'a demandé un entretien. Je le lui ai accordé. Évidemment, je me souvenais que tu m'avais posé des questions à son sujet au bal des Edgecombe, je suspectais donc la chose. Tu sembles éprouver de l'intérêt pour lui, ajouta-t-il en souriant, et son admiration pour toi, en retour, est tout à fait sincère. Les raisons qu'il m'a données pour te choisir sont sensées, respectueuses et tout à fait convaincantes.

— Qu'a-t-il dit de moi ? s'enquit-elle aussitôt en se penchant en avant.

— Tu vois ? la taquina son père. Je savais qu'il ne t'était pas indifférent.

Daphnée ne put que le fixer, incapable de parler. Une bataille faisait soudain rage dans son cœur. D'un côté, une joie sauvage l'envahissait à la pensée que cet homme, qui l'obsédait depuis qu'elle avait posé les yeux sur lui, la jugeait digne de recevoir son titre et son nom.

De l'autre, ce qu'il y avait de plus raisonnable en elle s'emportait - au nom de toute la gent féminine - à l'idée qu'on l'avait laissée dans l'ignorance.

Ah, les hommes ! Celui-là était particulièrement rusé. En s'adressant directement à son père, lord Rotherstone l'avait privée de toute initiative, et prétendait prendre le contrôle de sa vie sans même qu'elle en ait été informée.

Daphnée repensa à la manière dont il s'était imposé aux frères Carew. Grâce à son

charisme et à son intelligence dominatrice, il les avait menés là où il voulait. Et voilà qu'il en faisait de même avec son père !

— Eh bien ? Qu'as-tu à répondre à une si grande nouvelle ? s'enquit ce dernier.

— Je... je ne sais par où commencer, papa. Je ne pensais pas au mariage...

— C'est pourquoi je devais y penser à ta place, répliqua-t-il avec ironie.

— Mais, papa... je suis heureuse comme je suis ! J'aime la vie que je mène, ne comprenez-vous pas ? J'ai une existence très agréable et je... je ne vois pas pourquoi tout le monde me pousse à en changer ! Ma maison, c'est ici, et j'ai mon travail avec les enfants, et mes livres, et mes amis et... et je n'ai pas besoin d'un homme pour être heureuse ! conclut-elle avec emportement.

Comme il la regardait d'un air amusé, elle s'exclama :

— Et puis, il a une terrible réputation, non ?

— Nous en avons parlé ensemble, répliqua son père. J'ai été satisfait par ses explications. Après plusieurs entretiens, y compris sur ses affaires, je considère lord Rotherstone comme un homme sérieux. Sinon, je n'aurais jamais donné mon accord.

— Eh bien moi, je ne le donne pas, mon accord ! déclara-t-elle. Je trouve que c'est une manière sournoise d'agir, de votre part à tous les deux ! Pourquoi n'est-il pas venu me parler, à moi, d'abord ?

— Oh, toi et tes idées modernes..., répliqua-t-il avec un geste désinvolte de la main. Lord Rotherstone s'est conduit de manière honorable, en respectant les convenances. C'est ainsi qu'un gentleman doit faire sa demande, Daphnée. Ne lui reproche pas de respecter les dignes traditions de notre milieu. Quoi qu'il en soit, nous espérons célébrer cette alliance avant la fin de l'année...

— Si vite ? dit-elle d'une voix étranglée.

— Pourquoi attendre ? Tu as déjà refusé trois demandes. Oui, je sais : le premier était trop vieux, le second buvait excessivement, et le troisième..', eh bien, Albert Carew n'était pas digne de toi. Mais tu ne peux trouver aucun de ces défauts chez le marquis de Rotherstone. Il est jeune, beau, riche, honorable, intelligent... bref, le genre d'homme que n'importe quel père serait fier d'avoir pour gendre. Même toi, ma chérie, tu ne peux prétendre à un plus beau parti que celui-là. J'irai jusqu'à dire que tu seras enviée par toutes tes amies une fois le mariage annoncé.

— Mais...

— Allons donc, mon enfant ! En tant que père, j'ai le devoir de veiller à ce que ma fille soit correctement installée dans la vie. Tu vivras comme une princesse sous le toit de lord Rotherstone. Et pense à tout le bien que tu pourras faire grâce à ta position sociale élevée, ajouta-t-il, non sans ruse. C'est une opportunité extraordinaire pour soutenir tes œuvres de charité.

Daphnée le dévisagea, les yeux étrécis. Ce forban savait exactement ce qu'il fallait lui dire ! Que répliquer alors que cette union semblait déjà un fait accompli ?

— Papa, vous savez bien que j'ai l'intention d'épouser Jonathon un jour ou l'autre ! lança-t-elle en désespoir de cause.

— Sornettes et balivernes, répliqua-t-il en fronçant les sourcils. Jonathon White est un gamin, pas un homme. Avec tout le respect que je te dois, ma chérie, tu as besoin d'être tenue. Lord Rotherstone, lui, a un esprit acéré et de l'expérience...

— De l'expérience ! s'exclama-t-elle avec un hochement de tête théâtral. Vous ne croyez pas si bien dire ! La première fois que je l'ai vu, il...

— Oui ?

Daphnée se tut. Si elle apprenait à son père qu'elle avait vu le marquis sortir en titubant d'un bordel, il lui faudrait avouer l'agression dont elle avait failli être victime et les dangers qu'elle courait chaque semaine en se rendant dans Bucket Lane.

— Peu importe... Père, vous parlez comme si toute l'affaire était d'ores et déjà conclue. Mais si l'on considère que c'est moi qui aurai à passer le reste de ma vie avec cette personne, n'ai-je pas mon mot à dire ?

— Daphnée, écoute-moi, répondit-il, le front barré d'un pli sévère. Tu es au courant des tentatives d'Albert Carew pour salir ta réputation. Certes, Carew n'est pas un gentleman, mais plus tu tarderas à te marier après cette débâcle, pire ce sera. Lord Rotherstone désire te protéger. Quand tu porteras son titre, personne n'osera te manquer de respect. C'est pour cette raison, entre autres, que j'ai accepté.

L'incrédulité de Daphnée se mua en colère devant le mur d'incompréhension qu'il lui opposait.

— Mais ce n'est pas la principale, n'est-ce pas ? riposta-t-elle en se levant brusquement. Je suis sûre que c'est Pénélope qui vous a poussé ! Elle veut se débarrasser de moi et je sais que vous en avez assez d'entendre ses doléances. Vous me jetteriez hors de ma propre maison simplement pour qu'elle cesse de vous harceler !

— Il suffit ! rugit-il. Je suis ton père ! Comment oses-tu t'adresser à moi avec cette insolence ?

Il fulminait. Choquée par cette explosion, Daphnée referma brusquement la bouche.

— Peut-être que Pénélope a raison et que je t'ai trop laissé la bride sur le cou. Bon Dieu, si tu n'es pas capable de comprendre quelle aubaine se présente à toi, alors tu es trop sotté pour choisir toi-même ton mari ! Ma décision est sans appel. De plus, Pénélope est ma femme, martela-t-il avec une force dont elle n'avait jamais été témoin, et tu lui dois le respect. Honte à toi, Daphnée Starling ! Tu ne peux pas toujours penser qu'à toi-même ! Tu as un devoir envers notre famille, exactement comme lord Rotherstone a un devoir envers la sienne !

Un devoir ? Il était très rare d'entendre ce mot dans la bouche de son père. Une pensée soudaine la frappa : se pouvait-il que les fameuses richesses de lord Rotherstone soient une

des causes réelles de cette alliance soudaine ? Que toute l'histoire ramène aux pertes subies par son père sur le marché financier ?

Seigneur ! Le cas échéant, quel choix lui restait-il ?

— Pense à tes jeunes sœurs, continua-t-il, le visage rouge. Quiconque a des yeux peut s'apercevoir qu'elles sont moins favorisées par la nature que toi - je suis désolé, mais c'est la vérité. En épousant le marquis, tu seras en position de les protéger quand leur tour sera venu de faire leur entrée dans le monde, exactement comme la duchesse douairière l'a fait pour toi. Nous savons tous les deux que Pénélope n'est pas armée pour cette tâche. Oh, je n'ai pas l'intention de te fournir d'explication ! déclara-t-il avec un geste coléreux de la main. Je t'ai trouvé un mari et tu l'épouseras. Si j'attendais que tu te prennes en charge, tu finirais seule ! Et je ne veux pas que cela se produise, Daphnée. Moi, je sais ce que c'est que d'être seul pendant des années et des années... Bon sang, ta mère me hanterait jusqu'à la fin de mes jours, si je te laissais finir vieille fille ! Peu m'importe que tu sois fâchée contre moi, conclut-il. Tu épouseras le marquis de Rotherstone, un point c'est tout ! A présent, je suggère que tu te reprennes, car il vient juste d'arriver.

— Quoi ? s'écria-t-elle dans un hoquet.

— Pour te donner ta bague de fiançailles, je suppose.

— Il est là ?

Son père désigna la fenêtre d'un geste de la tête.

— Sa voiture arrive. Je vais l'accueillir, déclara-t-il avant de la regarder d'un air rien moins qu'heureux. Prépare-toi à rencontrer ton futur mari.

C'est tout juste si Daphnée n'eut pas la respiration coupée en entendant le mot « mari ». Encore sous le coup des dures réprimandes de son père, elle se précipita vers la fenêtre dès qu'il fut sorti.

En effet, une imposante voiture noire s'arrêtait devant la villa. Les chevaux ébène qui la tiraient frappèrent les pavés du pied et secouèrent la tête, comme des coursiers amenant le Diable en personne, venu chercher l'âme d'une pauvre mortelle.

Son âme à elle...

La frayeur et l'incrédulité de Daphnée augmentèrent d'un cran quand un groom en livrée, coiffé d'un tricorne, sauta de l'arrière de la voiture pour aller ouvrir la portière à son maître.

Elle retint son souffle en voyant lord Rotherstone émerger de la voiture, aussi beau et imposant à sa manière ténébreuse que lors de leur rencontre au bal. Dans une main, il tenait une élégante canne à pommeau d'ivoire, dans l'autre... une jolie petite boîte nouée d'un ruban.

Comme il levait la tête pour regarder la villa Starling, Daphnée se dissimula derrière le rideau. Un instant plus tard, au moment où elle hasardait un nouveau coup d'œil, elle le vit disparaître sous la marquise du perron.

Son cœur se mit à battre une chamade effrénée tandis qu'une folle envie de fuir s'emparait d'elle. Mais elle s'obligea à respirer, et à essayer de penser à ce qu'elle pourrait dire ou faire quand il entrerait dans la pièce.

Le son de sa voix grave lui parvint de l'entrée, quoiqu'elle ne pût distinguer les mots.

Elle se pencha discrètement par la porte entrouverte pour l'observer avec sa famille, Son père se tenait devant lui, souriant, mais avec une trace d'inquiétude dans le regard. Daphnée se souvint avec un petit serrement de cœur du seul regret de son père dans l'existence : ne jamais avoir eu de fils. Le marquis et lui se serrèrent la main, apparemment déjà amis.

Pénélope, de son côté, se répandait en exclamations enthousiastes et, d'après ce qu'en devinait Daphnée, savourait chaque instant de sa victoire.

Après avoir ôté son haut-de-forme, le marquis s'inclina devant Sarah et Anna, qui se mirent à glousser de timidité.

— Quelles filles charmantes vous avez, dit-il à Pénélope.

Elle se rengorgea, le remercia avec volubilité, lui proposa un rafraîchissement, pendant que Sarah et Anna se lançaient dans le récit de leurs mésaventures de la journée. Comme s'il s'y intéressait le moins du monde !

— Oh, non..., murmura Daphnée, un peu mortifiée.

Le moment crucial était imminent. Ils allaient l'appeler d'un instant à l'autre. Elle recula dans le bureau et s'adossa au mur, la main sur le front, sans avoir déterminé la conduite à tenir.

Elle refusait de céder à cette tyrannie. Le soir du bal, déjà, elle n'avait pas apprécié qu'il lui ordonne de ne jamais retourner dans Bucket Lane. D'un autre côté, comment nier l'attraction qu'elle avait pour lui ? Car elle devait bien l'admettre, à son corps défendant : elle le trouvait follement séduisant, et il l'intriguait.

Elle était loin d'être prête à l'affronter quand on commença à l'appeler.

— Daphnée ! Lord Rotherstone est là !

Zut ! Et impossible de se cacher...

— Ma fille était un peu intimidée, tout à l'heure, je crois, entendit-elle son père dire d'une voix affable. Permettez-moi de vous conduire jusqu'à elle.

— Oh, George, pas dans le bureau ! Il y a toujours une telle pagaille...

— Je suis persuadé qu'il est tout à fait acceptable, assura lord Rotherstone. N'importe où, pourvu que Mlle Starling s'y sente bien.

— Comme c'est attentionné ! Vous êtes vraiment trop bon. Votre Grâce.

— Par ici, indiqua son père.

Soudain, il parut - sa haute et puissante silhouette remplissant presque l'encadrement de

la porte. Leurs regards s'accrochèrent et elle se sentit frissonner des pieds à la tête.

— Elle est là ! dit Pénélope d'une voix faussement attendrie en se faulant derrière le marquis.

Daphnée retint son souffle tout en le regardant s'avancer vers elle, le chapeau à la main, comme n'importe quel humble soupirant. Il avait peut-être réussi à tromper sa famille avec son charme suave, mais elle savait quelle ruse il dissimulait derrière ces apparences. La prenait-il pour une sotte ?

— Bonjour, mademoiselle Starling, dit-il, une flamme dans ses yeux pâles et un angélique sourire aux lèvres.

Comme il eut l'air content de lui quand il la salua ! Elle releva le menton, bien décidée à ne pas se laisser intimider par l'intensité de son regard. S'attendait-il donc à ce qu'elle s'évanouisse à ses pieds ?

— George, regardez quel beau couple ils font !

— Je vous remercie, lady Starling, dit le marquis sans détourner les yeux de Daphnée.

Pénélope sourit jusqu'aux oreilles, décomptant déjà, sans aucun doute, les minutes avant que son irritante belle-fille ne quitte la maison.

— Nous allons vous laisser seuls, jeunes gens. Mais très brièvement ! ajouta-t-elle avec un petit rire entendu.

— Bien sûr, madame, acquiesça lord Rotherstone en s'inclinant avec politesse devant elle.

Pénélope en oublia de s'en aller.

— Venez, ma femme, insista le vicomte Starling. Laissons-les un moment.

Pénélope réussit enfin à s'arracher au bureau - probablement pour écouter dans le couloir.

Il suffit d'un regard à Max pour comprendre que Mlle Starling ne se laisserait pas aisément persuader. Elle n'était pas aussi experte que lui dans l'art de dissimuler ses sentiments, et ce qu'il lut sur son visage, à la perspective de leurs fiançailles, était un mélange de fureur et de crainte.

Très bien. Il lui fallait donc la calmer et l'amener à voir la sagesse de cette union. Il avait disposé de plus de temps qu'elle pour s'accoutumer à cette idée.

Curieusement, le fait qu'elle eût des réserves ne faisait que renforcer sa résolution ; car cela signifiait qu'il ne suffisait pas d'un titre et d'une fortune pour la conquérir.

Tout en traversant la pièce, il ne put s'empêcher de s'accorder un instant pour se réjouir, un peu sottement, d'avoir jeté son dévolu sur une femme aussi ravissante.

La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était une étoile étincelante dans sa robe de bal immaculée, d'une élégance virginale. Aujourd'hui, c'était un rayon de soleil au charme naturel, avec ses longs cheveux dorés tombant librement sur ses épaules, retenus par un

simple ruban. Elle portait une légère robe fleurie à manches trois quarts, dont le décolleté était chastement voilé par un mince fichu de batiste blanche. Quand Max baissa les yeux sur ses mains délicates, il fut enchanté de remarquer des taches d'encre sur ses doigts. Au bal, elle portait des gants, et voir ses mains nues lui donna envie de les sentir sur sa peau...

Néanmoins, c'est avec un regard respectueux qu'il s'approcha d'elle, s'inclina et posa un léger baiser sur sa joue douce. Ses cils frémirent, mais elle ne s'écarta pas, ce qu'il prit comme une première victoire. Sans un mot, il lui tendit alors le cadeau qu'il avait apporté.

Elle abaissa les yeux sur la petite boîte, puis regarda Max d'un air dubitatif, sans faire le moindre geste pour accepter son offrande.

Il comprit qu'il allait devoir user de diplomatie. Mais, pour lui qui avait eu un jour affaire à Metternich, une jolie jeune fille ne devait pas poser de problème.

Il lui sourit, fit un pas en arrière et se détourna pour poser l'écrin sur le côté.

— Il semblerait que vous avez été occupé, milord..., fit-elle remarquer avec une imperceptible pointe d'acidité.

— Ne vous avais-je pas promis que nous nous revenions?

Elle rougit brusquement.

— Pas dans ces conditions, que je sache !

— Ma chère mademoiselle Starling, dit-il en s'emparant de ses mains et en plongeant son regard dans le sien, voulez-vous me faire l'honneur de devenir ma femme ?

Elle le dévisagea fixement, l'air un peu hagard. Puis elle finit par articuler avec difficulté, comme si elle cherchait ses mots :

— Lord Rotherstone, vous me surprenez plutôt... Je suis honorée, naturellement. Mais... nous nous connaissons à peine !

— Eh bien, nous allons vite y remédier, répliqua-t-il avec un sourire affable.

— Comment pouvez-vous souhaiter m'épouser après une unique conversation ? Je ne connais même pas votre nom entier, mais seulement votre titre !

— Je m'appelle Max, dit-il abruptement. Max Saint Albans. Enfin... c'est plus compliqué que cela. J'ai tellement de noms intermédiaires et de titres de moindre importance que je m'y perds moi-même. Mais « Max » conviendra parfaitement. Qu'aimeriez-vous savoir d'autre ?

— Tout ! s'exclama-t-elle en lui arrachant ses mains.

— C'est beaucoup demander...

Entraîné à contrôler les renseignements qu'il délivrait, Max ne voyait pas d'inconvénient à confier quelques faits sommaires de son existence à sa future épouse. Quant au reste...

Heureusement, une jeune femme de la bonne société n'était pas censée poser trop de questions à son seigneur et maître. Et encore moins quand le mari en question lui procurait

un mode de vie digne d'une altesse. Seule une jeune sotte prendrait le risque de perdre ces avantages en se montrant trop curieuse.

Comme elle le regardait d'un air impatient, il commença avec une certaine circonspection :

— Je viens du Worcestershire, je crois vous l'avoir déjà dit. Mes parents sont morts. J'ai une sœur de quelques années plus jeune que moi. Nous ne nous voyons guère - à cause de mes voyages de ces dernières années... J'ai trente-trois ans. Et j'ai besoin d'une épouse.

Il haussa les épaules avant de poursuivre.

— Vous semblez délicieuse... Vraiment tout ce qu'un homme peut désirer chez une femme. De votre travail à l'orphelinat, je déduis que vous aimez les enfants ce qui, bien sûr, est ma première préoccupation. J'ai beaucoup à vous offrir, mademoiselle Starling, et, conclut-il, je crois que vous et moi pourrons avoir une vie très agréable ensemble.

Il attendit, sûr de lui, qu'elle manifeste sa joie. Au fur et à mesure qu'il parlait, elle avait écarquillé les yeux. Il l'avait vue pâlir, aussi. Un long moment s'écoula en silence, puis elle porta sa main à son front.

— Je crois que je vais m'évanouir.

Max passa aussitôt à l'action, déterminé à prouver qu'il avait l'étoffe d'un mari.

— Venez vous asseoir, lui suggéra-t-il, en la prenant par le coude pour la conduire vers le canapé de cuir jouxtant la bibliothèque.

Une fois qu'elle fut installée, il s'accroupit devant elle et scruta son visage.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

— Non... C'est juste que... pardonnez-moi, mais... je crois que je suis perdue. Je ne comprends même pas comment tout cela est arrivé !

— Vous étiez sûrement consciente que je vous avais remarquée, mademoiselle Starling.

— Oui, mais après le bal chez les Edgecombe, on ne vous a plus jamais vu en société. Et maintenant, ça ! Je pensais que vous m'aviez complètement oubliée.

— Pas vraiment, assura-t-il d'une voix ferme. Ma chère demoiselle, vingt-quatre heures après notre conversation, je m'entretenais avec votre père.

— Vraiment ? dit-elle dans un souffle.

— Oui.

— Oh... Mais, je ne comprends pas, milord. Pourquoi n'êtes-vous pas venu me voir avant d'aller trouver mon père ? N'aurait-il pas été prudent de votre part de vous enquérir d'abord de mes sentiments ?

— Allons, que dites-vous, mademoiselle Starling ? répliqua-t-il en feignant une parfaite innocence. J'ai eu à cœur de manifester mon respect envers votre père et envers vous-même ;

j'ai respecté à la lettre les prescriptions de la tradition. De plus, ajouta-t-il d'une voix plus grave, avec ma réputation et les récents dommages que la vôtre a subis, pouvez-vous imaginer les commérages, si j'avais commencé par vous faire la cour sans suivre la procédure convenable, ou faire savoir que mes intentions étaient tout à fait honorables ?

— Je... je suppose que vous n'avez pas tort. Max l'observa avec attention, intrigué.

— Dois-je comprendre que vous n'êtes pas du tout heureuse de ma demande ?

— Ce n'est pas ça, protesta-t-elle avant de baisser les yeux, rougissante. Évidemment, je suis extrêmement flattée, milord. Simplement, c'est très soudain. Et... et je ne peux m'empêcher d'avoir le sentiment d'avoir été choisie presque au hasard !

— Rien n'est plus éloigné de la vérité.

— Mais... vous ne me connaissez même pas ! insista-t-elle.

— J'en sais plus sur vous que vous ne le pensez. Une ombre soupçonneuse passa fugitivement dans son regard. Puis elle sembla se souvenir qu'un aristocrate comme lui s'assurerait d'avoir pris tous les renseignements nécessaires sur une épouse potentielle avant de se déclarer. Elle baissa la tête.

— Les bavardages à mon sujet ne vous gênent pas ?

— Pas le moins du monde, assura-t-il avec un petit rire, surtout quand on connaît leur source. Croyez-moi, je sais de quelle méchanceté Carew est capable. Je n'ai pas l'intention de rester passif pendant qu'il essaye de détruire une personne innocente. Si vous m'épousez, votre rang sera celui de marquise, et je peux vous assurer que personne ne s'avisera de jouer avec votre réputation.

— En fait, vous êtes désolé pour moi, et c'est la raison pour laquelle vous me demandez en mariage ?

— Non. Pour être honnête, cette alliance nous profitera à tous les deux.

— C'est vrai ? Quel avantage en tirerez-vous, pour votre part ?

Pendant un long moment, Max l'observa avec un intérêt mêlé d'appréhension. Certains points n'allaient pas être agréables à expliquer...

— La réputation de la famille Rotherstone a été entachée par certains comportements répréhensibles dans les générations précédentes, malheureusement. Mon père était un joueur, comme son père avant lui...

Il s'attendait à déceler dans son regard une pointe de mépris. Mais il n'y lut rien de tel.

— Personnellement, je déteste les cartes, les dés et autres. J'ai vu ce que ce vice a fait à mon père, puis, ensuite, à ma mère, à ma sœur et à moi. C'est nous qui avons payé le prix.

Plus qu'elle ne le saurait jamais... Gêné par cet aveu, Max détourna la tête avant de poursuivre :

— Au moment de ma naissance, notre fière lignée avait sombré dans un état de... dénuement. J'ai détesté cette humiliation permanente, et je me suis juré que mes enfants vivraient autrement. Aussi, quand j'ai hérité du titre, je me suis donné pour mission de restaurer la fortune de notre famille. C'était le but de mes voyages à l'étranger, précisa-t-il - ce qui était en partie vrai. Je ne vous ennuierez pas avec les détails, mais la guerre a ouvert d'immenses possibilités d'investissement dans toute l'Europe.

Sur ce point, il ne mentait pas. Dans le château de l'Ordre, Max avait étudié avec zèle l'art et la manière de transformer des opportunités en or, tel un alchimiste moderne.

Avant même d'atteindre ses trente ans, il était passé maître dans cette activité, au point que l'Ordre lui avait confié de grosses sommes à faire fructifier. En échange de ce service, on lui permettait de conserver un certain pourcentage des bénéfices.

— En une dizaine d'années, j'ai réussi à reconstituer la fortune de ma famille. J'ai payé les dettes de jeu de mon père, j'ai fait raser et reconstruire notre manoir, j'ai acheté ma maison londonienne, entre autres... A présent que tout cela est fait, l'étape suivante est, naturellement, de fonder une famille. Après tout, à quoi sert une fortune si l'on n'a personne avec qui la partager ? conclut-il avec un sourire prudent.

Comme elle répondait par un léger hochement de tête, Max eut l'impression que son hostilité fondait un peu.

— Cependant, c'est là que je me heurte à une autre difficulté, également part de mon héritage...

— Laquelle?

— La désapprobation de mes congénères. Vous êtes la Sainte Patronne des nouveaux venus. Je vous ai dit, lors du bal des Edgcombe, que j'aurais besoin de vous. Vous appartenez à la haute société. Les gens vous écoutent, vous respectent...

— Oh, ça, je n'en suis plus si sûre...

— Si, c'est la vérité. C'est la raison pour laquelle Carew s'est autant démené, d'abord pour vous conquérir et, ensuite, quand il a échoué, pour vous harceler. J'ai besoin d'une femme qui m'aidera à veiller à ce que mes fils et mes filles futurs ne soient pas considérés comme des parias, comme moi-même je l'ai été. Vous et moi sommes très bien assortis pour nous venir mutuellement en aide.

— Pardonnez-moi, mais cela n'a aucun sens. À mes yeux, nous sommes tous les deux dans le même bateau, même si votre cas est bien plus sévère que le mien. Dans ce cas, comment pourrions-nous nous entraider ?

— Songez à la nature humaine. Quelle est la source de notre problème commun ? Les ragots mondains. C'est cette arme dont Albert et votre belle-mère ont usé contre vous. Eh bien, nous allons les alimenter à notre tour et, croyez-moi, on oubliera tout des accusations de Carew !

— Comment faire une chose pareille ? demanda-t-elle, l'air fasciné.

— Nous allons transformer l'histoire.

— En quoi ?

— En histoire d'amour. Ils seront incapables d'y résister. Imaginez donc : Rotherstone, cette âme damnée, revient pour arracher la plus belle des jeunes filles aux griffes de Carew, et celle-ci le remet dans le droit chemin. Tout le monde voudra tout savoir de notre couple, et on oubliera vite le reste ! Une fois tous ces curieux satisfaits, nous pourrons reprendre le cours de nos vies.

Dans son regard, il lut un étonnement teinté de réprobation.

— Vous pensez vraiment que vous pouvez manipuler la bonne société tout entière ?

— Bien sûr. Pourquoi pas ?

— Vous êtes assez doué pour inventer des ruses...

— Alors ?

— Je ne sais pas quoi dire !

— Vous doutez que cela puisse marcher ?

— Ce n'est pas ça.

— Quoi, dans ce cas ? Admettez que cela semble plutôt amusant.

— Amusant, oui, mais aussi légèrement amoral. Max ne put s'empêcher de froncer les sourcils.

— Je vous demande pardon ?

— C'est cela, votre proposition ? Une comédie ? Nous parlons de mariage, lord Rotherstone !

— J'essaye de vous aider, vous ne pouvez pas le nier. Comme je l'ai dit, nous trouverons tous les deux des avantages dans cette alliance.

— Certes. Mais qu'est-ce qui vous fait penser que ce sont des avantages que je cherche dans le mariage ?

— Et que cherchez-vous donc dans le mariage, mademoiselle Starling ? riposta Max en la fixant intensément.

Elle se raidit, rougit, et détourna brusquement la tête sans répondre. C'était inutile. Son visage la trahissait. « Oh, sapristi... » songea Max.

— Milord, reprit-elle après un moment en évitant avec soin de le regarder, vous dites que vous voulez sauver votre réputation. Cependant, la première fois que je vous ai vu, vous sortiez en titubant d'un bordel !

Elle lui jeta un regard de reproche avant d'ajouter :

— Ce genre de comportement ne s'accorde pas avec vos plans. Et je ne l'accepterais pas de mon mari. Un gentleman ne contribue pas à l'exploitation des femmes.

Max fut légèrement déconcerté par la sévérité de son ton, même s'il s'attendait à ce qu'elle évoque l'incident. Il baissa la tête, la mine contrite... mais aussi pour dissimuler son amusement.

Toutefois, impossible de lui donner les vraies raisons de sa présence à cet endroit, ce jour-là. Un subterfuge qui paraissait normal dans l'exercice de ses fonctions semblerait très étrange aux yeux d'une demoiselle bien née. Entre deux maux, il lui fallait choisir le moindre.

— À vrai dire, commença-t-il avec un soupir, je n'ai jamais prétendu être un saint, chère Daphnée. Je l'admets, j'ai bien profité de ma condition de célibataire et de tous les plaisirs qu'elle offre. Mais j'ai la ferme intention de profiter tout autant de ma vie d'homme marié, soyez-en assurée.

— Vous avez donc l'intention de changer ?

— Oui. Et je pense que vous aurez une excellente influence sur moi.

— Vraiment ?

— Je vous le jure : une fois que nous serons mariés, je ne remettrai plus jamais les pieds dans un établissement de ce genre. Je vous en donne ma parole.

— Et ce club inconvenant auquel vous appartenez... L'Inferno Club, c'est ça ? Vous y renonceriez aussi, dans le cas où je vous épouserais ?

Surpris, Max resta coi un instant. Puis il secoua la tête avec détermination.

— Je ne le peux pas.

— Pourquoi ?

— Daphnée, ces hommes sont comme des frères pour moi... Ce sont les seuls vrais amis que j'ai, plaيدا-t-il, non sans une pointe de culpabilité.

Mais il lui était impossible de révéler ce que cachait cette couverture. Sa propre sœur ne connaissait pas la vérité. Même si c'était beaucoup demander à Daphnée, il lui faudrait accepter ses relations avec la villa Dante sans poser de questions.

— Je vous demande de me faire confiance. Les choses ne sont pas toujours... ce qu'elles semblent être.

Il avait choisi ses mots avec soin, néanmoins conscient de l'ironie de cette requête alors qu'il n'avait d'autre choix que de lui mentir.

Elle l'observa un long moment, comme pour essayer de lire en lui. Finalement elle secoua la tête en détournant les yeux.

— Je ne sais pas.

— Daphnée...

Il mourait d'envie de la toucher. D'effleurer sa joue de la main et de lui assurer que, s'il ne pouvait lui faire toutes les promesses du monde, son désir pour elle était sincère. Mais il n'esquissa pas un geste, de peur de l'effrayer.

La tête baissée, elle jouait avec ses doigts d'un air distrait, songeur.

— Je vous avoue, milord, finit-elle par murmurer, que vous avez été très présent dans mes pensées depuis que vous m'avez sauvé la vie, dans Bucket Lane. Mais la manière dont vous avez procédé me déplait.

— Pourquoi ? s'enquit-il doucement.

— Tout semble se faire un peu par... en dessous, répondit-elle avant de lui jeter un regard troublé. J'ai vu la manière dont vous avez manœuvré Albert et ses frères, au bal. Et maintenant, apparemment, votre influence s'exerce aussi sur mon père. Si vous avez la capacité de manipuler toute la haute société, je me demande ce qui m'arriverait si j'étais votre femme !

— Mademoiselle Starling, je n'utilise jamais mes pouvoirs pour faire le mal, répondit-il avec une légère ironie.

— C'est ce que vous prétendez. Il n'empêche qu'on vous surnomme « ce démon de marquis » ! Je veux un mariage heureux, milord, avec quelqu'un qui me respecte et auquel je puisse faire confiance. Si vous manigancez une simple demande en mariage de cette façon, je ne peux que supposer le pire pour le reste de notre vie.

— Il n'en sera rien. J'ai pour vous la plus haute estime.

— Il n'empêche que vous donnez l'impression de vouloir prendre le contrôle de mon existence, ce que je n'apprécie pas.

Max garda le silence. Il essayait de comprendre pourquoi cette histoire de contrôle était si importante pour elle. Était-ce la vraie raison pour laquelle elle avait refusé chaque prétendant avant lui ? N'osait-elle remettre entre les mains d'un homme, quel qu'il fût, sa personne et son avenir ?

Max fit lentement des yeux le tour de la pièce, comme s'il observait l'habitation d'un ennemi prométhéen. Que pouvait lui révéler de Daphnée cet environnement ?

— Que recherchez-vous ? lui demanda-t-il. La perfection ?

— Bien sûr que non !

— Cela vaut mieux. Sinon, vous finiriez très seule... Sur le mur en face de lui, Max remarqua un petit cadre dans lequel était tendu un morceau de toile brodée.

Maman,

Je t'aimerai toujours. Daphnée

Les points étaient irréguliers, enfantins, avec, entre l'inscription et la signature, une fleur rose aux contours maladroits. Un cadeau tout simple, n'ayant rien coûté, mais confectionné

avec tant d'amour...

Dès qu'il le vit, Max comprit ce qu'il signifiait. Ainsi, pendant que lui subissait un entraînement brutal dans un château perdu d'Ecosse, Daphnée voyait aussi son univers bouleversé. Pauvre et douce petite fille...

Il baissa les yeux en réprimant un geste instinctif pour aller vers elle. Au moins, il avait à présent un indice sur ce qui se cachait derrière sa peur.

— Je parie que je peux deviner la première fois où vous avez eu l'impression de ne plus rien contrôler, murmura-t-il.

— Cela m'étonnerait, dit-elle d'une voix mal assurée.

— Votre père m'a confié que vous aviez dix ans quand votre mère est tombée malade. Vous étiez impuissante à l'aider. Vous n'étiez qu'une petite fille. Vous avez dû vous demander avec terreur ce qu'il adviendrait de vous quand elle ne serait plus là.

Quand il releva les yeux, elle le fixait d'un air interdit.

— Daphnée... je veillerai à ce que vous soyez toujours en sécurité.

— Non ! répliqua-t-elle avec une véhémence inattendue. Personne ne peut promettre ça.

— Oh, je peux me montrer très déterminé, affirmât-il, avant de lui adresser un léger sourire qu'il espérait rassurant. Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas parfait, loin de là. Mais quand vous serez mienne, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous rendre heureuse.

Le souvenir de son chagrin, mêlé à un certain ressentiment - sans doute de voir son secret découvert - voila son beau regard.

— Comment ? Comment pouvez-vous prétendre me rendre heureuse alors que vous ne me connaissez même pas ?

— Je sais plus de choses sur vous que vous ne le pensez.

— Lesquelles, par exemple ?

— Je sais que vous êtes aimable envers les étrangers. Que vous êtes intelligente. Et suffisamment sage pour reconnaître un imbécile quand vous en voyez un.

Tendant la main, il repoussa très doucement une de ses boucles derrière son oreille. Elle ne s'écarta pas, ce qu'il jugea encourageant.

— Votre assurance me plaît ; votre sens de l'humour me ravit ; quant à votre cœur...

Un frisson la parcourut et elle se détourna brusquement, ce qui n'empêcha pas Max de continuer.

— Vous êtes brave. Le fait que vous vous soyez attardée dans Bucket Lane, à vos risques et périls, pour vous assurer que je m'en sortirais, puis que vous ayez eu la présence d'esprit de prévenir la police... Tout cela prouve votre courage et votre bon sens.

Daphnée l'écoutait, immobile, mais prête à s'enfuir. Comme elle avait fui devant tous les autres.

— J'ai le sentiment que je peux vous faire confiance, Daphnée Starling. Que je peux croire en votre intégrité. Ce qui est un miracle, car je ne fais jamais confiance à personne. Mais, au-delà de tout cela, ajouta-t-il - et c'était son cœur qui parlait-, il se trouve que vous me plaisez.

Daphnée leva lentement les yeux vers lui, désarmée par ses paroles. Comment argumenter avec un homme qui louait en elle non pas des traits superficiels, comme Albert, mais les qualités auxquelles elle-même accordait le plus d'importance ?

Peut-être le marquis la comprenait-il mieux qu'elle ne s'y attendait ?

Assis à côté d'elle sur le canapé, un bras étendu nonchalamment sur le dossier derrière elle, une de ses chevilles posée sur le genou opposé, il l'observait dans une attitude étonnamment ouverte, attendant qu'elle lui réponde.

Il finit par hausser un sourcil plus amusé qu'impatient. Elle laissa alors échapper un soupir de frustration et se leva pour gagner l'autre extrémité de la pièce.

— Cette demande en mariage est sérieuse, Daphnée, reprit-il doucement. Je veux vivre avec vous.

— Et ce que je veux, moi, ça ne compte pas ? répliqua-t-elle avec vivacité.

— Bien sûr que si, répondit-il en se levant à son tour pour la rejoindre devant la fenêtre.

Elle éprouvait le plus grand mal à soutenir son regard déterminé. Mais quand il fit pivoter son visage vers lui, du bout des doigts, comme il l'avait fait au bal, elle fut de nouveau hypnotisée.

— Ce que vous voulez compte beaucoup, lui assura-t-il à voix basse. Simplement, ne me demandez pas de croire que vous êtes inconsciente de l'attraction qu'il y a entre nous... Ou que je vous suis indifférent, alors que vous m'avez recherché et empêché de quitter le bal, continua-t-il quand elle détourna la tête en rougissant. Et que vous avez habilement cherché à savoir si j'avais une épouse... Croyez-vous que je l'aie oublié ?

Daphnée rougit de plus belle au souvenir de sa bétise. Mais un coup d'œil lui apprit qu'il la taquinait. Elle lui tourna le dos pour regarder par la fenêtre, essayant de rassembler ses pensées, quand il se mit à jouer délicatement avec une boucle de ses cheveux.

— Vous êtes très belle, vous savez. Je suppose que vous ne voulez pas l'entendre, mais il n'empêche que c'est la vérité.

Daphnée resta figée sur place, incapable de se soustraire à la caresse de ses doigts le long de son dos.

— Oui, murmura-t-il à son oreille tandis que sa main se posait sur sa taille en un geste à la fois possessif et subtil, vous êtes irrésistible. Quand vous serez mienne, je vous traiterai comme le rare joyau que vous êtes.

Elle aurait voulu protester que cela n'arriverait jamais, mais sa bouche refusa de former

ces mots, sans doute mensongers. Le reste de son corps se prononçait déjà en faveur de cette alliance : son pouls s'accélérait sous la douceur de son souffle contre son oreille, et sa proximité lui donnait le vertige.

— Vous dites que nous nous connaissons à peine, reprit-il d'une voix enjôleuse, aussi devons-nous y remédier. Je viendrai vous chercher demain pour une promenade en voiture.

Elle se mordit la lèvre, désolée à l'idée de devoir refuser.

— Je ne suis pas sûre que ce soit souhaitable.

— Bien sûr que si ! Allons, ma chère Daphnée, ne soyez pas injuste. Si vous ne me connaissez pas, comment pouvez-vous me refuser d'emblée ? Et puis, après tout, je vous ai sauvé la vie, non ? Cela mérite sans doute que vous me consacriez un peu de votre temps.

— Très bien, acquiesça-t-elle d'une voix sourde, en essayant de paraître digne malgré le plaisir qu'elle éprouvait à sentir ses mains glisser sur ses bras. À titre de reconnaissance, donc... vous pouvez m'emmener promener dans le parc.

— À la bonne heure ! Ce n'était pas si difficile que cela... si ? demanda-t-il.

Elle perçut son sourire dans sa voix.

Ayant enfin recouvré ses esprits, elle tourna légèrement la tête et croisa son regard malicieux au-dessus de son épaule.

— Mieux vaut ne pas abuser de votre chance, l'avertit-elle d'une voix que le désir amollissait.

Le sourire du marquis s'accentua.

— Je vais compter les heures, ma douce.

Il s'écarta légèrement puis, après l'avoir saluée, se dirigea vers la porte.

— Lord Rotherstone ?

— Appelez-moi Max, s'il vous plaît, dit-il, la main sur la poignée. Oui ?

Elle préféra éviter la dangereuse familiarité des prénoms et, désignant du menton le petit cadeau qu'il avait apporté, elle demanda :

— Qu'y a-t-il dans la boîte ?

— Pourquoi ne l'ouvrez-vous pas pour le découvrir ?

— C'est une bague ? s'enquit-elle avec une franchise un peu méfiante.

— Non. J'ignorais la taille de votre doigt, fit-il remarquer, avec un rire devant son air sceptique. Quelle est-elle, au fait ?

— Je ne vous le dirai pas ! s'exclama-t-elle en résistant à son envie de sourire.

Elle se sentit soulagée. Une bague aurait eu un caractère bien trop définitif. Sans doute

avait-il compris qu'elle était encore loin d'être prête.

— Comme vous voulez, répliqua-t-il en ouvrant la porte. À quatre heures et demie, demain. Soyez à l'heure.

Encore un ordre de sa part ? songea-t-elle, sans pouvoir néanmoins se retenir de sourire quand il fut parti. Il n'était pas question pour le moment qu'elle accepte sa demande ; mais, tout bien considéré, elle devait admettre qu'une femme pouvait trouver pire.

7.

— Pauvre type ! Son esprit est détruit, et il n'est plus qu'une coquille vide, dit Septimus Glasse avec un geste vers le prisonnier de l'Ordre, recroquevillé dans une chaise à roulettes. Son corps devrait guérir rapidement car il est jeune et solide. Mais son cerveau est en miettes, James. Il passe son temps assis là, le regard dans le vide. Il ne parle pratiquement pas.

— A qui la faute ? répliqua James en contenant sa colère à grand-peine. Regardez ce que vos bourreaux lui ont fait ! Ils l'ont rendu fou, tout simplement ! C'était le seul homme qui aurait pu nous révéler quelques secrets de l'Ordre, et il se souvient à peine de son nom !

— C'est ce qu'il prétend, fit remarquer Talon, son assistant, d'un air dubitatif.

— Pour toi, il fait semblant ? Essaie donc un peu de survivre à des mois de torture, et tu verras si ton cerveau y résiste ! riposta James, avant de reporter les yeux sur l'homme au regard mort.

Le prisonnier était presque invalide après des mois d'enfermement dans les oubliettes d'un ancien château fort - propriété de Septimus dans les Alpes bavaroises.

À cet instant, les quatre hommes se tenaient sur les remparts. Dès son arrivée, James avait exigé que Septimus extraie ce « Drake » des entrailles du château ; il l'avait fait examiner par un médecin, puis avait demandé qu'on coupe son épaisse chevelure brune pour le débarrasser de ses poux. Même avec la tête rasée, le prisonnier conservait un visage aristocratique.

James n'avait aucune idée de l'identité véritable de cet homme. Alors qu'ils auraient dû être ennemis mortels, il éprouvait une certaine pitié pour leur captif silencieux.

— Je doute qu'il puisse nous servir à quoi que ce soit, maintenant, finit par dire Septimus avec résignation. C'est un homme brisé.

— Je pourrais me débarrasser de lui, suggéra Talon.

— Non ! s'exclama James en les regardant d'un air exaspéré. Personne ne touche à lui, compris ? Quelque part dans son cerveau traînent les noms d'autres agents de son camp. Nous devons le traiter avec douceur et lui laisser le temps de guérir.

— Et s'il s'attaque à l'un de nous, une fois qu'il aura repris des forces ? demanda Talon à voix basse. Vu ce qu'on sait des chevaliers de l'Ordre, je pense que ce serait mieux de le tuer maintenant.

— Talon, tu m'obéiras ! répliqua James. Enfin, ne comprenez-vous pas, tous les deux ?

Imaginez l'aubaine que ce sera pour nous quand nous l'aurons aidé à voir clair. Je vais le convertir, lui faire comprendre que c'est de notre côté que se trouve sa vraie place.

— Et comment avez-vous l'intention de vous y prendre, James ? s'enquit Septimus en secouant la tête. Cela semble très risqué.

— Il a été détruit. Je vais le reconstruire. Mon premier objectif est de gagner sa confiance, évidemment. Je ne peux assurer avec certitude que les dommages infligés à son esprit sont réparables, mais nous devons essayer. Quand il sera acquis à notre cause, nous pourrons alors détruire l'Ordre de Saint-Michel une fois pour toutes. Tant qu'ils survivent, nous ne pourrons mener notre vision à son terme. Chaque fois que nous nous en approchons, ils ruinent nos espoirs au dernier moment.

Immobile à quelques pas de là, Drake ne percevait que des bribes de la discussion que les trois hommes tenaient à voix basse. Ne sentant pas de danger immédiat, il ne faisait pas d'effort pour essayer de saisir leurs paroles. De toute façon, il était trop épuisé, de corps comme d'esprit, pour y attacher de l'importance. Tout ce qu'il voulait, c'était qu'on le laisse seul, occupé à respirer l'air vivifiant de la montagne.

Se perdre dans la contemplation des rayons du soleil jouant sur les prairies constellées de fleurs ou se reflétant sur les lointains pics enneigés l'aidait à éclaircir la confusion de son cerveau... et à juguler ses accès de panique récurrents.

Ses geôliers trouvaient étrange qu'il veuille toujours revenir sur les remparts, au grand air. Mais ils auraient éprouvé le même besoin s'ils avaient passé ces derniers mois dans l'obscurité des oubliettes les plus profondes du château.

Ce simple souvenir suffit pour que son cœur s'emballe sous l'effet d'une terreur toujours latente. Il cligna des yeux, luttant pour repousser les souvenirs lancinants et se raccrocher à son nouveau credo : « Nous sommes... au-delà du bien et du mal... L'élite... »

Ils l'avaient forcé à apprendre et à réciter cette litanie jusqu'à le rendre fou. Mais les tortures endurées avaient dû affecter son esprit, car ces mots qu'on lui ordonnait de prononcer dans sa cellule, ces mots qu'il haïssait, commençaient à lui apporter du réconfort.

« L'élite... constituée de volonté pure... »

N'était-ce pas une volonté pure, sauvage, qui l'avait maintenu vivant durant tous ces mois ? Peut-être qu'ils avaient raison ; peut-être que sa place était ici ; peut-être que, comme le disait son sauveur, James, une nouvelle destinée l'attendait...

« Toujours renaissant, toujours ranimé, comme la flamme... »

Lui aussi, tel Prométhée exposé aux serres et au bec de l'aigle, il avait survécu à la torture quotidienne. Mais le pire, c'était qu'il ne se rappelait plus rien d'autre de sa vie que son séjour en enfer. Il lui semblait qu'il avait un jour connu les réponses qu'on voulait lui extorquer au cours des interminables interrogatoires. Au début, il avait refusé de les leur donner ; puis, après une volée de coups particulièrement vicieux, les réponses s'étaient tout simplement effacées de son esprit.

Il s'appelait Drake. De cela, il était à peu près sûr, mais rien de plus. Qui était-il ? D'où venait-il et pourquoi ? Il ne le savait pas plus que ses geôliers.

Et puis, James était arrivé.

Cet homme plus âgé, bienveillant, lui avait assuré que la terreur et la profonde confusion qu'il éprouvait allaient disparaître. Il avait promis de l'aider à redécouvrir ce qu'il avait perdu. Comme il représentait son unique espoir de survie, Drake en était venu à l'aimer avec une foi aveugle, instinctive, et il aspirait de tout son cœur à le contenter, de peur d'être renvoyé dans les profondeurs de l'enfer.

— Drake ?

Il lui sembla que la voix grave, patricienne, lui parvenait de très loin.

— Bonjour, Drake, dit James en se penchant vers lui avec sollicitude. Comment vous sentez-vous, aujourd'hui ? Un peu mieux ?

— Mieux... oui, réussit à articuler Drake malgré la brume épaisse qui l'engourdissait.

La souffrance et le désespoir l'avaient rendu docile, mais il avait l'impression qu'il n'en avait pas toujours été ainsi.

Une lueur de compassion passa dans les yeux gris de James. C'était un homme mince, au visage émacié surmonté d'une épaisse chevelure grise.

— Bien, murmura-t-il.

De petites rides se creusèrent autour de sa bouche et de ses yeux quand il lui adressa un sourire rassurant.

Derrière lui, l'Allemand aux yeux sombres et à la barbe noire fixait Drake avec un mélange de pitié et de mépris. Le troisième homme, plus jeune, se tenait un peu plus loin mais, même à cette distance, Drake percevait son animosité.

Il s'appelait Talon. Il était grand, massif, avec des traits grossiers, des cheveux blonds en désordre et, surtout, un œil unique, l'autre étant dissimulé par un bandeau.

La menace que Drake lut dans cet œil l'effraya, mais il ne prit conscience qu'il s'était rétracté dans sa chaise que lorsque James s'adressa de nouveau à lui.

— Tout va bien, Drake. Personne ne vous fera de mal. À présent, vous allez m'écouter... Comme ça, c'est bien, approuva-t-il quand Drake releva la tête vers lui. J'ai une grande nouvelle pour vous. Talon et moi allons vous emmener en Angleterre.

— En Angleterre ? répéta-t-il d'une voix à peine audible.

Ce mot lui semblait très vaguement familier.

— Nous pensons que c'est de là que vous venez. Dans une semaine ou deux, vous devriez être assez fort pour voyager. Vous savez que j'ai promis de vous aider à recouvrer la mémoire, n'est-ce pas ? Quand vous verrez les endroits que vous avez connus, vos souvenirs devraient

commencer à réapparaître.

La première pensée de Drake fut qu'il ne voulait pas que ses souvenirs ressurgissent. Mieux valait qu'ils restent cachés. Il en était persuadé, même s'il ne savait pas pourquoi. Si son esprit avait fait le vide, il devait y avoir une raison...

Malheureusement, ce n'était sans doute pas la réponse que James désirait.

— Oui. Merci, monsieur, chuchota-t-il.

— Avec le temps, vous vous sentirez mieux. Nous devons tous les deux être patients. Et quand vous serez guéri, Drake... Alors, conclut James d'une voix plus sombre, je vous aiderai à vous venger des prétendus amis qui vous ont laissé ici pour mort.

Le jour suivant, Max arriva chez les Starling à l'heure dite pour emmener sa promise se promener en voiture - conformément à une coutume qu'il trouvait plutôt curieuse.

Il avait hâte de voir comment se comporterait Daphnée, qui avait eu vingt-quatre heures pour s'habituer à l'idée de l'épouser.

Elle l'accueillit avec une réserve gracieuse, ravissante dans une robe rose aux longues manches transparentes. Du regard, Max effleura son décolleté souligné d'une dentelle mousseuse, mais il s'interdit de s'y attarder trop longtemps. Pendant quelques instants, il s'entretint avec sa famille - il aimait beaucoup son père -, jusqu'au moment où, enfin, elle se coiffa d'un chapeau rose ; il put alors l'entraîner dehors, avec la promesse de la ramener bientôt.

En vérité, il faisait encore trop chaud pour cette sortie consacrée par l'usage. Aussi, dès que Daphnée se fut assise dans le léger véhicule, Max releva-t-il la capote de cuir pour la protéger de l'ardeur du soleil.

Ils partirent à un pas mesuré. Mais, comme la retenue de Daphnée persistait et que la conversation s'alanguissait en conséquence, Max jugea qu'une petite pointe de vitesse mettrait un terme à cette tension gênante. Rien de tel qu'un flirt avec le danger pour rapprocher deux personnes ! Daphnée poussa un cri entre ravissement et terreur quand, profitant d'une allée plane et déserte, il fit soudain partir son cheval comme une flèche.

— Ralentissez ! Vous êtes fou ! s'exclama-t-elle en s'accrochant à son bras.

Il se mit à rire. Si ses supplications avaient été sincères, il aurait obtempéré. Mais ses gloussements étranglés trahissaient son plaisir, et il était trop bon conducteur pour lui faire courir un danger réel ; l'illusion suffisait.

— Max ! s'écria-t-elle soudain alors qu'ils fonçaient vers une haute rangée d'arbres.

Il fut enchanté qu'elle l'appelle par son prénom. Au moins, la gêne s'était dissipée.

— Oui, Daphnée ?

Elle pointa son doigt en avant.

— Attention !

Ils venaient de franchir une légère montée à toute allure et les deux roues du cabriolet quittèrent le sol ; un peu plus, même, que Max n'en avait eu l'intention. Daphnée s'agrippa à lui de plus belle en laissant échapper un petit cri. Il rit de bon cœur quand ils rebondirent sur la banquette.

— Oh ! s'exclama-t-elle, la main pressée sur sa poitrine. Nous nous sommes... envolés !

— Vous voulez recommencer ? demanda-t-il en souriant jusqu'aux oreilles.

— Vous êtes vraiment fou ! lança-t-elle, avant de partir d'un rire tremblant quand elle comprit qu'il plaisantait.

— De vous, mademoiselle Starling. Seulement fou de vous.

Cette flatterie fit pétiller ses yeux. Comme Max remettait son cheval au pas, elle lâcha son bras et mit une distance plus convenable entre eux. Il s'obligea à reporter son regard sur l'allée, mais la conscience aiguë de sa présence à côté de lui éveillait ses instincts les plus primaires, et entraînait son imagination là où elle ne devait pas s'aventurer.

Pas encore, du moins.

C'était l'heure à laquelle la bonne société se retrouvait à Hyde Park pour sa promenade quotidienne.

D'élégants cavaliers et de luxueux équipages se croisaient dans les allées, tandis que des promeneurs distingués déambulaient en petits groupes le long de la Serpentine.

Max et Daphnée ne tardèrent pas à s'attirer des regards surpris, puis curieux. C'était exactement ce que Max souhaitait. Il supposait que Daphnée s'y attendait aussi, sinon, elle n'aurait pas accepté de sortir avec lui aujourd'hui.

— Il semble y avoir plus de monde que d'habitude à cette période de l'année...

— Oui. Le calendrier mondain a été décalé avec la fin de la guerre, répondit-elle, avec un geste gracieux de la tête à l'intention d'une amie, laquelle écarquilla les yeux en les voyant ensemble. Vous avez de la chance de ne pas avoir été présent en juillet, lorsque les listes des victimes ont commencé à paraître dans les journaux. Au fait, dit-elle en tournant brusquement les yeux vers lui, une personne de mes amis m'a dit que vous étiez là-bas, à Waterloo. Que vous aviez vu la bataille...

Il se rappela aussitôt tous ces officiers auréolés de gloire qui le désignaient comme « le Touriste », sans savoir qu'il était là pour empêcher l'assassinat de Wellington. Qu'avait-elle dû entendre sur son compte ! Il éprouva le désir fugitif de pouvoir lui raconter ses propres faits héroïques, ce jour-là. Mais elle n'en saurait jamais rien, bien sûr. Futile vanité...

— Quel genre d'ami ? répliqua-t-il avec un froncement de sourcils dubitatif. L'un de ces officiers imbus d'eux-mêmes, sans doute. Je parie qu'ils sont tous à vos pieds.

— Eh bien, lord Rotherstone, nous sommes jaloux ? lança-t-elle avec coquetterie.

— Cela m'arrive.

— Inutile de vous inquiéter, déclara-t-elle avant de lui adresser un petit sourire narquois. Ce n'est pas un officier qui me l'a dit, mais une jeune femme. L'une de mes meilleures amies, en fait. Et si je décide de vous épouser, il vous faudra être aimable avec elle.

— Vraiment ?

— Elle m'est très chère. Elle s'appelle Carissa Portland.

— Aimable avec une péronnelle qui colporte des choses sur moi ? C'est beaucoup me demander. Comment votre Mlle Portland sait-elle que j'étais là-bas ? Assistait-elle au bal de la duchesse de Richmond à Bruxelles ?

— Non, Carissa était ici ; et elle le savait, mon cher lord Rotherstone, parce que en vérité - ceci reste entre vous et moi - Carissa est une espionne.

— Une quoi ? dit-il en la dévisageant, abasourdi. Mais elle se contenta de rire.

— Carissa connaît toujours les derniers potins. Je crains qu'elle n'emploie d'inavouables moyens pour être au courant de tout, mais je préfère ne pas le savoir. Ses renseignements sont souvent utiles... comme lorsqu'ils vous concernent.

Il fut déconcerté, et néanmoins amusé, par cette explication malicieuse. Avec un rire bref, il reporta son regard sur la route.

— Vous devez me présenter à cette demoiselle espionne. Elle aura peut-être des choses à m'enseigner.

— Je ne le pense pas, elle a peur de vous. Et vous n'avez pas répondu à ma question. A-t-elle raison ? Avez-vous vraiment été témoin de la bataille à Waterloo ?

— En partie, oui.

— Comment était-ce ?

— Imaginez, votre pire cauchemar, et multipliez-le par dix mille. C'était Waterloo.

— On dit que c'a été la plus grande victoire de l'Angleterre, mais... 50 000 morts après seulement deux jours de combats ! Comment comprendre ça ?

Max ne dit rien. Elle resta quelques instants perdue dans ses pensées.

— Je suis désolée, finit-elle par murmurer. Je ne voulais pas assombrir notre sortie. Ce qui compte, c'est que les gens se soiententraîdés pendant ces moments difficiles.

— C'était leur devoir.

— Je suppose qu'il y aura toutes sortes de festivités quand les bateaux ramenant les troupes de France commenceront à arriver. L'automne devrait être joyeux, et quelqu'un donnera bientôt un bal pour célébrer l'ouverture de la chasse.

— Tant mieux, répliqua-t-il, parce que vous me devez toujours une danse.

Elle tourna la tête vers lui, l'air surpris, et ils échangèrent un sourire. Max eut l'impression

de soutenir son regard un peu trop longtemps.

— Est-ce que votre famille a l'intention de se retirer à la campagne pour l'automne ? lui demanda-t-il. Votre père me fait l'effet d'un homme à apprécier les plaisirs champêtres.

— Ce n'est pas vraiment le cas. À l'occasion, il aime pêcher ou chasser, mais seulement s'il est invité dans la propriété de quelqu'un d'autre. Les Starling se démarquent des autres en ce sens que nous résidons à Londres toute l'année.

— Pourquoi ? Il est très présent à la Chambre des lords ?

— Non, modérément.

— Dans ce cas, si ce n'est pas pour des raisons politiques, pourquoi votre père vous fait-il vivre en ville toute l'année ?

Après avoir soupiré, elle expliqua, les yeux fixés devant elle :

— Il a vendu notre maison à la campagne après la mort de ma mère. Les souvenirs étaient trop douloureux. Nous nous sommes, installés dans notre villa actuelle lorsque j'avais onze ans et, depuis, je suis une fille de la ville.

— Une fille de la ville, vraiment ? répéta-t-il avec une pointe de taquinerie, bien décidé à chasser la note de tristesse dans sa voix. Tout le monde sait ce que cela veut dire : sophistiquée, élégante et délurée...

— Je ne suis pas délurée !

— Ah bon ? Sincèrement, si jamais vous voulez vous montrer délurée avec moi, je suis tout à fait disposé à vous laisser...

— Taisez-vous donc ! lui lança-t-elle, avant qu'ils échangent un sourire de timide complicité.

— À mon tour de poser une question, dit-il.

— Très bien.

— Combien de temps après le décès de votre mère votre père a-t-il épousé l'actuelle lady Starling ?

— Hélas, peu d'années après. L'ironie de l'histoire, c'est qu'il m'arrive de penser que papa s'est marié plus pour moi que pour lui. Il était convaincu que j'avais besoin d'une présence maternelle. Certes, j'ai une grand-tante, la redoutable duchesse douairière d'Anselm, qui a été ma protectrice dans le monde. Mais elle est davantage comme une grand-mère pour moi.

— Une duchesse !

— Et Pénélope devait s'occuper de ses propres filles. Elle était veuve depuis peu, et mes demi-sœurs n'étaient que des bébés à cette époque. En fait, ajouta-t-elle avec un soupir, je crois que papa a eu pitié d'elles trois.

— Peut-être aime-t-il votre belle-mère. Vous n'y avez jamais songé ?

— Il aimait ma mère, répliqua-t-elle d'un ton irrité. Elle ne l'a jamais mené par le bout du nez ni harcelé comme une mégère.

— Je ne voulais pas vous offenser.

Déterminé à maintenir une atmosphère sereine, il changea légèrement de direction, non pas simplement dans la conversation mais aussi avec le cabriolet.

— Vous aimiez vivre à la campagne avant votre installation à Londres ?

— Je ne m'en souviens guère.

— Et maintenant ? Aimez-vous passer du temps à la campagne ?

Elle ne semblait pas remarquer qu'ils quittaient Hyde Park. Le cheval de Max, en revanche, dressa les oreilles, ayant reconnu la direction de l'écurie.

— Je ne déteste pas m'y rendre en visite, quand ce ne sont pas des endroits trop reculés. J'aime beaucoup aller voir mes amis dans leur maison de campagne, mais ce sont des conditions qui donnent de la vie là-bas une image faussée. La plupart des jeunes femmes m'ont assurée qu'elles s'ennuieraient à mourir s'il n'y avait des invités pour les distraire.

— Je vois...

— C'est peut-être simplement ma nature. Trop de solitude me donne le cafard. J'ai besoin de conversations agréables et de rencontres avec des gens plaisants.

Max comprit qu'elle prenait soin d'expliquer ses préférences parce que, après leur mariage, c'est à lui que reviendrait le choix de leur lieu de résidence. Mais elle n'avait pas à s'inquiéter. Il avait à cœur de la rendre heureuse.

— Vous êtes donc un papillon mondain... Vous semblez connaître tout le monde, ajouta-t-il quand elle agita la main vers un groupe de jeunes femmes qui passaient dans une calèche.

— Je ne sais pas si j'irais jusque-là. J'aime beaucoup les relations avec les gens, c'est tout.

— Dieu seul sait pourquoi, déclara Max d'un ton traînant. Ce sont de misérables créatures.

— Lord Rotherstone ! Franchement, je commence à croire que vous êtes soit un cynique endurci, soit un misanthrope.

— Les deux, en vérité.

— Et vous vous étonnez qu'on vous appelle « ce démon de marquis » ?

— Je crois que c'est juste à cause de la barbiche, répondit Max en s'esclaffant.

— Dans ce cas, vous devriez la raser.

— Elle ne vous plaît pas ?

— Non, répondit-elle à son grand amusement. Elle vous donne l'air de Lucifer.

— Peut-être que je veux avoir l'air de Lucifer.

— Pour effrayer tout le monde, sans aucun doute ! Voilà exactement où je voulais en venir. Vous dites vouloir améliorer la réputation des Rotherstone, mais j'ai l'impression qu'en fait, ça vous plaît de mettre les gens mal à l'aise. Vous les écarterez délibérément.

— Moi ? Je suis un agneau innocent.

— Pff... Vous êtes plus un loup qui ne se soucie même pas de se déguiser en mouton. Vous vous rendez rarement dans le monde et, quand vous le faites, vous vous bagarrez.

— Je ne me suis pas bagarré ! protesta-t-il.

— Vous avez menacé Albert, non ? C'est vous-même qui me l'avez dit.

— Ça, c'était différent, mon cœur. Je l'ai fait pour vous. Et je ne le regrette pas. Que ce vaurien s'avise de dire encore un mot contre vous et je le balance par une fenêtre. Il est prévenu... et vous aussi.

— Vous voyez ? Ce genre de comportement n'arrange pas vos affaires. Vous ne pouvez pas agir ainsi, c'est tout.

— Je ne peux pas ne pas agir ainsi, étant ce que je suis. Bon, très bien... Dites-moi comment me montrer gentil avec toutes ces adorables personnes de la bonne société.

— Elles ne sont pas si méchantes, répliqua-t-elle, piquée par son ironie. Pas toutes, en tout cas.

— Vous êtes incroyable, à défendre ainsi des imbéciles qui vont cancaner à votre sujet !

— Ils n'ont pas de mauvaises intentions. Ce que je veux dire, c'est simplement que si les autres interprètent votre comportement comme hostile, voire dangereux, il est naturel qu'ils s'écartent de vous. Même si vous ne le méritez pas. Voilà un moment que je suis avec vous et je constate que vous êtes une bonne personne...

— Ne m'insultez pas ! répliqua-t-il avec une indignation affectée.

— Oh, peu importe ! Vous êtes impossible. Voilà, je vous ai donné des conseils de conduite... A présent, j'ai besoin des vôtres en matière d'investissements, si vous le voulez bien.

— Bien sûr, dit-il en la regardant d'un air surpris.

— C'est au sujet de l'orphelinat.

— Dans Bucket Lane ? Ne me dites pas que vous êtes retournée là-bas !

— Non, à la différence de certain marquis, je ne souhaite pas trouver la mort...

Il la regarda de travers, ce qui n'empêcha pas Daphnée de continuer.

— Je cherche des contributions pour l'achat d'un nouveau bâtiment. J'ai d'ailleurs trouvé l'endroit idéal -un ancien pensionnat à vendre dans Islington. J'ai essayé de rassembler de l'argent pour acquérir cette propriété mais, après la déconfiture des marchés, les gens sont trop inquiets pour participer. Pourtant, je ne peux pas laisser ces pauvres enfants dans un

endroit pareil. Vous avez vu les conditions...

— Bien sûr, dit-il aussitôt. Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe.

— Comment ? Oh ! Non, balbutia-t-elle en rougissant, je ne voulais pas insinuer que vous devriez...

— Pas du tout. Considérez que c'est réglé.

— Réglé ? Vous allez l'acheter ?

Il faillit dire : « Ce sera un cadeau de mariage. » Mais, quand il vit son expression alarmée, il se ravisa aussitôt.

Un tel geste lui donnerait l'impression d'être prise au piège - comme s'il agitait le bien-être des enfants devant elle pour l'obliger à accepter le mariage. Non, il ne la prendrait pas en otage.

— La plupart de nos possessions étant à l'étranger, mes amis et moi sommes moins affectés par la crise financière. Je vais leur en parler, promit-il en engageant le cabriolet dans sa rue. Nous nous arrangerons pour que vous ayez les contributions nécessaires.

— Vos amis ? Ceux de... de L'Inferno Club ?

— Oui. Si vous en êtes d'accord, j'irai voir le bâtiment que vous avez trouvé. Pour m'assurer que la structure est saine ou évaluer le montant des éventuels travaux.

— Ce serait... tellement gentil de votre part, murmura-t-elle, comme déconcertée.

En la regardant du coin de l'œil, Max perçut son immense soulagement. Soudain, elle tourna la tête vers lui.

— Nous pourrions peut-être y aller ensemble ?

Le cœur de Max fit un bond, mais il cacha sa joie derrière sa désinvolture coutumière.

— Comme vous voulez. Je demanderai à mon secrétaire de prendre rendez-vous avec le vendeur.

Quand il la regarda, elle plongea ses yeux dans les siens et lui adressa le plus beau, le plus lumineux sourire qu'il eût jamais vu.

Max en fut transporté. Personne ne l'avait jamais contemplé ainsi, aussi tendrement, avec une telle confiance. Comme s'il était un héros et non un démon.

« Seigneur, songea-t-il, en proie à un désespoir soudain, il faut que je la conquière. Elle doit dire oui ! »

À cet instant, il ne pouvait imaginer retourner à sa vie d'avant. Trop accaparé par son devoir, il n'avait pas pris conscience à quel point il souffrait de son terrible isolement. Recevoir d'elle ce sourire éclatant, puis se voir refuser sa main... ce serait comme être condamné à une vie de travaux forcés en Sibérie.

Il ferait n'importe quoi pour qu'elle accepte de partager sa vie. L'intensité de son désir le bouleversait ; son âme elle-même brûlait d'une nouvelle motivation pour conclure ce qui avait été jusqu'à présent un mariage de convenance.

Le cheval s'arrêta de lui-même devant les écuries situées à l'arrière de sa maison. Aussitôt, un valet en livrée rouge sombre se précipita pour saisir sa bride.

— Où sommes-nous ? s'inquiéta-t-elle soudain en regardant la haute maison de brique.

— Chez moi.

— C'est votre maison ? s'exclama-t-elle en reportant les yeux sur lui, l'air interloqué.

Il soutint son regard.

— Oui. Voulez-vous entrer ?

8.

— Lord Rotherstone ! Je... vous savez que ce ne serait pas convenable, j'en suis sûre. Nous n'avons pas de chaperon !

— Ce n'est pas grave, répliqua-t-il avec un demi-sourire. Nous sommes fiancés.

— Rien n'a été décidé ! Son sourire s'élargit.

— N'êtes-vous pas un tout petit peu curieuse de voir ce que je vous offre ?

— Est-ce la raison pour laquelle vous m'avez amenée ici ? Pour me soudoyer ?

— Allons, entrez juste quelques instants. J'aimerais tellement vous montrer les œuvres d'art que j'ai rapportées de mes voyages, mademoiselle Starling. Permettez-moi aussi de vous offrir un léger rafraîchissement. Une boisson, peut-être ?

Daphnée frémit. Il savait parfaitement ce qu'il faisait avec sa voix de velours sombre et son petit sourire charmeur. Elle sentait faiblir sa résistance. Sans attendre sa réponse, il sauta du cabriolet, qu'il contourna pour venir de son côté.

Daphnée se creusa la tête pour trouver un motif de refus. Mais l'allusion à Pénélope, quelques instants plus tôt, lui avait rappelé la raison pour laquelle elle avait fait bonne figure au marquis aujourd'hui.

Sa belle-mère lui avait signifié sans ambiguïté qu'elle n'était pas particulièrement la bienvenue dans leur foyer. En conséquence, Daphnée s'était interrogée : pourquoi s'entêtait-elle à vouloir rester là où on ne voulait pas vraiment d'elle ? Ne ferait-elle pas mieux d'accepter cette union, considérée comme brillante, et de fonder sa propre famille ?

Mais lord Rotherstone était-il l'homme qu'il lui fallait ?

Il ne servait à rien de nier qu'elle était attirée par lui. Elle avait changé trois fois de robe

avant son arrivée. Jamais elle n'avait pris une peine aussi ridicule pour impressionner un soupirant. Après vingt-quatre heures de réflexion, elle envisageait sérieusement d'accepter sa demande. Et elle mourait d'envie de voir sa maison. Leur maison, peut-être, un jour...

Pendant, si on les voyait ou si la société avait vent de cet acte imprudent, il n'y aurait plus moyen de revenir en arrière.

Et si c'était un stratagème de sa part ?

— Quelle concentration intense ! fit-il remarquer avec amusement en posant son coude sur la portière. Ma chère demoiselle, ne vous torturez pas.

— Vous n'êtes qu'un brigand.

Le cœur de Daphnée se rebella contre toutes les restrictions imposées aux jeunes filles de bonne famille quand il lui adressa un sourire éblouissant.

— Je crois que vous commencez à m'apprécier malgré vous.

— Vous vous faites des illusions.

— Allez-vous rester assise là à débattre avec vous-même ?

— Vous lisez dans les pensées ?

— Sur les visages. Et savez-vous ce qui est écrit sur le vôtre ? Désarroi. Adorable, au passage... Ce n'est qu'une visite, Daphnée. Une boisson fraîche, une promenade dans la grande galerie pour voir mes peintures de nus italiennes...

— De nus !

— Comme c'est choquant ! dit-il d'un ton traînant. Elle lutta pour ne pas rire devant son regard pétillant.

— Vous êtes sûr que vous n'allez pas me déshonorer ?

— Sauf si vous le souhaitez, murmura-t-il d'une voix suave, en lui présentant sa main pour l'aider à descendre du cabriolet.

Avec un léger soupir, Daphnée regarda sa main tendue puis son visage séduisant.

— Oh, et puis flûte ! s'exclama-t-elle, incapable de résister. Vous êtes prêt à m'entraîner dans votre chute, n'est-ce pas, lord Rotherstone ?

— Max, corrigea-t-il pour la énième fois.

— Lord Rotherstone !

— Comme vous voudrez...

Quand elle eut mis pied à terre, il porta sa main gantée à ses lèvres. Elle lui jeta un regard incertain, mais il lui adressa un sourire rassurant, glissa sa main sous son bras et l'entraîna vers l'entrée de la maison.

— Vous n'avez toujours pas ouvert mon cadeau, n'est-ce pas ?

— Comment le savez-vous ? demanda-t-elle, un peu gênée.

— Dans le cas contraire, vous seriez transportée, bien sûr. N'êtes-vous pas un tout petit peu curieuse de savoir ce que c'est ?

Comme elle ne répondait que par un froncement de sourcils, il évacua la question d'un geste désinvolte de la main.

— Ce n'est pas grave. Mais j'espère quand même que vous l'ouvrirez bientôt. Je n'aime pas être privé du plaisir de vous gâter.

Sur son invitation, Daphnée franchit la porte. Elle découvrit alors la somptuosité de sa demeure.

À travers un portique dont la base s'ornait de topiaires plantés dans des urnes grecques, ils gagnèrent le hall d'entrée principal.

Daphnée ne savait qu'admirer le plus : les sols de marbre, la magnifique console flanquée de deux fauteuils recouverts de damas précieux, les plafonds peints soulignés d'une frise dorée ou les trois énormes lustres qui punctuaient l'immensité de l'espace. Un léger vertige la saisit à l'idée qu'elle pourrait devenir la maîtresse d'une si splendide maison.

— Il fait meilleur à l'intérieur, vous ne trouvez pas ?

— Oui, acquiesça-t-elle d'une voix faible.

— Ah, Dodsley, vous voilà !

Un majordome au visage doux et à la chevelure blanche était apparu sans un bruit. Il s'inclina devant eux avec déférence.

— Mademoiselle... Milord... Que puis-je pour votre service ?

— Mademoiselle Starling, je vous présente Dodsley, il n'y a pas de serviteur plus efficace au monde. Je ne pourrais me passer de lui. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, Dodsley est votre homme.

Daphnée sourit et salua timidement le majordome.

— Dodsley, nous aimerions des rafraîchissements, continua-t-il. Vous avez bien du champagne au frais quelque part ?

— Dans la salle à manger, milord.

— Du champagne, au milieu de la journée ? s'étonna Daphnée.

— Je suppose que vous n'y voyez pas d'objection ? Daphnée ne réfléchit pas très longtemps. Au point où elle en était...

— Je m'en occupe, Dodsley, dit le marquis quand elle haussa les épaules en signe d'assentiment. Chargez-vous de nous préparer une collation. Nous reste-t-il de cette glace...

j'ai oublié son nom ?

— Le sorbet au citron ? Il nous en reste, affirma gravement le majordome, comme s'ils discutaient d'une affaire d'État. Mademoiselle Starling, puis-je prendre votre chapeau ?

— Eh bien... oui, merci.

Avec précaution, Daphnée ôta son chapeau rose orné d'une plume d'autruche. Et, puisqu'il était question d'une collation, elle enleva aussi ses gants blancs. L'imitant, lord Rotherstone se débarrassa de ses gants de cuir.

— Mademoiselle Starling, étant donné la température, me trouveriez-vous très inconvenant si j'enlevais mon manteau ?

— Je crois qu'avec cette chaleur, nous pouvons nous autoriser un peu de simplicité.

— Soyez bénie ! dit-il en remettant son habit indigo au majordome. Ça va mieux.

— Je veux bien le croire, murmura Daphnée, incapable de détacher son regard du torse puissant que révélait son gilet ajusté.

— Venez, je vais vous faire faire le tour du propriétaire pendant que Dodsley nous prépare notre collation.

— Euh... bien sûr.

Quand il se retourna, Daphnée se surprit à fixer la partie de son anatomie remarquablement musclée que moulait à la perfection son pantalon fauve. Elle en fut la première choquée. Mais, après tout, ce détail était toujours dissimulé par des pans de vêtement, chez un gentleman ; et puis, il était si bien bâti !

— Ici se trouve l'antichambre, où attendent les personnes venues me voir pour affaires.

Elle releva les yeux dès qu'il se retourna.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, tout va bien, assura-t-elle avec embarras.

— Bien. Voici mon bureau...

— Les vitraux sont très beaux, commenta-t-elle.

— Ils proviennent d'une chapelle qui se trouvait sur notre domaine, dans le Worcestershire. Elle a brûlé il y a des centaines d'années, mais les vitraux ont été sauvés.

— Ils représentent saint Michel ?

— Oui.

Après lui avoir jeté un bref regard, il pivota pour emprunter le couloir.

— Là-bas, le salon du matin. De l'autre côté, la petite salle où le personnel met la touche finale aux plats apportés des cuisines, avant de les servir ici, dans la salle à manger.

Sitôt qu'ils eurent franchi la porte à double battant, il se dirigea alors vers un seau en argent posé sur une console.

— Et voilà le Champagne.

— Oh..., murmura Daphnée, le souffle coupé par la splendeur de la salle.

Dans la plupart des grandes maisons, on ne regardait pas à la dépense quand il s'agissait de décorer la salle à manger, car il fallait que les invités soient impressionnés par la fortune et par le goût de leur hôte. Le marquis de Rotherstone s'était certainement plié à cette tradition.

Depuis les tapis richement ornés jusqu'aux meubles d'acajou sculptés, tout trahissait un luxueux mode de vie.

— Qu'en pensez-vous ? lui demanda-t-il en sortant une bouteille de Champagne du seau rempli de glace.

Elle fit de son mieux pour repousser le soupçon que son père adoré aurait pu la vendre au marquis pour des raisons financières.

— Cette pièce est tout simplement magnifique, dit-elle en lui souriant. Tout est parfait.

— Je suis heureux qu'elle vous plaise. Je la trouve moi-même très agréable, surtout le soir, à la lueur des bougies.

— Je l'imagine aisément.

Le lustre central ressemblait à une fontaine de cristal. Juste en dessous, sur une longue table aussi polie qu'un miroir, était disposée une énorme corbeille de fleurs - des roses de plusieurs couleurs, des lys et de simples marguerites blanches.

— Je ferai le service, dit-il en brandissant la bouteille de Champagne, si vous voulez bien sortir deux coupes de l'armoire, là-bas.

— C'est un partage équitable des tâches, répondit-elle avant de s'exécuter.

Le « pop » du bouchon de Champagne résonna dans la pièce, et elle se précipita en riant pour l'aider à récupérer les bulles mousseuses dans les verres.

— À votre santé, dit-il un moment plus tard, une fois les deux coupes remplies. À vous, mademoiselle Starling.

— Si vous insistez... à moi ! dit-elle, un peu rougissante.

Ils rirent tous les deux en trinquant et burent chacun une gorgée, les yeux dans les yeux. C'est alors qu'on frappa légèrement à la porte.

— Entrez, Dodsley, dit Marx.

Tandis que le majordome s'avancait, chargé d'un plateau, Max tira pour elle la chaise la plus proche avec un sourire galant. Il s'assit à côté d'elle et, quand Dodsley se fut retiré après avoir déposé le plateau entre eux, ils goûtèrent à la collation d'une élégante simplicité.

Le sorbet au citron était servi dans des petits bols de porcelaine, et accompagné de fines gaufrettes au subtil parfum d'amande ; une salade de fruits frais - abricots, prunes, framboises et myrtilles - attendait dans un compotier de cristal.

Bien que Dodsley eût apporté également une carafe de thé glacé, ils choisirent tous les deux de boire une seconde coupe de Champagne.

— Il y a quelque chose que je voulais vous demander..., dit Daphnée.

— Quoi donc ?

— Lors du bal chez les Edgecombe, j'ai entendu, malgré moi, Albert dire que vous vous étiez « évaporé » quand vous étiez tous les deux enfants. Il semblait intrigué, et j'avoue que je le suis aussi. Que s'est-il passé ?

— A l'âge de treize ans, on m'a envoyé dans une... école, en Ecosse. Albert et ses frères sont allés à Eton, mais mon père ne pouvait pas en faire autant pour moi.

— Je comprends.

Elle lui sourit, ne voulant pas lui rappeler la ruine de sa famille. Il lui suffisait de jeter un coup d'œil autour d'elle pour constater qu'il avait fait du chemin, depuis.

— Voulez-vous que je vous montre la grande galerie, à présent ? demanda-t-il lorsqu'ils eurent fini.

— Avec plaisir, dit-elle en se levant aussitôt.

Elle gravit avec lui le majestueux escalier de marbre, bordé d'une rampe en fer forgé ouvragée. Un sentiment d'irréalité s'emparait d'elle à se retrouver ainsi intime avec un homme qu'elle n'avait vu qu'à trois reprises -un homme qui, même, se considérait à présent comme son fiancé.

Le plus étrange était le naturel avec lequel ils se comportaient l'un envers l'autre. Elle trouvait presque aussi facile de discuter avec lui qu'avec Jonathon, même si les deux hommes n'auraient pu être plus différents.

Peut-être savait-il ce qu'il faisait, songea-t-elle en le regardant furtivement. N'était-il pas plus âgé et beaucoup plus expérimenté qu'elle ?

Au sommet des marches, le marbre blanc céda la place à un parquet de chêne clair. Max la conduisit d'abord dans le salon de musique où se trouvait non seulement une harpe, mais aussi un élégant piano-forte noir.

— Vous savez jouer ? demanda Daphnée.

164

— Non, mais je suis un amateur fervent. Quelquefois, j'engage un trio qui vient jouer pour moi. Et vous, mademoiselle Starling, vous pratiquez un instrument ?

Elle repensa aussitôt à ces jours lointains où elle jouait du piano-forte à côté de sa mère,

mais elle secoua la tête.

— Alors, où se trouve cette collection d'art dont vous ne cessez de vous vanter ? demanda-t-elle.

— De l'autre côté du couloir. Je vous en prie... Daphnée fut émerveillée par les trésors que recelait la pièce. Des tableaux de toutes les tailles et de toutes les époques, une pierre pourtant des hiéroglyphes égyptiens, des statues de bronze et de marbre, deux amphores romaines aussi hautes qu'elle...

Elle s'absorba dans la contemplation d'un manuscrit délicatement enluminé, avant de s'exclamer devant une mosaïque byzantine. Max l'observait en silence. Retenant son souffle, elle s'approcha d'un modeste dessin sépia - une femme dont la nudité voluptueuse était rendue avec une magnifique sensibilité.

Les yeux écarquillés, elle se tourna vers Max.

— Est-ce qu'il est de... ?

— Oui, de Léonard.

— Oh..., murmura-t-elle, la main sur la gorge. Jamais elle ne s'était tenue aussi près du génie de Léonard de Vinci.

— J'ai des goûts éclectiques, comme vous pouvez le constater. Celle-ci est une de mes préférées, ajouta-t-il en se tournant vers une grande statue d'albâtre représentant une porteuse d'eau. Elle est romaine et date de 56 après Jésus-Christ. N'est-elle pas splendide ?

— Elle est exquise.

— C'est de la pierre et, pourtant, on s'attend presque à sentir le tissu diaphane de sa tunique, dit-il en effleurant la cuisse de la porteuse d'eau du bout des doigts.

Cette caresse attira les yeux de Daphnée sur sa main, et elle frissonna avant de repousser une brusque flambée de désir.

— Quelle tunique ? demanda-t-elle avec malice.

— Elle n'est guère vêtue, n'est-ce pas ? répliqua-t-il en souriant.

— Je n'en reviens pas que vous possédiez toutes ces choses.

— L'Europe est un champ de bataille depuis plusieurs années. J'ai eu la chance de pouvoir sauver ces œuvres de la destruction. Nous continuons ?

Les mains dans le dos, il l'escorta le long de la galerie. Selon les tableaux, il lui fournissait des explications ou se tenait un peu en arrière, la laissant savourer son plaisir.

— Qui est-ce ? l'interrogea-t-elle devant le portrait d'un homme aux yeux pâles et à la chevelure sombre, qui l'impressionnait par sa hauteur souveraine.

— Ça, c'est mon père, répondit Max avec ironie. Daphnée le regarda avec surprise.

— J'aurais dû le deviner... Vous avez ses yeux. En fait, vous êtes son portrait craché.

— Non, pas du tout, répondit-il en évitant son regard avec un petit sourire mélancolique.

Déconcertée, Daphnée choisit de ne pas insister et désigna les portraits suivants.

— Ceux-là, ce sont vos ancêtres aussi ?

— Oui... Toute une rangée de vauriens. Intriguée par son ton mi-figue, mi-raisin, elle passa quelques minutes à étudier les différents lords Rotherstone. Les époques et les costumes différaient, mais ils arboraient tous cette même expression de réserve arrogante.

Un petit détail commun à plusieurs portraits - une croix de Malte blanche ornée d'un insigne - éveilla sa curiosité.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quoi donc ?

— Ça ! répondit-elle en désignant le symbole du doigt.

— Oh ce n'est qu'une distinction honorifique. Plusieurs de mes ancêtres ont appartenu à des ordres de chevalerie divers. Beaucoup sont héréditaires, mais ils n'ont guère d'utilité.

Ils arrivaient à l'extrémité de la galerie, où quelques fauteuils étaient disposés devant une cheminée de marbre blanc. L'attention de Daphnée fut aussitôt attirée par l'extraordinaire épée ornée de pierreries accrochée au-dessus du manteau.

— Comme elle est belle ! s'exclama-t-elle, les yeux levés sur l'arme rutilante.

— Mademoiselle Starling, vous êtes très avisée, déclara Max en la rejoignant.

— Vraiment ? répondit-elle, l'air perplexe.

— Vous avez distingué la pièce la plus précieuse de toute ma collection.

— Ça ? Même plus que le Léonard de Vinci ?

— Pour moi, oui.

— Pourquoi ? Où l'avez-vous eue ?

— Je l'ai reçue de mon père, qui l'avait reçue de son propre père... et cela dure depuis six cents ans. Elle appartenait au premier lord Rotherstone. C'était un chevalier de Richard Cœur de Lion. Il a emporté cette épée en Terre sainte et s'en est servi pour massacrer une centaine des mamelouks de Saladin, dans la bataille pour délivrer Jérusalem.

— De cette épée-là ? murmura-t-elle, impressionnée.

— Oui, dit-il en reportant les yeux sur elle, l'air amusé par son enthousiasme pour cet épisode de l'histoire de sa famille.

— Et maintenant, c'est vous qui l'avez...

Elle comprenait mieux pourquoi il s'était jeté sans hésiter dans la bagarre de Bucket Lane. Il avait cet instinct dans son sang.

— L'avez-vous déjà essayée ? lui demanda-t-elle, un peu provocatrice.

— Vous pensez vraiment que je passe mon temps à frapper les gens, n'est-ce pas ?

— Vous n'avez pas répondu à la question.

— Pardon ? dit-il en s'approchant d'elle, les yeux fixés sur sa bouche.

— Comment se fait-il que quand vous ne voulez pas répondre à une question...

Les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'il posa doucement les mains à la base de son cou.

— Milord...

— Je suis désolé, mais il faut que je le fasse, chuchota-t-il tout en inclinant la tête.

Il l'embrassa. Ses lèvres étaient douces, mais, surprise à la fois par son geste et par le contact rugueux de sa barbiche, Daphnée recula instinctivement.

Il s'arrêta et, en lui souriant, passa doucement son index sur son menton irrité.

— Daphnée..., murmura-t-il avant de la goûter de la pointe de la langue en une lente caresse de séduction.

Elle gémit imperceptiblement en se soumettant à la pression tendre des lèvres qui écartaient les siennes. Quand leurs souffles se mêlèrent, elle retrouva sur sa langue un goût de citron et de Champagne.

Daphnée perdit la notion du monde qui l'entourait. Dans ce plaisir incomparable qu'il lui donnait, elle lui découvrait une manière entièrement nouvelle de jouer de son pouvoir. À cet instant, cependant, elle n'était que trop heureuse de se soumettre.

Après avoir effleuré sa gorge, sa main descendit doucement sur sa poitrine. La caresse de ses doigts juste au-dessus de son cœur en fit accélérer follement les battements. Tous ses sens lui réclamaient de le toucher en retour.

Timidement, elle posa la main sur son visage et en explora les surfaces et les angles, s'étonnant du contraste entre la douceur de sa joue rasée et la rudesse de sa courte barbe. Tournant la tête, il embrassa sa paume, avant de repousser doucement Daphnée contre le mur de la galerie, pour s'emparer de sa bouche avec une avidité renouvelée.

De ses doigts glissés dans ses cheveux, elle lui donna un encouragement dont il n'avait pas besoin pour plaquer son corps contre le sien. Elle en savoura encore davantage la chaleur et la force quand il glissa une cuisse entre ses jambes.

Sans doute devenait-elle folle car, en proie à des pensées indécentes, licencieuses, elle n'aspirait plus qu'à relever ses jupes et à se donner à lui sur-le-champ.

« Ce qui était la raison évidente pour laquelle les rencontres sans chaperon étaient

prohibées », lui souffla une petite voix.

Mais Daphnée savait, au plus profond d'elle-même, qu'elle n'éprouverait jamais ce genre de sensations avec un autre homme.

Après avoir dévoré son cou de baisers, il releva la tête. Elle n'avait jamais rien vu de plus beau que son visage enflammé, ses yeux voilés de passion, ses lèvres humides et légèrement gonflées, ses cheveux en désordre. Mais, quand il croisa son regard fiévreux, il se contenta de secouer la tête. Ce beau parleur était réduit au silence.

Il n'avait pas besoin de parler, cependant, puisque Daphnée n'aurait su être plus d'accord avec lui. Quand elle passa sur sa poitrine des mains adoratrices, il la regarda fixement, puis prit de nouveau possession de sa bouche. L'avidité débridée de son baiser enflamma de nouveau les sens de Daphnée. Elle en exigeait davantage !

D'un mouvement sensuel, elle arqua son corps contre le sien. Mais, devant l'embrasement immédiat de son regard, elle s'immobilisa, consciente qu'elle jouait avec le feu.

— Bon sang, vous pourriez avoir un tel pouvoir sur moi..., chuchota-t-il avant de s'incliner de nouveau, le regard avide.

— Moi ? Comment... comme ça ? répliqua-t-elle en refermant ses bras autour de lui et en s'abandonnant à son baiser.

Quand elle entendit son soupir de plaisir étouffé, c'en fut presque trop. Son cœur battait la chamade, son corps brûlant de sensations inconnues exigeait une satisfaction dont elle n'avait que rarement entendu parler à voix basse...

Max, le diabolique marquis de Rotherstone, pouvait tout lui apprendre. Quel meilleur tuteur pouvait-elle espérer pour lui enseigner ces merveilleux plaisirs qu'une femme découvre dans les bras d'un homme ?

Soudain, il arracha ses lèvres aux siennes et regarda vers la porte, comme un animal aux aguets.

— On vient, dit-il dans un souffle.

— Quoi ? s'écria-t-elle, encore pantelante de désir.

— C'est Dodsley.

— Oh... !

Elle pivota d'un geste brusque pour s'éloigner de lui, tournant le dos à la porte de sorte que le majordome ne voie pas son visage écarlate, empreint de culpabilité. D'une main tremblante, elle remit de l'ordre dans sa toilette.

Max l'imita après avoir pris une profonde inspiration. Il s'éclaircit la gorge et, au moment où le vieux domestique surgissait, il avait recouvré son expression nonchalante habituelle. Daphnée, qui aurait tout donné pour se cacher, en resta abasourdie.

— Milord !

— Oui, qu'y a-t-il ? demanda-t-il, avec à peine une pointe d'irritation dans la voix.

— Milord, je vous prie de m'excuser. Vous avez des visiteurs...

— Des visiteurs ? Mais enfin, Dodsley !

— Je vous demande pardon, monsieur ! Je ne pouvais pas...

— Dites à ces importuns que je ne suis pas à la maison !

— La dame refuse de partir tant qu'elle ne vous a pas vu ! s'écria Dodsley au même moment.

— La dame ? murmura Daphnée, dont l'embarras céda la place à la surprise et à l'indignation.

Quelle erreur venait-elle de commettre ? N'était-il pas ce démon de marquis, membre éminent de L'Inferno Club ? D'ailleurs, elle venait juste d'avoir un avant-goût de ses talents libertins. Dieu seul savait combien de femmes un tel homme invitait chez lui chaque jour...

Elle s'éloigna de lui après lui avoir jeté un coup d'œil perçant.

À cet instant, on entendit l'écho de pas légers et rapides sur les marches de marbre. Quelques secondes plus tard, un petit garçon arriva en courant et se précipita vers le marquis.

— Oncle Max !

9.

— Bon sang ! marmonna-t-il.

— T'as dit un gros mot ! claironna le garçonnet en s'arrêtant net devant lui et en se tordant le cou pour le regarder.

Max se contenta de croiser les bras, un sourcil levé.

— J'essayais de vous dire que c'était lady Thurloe et les enfants, balbutia Dodsley, qui s'élança après le petit garçon quand celui-ci détala dans la galerie avec un cri de sauvage. Jeune maître, je vous en prie, faites attention aux statues !

Daphnée, éberluée, vit surgir une femme en robe bleue et chapeau élaboré.

— Eh bien, qui vois-je ? s'écria-t-elle. Mon indigne frère !

— Maman, qu'est-ce que ça veut dire « indigne » ? demanda la petite fille qu'elle tenait par la main, et qui paraissait aussi sage que le garçonnet était turbulent.

— « Indigne », Flora, ça se dit du genre d'homme qui rentre à Londres sans même se soucier de prévenir sa sœur alors qu'elle ne l'a pas vu depuis plus de trois ans !

— Non, Bea, objecta Max d'un air embarrassé, je suis sûr que ça n'en fait que deux.

Entre-temps, Dodsley s'était précipité vers l'une des amphores romaines et la soutenait,

l'air éperdu, pendant que le petit garçon tournait autour d'elle.

— « Indigne », continua la femme, la main posée sur la hanche, qualifie celui qui ordonne à son majordome de dire à sa famille qu'il n'est pas à la maison alors que, de toute évidence, il est là.

— Vous voulez dire qu'Oncle Max a dit un mensonge, maman ?

— Papa, il dit qu'il en raconte des tas !

— Ça suffit, Timothy. Viens ici. Immédiatement !

Un peu interloquée. Daphnée regarda la femme intercepter son fils par le poignet au moment où il passait comme une flèche.

— Quant à toi, mon frère, j'ai entendu dire que tu assistais au bal des Edgecombe. Comme il est curieux que je ne t'y aie pas vu... Oui, figure-toi, j'y étais ! lui lança-t-elle avec reproche en réponse à son regard contrit. Évidemment, je suis rentrée tôt. Mon Paul ne reste pas dehors après 11 heures du soir.

— Je suis arrivé tard, se défendit-il. Je t'aurais cherchée si je l'avais su ! ajouta-t-il avec une pointe de culpabilité.

— Si tu t'étais souvenu de mon existence, tu veux dire, sans doute ? Franchement, mon frère ! Si nous avions su que tu y serais, Paul et moi serions restés pour te saluer. Depuis combien de temps es-tu en ville ?

— Pas très longtemps, marmonna-t-il d'un air évasif.

— Eh bien, tu ne peux plus nous éviter, maintenant. Pendant qu'elle parlait, la petite fille avait lâché sa main pour aller regarder un tableau représentant des chevaux. Quand elle remarqua Daphnée, elle lui adressa un sourire timide, que celle-ci lui rendit, embarrassée au-delà de toute expression. Dire que ces enfants auraient pu les surprendre dans leurs ébats ! Elle aurait voulu mourir.

— Quoi qu'il en soit, continua sa mère, nous quittons Londres pour la campagne demain, et nous ne reviendrons pas avant le printemps. Le moins que tu pourrais faire, ce serait de t'intéresser à ton neveu et à ta nièce avant que nous partions. As-tu remarqué comme ils avaient grandi, Max ? Flora, éloigne-toi de cette... dame.

Son ton acerbe - et le fait qu'elle ignorait Daphnée depuis son arrivée - trahissait assez ce qu'elle avait conclu de sa présence chez son frère; Daphnée en fut mortifiée.

— Doucement, Bea, ce n'est pas ce que tu crois.

— Je n'en doute pas, répliqua-t-elle d'un ton sceptique.

Le visage de Max se durcit.

— Béatrice, permets-moi de te présenter Daphnée Starling, fille du vicomte Starling.

Il carra les épaules avant d'ajouter :

— Ma future femme.

Daphnée lui jeta un regard alarmé. À l'entendre, l'affaire était réglée. Lady Thurloe eut l'air tout aussi troublée.

— Max ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée. C'est vrai ? Ce n'est pas une de tes blagues ?

— Evidemment que ce n'est pas une blague, répliqua-t-il. Si ce n'était pas pour Daphnée, je ne serais jamais allé au bal des Edgecombe.

— Je suis abasourdie ! Tu vas te marier et tu ne me l'as pas dit ?

Oh, sapristi... Les choses empiraient de minute en minute. Daphnée savait qu'elle aurait dû ouvrir la bouche pour clarifier les choses. Mais, ayant à peu près recouvré ses esprits après la folie fiévreuse de leurs baisers, elle comprit que la justification la moins scandaleuse de sa présence ici, seule avec lord Rotherstone, était l'imminence de leurs noces.

Le seul problème, c'est qu'elle n'avait pas encore donné son accord...

Mais lady Thurloe ne lui laissa pas le temps de trouver une alternative plausible. Oubliant la négligence coupable de son frère, elle joignit les mains avec une joie manifeste.

— Oh, Max ! Mademoiselle Starling... Daphnée, c'est cela? Puis-je vous appeler Daphnée ? Mais il m'avait bien semblé vous reconnaître ! Enfin, connaissant mon frère, j'ai cru d'abord... peu importe ! Vous êtes évidemment la charmante fille de lord Starling, celle que tout le monde adore !

— Je... je ne sais pas si c'est vraiment le cas, lady Thurloe, balbutia Daphnée.

— Appelez-moi Béatrice. Oh, ma chère... sœur ! Laissez-moi vous embrasser ! dit-elle en joignant le geste à la parole. J'espère une chose, ajouta-t-elle en riant, c'est que vous le ferez beaucoup souffrir ! Promettez-moi !

— Je le promets, déclara Daphnée qui, par-dessus l'épaule de sa sœur, adressa à Max un regard peu amène.

Après s'être écartée d'elle, lady Thurloe les regarda tour à tour d'un air amusé.

— Ainsi vous étiez ici seuls... Tss, tss, c'est très vilain de votre part ! Mais ne craignez rien, je serai muette comme une tombe. Flora, Timothy, venez faire la connaissance de votre future tatie ! N'est-elle pas adorable ? Oh, c'est tellement excitant ! Mon cher frère, je suis tellement heureuse pour toi. Nous attendions depuis si longtemps que tu rentres et que tu t'installés enfin !

Pendant que lady Thurloe continuait de s'extasier, Max d'observer un silence stoïque et les enfants de la regarder avec méfiance, Daphnée se maudissait d'avoir accepté de mettre un pied dans cette maison.

Elle se trouvait, dans de beaux draps, à présent ! Un sentiment de panique commençait à l'étreindre. Certes, elle n'allait pas jusqu'à penser que Max avait planifié l'irruption de sa sœur... mais ne l'excluait pas totalement. N'était-ce pas ce même homme qui avait feint d'être ivre de manière très convaincante dans Bucket Lane ? Bien sûr, il l'avait fait pour lui venir en

aide, mais de telles ruses semblaient lui venir trop naturellement. Pouvait-on vraiment lui faire confiance ? Ou était-il prêt à user de tous les moyens pour obtenir ce qu'il voulait.- son esprit, sa fortune... son corps ?

Mais pourquoi ? Pourquoi elle ? Tout simplement, peut-être, pour l'ajouter à sa collection - parmi les peintures et les sculptures - et l'exhiber, rejoignant en cela Albert. Et, pire, pour engendrer d'autres Rotherstone dont les portraits rejoindraient ceux de leurs ancêtres.

L'espace d'un instant, Daphnée eut envie de le tuer.

Elle se sentait dupée, mais était trop polie et trop bien élevée pour le remettre en place. Pas devant sa sœur et les enfants. Et puis, si elle démentait leur prochain mariage, comment justifierait-elle sa scandaleuse visite ici ?

Elle était prise entre le marteau et l'enclume.

— Lady Thurloe, j'ai une faveur à vous demander, finit-elle par dire en s'efforçant de dissimuler sa détresse. Nous ne sommes pas encore... euh... vraiment prêts à annoncer nos fiançailles. Le marquis de Rotherstone n'a demandé ma main qu'hier.

— Le marquis de Rotherstone ? Ah, je comprends... Vous en êtes à faire plus ample connaissance. Je comprends tout à fait ! répéta-t-elle avec un immense sourire. Et comptez sur moi pour ne pas trahir votre secret... ne serait-ce que parce que mon frère n'est pas du genre à pardonner. Souvenez-vous-en, mademoiselle Starling.

Soulagée, Daphnée la remercia d'un signe de tête. Heureusement, lady Thurloe ne s'attarda pas plus longtemps.

— Je te raccompagne, proposa Max.

— Ce n'est pas nécessaire, mon cher frère. Reste ici avec ta fiancée. Dodsley se fera un plaisir de nous montrer la porte !

Le vieux majordome s'inclina, impassible, et la précéda dans la galerie.

Mais, au moment de sortir de la pièce, lady Thurloe se retourna :

— Max, dit-elle d'une voix hésitante, essaye de me tenir au courant de ce qui se passe dans ta vie, veux-tu ? Nos parents sont morts, mais tu es toujours mon frère. Tu es tout ce qu'il me reste.

Elle adressa ensuite à Daphnée un sourire chaleureux.

— Mademoiselle Starling, si je peux vous être de la moindre utilité dans la préparation du mariage, n'hésitez pas. Ce serait pour moi une grande joie de vous aider.

— C'est vraiment très gentil de votre part, répondit Daphnée, sincèrement touchée. Je ne manquerai pas de vous écrire.

— Dodsley peut vous donner l'adresse de notre propriété dans le Berkshire. Vous y serez tous deux les bienvenus. Et encore toutes mes félicitations !

— Au revoir ! crièrent les enfants en agitant la main.

— Au revoir et merci ! dit Daphnée à son tour.

Le maître de maison, cependant, restait immobile, les bras croisés, le visage sombre, inexplicablement distant. Quelle mouche le piquait donc ? se demanda Daphnée. Mais quand il posa sur elle un regard ténébreux, elle jugea préférable de ne pas l'interroger.

— Je voudrais partir, à présent, si cela ne vous ennuie pas, dit-elle avec circonspection. Il se fait tard et mon père va se demander où je suis.

— Bien sûr.

Ils redescendirent l'escalier dans un silence contraint. Le majordome rendit son chapeau et ses gants à Daphnée puis aida lord Rotherstone à enfiler son habit.

Dans la voiture, le silence se prolongea, pesant, jusqu'au moment où il finit par dire :

— Je suis tout à fait désolé de cette intrusion.

— Il n'y a pas de quoi, assura Daphnée avec un sourire nerveux. Votre sœur est une femme charmante.

— Oui, acquiesça-t-il, les yeux fixés entre les oreilles du cheval.

Perplexe, Daphnée observa son profil fermé. L'indifférence que lady Thurloe avait reprochée à son frère lui rappela les propos qu'il avait tenus sur leur père. Puis elle repensa à la maison familiale qu'il avait rasée et reconstruite, à ses voyages à l'étranger... et à l'avertissement énigmatique de lady Thurloe : « Mon frère n'est pas du genre à pardonner. »

— Vous gardez vos distances avec votre famille..., murmura-t-elle.

Silence.

— Vous ont-ils fait du tort ?

— Nous ne sommes pas proches. C'est tout.

La tension qui émanait de lui commençait à lui porter sur les nerfs. Si seulement il voulait bien lui dire ce qui n'allait pas ! Mais il était cadennassé comme une forteresse et elle était condamnée à rester à l'extérieur. C'était incompréhensible, et même injuste. Après tout ce qu'elle lui avait dit d'elle-même, et ce qu'il avait pu deviner - des choses intimes dont elle n'avait jamais parlé à personne comme, hier, la perte terrible de sa mère - elle trouvait anormal qu'il la rejette quand, à son tour, elle demandait des réponses.

Son ressentiment s'accroissait au fil du trajet. S'il voulait devenir son mari, pourquoi se comportait-il maintenant comme un parfait étranger ? Elle finit par ne plus y tenir.

— Je ne sais pas ce que vous pouvez avoir contre lady Thurloe. Elle a l'air très gentille.

— Oh, elle l'est, c'est sûr. Et son mari est encore plus vertueux !

C'est tout juste s'il ne cracha pas ces mots. Déconcertée par sa véhémence, Daphnée

reporta son regard sur la route et changea de sujet.

— Qu'allons-nous lui dire ? Elle croit que nous allons nous marier.

— C'est le cas, non ?

Daphnée secoua la tête en retenant à grand-peine une envie de le frapper.

— Je ne sais pas... Si c'est la manière dont vous traitez les gens qui tiennent à vous, ça n'augure rien de bon pour votre future femme.

— C'est différent.

— Vraiment ? Pourquoi les haïssez-vous autant ? Que vous ont-ils fait ?

— Je ne les hais pas, répliqua-t-il. Je m'en moque, c'est tout.

— Max, lui reprocha-t-elle doucement, vous ne mentez pas très bien.

Il tourna brusquement la tête, l'air interdit. Mais il ne répondit rien et reporta son regard sur la route.

— Je pourrais aussi bien me parler à moi-même, lança Daphnée. Pourquoi ne me dites-vous pas quel est le problème ?

— Parce qu'il n'y a pas de problème.

— Selon les apparences, vous vous êtes sauvé sur le continent pour échapper à votre famille. Constituait-ils une menace pire que la guerre qui faisait rage partout ?

Il lui jeta un regard impatient. Un regard d'avertissement, même, mais toujours sans répondre. Sa colère grandissait, elle le savait, mais elle n'avait pas l'intention de renoncer.

Plus son silence se prolongeait, plus sa colère à elle s'intensifiait.

Elle attendit encore quelques instants, puis banda ses forces pour une dernière tentative.

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé voir votre sœur en revenant à Londres ? Apprendre de la bouche d'étrangers que vous étiez chez les Edgecombe, ça a dû être douloureux et vexant pour...

— Accordez-moi une faveur, coupa-t-il sèchement. Ne me dites pas comment traiter ma sœur, et je ne vous dirai pas comment vous comporter avec votre belle-mère, d'accord ?

Son ton dur la fit tressaillir. Mais elle surprit une expression fugitive de douleur sous son masque rigide.

— Ses gamins hériteront de ma fortune. C'est tout ce qui compte pour eux, comme pour tout le monde.

— Ce n'est pas vrai. Il est manifeste que votre sœur vous aime !

— Vous êtes naïve, lança-t-il avec amertume.

— Au moins, je ne suis pas sans cœur, riposta-t-elle, piquée au vif.

Il prit une profonde inspiration. Puis il l'ignora durant le reste du trajet. Heureusement, ils étaient presque arrivés car les dernières minutes lui semblèrent durer une éternité. Enfin, il arrêta le cabriolet, descendit et le contourna.

Quand il lui présenta sa main, ce fut avec une expression indéchiffrable, très éloignée du charme persuasif qu'il avait déployé pour l'inciter à entrer chez lui.

Puisqu'il ne souhaitait pas se confier à elle, pourquoi insisterait-elle, après tout ? Elle regrettait simplement de s'être laissé séduire. Quelle folie que d'avoir risqué sa réputation pour un homme qui ne voulait qu'une poupée de porcelaine à poser sur une étagère, et pas une épouse vivante et douée de réflexion !

Dissimulant son regard furieux sous ses paupières baissées, elle accepta sa main pour descendre de la voiture. Sans dire un mot, il l'accompagna jusqu'à la porte. Dieu merci, aucun membre de sa famille n'était là pour manifester une satisfaction déplacée. Il était hors de question qu'elle épouse cet homme aussi froid et dur qu'un iceberg.

— Faut-il que cette journée soit gâchée ? finit-il par demander lorsqu'ils parvinrent devant la porte. Tout allait si bien...

Incapable de se retenir, Daphnée pivota brusquement face à lui.

— J'ai une question à vous poser !

— Encore une ? murmura-t-il avec ironie.

— Oui, et elle ne va pas vous plaire ! Mais j'apprécierais que vous y répondiez en toute honnêteté.

Comme il la regardait en silence, elle continua :

— Vous ne vous seriez pas arrangé, par hasard, pour que votre sœur fasse irruption quand nous étions ensemble ?

— Évidemment non, répondit-il avec irritation. Saprستي, vous n'avez donc aucune confiance en moi ?

— En vous, qui êtes prêt à manipuler toute la bonne société ? Bien sûr que non !

— Daphnée...

— Comment puis-je vous faire confiance si je ne vous connais pas, et comment puis-je vous connaître si vous refusez de me parler ?

Il baissa les yeux, manifestement à court de réponse.

— Vous êtes un homme difficile, lord Rotherstone.

— C'est un monde difficile, répliqua-t-il d'une voix glacée.

Il la rejetait tout aussi complètement qu'il avait rejeté sa sœur. Était-ce le genre de mariage qu'il lui offrait ? Elle partagerait sa vie et son lit avec un quasi-étranger ? Avec de l'argent comme substitut d'amour ?

— Très bien, conclut-elle en tournant les talons. Au revoir, lord Rotherstone.

— Daphnée... Attendez.

Comme il faisait mine de la retenir par le coude, elle se libéra d'un geste brusque.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Je suis désolé, finit-il par dire après avoir longuement scruté son visage.

— Est-ce que cette attitude hostile est censée vous rendre attachant ?

— Je vous en prie, ne soyez pas furieuse. Je vous ai dit que je n'étais pas parfait. Mais j'essaye de me corriger.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Mais si ! Voulez-vous que je vous le prouve ? Eh bien, en rentrant chez moi, je... je raserai ma barbiche !

Manifestement, à ses yeux, cela suffirait pour qu'elle retombe sous son charme. Et qu'il soit quitte de tout.

Mais Daphnée se contenta de lui jeter un regard glacial.

— Ne vous donnez pas cette peine, répliqua-t-elle, avant d'entrer dans la maison et de lui claquer la porte au nez.

10.

Cette nuit-là, Dresden Bloodwell arriva à Londres pour reprendre le poste de Rupert Tavistock.

Au cours du voyage, il avait étudié les renseignements fournis par Malcolm sur les différents contacts et projets de son prédécesseur. À présent, il avait hâte de reprendre les choses là où Tavistock les avait laissées. Mais, à la différence de celui-ci, Dresden n'était ni paresseux ni pusillanime. C'était même en raison de son efficacité que Malcolm lui avait confié une tâche particulière, qu'il avait omis volontairement de soumettre à l'approbation du Conseil.

Leur agent dans Carlton House, la résidence du prince régent, avait été identifié et supprimé par l'un des membres de l'Ordre, quelques mois auparavant. Dresden avait pour mission de lui trouver un remplaçant. Quelqu'un de nouveau, prêt à obéir par crainte, pour l'appât du gain ou les deux.

La tâche ne serait pas aisée, car il y avait peu d'hommes suffisamment bien nés pour être jugés dignes de faire partie des intimes du Régent.

En plus de la liste de tous les aristocrates éminents de Londres, Malcolm lui avait donné

le nom d'un homme de moindre rang susceptible de l'introduire dans la société. De là, Dresden observerait ses proies potentielles, et, une fois son choix fait, il trouverait le point faible et ferait pression pour s'attacher leur nouvelle recrue. Une entreprise qui le changerait agréablement des meurtres, trop répétitifs à son goût.

Il avait bien l'intention de montrer à Malcolm que sa confiance était bien placée, Bientôt, il y aurait des changements au Conseil.

Une fois retirée dans sa chambre, Daphnée s'assit devant sa coiffeuse et lentement, avec hésitation, se saisit de la boîte allongée que lord Rolherstone avait apportée la veille.

Jusqu'à présent, elle avait redouté de l'ouvrir. Mais, par politesse, elle devait se résoudre à prendre connaissance de son contenu.

S'approcher de l'énigmatique marquis, c'était comme se tenir devant une grotte profonde qui menait on ne sait où - un obscur labyrinthe souterrain. Alors que d'autres femmes auraient succombé à la tentation de l'explorer, Daphnée, pressentant le danger, avait eu le bon sens de se détourner et de fuir aussi vite que possible.

Et cependant...

Après avoir dénoué le ruban, elle souleva le couvercle de la petite boîte. Un mouchoir de soie noire dissimulait encore le cadeau à sa vue. Mais, quand elle l'eut déroulé, elle resta bouche bée devant l'extraordinaire collier de saphirs et de diamants qui jetait mille feux devant ses yeux incrédules.

— Oh, pour l'amour du ciel..., murmura-t-elle avec un petit rire nerveux. Pour qui me prend-il... La reine ?

Ce cadeau était destiné à l'impressionner. Et elle était sincèrement impressionnée. Mais il renforça ses soupçons sur les motifs véritables qu'avait eus le marquis de lui montrer sa maison, aujourd'hui. Il pensait la conquérir en exhibant sa puissance et sa fortune.

Croyait-il vraiment que c'était ce qui comptait dans la vie ?

À cette pensée désagréable en succéda une autre : était-il possible que son père eût arrangé cette union pour compenser ses pertes sur les marchés financiers ? Cependant, si la situation était aussi grave, il lui en aurait certainement parlé.

Il ne cessait d'ailleurs de répéter qu'il n'y avait aucun motif d'inquiétude. Après ce qui s'était passé cet après-midi, elle souhaitait désespérément pouvoir le croire. Car elle n'avait qu'un désir : se désengager de cette union qui commençait à ressembler à une malédiction.

C'était Jonathon qu'elle épouserait. Un jour...

Avec lui, son cœur n'était pas en danger. Quel soulagement de savoir qu'elle ne serait pas en proie à cette passion vertigineuse éprouvée dans les bras du marquis !

— Je suis désolée, lord Rotherstone, chuchota-t-elle. Je crains que vous ne soyez un peu trop bien pour moi.

Après avoir replié le mouchoir de soie autour du collier d'un luxe excessif, elle le replaça dans la boîte et renoua le ruban. Sa décision était prise ; elle ne voulait plus rien avoir à faire avec ce bijou ni avec ce démon de marquis.

Il avait proposé son aide pour l'orphelinat, et elle voulait croire qu'il possédait suffisamment d'honneur pour ne pas se venger d'elle en refusant de secourir les enfants. Dans le cas contraire, cela signifierait qu'il ne valait pas mieux qu'Albert, et elle serait heureuse d'avoir refusé d'épouser un autre mufle.

Peut-être méritait-elle sa réputation de coquette, finalement.

Le jour suivant, Warrington et Falconridge vinrent déjeuner chez Max après que tous trois eurent passé la matinée à la salle d'escrime. Si ses amis étaient d'excellente humeur, Max l'était nettement moins. Après le tour inattendu pris par la visite de Daphnée, il ne parvenait pas à surmonter sa contrariété.

Les vagues d'une colère trop longtemps contenue commençaient à troubler son calme habituel. Tandis que ses amis plaisantaient, simplement heureux d'avoir recouvré leur liberté, Max ne pouvait s'empêcher de ressasser le coût de leur implication dans l'Ordre.

C'étaient leurs familles, les responsables ; et sans doute était-ce la vraie raison pour laquelle il avait évité sa sœur depuis son retour à Londres.

Évidemment, Bea n'avait rien à voir avec la décision de leur père de le remettre à l'Ordre en échange d'une importante quantité d'or. Pourtant, chaque fois que Max regardait sa sœur, il ne pouvait s'empêcher de voir en elle une complice de ceux qui l'avaient vendu comme un esclave, sachant pertinemment qu'il pouvait être tué. Alors qu'il n'était qu'un enfant... un innocent.

Mais, depuis que Daphnée avait découvert son attitude impitoyable envers Bea, et qu'il avait vu sa froideur envers sa sœur à travers ses yeux, il prenait conscience de sa brutalité injustifiable.

Il avait été si absorbé par ses propres blessures qu'il n'avait prêté aucune attention aux sentiments de Bea.

En outre, voir sa petite sœur devenue adulte, mère de famille, lui rappelait de nouveau tout le temps qu'il avait perdu. Il savait que la guerre contre les Prométhéens devait être menée ; mais il comprenait aussi à quel point il avait été exploité, alors qu'il était trop jeune pour savoir dans quoi il s'engageait ; L'Ordre se situait peut-être du côté du bien, mais ses membres n'avaient pas hésité à tirer profit de l'indigence de sa famille.

Max ne savait que faire du ressentiment qu'il commençait à éprouver envers son vieux mentor, Virgil. Mais, son père étant mort, il n'avait personne d'autre à blâmer.

Il essaya d'écarter de son esprit cet enchevêtrement douloureux. Après tout, la guerre était terminée, et ce qui comptait à présent, c'était sa vie et son avenir avec Daphnée...

Sauf que les épines plantées dans sa chair par les épreuves commençaient d'ores et déjà à créer des problèmes entre eux. Max ne voyait que trop clairement la manière dont le secret

obligé envers l'Ordre les isolait, lui et ses amis, les empêchant de trouver leur place dans le monde.

C'est ainsi qu'il s'était senti incapable de dire à Daphnée qui il était vraiment.

Elle voulait des réponses, mais ses questions l'avaient curieusement désorienté. Après des années de mensonges, de couvertures, il ne savait plus quel Max était censé répondre. Le « Touriste » ? Le « démon de marquis » ? Ou l'homme qui se trouvait derrière ces déguisements, si solitaire, si isolé, même s'il répugnait à l'admettre ? Ce Max-là, Daphnée n'en voudrait pas. Personne n'en avait jamais voulu.

Jusqu'à cet instant, il n'avait pas pris conscience de la vraie raison pour laquelle il avait choisi Daphnée.

En plongeant son regard dans ses magnifiques yeux bleus, il avait perçu en elle une grande capacité d'amour ; et la tendresse de son cœur, déduite de tout ce qu'il avait appris sur elle, lui faisait espérer qu'un jour, son aspiration la plus secrète pourrait enfin être comblée. Ce qu'il croyait irréalisable jusqu'au jour où il l'avait rencontrée.

C'était trop effrayant. Il se rétracta en lui-même lorsqu'il comprit, à ce moment précis, ce qui le poussait vraiment : le besoin désespéré d'être aimé.

Mais, bon sang, s'il ne pouvait s'ouvrir à elle, comment pourrait-il un jour conquérir son cœur et son amour ?

— Au fait, dit soudain Jordan, est-ce que l'un de vous deux assistera au Bal de fin d'été donné la semaine prochaine ? A Richmond ?

— Et pourquoi pas ? dit Rohan. Histoire de mettre un peu de piment dans nos existences... Et peut-être que Max nous présentera à sa future femme ?

Comme tous les deux l'interrogeaient du regard, Max soupira. Certes, il souhaitait que ses amis fassent la connaissance de Daphnée. Mais, sapristi ! il s'agissait de ses acolytes de L'Inferno Club, et il était déjà sur un terrain mouvant avec elle.

Avant qu'il ait le temps de s'expliquer, Dodsley entra, chargé d'un petit plateau.

— Milord, un domestique de Mlle Starling vient juste d'apporter ce billet pour vous. On m'a demandé de vous le remettre en main propre.

Sur le plateau en argent, Max aperçut alors l'écrin qu'il avait offert à Daphnée. Son sang se glaça.

— Donnez-le-moi, ordonna-t-il à Dodsley, le cœur battant.

— N'est-ce pas charmant ? fit Rohan d'une voix traînante. Où puis-je me procurer une fille qui m'enverrait des cadeaux ?

— Je ne crois pas qu'elle le lui envoie, Wafrington, dit Jordan avec circonspection quand il remarqua la pâleur de Max. À mon avis, il s'agit plutôt de quelque chose que la jeune fille... renvoie.

— Oh..., fichtre, murmura Rohan alors que Max parcourait les quelques lignes du billet.

Cher lord Rotherstone,

Je vous remercie de nouveau pour l'honneur que vous m'avez fait en demandant ma main. Malheureusement, je suis obligée de refuser. Si vous interrogez votre cœur, vous conclurez comme moi que nous ne pouvons nous entendre. Nos valeurs sont trop différentes. Sachez, cependant, que je vous souhaite le plus de bonheur possible, et que j'espère que nous pouvons être amis.

Respectueusement,

Daphnée Starling

« Amis » ? C'était ce que l'on allait voir !

— Que l'on selle mon cheval ! ordonna-t-il à Dodsley.

— Est-ce qu'elle te rejette, toi aussi ? demanda carrément Rohan.

— Pas tant que je suis vivant, répliqua Max en se dirigeant vers la porte à grandes enjambées. Si vous voulez bien m'excuser, messieurs, j'ai une affaire à régler, apparemment.

— Bonne chance, Max, dit Jordan.

— Je n'ai pas besoin de chance, maugréa-t-il après avoir glissé le billet et le collier dans la poche de sa veste. Je sais comment la prendre, crois-moi.

Elle n'allait pas s'en sortir comme ça ! Max refusait d'être éconduit comme un vulgaire charmeur...

À sa fureur se mêlait une crainte déconcertante : si une femme au cœur aussi tendre que Daphnée Starling ne pouvait pas s'intéresser à lui, il était donc voué à rester seul ? Mais il ne le supporterait pas. Non, il ne serait pas proscrit. Pas après tout ce qu'il avait donné, tout ce qu'il avait sacrifié. Daphnée Starling était la récompense qu'il avait choisie, et il l'obtiendrait à n'importe quel prix.

Quelques instants plus tard, il se jetait sur le dos de son grand étalon noir et fonçait à bride abattue vers Starling House.

Pénélope avait emmené ses filles faire des courses, accompagnée de Wilhelmina. Après les avoir déposées en voiture, le vicomte Starling comptait se rendre au White's, où il attendrait en compagnie de ses amis qu'elles aient terminé leurs achats.

Quel plaisir d'être seule dans la maison, pour une fois, et de jouir du calme inaccoutumé qui y régnait !

Assise sur un des bancs de pierre du jardin, à l'arrière de la maison, Daphnée dessinait au fusain les oiseaux qui s'ébattaient dans une petite vasque.

Hormis leurs pépiements, on n'entendait rien d'autre que le bruissement des feuilles jaunissantes. Le silence convenait à l'humeur songeuse de Daphnée, même si elle tendait

l'oreille avec une certaine anxiété pour guetter le retour de William.

Compte tenu du prix élevé du collier de saphirs, elle lui avait demandé de le remettre personnellement entre les mains de Dodsley, le majordome de lord Rotherstone.

Le grand mystère, à présent, c'était la manière dont le marquis répondrait à son refus. À vrai dire, vu la manière déplaisante dont ils s'étaient quittés, Daphnée ne serait pas vraiment surprise qu'il se montre soulagé.

Il n'aurait sans doute pas de difficulté à trouver une femme qui ne lui reprocherait pas de se barricader derrière un mur de silence. Daphnée, elle, ne voulait pas passer le reste de sa vie à essayer de déchiffrer le sens de ses propos ou à subir ses humeurs versatiles.

Pourtant, une fois le collier renvoyé avec le billet, elle avait eu la curieuse impression de l'avoir abandonné. Il ne connaissait personne en ville, lui soufflait son cœur. Les gens ne le comprenaient pas... Les choses qu'on disait de lui étaient presque aussi injustes que les mensonges répandus par Albert sur elle.

Le marquis était si imprévisible que Daphnée n'avait pas encore averti son père de sa décision. Elle avait jugé prudent de s'assurer d'abord que tout était vraiment fini entre eux. Après tout, si elle en parlait avant que la rupture soit effective, elle risquait de voir son père et son « fiancé » s'unir de nouveau pour la contraindre à accepter cette alliance.

À cet instant, elle entendit le roulement de sabots d'un cheval entrant dans la cour.

William !

Aussitôt, son cœur se mit à battre la chamade. Elle jeta son carnet à dessin sur le banc, releva ses jupes et se précipita dans la maison, impatiente d'entendre les nouvelles que son valet de pied: rapportait de chez lord Rotherstone.

Ayant parcouru en courant le couloir principal, elle atteignit la porte d'entrée, l'ouvrit et se précipita sur le perron.

Un cri étouffé mourut alors sur ses lèvres. William n'était pas encore de retour.

C'était ce démon de marquis en personne qui venait d'arriver, monté sur un puissant cheval noir !

Une peur instinctive s'empara de Daphnée quand il posa sur elle ses yeux pâles emplis de fureur. Comme il se jetait à bas de la selle et s'avancait à grands pas, elle déglutit avec peine:

— Daphnée !

Avec un cri étranglé, elle s'élança dans la maison et se jeta contre la porte pour la refermer. Mais, déjà, il repoussait le panneau de sa main gantée de cuir noir tout en insinuant une botte poussiéreuse dans l'interstice.

— Ne faites pas ça ! Nous allons discuter. Laissez-moi entrer.

— Que faites-vous ? s'écria-t-elle en essayant de bloquer la porte. Allez-vous-en !

— Daphnée, vous ne pouvez pas me laisser dehors. Poussez-vous !

Quand il s'appuya davantage contre la porte, elle essaya de résister, mais ses mules en cheveau glissèrent sur le sol lisse.

—Allez au diable !

— Quel langage ! répliqua-t-il en franchissant le seuil.

Il lui parut immense et menaçant dans ses vêtements noirs.

Sous sa veste noire, il portait une ample chemise blanche, sans cravate. Il paraissait aussi échevelé et dangereux que lorsqu'elle l'avait vu la première fois, dans Bucket Lane... à un détail près.

Il avait rasé sa barbiche, comme il le lui avait promis. Elle en fut d'abord touchée. Puis elle prit conscience qu'il était tout simplement magnifique avec le visage glabre. Néanmoins, elle refusa d'admettre que la perfection de ses traits virils avait un quelconque effet sur elle.

Il jeta un coup d'œil autour d'eux, devinant sans doute qu'il n'y avait personne d'autre à la maison. Quand il reporta les yeux sur elle, ils brillaient d'une lueur féroce.

— Ce n'est pas une manière d'accueillir votre futur mari, mon cœur.

— Comment osez-vous ainsi forcer la porte ?

Avec un regard de défi, il s'avança, referma les bras autour d'elle et l'embrassa avec brutalité.

Le cœur de Daphnée battit la chamade quand, sous ce dur baiser, son corps réagit de la même manière que la veille, dans la galerie. En vérité, sa réaction fut même plus brûlante car sa barbiche ne l'irritait plus. Mais elle refusa de jouir du frottement sensuel de sa peau contre la sienne.

Quand il essaya de l'enlacer plus étroitement, elle fit appel à toute sa fureur pour trouver la force de le repousser.

— Lâchez-moi ! lui ordonna-t-elle, haletante. Vous n'êtes pas mon futur mari.

— Daphnée, vous êtes déjà à moi.

— Certainement pas ! Je n'appartiens à aucun homme... et vous ne devriez pas être là. Comme vous pouvez le constater, je suis seule, ajouta-t-elle en reculant d'un pas supplémentaire.

— Plus maintenant, murmura-t-il avec un regard qui la désarçonna.

Un tremblement lui parcourut le corps. Au prix d'un effort sur elle-même, elle secoua la tête.

— Vous êtes prié de sortir. Mon père sera très bientôt de retour, mentit-elle.

De crainte de succomber de nouveau, elle pivota avec un calme affecté et se dirigea vers le

salon. Ses jambes la portaient à peine.

Non sans appréhension, elle entendit derrière elle le claquement rythmé de ses bottes. Il la suivait comme un chasseur traque sa proie.

Parvenue au salon, elle lui fit face, les bras croisés sur la poitrine. Dieu merci, il jugea bon de respecter une distance un peu plus décente entre eux. Ou alors, pressentait-il qu'elle ne souhaitait pas vraiment qu'il s'en aille ?

Sans la quitter du regard, il plongea sa main dans sa poche.

— Pourquoi me l'avez-vous renvoyé ? demanda-t-il d'un ton accusateur en exhibant le collier de saphirs.

— Je ne voyais aucune raison de l'accepter. Vous le renvoyer était évidemment la chose convenable à faire.

— Convenable ? répéta-t-il, un pli moqueur sur la lèvre. Ai-je l'air d'un homme avec lequel vous pouvez jouer, ma chère demoiselle Starling ?

— D'abord, ce n'est pas un jeu, répliqua-t-elle. Et s'il y a quelqu'un qui joue, ici, c'est vous.

— Certainement pas ! Je ne le reprendrai pas. Il est à vous. Peu m'importe ce que vous en faites.

Il jeta le collier sur un guéridon comme s'il s'agissait d'un vulgaire colifichet.

— Comment avez-vous osé m'envoyer ce... cette fin de non-recevoir sans aucune explication ? Franchement, mademoiselle Starling, à qui croyez-vous avoir affaire ?

— Je me suis expliquée dans le billet, répondit-elle en s'efforçant de paraître aussi calme que possible. Je crois vous avoir écrit noir sur blanc que nous ne pouvions nous entendre.

— Pourquoi ?

— Parce que nous sommes trop différents.

— En quoi ? Défendez votre point de vue. Prouvez-moi que vous n'êtes pas aussi inconstante et vaine que le prétend Carew !

Elle, tressaillit, reconnaissant ces accusations.

— Nos valeurs sont différentes, milord, comme je vous l'ai dit dans mon billet.

—. De quelle manière ?

— De quelle manière ? railla-t-elle. Vous fréquentez des bordels, vos amis sont des libertins, vous traitez les membres de votre famille comme des étrangers ! Vu comme vous vous conduisez avec votre propre sœur, je suis certaine qu'il ne s'écoulerait guère de temps avant que je subisse la même indifférence de votre part.

— Vous ne savez pas de quoi il retourne.

— Justement, j'ai posé des questions et vous n'avez pas daigné me répondre ! Vous

demandez ma main, mais vous ne voulez même pas que je vous connaisse. Que voulez-vous que je fasse d'un homme qui prétend apprécier mon cœur mais refuse de partager le sien avec moi ?

Enhardie par le regard attentif - quoique furieux -qu'il attachait sur elle, elle poursuivit :

— Vous pouvez peut-être vous contenter d'une union fondée sur des avantages, mais pas moi. J'aspire à plus que cela, et je ne parle pas de rang ou de richesse. Je vous demande de m'excuser de n'être pas éblouie par votre fortune et votre puissance.

— Je vous veux d'autant plus que vous n'êtes pas éblouie, répliqua-t-il en avançant d'un pas, le regard de plus en plus intense. Allons, Daphnée... Que faut-il pour vous obtenir ?

— Un plus gros collier, une plus grande maison, est-ce votre mesure de toute chose ? Eh bien, je trouve cela triste... Ou alors, poursuivit-elle d'une voix que la colère rendait de plus en plus aiguë, est-ce simplement la manière dont vous me considérez ? A vos yeux, nous sommes ici dans un autre bordel ? Pour votre information, lord Rotherstone, je ne suis pas à vendre... quoi qu'ait pu dire mon père. Et si jamais vous envisagez de conspirer avec lui pour m'imposer ce mariage, sachez que j'ai appris de Pénélope comment rendre la vie infernale à son conjoint.

Il l'observa un long moment avant de dire enfin :

— Tiens, tiens, tiens... On dirait que je suis tombé sur une petite furie. Une demoiselle parfaite sous tous rapports, vraiment ? Je savais bien qu'il ne fallait pas se fier aux apparences.

— Partez, s'il vous plaît. Vous avez ma réponse.

— Non.

— Non ? Voulez-vous m'obliger à appeler la police ?

— Pourquoi feriez-vous cela ? murmura-t-il. Avez-vous si peur de moi ?

Daphnée releva le menton, les yeux plissés.

— Bien sûr que non.

— Je le sais très bien. C'est une autre des raisons pour lesquelles je vous veux, Daphnée.

— Arrêtez de dire ça !

— C'est la vérité.

— Pourquoi avoir jeté votre dévolu sur moi ? s'écria-t-elle. Ce n'est pas vraiment une femme que vous voulez, mais un autre objet d'art pour votre collection ! Alors, continuez de chercher, je vous en prie ! Il y a beaucoup de filles qui sont plus jolies que moi.

— Je me moque de leur physique autant que vous de mes richesses. C'est vous que je veux, ajouta-t-il d'un ton encore plus catégorique, en se rapprochant encore.

— Pour quoi faire ? Ah oui, bien sûr, pour jouer le rôle de poulinière ! Mais si vous êtes si désireux de réhabiliter le nom de votre famille, vous seriez bien inspiré de trouver une épouse qui n'a pas déjà fait l'objet de rumeurs.

— Je n'accorde plus aucune importance à tout cela. Je vous veux, Daphnée, c'est tout.

— Mais pourquoi ?

Elle voulait le lui entendre dire. Elle voulait qu'il prononce les mots : « Parce que je vous aime. » Si c'était la vérité.

— Parce que c'est comme ça, marmonna-t-il.

— Hier, j'ai eu un aperçu de la manière dont vous repoussez les gens. Cela ne m'a pas plu.

— Et moi, j'ai également eu un aperçu de quelque chose, hier. Quelque chose dont je veux davantage.

— Vous voulez, vous voulez ! s'exclama-t-elle en s'écartant quand il tendit la main vers elle. Il n'y a que cela qui compte pour vous ?

Ne voyant pas comment en finir avec lui, elle se résolut à recourir à son arme secrète.

— Je suis désolée, Max. Mon père aurait dû vous le dire... J'éprouve des sentiments pour un autre.

Elle espéra que son visage était convaincant. Après tout, c'était la vérité, même si cela sonnait tout d'un coup comme un mensonge.

— Quelqu'un qui m'est très cher, poursuivit-elle, que j'aime et qui m'aime en retour. Je ne peux pas vous épouser car mon cœur appartient à un autre.

Il l'observa pendant une seconde puis se mit à rire doucement.

— Vous êtes vraiment drôle,

— Com... comment ?

— Je crois comprendre que vous faites allusion au jeune Jonathon White ?

— Vous le connaissez ? balbutia-t-elle, les yeux écarquillés.

Aussitôt après, elle se demanda si elle ne venait pas de commettre une terrible erreur.

— Vous n'allez pas le blesser, au moins ? Promettez-moi de ne pas le toucher ! insista-t-elle quand il ne répondit pas.

Il lui adressa alors un regard courroucé.

— Vous croyez aussi, probablement, que je noie des chiots à mes heures perdues... Daphnée, vous n'aimez pas ce White.

— Je viens de vous dire le contraire ! Je l'aime... beaucoup.

— Comme un frère, oui. Comme un ami. Je peux m'en accommoder.

— Et... comme un homme.

— Non, répliqua-t-il avec un sourire entendu.

— Qu'en savez-vous ? répliqua-t-elle avec nervosité. Rien ! Pourquoi ne me croyez-vous pas ?

— J'ai juste une question, murmura-t-il en plongeant son regard dans le sien. Le désirez-vous comme vous me désirez ?

Elle frémit quand il posa sa main sur son épaule.

— Je finis toujours par obtenir ce que je veux, mon cœur, continua-t-il.

— Ne faites pas ça. S'il vous plaît, Max. Non, vous ne devez pas...

— Si, dit-il dans un souffle, en suivant du bout des doigts la ligne de son cou.

Il vint se placer derrière elle, posa ses mains sur sa taille et l'embrassa dans la nuque.

— J'ai un autre cadeau pour vous, Daphnée. Puisque vous ne voulez pas du collier...

Elle frémit, désespérant de trouver la force de lui résister.

— Je me dois... de protester avec la plus...

— Ne vous gênez pas, chuchota-t-il sans cesser de l'embrasser.

Elle posa ses mains sur les siennes, mais sa capacité à le repousser faiblissait de seconde en seconde. Quand il effleura de ses lèvres le lobe de son oreille, elle fut submergée par l'envie de l'embrasser. Tournant la tête, elle lui offrit sa bouche, et il s'empara de ses lèvres aussitôt. Un gémissement lui échappa lorsqu'elle sentit son visage à présent rasé caresser le sien. Sans l'irritation causée par la barbiche, il lui était plus facile de l'embrasser avec toute la passion qui bouillonnait en elle. D'une main tremblante, elle caressa la peau lisse et chaude de sa joue.

Lentement, il la fit pivoter face à lui. Malgré ses résolutions, Daphnée s'abandonna totalement à ses baisers. Mais il finit par y mettre fin et, les yeux fixés dans les siens, il se mit à genoux devant elle.

Silencieuse, comme engourdie, elle le regarda porter ses mains à ses lèvres et les embrasser tour à tour tendrement, d'abord les paumes, puis chaque doigt, puis ses poignets. Il pressa ensuite ses lèvres sur son ventre à travers sa robe, avec une telle ferveur qu'elle sentit la chaleur de son haleine à travers les minces épaisseurs de ses jupes et jupon.

Le cœur de Daphnée se mit à battre à coups redoublés. Que faisait-il ?

Elle posa ses mains sur ses larges épaules quand, toujours à travers le tissu, il caressa ses jambes, jusqu'aux chevilles. Une onde de désir la traversa quand il commença à remonter sous ses jupes, et elle déglutit avec difficulté. Elle aurait été incapable de prononcer un mot de protestation même si elle l'avait voulu.

Elle sentit le moment précis où ses mains s'aventurèrent au-dessus de ses jarretelles, sur la peau nue.

— Que... que faites-vous ? réussit-elle enfin à murmurer quand il commença à relever ses jupes.

— Je veux vous faire plaisir, répondit-il avant d'incliner la tête pour embrasser sa cuisse. Laissez-moi vous adorer.

Il la repoussa juste suffisamment pour que son dos prenne appui sur le solide secrétaire derrière elle.

Toute pensée qui n'était pas cette pièce, cet instant, cet homme, s'envola. Un plaisir interdit se transforma en indicible félicité quand il embrassa ses cuisses avec le même soin scrupuleux qu'il avait embrassé sa nuque et ses mains. Elle le regardait avec avidité, totalement offerte, et ne résista aucunement quand il écarta ses jambes pour poser sa bouche ouverte sur son sexe.

La caresse de sa langue qui taquinait le sensible petit bouton lui arracha un gémissement sourd. Il insinua un doigt en elle tout en approfondissant son baiser, se gorgeant avec un soupir de plaisir de la rosée qui trahissait le désir de Daphnée.

Elle comprit que, tout aussi excité qu'elle, il s'absorbait totalement dans cette offrande que, submergée par l'intensité de sa passion, elle ne pouvait que recevoir.

À cet instant, elle était son instrument. Son corps et, plus alarmant, son âme lui appartenaient. Il aurait pu les prendre - ce qu'en homme averti, il savait sûrement.

Mais il se contenta d'user de sa bouche et de ses mains pour la séduire, jusqu'au moment où la tension au plus profond d'elle-même devint si délicieusement insupportable que, brusquement, elle déferla en vagues de plaisir. Le dos arqué, Daphnée s'offrit à sa bouche avide tandis qu'un cri inarticulé s'échappait de ses lèvres. Il but à son corps avec fièvre, gémissant contre sa chair alors que les derniers spasmes incontrôlables de la jouissance la secouaient encore.

Quand, chancelante, elle renversa sa tête sur le secrétaire, les yeux fermés, elle sentit qu'il déposait un baiser humide sur son genou.

Son cœur continuait de battre la chamade, mais elle finit par trouver la force de rouvrir les

yeux, et elle le regarda comme une femme enivrée par un vin secret que lui seul pouvait offrir.

Après avoir rabattu délicatement ses jupes, il se releva. Une lueur de satisfaction brillait dans ses yeux et il lui adressa un sourire discret. Puis il s'inclina pour déposer un baiser sur son front.

— Vous êtes un régal pour tous les sens, Daphnée.

— Oh, Max...

— Je vous verrai au Bal de fin d'été. Vous me devez une danse et j'ai bien l'intention de vous la réclamer !

Il posa doucement son index sur ses lèvres avant même qu'elle ait pu protester.

— Je ne veux plus entendre de sottises, chuchota-t-il tout en jouant avec une boucle de ses cheveux. Votre place est à mon côté. Je vous veux, et je ne tolérerai pas d'être rejeté.

Il sortit après lui avoir écrasé les lèvres sous un dernier baiser brûlant, la laissant haletante, et encore plus éperdue qu'auparavant.

Elle ferma les yeux pendant un long moment pour essayer de se reprendre. Quand elle releva les paupières, son regard tomba sur le collier étincelant. Elle éprouva un choc à le voir là. Il semblait lui reprocher silencieusement sa faiblesse face à Max.

Aussitôt, sa langueur satisfaite céda le pas à une colère froide.

Elle l'avait accusé de la traiter comme une fille vénale que l'on pouvait acheter. À présent qu'il lui avait fait cette chose inimaginable, indécente, elle avait l'impression d'être vraiment dépravée.

Elle avait mal agi, certes. Mais jusqu'où cet homme n'irait-il pas pour obtenir ce qu'il voulait ?

D'abord, il avait essayé de la tenter par la perspective de partager sa fortune ; et, comme cela avait échoué, il avait recouru à une arme encore plus puissante : le plaisir sexuel.

Malheureusement, à présent qu'elle avait goûté à cette douceur interdite - si grisante fût-elle -, Daphnée prenait conscience que c'était une chose complètement différente de celle à laquelle elle aspirait vraiment : l'intimité du cœur.

Sans un lien véritable entre eux, cette relation physique laissait un goût désagréable. Il était manifeste qu'avec son expérience, Max pouvait la mener au septième ciel ; mais, pas plus que ses richesses, cela ne remplaçait l'amour.

Il n'avait agi ainsi que pour essayer de la dominer, une fois de plus.

En proie à une colère grandissante, contre lui autant que contre elle-même, Daphnée empoigna le collier et alla se pencher par la fenêtre. Mais il était déjà parti, lui laissant à dessein le bijou. En guise de paiement ?

Ainsi, il refusait de le reprendre. Sans doute pensait-il qu'il avait gagné.

Elle décida alors de ce qu'elle allait faire de ce collier. Et de la manière dont elle allait mettre un terme à cette histoire.

Il voulait jouer au plus fort ? Très bien. Il allait la détester, après la répudiation publique qu'elle comptait lui infliger au Bal de fin d'été. Mais il comprendrait peut-être, enfin, qu'elle ne plaisantait pas.

Cette fois, ce démon de marquis avait lui-même scellé son sort.

11.

Dans quelques jours, l'automne succéderait à l'été.

Par les portes-fenêtres grandes ouvertes sur la terrasse, des bribes de musique s'échappaient vers les jardins égayés de lanternes colorées ; les innombrables invités du bal de Fin d'Été déambulaient entre les massifs, ou se restauraient, assis sous l'élégant pavillon de toile dressé à cet effet.

La soirée s'annonçait mémorable, et Daphnée avait entendu dire que le Régent en personne y ferait peut-être une apparition. Mais ses pensées ne cessaient de revenir vers un invité particulier, qui n'était pas encore arrivé.

Elle s'attendait à voir paraître lord Rotherstone à tout moment, et la perspective de la tâche qui l'attendait ce soir la rendait nerveuse. Affronter Albert Carew, quelques semaines auparavant, avait été beaucoup moins intimidant.

Max l'avait quittée l'autre jour avec l'impression probable que les choses étaient résolues entre eux. Mais il n'allait pas tarder à découvrir à quel point il se trompait.

Après l'épisode libertin dans le salon, Daphnée avait pris conscience du contrôle qu'il commençait à exercer sur elle, et elle avait hâte de s'en libérer pendant qu'il en était encore temps.

Sa haute taille, sa force, la finesse de son intelligence, sa fortune et son titre, sa capacité à user de son charme pour manipuler son père et, plus que tout, son habileté à étouffer ses protestations en lui prodiguant du plaisir, tout cela faisait de l'autoritaire marquis un adversaire éminemment redoutable.

« Mon frère n'est pas du genre à pardonner facilement », avait déclaré lady Thurloe. Daphnée comptait sur ce trait pour s'aliéner Max une bonne fois pour toutes. Quand elle repousserait avec dédain son inévitable invitation à danser, peut-être comprendrait-il enfin, et la laisserait-il tranquille.

Elle ne voulait pas le blesser. Mais simplement lui indiquer que, par sagesse, il devait renoncer à elle et chercher une femme qui serait heureuse de l'épouser pour son or et pour son titre.

Daphnée voulait davantage - en fait, c'était lui, c'était sa personne, qu'elle voulait - mais il

refusait de l'entendre. Et, vu l'acuité de son esprit, il était évident qu'il faisait mine de ne pas comprendre.

Malheureusement, leur promenade dans Hyde Park avait suscité une nouvelle vague de bavardages dont la réputation de Daphnée se serait bien passée.

Alors qu'elle allait chercher deux verres de vin, pour Carissa et pour elle-même, elle ne put ignorer les regards insistants, toutefois dénués d'hostilité, qu'elle s'attirait. Mais elle se contenta de relever le menton sans cesser de sourire avec affabilité.

Dieu merci, les commères ne savaient rien de l'épisode dans le salon ni des baisers échangés chez lui ! Daphnée n'en avait même pas parlé à Carissa, qui était au courant de la promenade en voiture, rien de plus. Que deviendrait-elle si l'histoire venait à se répandre ? Il était horrible de penser que, s'il le souhaitait, lord Rotherstone pouvait brandir cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

Si seulement elle pouvait oublier ce penchant licencieux qu'il avait découvert en elle ! C'était d'une inconvenance totale, mais que pouvait-elle y faire ? Cet homme avait le don de lui faire perdre tout sens moral. Hélas, le mal était fait. Daphnée ne pouvait que s'en remettre au sens de l'honneur de lord Rotherstone, et espérer qu'il fût capable de garder un secret.

Munie de ses deux verres de vin, elle retourna à l'endroit où, Carissa et elle, étaient convenues de se retrouver - Carissa s'étant chargée d'aller chercher une assiette de friandises qu'elles partageraient.

Jonathon n'était pas encore arrivé, ce qui était tout aussi bien. Daphnée avait décidé de garder ses distances avec lui durant la soirée pour le protéger de l'ire éventuelle du marquis.

Elle s'attendait à tout instant à apercevoir le visage de ce dernier dans la foule. Malheureusement, ce fut Albert Carew qui croisa son chemin.

— J'ai entendu dire qu'on vous avait vue en promenade avec Rotherstone, la semaine dernière, lança-t-il d'une voix pleine de sarcasme.

— Et alors ?

— Oh, rien, répondit-il en haussant les épaules d'un air supérieur. Chacun ses goûts !

Il lui adressa un petit sourire froid, méprisant, puis se détourna. Daphnée serra les dents, avant d'apercevoir Carissa qui se faufilait, petite et légère, entre les invités. Avec ses boucles auburn et sa fluide robe vert d'eau, elle ressemblait à un elfe gracieux. Mais son teint de porcelaine parut à Daphnée plus pâle que d'habitude.

— Te voilà ! s'écria-t-elle en la rejoignant.

— Que se passe-t-il ? Tu n'as pas l'air bien...

— Sapristi, murmura Carissa, tu ferais bien de m'en donner un tout de suite...

Daphnée lui tendit aussitôt un verre de vin.

— Où sont nos friandises ?

— Oublie-les pour le moment. J'ai une mauvaise nouvelle, déclara Carissa après avoir bu une grande gorgée. Si tu savais, Daphnée... J'étais au buffet, là-bas, quand j'ai reçu le choc de ma vie !

— Mais encore ?

— Je ne sais même pas comment te dire ce que je viens d'entendre... sur toi, précisa-t-elle avec une grimace.

— Moi ?

Daphnée se figea sur place, consciente que le sang se retirait de son visage. Seigneur, si Max s'était vanté des libertés qu'elle lui avait laissé prendre... Mais non, il n'aurait pas fait une chose pareille ! Son bref vertige se dissipa, mais un nœud se forma au creux de son estomac.

Après avoir dégluti avec peine, elle se prépara au pire.

— Alors ?

Son amie la regarda d'un air soupçonneux.

— Je ne sais pas ce qu'il en est vraiment, mais j'ai surpris ta belle-mère en train de faire une confidence très choquante à plusieurs dames.

Sa belle-mère ? Comparé à ce que Daphnée avait redouté, c'était presque un soulagement.

— Que disait-elle ?

Que des fiançailles allaient bientôt être annoncées entre toi et le marquis de Rotherstone !

— Quoi ? s'écria Daphnée d'une voix étranglée.

— Je suis certaine que c'est ce que j'ai entendu !

— Oh, nooon ! Sapristi, je n'arrive pas à y croire... Elle a recommencé, comme avec Albert ?

— Dis-moi qu'elle souffre d'hallucinations, lui intima Carissa. Il n'y a pas une once de vérité là-dedans, bien sûr ?

— Carissa, articula Daphnée avec difficulté, il y a quelque chose que tu dois savoir. En vérité... il m'a demandée en mariage.

Son amie en resta bouche bée.

— Il a parlé à mon père, et celui-ci a accepté. Mais pas moi !

— Je ne peux pas le croire ! s'écria Carissa, les yeux ronds. Ce démon de marquis t'a demandée en mariage ?

— Oui. Enfin, si l'on veut. Parce que pour lui, « demander », c'est plutôt « ordonner ». Mais peu importe ce qu'il pense ou ce qu'il dit, je continue de refuser !

Carissa fronça les sourcils, perplexe.

— Mais alors... pourquoi es-tu sortie en voiture avec lui?

— Parce qu'il a usé de son charme ! répliqua Daphnée avec emportement; Tu ne peux pas comprendre à quel point il est pervers et irrésistible ! Je sais maintenant d'où lui vient son surnom. Il peut te faire n'importe quoi... Il m'a complètement embrouillée. Il a réussi à me convaincre de lui laisser une chance, de ne pas me montrer injuste. Alors, j'ai accepté d'aller me promener avec lui. Mais il est si beau, Carissa... Vraiment. Si seulement il l'était moins !

— Tu n'as pas... bien sûr ? suggéra Carissa, qui ouvrait de grands yeux.

— Hmm ? marmonna innocemment Daphnée.

— Tu l'as laissé t'embrasser ? Un gémissement lui échappa.

— Je n'ai pas pu m'en empêcher. C'est un démon, je t'assure !

— Comment c'était ? demanda Carissa avec avidité.

— Après notre promenade, j'ai refusé sa demande.

— Comment a-t-il réagi ?

— Il ne m'a absolument pas écoutée ! Je lui ai dit non, mais... il peut se montrer très persuasif.

Daphnée leva les yeux au ciel et secoua la tête avant d'ajouter :

— Tu n'imagines pas à quel point.

Quand, tirant ses propres conclusions, son amie ouvrit la bouche sans qu'aucun son n'en sorte, Daphnée lui saisit le bras.

— Tu ne le diras à personne, n'est-ce pas ?

— Non, bien sûr que non.

— Merci. Peu importe ce qu'il dit, de toute façon, ma décision est prise. Je vais lui répéter ce soir que ma réponse est un non définitif. Maintenant que ma belle-mère a recommencé à faire des siennes, cela s'impose.

— Oui, tu as intérêt à agir vite, renchérit Carissa. Tu sais à quelle vitesse des nouvelles aussi savoureuses se répandent dans le monde. Malheureusement, quand tu rejetteras sa demande, ce sera la répétition d'un chapitre récent de ton existence.

— Je sais. Franchement, pourquoi fallait-il que Pénélope en parle ? fulmina Daphnée. Je suis convaincue que ça fait des jours qu'elle en mourait d'envie.

— C'est vrai qu'à cause d'elle, ça va être encore pire pour toi, dit Carissa d'un ton compatissant.

— Elle ferait n'importe quoi pour me jeter hors de la maison,

Il lui fallait changer légèrement ses plans. Rembarrer Max directement sur la piste de danse serait beaucoup trop scandaleux et blessant. Elle n'avait jamais eu l'intention de le

rendre ridicule devant tout le monde, d'autant que sa position dans la société était déjà délicate.

— Viens, dit-elle à Carissa.

— Que vas-tu faire ?

— Il faut que je parle au marquis avant quiconque: Tu veux bien venir avec moi ? Pour m'apporter ton soutien ?

— Tu sais très bien que je ne te laisserais jamais tomber.

— Allons jusqu'à l'entrée. Il faut que je l'intercepte au moment où il arrive.

— Je suis surprise de t'entendre dire qu'il viendra ce soir, fit remarquer Carissa alors qu'elles passaient devant un groupe de jeunes gens.

Ils s'écartèrent de chaque côté en saluant et en essayant de les attirer dans la conversation.

Daphnée savait qu'elle les avait déjà rencontrés, mais ne se souvenait d'aucun nom. D'ailleurs; elle s'en moquait. Jamais un autre homme ne lui avait fait aussi forte impression que lord Rotherstone.

— Si tu y réfléchis bien, continua Carissa, il ne s'est pas mêlé à la société pendant des années. Et maintenant, il est partout... apparemment dans l'espoir de te voir !

Elle lui prit le bras avec un petit rire.

— Oh, Daphnée, ça doit être excitant pour toi ! Avoue ! J'imagine que tu es très fière d'avoir une telle influence sur un débauché notoire.

— Non, je t'assure, protesta Daphnée en rougissant et en essayant de ne pas sourire. Je n'ai aucune influence sur lui. Malheureusement, son crâne est en pierre. Crois-moi, j'ai même échoué à lui faire accepter mon refus.

— Il croit peut-être que tu cherches à te rendre inaccessible ?

— Eh bien, s'il y a une chance pour qu'il m'ait mal comprise, je vais faire un effort supplémentaire pour le détromper. Ça ne va pas lui plaire, et nous risquons de passer un moment désagréable.

Carissa partit d'un petit rire espiègle.

— Apparemment, il te veut à tout prix ! Allez, tu peux me le dire... N'es-tu pas un tout petit peu tentée d'accepter ?

Daphnée s'arrêta pour la foudroyer du regard.

— Moi, je le serais, prétendit Carissa avec un sourire. Les marquis ne poussent pas sur les arbres, tu sais. Et tu as admis toi-même qu'il était beau.

— Tu ne comprends, pas. D'abord, il est aussi tyrannique qu'un potentat oriental ; ensuite,

tout cela n'est qu'un jeu pour lui. Il est comme un... comme un chien de chasse qui refuse de lâcher ce qu'il considère comme son os. Or il se trouve que je ne suis pas un os. Pas plus qu'un trophée. Je suis un être humain.

— Amen !

— Malheureusement, tout comme Albert, lord Rotherstone refuse de comprendre ça. À l'opposé d'Albert, toutefois, il semble prêt à aller beaucoup plus loin pour obtenir ce qu'il désire. Mais c'en sera fini ce soir, conclut-elle avec morosité. Pénélope a dépassé la limite du tolérable.

— Que vas-tu faire ?

— Dès qu'il sera ici, je lui dirai que, si quelqu'un ose l'interroger sur la véracité des affirmations de Pénélope, il doit nier et affirmer qu'il s'agit juste d'une rumeur ridicule.

Et tu crois qu'il acceptera ?

— Mieux vaut pour lui, ne serait-ce que pour sa fierté ! Sinon, je crains que le grand lord Rotherstone ne finisse aussi embarrassé que l'horrible Albert.

— Tu es une femme admirablement disciplinée, murmura Carissa en l'observant intensément. Je ne serais pas capable d'agir ainsi.

— Sapristi, ce n'est pas trop tôt ! chuchota Daphnée en s'arrêtant sur le seuil de la salle de bal. Regarde ! Ils sont là.

Carissa pâlit.

— Bigre, ils sont impressionnants.

Ce démon de marquis n'était apparemment pas venu sans renfort. Il était flanqué de deux de ses amis - à n'en pas douter, Belzébuth et Méphistophélès, princes des ténèbres comme lui.

Lorsque le majordome les eut annoncés, les trois hommes s'arrêtèrent un instant pour parcourir la salle des yeux, avant de s'avancer lentement, comme s'ils savaient pertinemment qu'ils s'aventureraient sur un territoire plus ou moins ennemi.

— Oh ! regarde-les, murmura Carissa avec une crainte mêlée de fascination.

Toutes les femmes gardaient les yeux rivés sur eux.

Le duc de Warrington, immense, portait une éclatante redingote prune sur un pantalon noir. Ses longs cheveux étaient rassemblés en catogan, et une épingle ornée d'une perle noire était piquée dans sa cravate. Une cicatrice en forme d'étoile marquait une de ses arcades sourcilières.

Les yeux vifs, les cheveux blonds coupés court, l'élégant lord Falconridge était vêtu, lui, d'une queue-de-pie vert foncé et d'un pantalon ivoire.

Entre les deux marchait, avec son assurance coutumière, lord Rotherstone, dans un habit

impeccablement coupé, aussi sombre que sa chevelure.

Alors qu'un bourdonnement d'excitation accueillait l'arrivée du trio scandaleux, les deux jeunes filles commencèrent à s'avancer bravement. Mais, quand Max l'aperçut, Daphnée déglutit avec peine. Elle avait l'impression que l'étincelle brillant dans ses yeux pâles trahissait la connaissance intime qu'il avait de son corps.

Un tremblement fiévreux la parcourut quand il lui adressa un dangereux demi-sourire.

— Je crains que nous ne fassions pas le poids, murmura Carissa en s'accrochant à son bras.

— Nous ne nous laisserons pas impressionner.

Son cœur battait néanmoins la chamade. Mais elles ne reculèrent pas quand les trois acolytes de L'Inferno Club s'avancèrent vers elles.

D'un regard à la fois admiratif et possessif, Max enveloppa le corps drapé de blanc de Daphnée. Dès qu'il fut devant elle, il prit sa main gantée dans la sienne.

— Mademoiselle Starling, quel ravissement de vous revoir. Vous êtes, comme toujours, absolument éblouissante.

Elle le regarda avec embarras. Après avoir adressé à Carissa un sourire galant, il fit un geste vers ses compagnons.

— Permettez-moi de vous présenter mes amis, Rohan Kilburn, duc de Warrington, et Jordan Lennox, comte de Falconridge. Messieurs, leur dit-il avec une fierté manifeste, cette déesse blonde est Mlle Daphnée Starling, dont je vous ai parlé. Et sa ravissante compagne doit être... Mlle Portland, je suppose ?

— Eh bien, oui, milord, acquiesça Carissa d'un air surpris. Comment le savez-vous ?

— La chance était avec moi, repliqua-t-il avec affabilité.

— Milord ?

Il s'inclina devant Daphnée, une main sur la poitrine.

— À votre service, mon cœur.

Elle répondit à cette familiarité insolente par un regard d'avertissement.

— Il faut que nous parlions.

— N'allons-nous pas danser ? J'espère que vous m'avez réservé votre première valse. Il s'agit d'une dette d'honneur, me semble-t-il.

— Peu importe, dit-elle en étouffant une pointe de culpabilité.

C'est alors qu'un peu plus loin, elle aperçut Albert Carew qui observait leur échange sans aucune discrétion.

— Pourriez-vous venir avec moi, milord ? demanda-t-elle au marquis.

— Jusqu'au bout de la Terre, assura-t-il.

Comme ses amis s'esclaffaient, elle échangea un coup d'œil contraint avec Carissa.

— Je serais heureuse de faire un tour dans les jardins si ce n'est, pas trop vous demander. Immédiatement.

— Bien, dit-il en adressant à ses deux compères un sourire entendu.

Daphnée choisit de l'ignorer et se tourna vers eux.

— Votre Grâce, lord Falconridge... il serait préférable que Mlle Portland et vous-mêmes veniez aussi.

— Qu'avez-vous donc en tête, mademoiselle Starling ? lança le comte avec un sourire impudent.

Le duc lui jeta un coup d'œil complice. Comme Carissa observait les deux hommes avec méfiance, Daphnée en conclut qu'elle avait commencé, avec Max, à s'habituer à ce genre de badinage.

— Si vous voulez bien venir, messieurs, se contenta-t-elle de dire d'un ton léger, je dois m'entretenir avec votre ami.

— Ne te fais pas trop d'illusions, Jordan, conseilla le duc de Warrington. Je crois que nous servirons simplement de couverture.

Il avait raison. Daphnée savait que, s'ils sortaient tous ensemble, sa conversation avec le marquis paraîtrait un peu moins suspecte.

— Très bien. Y allons-nous ? dit Max en lui présentant son bras.

Au moment de l'accepter, Daphnée se ravisa.

— Attendez... Carissa ?

— Moi ?

— Oui, tu vas marcher avec le marquis. Je m'occupe de ses compagnons. Et fais attention à ce que tu lui dis, c'est un malin.

— Moi ? dit Max à son tour.

— Lord Rotherstone, répliqua-t-elle, je vous avais dit que vous deviez rencontrer Carissa. Ne vous en souvenez-vous pas ?

— Voilà qui n'est pas commun..., murmura-t-il.

Il offrit néanmoins son bras à son amie, l'air amusé. Carissa l'accepta avec un sourire mi-figue, mi-raisin.

— Je me demande ce qui se passe, murmura-t-elle.

— Je n'en sais fichtre rien, assura le duc.

— Mieux vaut ne pas poser de questions, conseilla lord Falconridge. J'ai comme l'impression que cette demoiselle sait pertinemment ce qu'elle fait.

— Voilà un homme de bon sens, approuva Daphnée. Messieurs...

Warrington et Falconridge lui présentèrent aussitôt leur bras. Daphnée les prit tous les deux et, enfin, ils sortirent tous les cinq avec - du moins Daphnée l'espérait-elle sincèrement - un certain panache.

Elle eut le temps de voir Albert et deux de ses frères les suivre des yeux, mais elle les chassa avec résolution de son esprit.

— Eh bien, mademoiselle Starling, commença lord Falconridge, enfin, nous nous rencontrons ! Nous nous sommes tellement divertis, ces derniers temps, à entendre la manière dont vous avez torturé notre ami.

— Pardon ? murmura-t-elle, l'oreille tendue vers l'avant pour essayer de percevoir la conversation entre Max et Carissa.

— Ainsi, mademoiselle Portland, disait le premier, il paraît que vous êtes un espion amateur ? Il faudra m'apprendre quelques techniques que vous trouvez utiles dans la société.

Daphnée l'aurait tué !

— Lord Rotherstone, s'exclama Carissa, insinuez-vous que je suis une commère ?

— Oh, quel mot déplaisant ! Non, je préfère vous qualifier d'informatrice. Il se trouve que, moi aussi, j'aime assez à rassembler des renseignements pour m'amuser...

Pendant ce temps, ses deux amis semblaient rivaliser pour questionner celle qui - croyaient-ils - avait jeté son dévolu sur leur frère d'infamie.

— Alors, mademoiselle Starling, où êtes-vous née ?

— Quel âge avez-vous ?

— Avez-vous été éduquée à la maison ou fréquentiez-vous une institution pour jeunes filles ?

— Parlez-vous français ? Jouez-vous du piano ?

— Plus important que tout, approuvez-vous qu'un gentleman maintienne des liens avec ses vieux camarades célibataires après son mariage ? s'enquit le duc.

— Nous connaissions Max avant vous, après tout...

— Comment vous êtes-vous connus, tous les trois ? réussit-elle à demander pour détourner la conversation.

Elle s'en mordit aussitôt la langue. La réponse, elle la connaissait !

— Nous appartenons au même club, répondit lord Falconridge d'un ton ironique.

— Ah oui..., murmura Daphnée. L'Inferno Club, c'est ça ?

— J'espère que vous n'y êtes pas opposée ?

— Nous ne sommes pas aussi dévergondés que les gens le prétendent, affirma le duc, mais sans beaucoup de conviction.

Daphnée lui jeta un regard dubitatif.

— C'est la vérité ! renchérit le comte. Nous n'avons lancé cette rumeur que pour écarter les fâcheux.

— La chose importante, c'est que vous ne nous bannissiez pas de la vie de Max lorsque vous l'aurez épousé.

La tête lui tournait. Dire qu'il leur avait déjà annoncé qu'ils se marieraient, comme si tout était décidé ! Qu'avait-il pu leur raconter d'autre, notamment sur leurs rendez-vous ?

— Vos inquiétudes sont sans objet, réussit-elle à dire.

— Parfait ! déclara lord Falconridge. Dans ce cas, nous devrions bien nous entendre.

— Tout se passe bien, derrière ? lança Max.

Ils atteignaient justement un petit bosquet formé de buis sculptés et d'un saule pleureur qui s'inclinait sur l'eau d'un lac artificiel.

— Changement de partenaires ! cria Daphnée. Soucieuse de fuir les questions inquisitrices des deux hommes, elle se précipita pour prendre la place de Carissa.

Celle-ci, en revanche, s'approcha d'eux avec une réticence manifeste.

— Que diable se passe-t-il ? s'enquit Max à voix basse quand Daphnée prit son bras.

Elle remarqua avec chagrin à quel point il lui semblait naturel de le retrouver. Pourtant, son seul but était de lui mettre dans la tête qu'elle ne l'épouserait pas :

— Écoutez-moi, chuchota-t-elle en s'arrêtant au pied de la petite passerelle qui enjambait le lac. Une chose terrible est arrivée.

Il tourna vers elle un visage empreint par l'inquiétude.

— Quoi donc ?

— Pénélope n'a pas pu tenir sa langue, une fois de plus, et elle vient de dire à quelques personnes que vous et moi allons nous marier.

— Il ne s'agit que de cela ? Franchement, je croyais qu'il s'agissait de quelque chose de sérieux !

— Ça l'est. Max, s'il vous plaît...

Elle plongea son regard dans le sien pour s'assurer qu'elle avait toute son attention.

— Si quelqu'un a l'impertinence de vous parler des propos de ma belle-mère, il est très important de nier en riant et de prétendre que ce n'est qu'une rumeur absurde.

Comme il fronçait les sourcils, elle ajouta :

— Je dirai la même chose. Avec un peu de chance, si nous sommes tous les deux convaincants, nous pourrions encore éviter un scandale.

Max secoua la tête en l'observant avec une attention soupçonneuse.

— Je ne comprends pas. Pourquoi y aurait-il un scandale et pourquoi nierions-nous, alors que c'est vrai ? Je suis prêt à annoncer la nouvelle au monde entier quand vous le serez vous-même, Daphnée.

Elle le regarda longuement, sans rien dire. À son changement d'expression, elle perçut le moment où il comprit.

— Non..., murmura-t-il.

Il lui fallut faire appel à toutes ses forces, mais elle resta ferme.

— Comme je vous l'ai déjà dit, j'ai beaucoup réfléchi et je... je suis obligée de persister dans mon refus.

— Non, ce n'est pas possible, dit-il en secouant la tête.

— Lord Rotherstone, je suis tout à fait disposée à favoriser votre insertion dans le monde, mais en amie.

— Je n'ai pas besoin d'une amie. J'ai besoin d'une femme ! répliqua-t-il.

Sensibles à la tension qui montait entre eux, les autres avaient cessé de parler. Du coin de l'œil, Daphnée vit les deux lords échanger des regards embarrassés. Mais ils ne bougèrent pas plus que Carissa. Daphnée fut reconnaissante à son amie de sa loyauté. Sans doute aspirait-elle, autant quelle-même, à prendre ses jambes à son cou.

— Je croyais que nous avions résolu ce problème, dit Max avec une colère grandissante.

— Mes sentiments n'ont pas changé. Je vous avais fait part de ma décision. C'est la raison pour laquelle j'avais renvoyé le collier, si vous voulez bien vous le rappeler.

— Ce n'est pas la seule chose que je me rappelle de ce jour-là, mademoiselle Starling, chuchota-t-il avec force.

— Ma décision est irrévocable. Nous en avons fini à présent, milord.

— Nous en aurons fini quand je le dirai ! explosa-t-il. Daphnée dut s'armer de courage quand elle repensa aux portraits de tous ces ombrageux marquis de Rotherstone. À cet instant, elle défiait les siècles de despotisme masculin et de privilèges aristocratiques qui coulaient dans ses veines.

Oui, ses ancêtres brandisseurs d'épée avaient été des chevaliers qui prenaient, purement et simplement, ce qu'ils voulaient.

Il n'empêche que, même s'il était impensable pour lui d'être désavoué, elle refusait de se laisser intimider.

— Max..., commença-t-elle avec calme.

Mais ce calme ne fit que l'enflammer davantage.

— Je ne vous comprends pas ! J'ai été patient, non ? Et correct. Bon sang, Daphnée ! J'ai mis tout ce que je possède à vos pieds et vous... Pourquoi prétendez-vous ne rien ressentir pour moi ? Il est évident que ce n'est pas le cas.

— Tiens, tiens, fit une voix railleuse, n'est-ce pas notre heureux couple ?

Tous les deux tournèrent la tête avec irritation. Dès que Max vit Albert paraître au détour du bosquet, son expression se fit féroce. Daphnée fut consternée. Seigneur, Albert avait-il espionné toute leur conversation ?

Les mains dans les poches, il s'avança d'un pas nonchalant, un sourire narquois sur le visage. Comme d'habitude, il était flanqué de ses frères cadets.

Quand Daphnée se rendit compte que tous trois avaient été témoins de son refus, elle eut l'impression de recevoir un coup dans la poitrine. Un sentiment de culpabilité l'envahit aussitôt, mêlé à une crainte affreuse. Elle percevait la tension qui raidissait le corps de Max à mesure que les frères Carew s'avançaient en ricanant.

— Allez-vous-en, Albert, lui intima-t-elle, le cœur battant à tout rompre. Vous n'avez rien à faire ici.

— Oh, mais c'est vraiment trop drôle, ma chère ! Je t'avais prévenu, Max, qu'elle était source d'ennuis. Tu aurais dû m'écouter.

Alors que les yeux étrécis du marquis ressemblaient à des meurtrières, Albert, inconscient du danger, continua de le provoquer.

— Le puissant marquis de Rotherstone, mis à terre par une simple gamine ! Comment est-ce possible ? Quelle honte ! Il n'y a pas de justice au monde, vraiment. Aussi riche que Crésus, de rang presque aussi élevé que mon idiot de frère... et elle persiste à ne pas vouloir de toi. On se demande pourquoi !

Les trois frères éclatèrent de rire.

Max les contemplait dans un silence glacial. Mais Daphnée ne supporta pas la manière dont ils se moquaient de lui.

— Quelle mouche vous pique, Albert, de nous espionner ainsi ? Quelle immaturité de votre part !

— Ma chère, un homme a droit à quelques instants d'exultation. Vous pouvez au moins m'offrir ce petit plaisir.

— Vous faites preuve d'une grande stupidité, répliqua Daphnée, qui ne se souvenait que trop bien des exploits de Max dans Bucket Lane. A votre place, j'évitais de le provoquer.

— Épargnez-moi vos conseils, très chère demoiselle, répondit Albert en s'arrêtant un peu trop près de Max, qu'il se mit à dévisager avec un sourire sarcastique. Je suis simplement

venu t'offrir mes condoléances, vieux.

Inquiète du silence de Max alors que, manifestement, sa fureur grandissait, Daphnée se tourna vers Warrington et Falconridge. Tous deux contemplaient la scène avec un amusement détaché. Elle comprit qu'ils avaient une confiance totale dans la capacité de Max à affronter seul les trois frères Carew.

— Bienvenue au club, Max ! Le club des soupirants refoulés de Daphnée Starling. Que se passe-t-il, mademoiselle Starling ? Aucun homme ne fait l'affaire ? Peut-être que vous préféreriez Carissa...

Max avança d'un pas vers lui.

Albert battit aussitôt en retraite en riant.

— Avant que cette nouvelle et prestigieuse conquête ne vous monte à la tête, très chère Daphnée, continua-t-il, je me dois de vous dire la raison véritable de sa cour. Vas-y, Max, parle-lui de notre petit pari. À présent que tu as perdu, autant lui dire la vérité.

— De quoi parle-t-il ? murmura Daphnée.

— C'est un menteur. Ne l'écoutez pas, répondit Max d'une voix à peine audible.

Albert pouffa.

— Moi, un menteur ? C'est toi qui ne lui dis pas la vérité, mon vieux. Daphnée, petite naïve... il se moque de vous. La seule raison pour laquelle votre charmant lord Rotherstone vous a fait la cour, c'était pour essayer de me prouver quelque chose. N'est-ce pas exact, Max ?

Pour toute réponse, Max lui envoya son poing dans la figure. Un coup net et sans bavure qui le jeta au sol.

Daphnée étouffa un cri quand les frères Carew se jetèrent sur lui. Le premier reçut son poing dans le nez, le second un coup de pied dans l'estomac qui le projeta dans le lac.

Alors qu'Albert se relevait, un direct du droit puis du gauche l'abattit de nouveau. Quant à son frère, une fois remis sur ses pieds, un regard meurtrier de Max suffit à le faire détalier.

Lorsque celui-ci se tourna vers Daphnée, les yeux encore bouillonnants de fureur, elle ne put que secouer la tête avec incrédulité. Puis, ébranlée par la manière dont il avait perdu tout contrôle, elle se détourna sans un mot et emprunta la passerelle.

Elle avait hâte de quitter la scène de la bataille. Carissa serait en sécurité avec les amis de Max et, quant à elle, elle avait besoin d'un moment pour se reprendre. L'exhibition barbare à laquelle il venait de se livrer ne faisait que renforcer sa décision d'en finir.

C'est alors que des pas précipités retentirent sur les planches de bois, derrière elle.

— Daphnée, attendez ! Sans s'arrêter, elle lui lança :

— Un défi, Max, vraiment ? J'aurais dû m'en douter. Vous êtes encore pire que lui. Lâchez-

moi ! cria-t-elle quand il l'attrapa par le bras. Je ne vous épouserai pas !

— Vous ne pouvez pas croire ces mensonges !

— Je ne sais plus qui croire ! Si seulement vous vous étiez montré ouvert avec moi, au lieu de manipuler... Oh, et puis n'en parlons plus ! Je vais avertir immédiatement mon père que je ne me marierai pas avec vous.

— Je ne le pense pas, Daphnée.

— Eh bien, pensez ce que vous voul...

— Votre père est ruiné, coupa-t-il d'une voix glaciale, et j'ai déjà payé pour vous.

Interdite, Daphnée recula d'un pas. Il continuait de la fixer dans la pénombre, la main toujours refermée sur son bras.

— Lâchez-moi, lui intima-t-elle d'une voix étranglée. Il obtempéra aussitôt, et Daphnée s'écarta avec un sanglot.

— Je ne veux plus vous voir ! déclara-t-elle, avant de se mettre à courir.

— Daphnée!

— Laisse-la partir ! fit la voix de lord Falconridge. Bon sang, tu joues à quoi ? Tu veux lui faire peur ? N'as-tu pas fait assez de dégâts pour un soir ?

Daphnée s'enfuit, incapable de retenir les larmes qui inondaient ses joues tandis qu'elle cherchait à rejoindre l'endroit où attendaient les voitures.

Quel homme dur, froid, impitoyable !

Elle ne savait pas ce qu'elle voulait faire, mais il lui fallait partir d'ici. William, le valet de pied, ne refuserait pas de la raccompagner à la maison, certainement,

— Daphnée ! Daphnée, je t'en prie, attends-moi !

Elle s'arrêta en reconnaissant la voix de Carissa et essuya ses larmes du revers de la main.

— Oh, ne t'enfuis pas, Daphnée ! Où vas-tu ?

— À la maison. Il faut que je retrouve notre voiture.

— Comment te sens-tu ?

— Je le méprise, je les méprise tous les deux, papa et lui ! Je n'arrive pas à croire qu'ils m'aient fait ça... Me vendre et m'acheter comme un vulgaire sac de farine ! Et tous ces stratagèmes pour me séduire... Si je n'avais pas le choix, pourquoi ne me l'ont-ils pas dit, tout simplement ? Quelle idiote j'ai été, dit-elle en secouant la tête. Un défi ? Et comment a-t-il pu user ainsi de sa fortune pour convaincre mon père ?

— Que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Je veux juste retourner à la maison. Sauf que... sauf que je ne peux pas,

balbutia Daphnée, les yeux de nouveau pleins de larmes : Ils sont tous contre moi.

— Si seulement je pouvais t'aider ! Je ne sais pas quoi faire. Peut-être que si je parlais à mes cousines...

— Non, répondit Daphnée avec fermeté, en se souvenant des difficultés familiales que Carissa connaissait de son côté. Je te remercie d'être restée avec moi. Je crois... oui, je crois que j'ai une idée. Il n'y a qu'un endroit où je puisse me réfugier...

Comme Carissa l'interrogeait du regard, elle déglutit avec peine.

— Je vais me placer sous la protection de ma grand-tante.

Carissa ouvrit de grands yeux.

— Tu veux dire...

— Oui. La duchesse douairière. Le dragon. C'est mon seul espoir, à présent.

— Mon Dieu..., murmura Carissa, l'air légèrement terrifié à la simple mention de l'inflexible duchesse d'Anselm.

— Je sais que Sa Grâce acceptera de me recevoir, continua Daphnée, qui repartit à la recherche de William, aussitôt suivie de Carissa. Riche comme elle est, elle peut peut-être aider mon père à consolider sa situation financière. Quoi qu'il arrive, je sais qu'elle s'opposera à ce qu'on m'impose cette union. Elle se tourna alors vers son amie.

— Ne leur dis pas où je suis allée... Ni à lord Rotherstone ni à mon père.

— Promis ! jura Carissa en levant sa main droite. S'ils viennent chez moi, je ferai répondre que je ne suis pas là. Regarde ! dit-elle soudain en pointant le doigt vers une voiture attelée de deux chevaux blancs qui arrivait à cette heure tardive. C'est Jonathon !

— Jono!

À la vue de son ami d'enfance, Daphnée sentit de nouveau les larmes lui monter aux yeux. Jamais Daphnée ne s'était sentie aussi heureuse de le voir qu'à cet instant, quand il arrêta son phaéton devant elles, toujours insouciant, un sourire jusqu'aux oreilles.

— Coucou, les filles !

— Jonathon ! gémit Daphnée, en larmes, en s'élançant vers sa voiture. .

— Ma petite chérie, que se passe-t-il ?

À peine eut-il sauté de sa voiture que Daphnée se jeta dans ses bras et l'étreignit avec force.

— Que diable... ? marmonna-t-il. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— C'est une longue histoire, sanglota-t-elle sur son épaule. Carissa te racontera tout. Jonathon, tu m'aimes ?

— Mais... bien sûr.

Elle l'étreignit de plus belle, prête à lui demander ici et maintenant de l'épouser.

— Tu es comme une sœur pour moi, ajouta-t-il en lui pressant l'épaule avec affection.

— Une... une sœur ? répéta Daphnée avec irritation en relevant la tête.

Quand elle vit ses candides yeux bleus, le cœur de Daphnée tomba comme une pierre. Il n'était que trop manifeste qu'entre eux, il n'y avait rien de ce qu'elle avait ressenti entre les bras de Max.

Une pensée la frappa de plein fouet : n'était-il pas indécent de sa part de déplorer que Max veuille l'épouser pour de mauvaises raisons, alors qu'elle-même se préparait allègrement à faire subir la même chose à ce pauvre Jonathon ?

Daphnée considérait Max comme le vilain et elle-même comme la victime. Cependant...

Elle desserra son étreinte, avec la sensation d'être une horrible hypocrite. Elle n'aurait pas offert à Jono l'accès aux tréfonds de son cœur. Peut-être encore moins qu'à Max. En fait, elle voulait l'épouser uniquement parce qu'elle pouvait le contrôler.

Max, lui, refusait toute mainmise. Il était trop fort. Était-ce la raison pour laquelle elle ne cessait de le fuir ?

Jonathon se tourna vers Carissa, l'air perplexe.

— Alors, pourquoi ces grandes eaux ? Cela ne lui ressemble pas. Tiens, Daphnée, prends mon mouchoir au lieu de te moucher sur mon habit !

Elle le regarda avec désapprobation à travers ses larmes.

— Ne sois pas vulgaire, Jonathon ! Oh, Jono... Je suis tellement désolée d'avoir été aussi abominable avec toi, hoqueta-t-elle, sincèrement honteuse de son égoïsme. Je ne te voulais pas de mal.

— Tant mieux, acquiesça-t-il, les sourcils froncés. Je ne sais absolument pas de quoi tu parles. Mais tout est pardonné.

— Tu as toujours été tellement bon pour moi... Vraiment, je t'adore.

— Je vois... Elle a bu, c'est ça ? demanda-t-il à Carissa.

— Non, c'est un peu plus compliqué, répondit celle-ci avec ironie.

— De quoi s'agit-il, alors ? s'exclama-t-il. Est-ce que l'une de vous daignerait m'expliquer, sapristi ? Je commence à être inquiet !

— Je vais bien, assura Daphnée.

Carissa hésita puis, après les avoir regardés tour à tour, murmura :

— Elle est amoureuse d'un homme difficile. Comme Daphnée se tournait vers elle, abasourdie, elle ajouta :

— J'ai des yeux pour voir, ma chérie.

— Non ! s'écria Daphnée, horrifiée. Non !

— Ah, c'est encore lord Rotherstone ? lança Jono avec indifférence.

Hors d'elle, Daphnée pivota vers lui.

— Toi aussi ?

— Mais... évidemment. Tu ne parles pas de grand-chose d'autre, depuis ce fameux bal chez les Edgcombe.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria-t-elle aussitôt avec indignation.

— Oh, que si ! répliquèrent-ils à l'unisson.

— Non, vous vous trompez tous les deux. Vous ne savez pas de quoi vous parlez !

Ils se contentèrent de la regarder en silence. Le cœur battant la chamade, Daphnée secoua la tête et leur tourna le dos.

C'est alors que le phaéton voyant dans lequel Jono venait juste d'arriver attira son regard.

— Est-ce que je peux te demander un petit service ?

Il fronça les sourcils d'un air suspicieux. Mais, quelques minutes plus tard, Daphnée conduisait son attelage presque aussi vite que Max dans Hyde Park, le jour de cette fatale promenade.

Elle chassa ce démon de son esprit - pour la dernière fois.

Se marier avec lui ? Plutôt épouser un crapaud ! Elle était amoureuse de lui ? Pas du tout ! U allait voir. Us allaient tous voir !

12.

Dans son bureau, le lendemain, Max parcourait les papiers de Tavistock que Virgil lui avait donnés à étudier. Il ne parvenait pas à se concentrer, cependant, car il était à peu près certain que toute relation entre Daphnée et lui était terminée, et qu'il était banni de son monde.

Il ne lui restait qu'une chose à dire : « Je suis désolé. » Mais, même cela, il n'était pas sûr qu'elle veuille l'entendre. Par respect, sans doute devait-il la laisser tranquille, comme elle le lui demandait depuis longtemps.

Le pire de tout, le plus douloureux, était de comprendre qu'il avait agi aveuglément avec Daphnée, à peu près comme son père avait agi avec lui quand il était jeune. De la même manière que son père joueur l'avait vendu à l'Ordre pour de l'or, Max avait essayé d'obtenir Daphnée de lord Starling pour mener à bien ses propres plans. Il avait tenté de s'acheter une épouse...

Comment avait-il pu faire preuve d'un égoïsme aussi cynique. Pour qui se prenait-il donc ?

Même s'il la désirait encore ardemment, la raison lui commandait d'abandonner. Il avait tenté toutes les approches qu'il connaissait, mais, puisqu'il était manifeste qu'elle ne voulait pas de lui, il devait renoncer à elle.

Cependant...

S'il s'était montré plus attentif à ses sentiments, s'il s'était conduit davantage comme un amoureux, et moins comme un espion, peut-être aurait-il eu une chance de conquérir son cœur ?

Trop tard ! Sa démonstration de force grossière n'avait fait que renforcer son aversion. Max regrettait d'avoir frappé Albert, alors qu'il avait toujours pensé en éprouver une intense satisfaction. Que ce crétin réussisse à lui faire perdre son sang-froid, comme lorsqu'ils étaient gamins, n'était pas vraiment une victoire.

Au moins Hayden, l'aîné des frères Carew, s'était-il réjoui qu'Albert reçoive la correction qu'il méritait. Alors que Max quittait le bal, il l'avait apostrophé d'un chaleureux : « Bien joué, Rotherstone ! Nous savons tous les deux que cela lui pendait au nez depuis des années. »

Certes. N'empêche que Max avait horrifié Daphnée, offensé ses hôtes, et qu'il s'était abaissé au niveau d'Albert.

Comment avait-il pu un jour penser qu'il la méritait ? songea-t-il avec un soupir en se prenant la tête entre les mains. Il était découragé mais entêté. S'il ne pouvait avoir Daphnée, il n'en épouserait pas une autre.

De grands coups frappés à la porte d'entrée résonnèrent soudain jusqu'à son bureau. Un moment plus tard, en entendant la voix de lord Starling dans le vestibule, Max prit une profonde inspiration.

— Rotherstone ! Vous êtes là ?

Le vicomte avait dû bousculer Dodsley car il surgit sur le seuil du bureau, les yeux hagards.

— Elle est là ? Elle est avec vous ?

— Non, répondit Max, interloqué. Que se passe-t-il ?

— Ma fille... elle doit être ici ! Dites-moi la vérité, Rotherstone ! Si elle est venue ici hier soir pour être avec vous...

— Lord Starling, je vous assure que... mais où voulez-vous en venir ?

— Daphnée est partie !

— Partie ?

Max sentit le sang se retirer de son visage. Il se leva immédiatement et contourna son bureau pour rejoindre le vicomte.

— Dites-moi ce que vous savez.

— Elle a quitté le bal assez tôt en prétendant avoir la migraine. Mais, quand ma femme est montée dans sa chambre ce matin, pour prendre de ses nouvelles, elle n'était pas là ! Son lit n'était même pas défait !

— A-t-elle laissé une lettre ?

— Non. Rien !

— Quelqu'un a vu quelque chose ?

— La gouvernante des filles l'a entendue rentrer mais, elle aussi a pensé qu'elle s'était couchée. Même mon valet de pied, William, ne sait pas où elles sont parties - c'est le frère jumeau de la femme de chambre de Daphnée. Ils sont en général inséparables, mais, cette fois, Daphnée a pris Wilhelmina avec elle. Et même Wilhelmina n'a pas laissé de billet pour son frère.

Le cœur de Max battait à tout rompre. Tout était sa faute.

— Avez-vous vu Mlle Portland ? Si Daphnée n'est pas avec elle, elle saura au moins où elle se trouve.

— Non, je suis venu ici en premier. J'ai supposé que ma fille voulait... euh... être avec vous.

— Avec moi ? Monsieur, elle ne ferait jamais une chose pareille.

— Oh, pour l'amour du ciel, Rotherstone, j'ai été jeune, moi aussi ! Et puis, on ne sait jamais de quoi une jeune fille amoureuse est capable.

— Amoureuse ? répéta Max douloureusement. Monsieur, je vais être franc. Je suis persona non grata auprès de votre fille. En vérité, je suis à peu près certain que, loin d'être amoureuse, elle me hait, et avec raison.

Max baissa la tête avant d'ajouter :

— Nous nous sommes querellés hier soir.

— Dans ce cas, cela explique peut-être sa fuite.

— Sans doute. Milord, il y a autre chose... Je lui ai accidentellement révélé les... les aspects financiers de notre accord.

— Vous avez fait quoi ? s'exclama lord Starling en pâlisant. Je ne voulais pas qu'elle le sache, Rotherstone ! Je ne voulais pas qu'elle s'inquiète !

— Je le comprends, milord. Et je suis profondément désolé. Quoi qu'il arrive, sachez que je suis votre ami et que je ne reviendrai pas sur nos arrangements. Je tiens toujours à elle, et ce qui vous aide l'aide aussi, alors...

Max se tut un instant, le temps de rassembler ses esprits.

— J'admire toujours autant votre fille, mais mon insistance n'a fait que la rendre furieuse. Je vais partir à sa recherche - j'ai une certaine expérience de ce genre de chose - et lui assurer qu'elle n'a pas besoin de se cacher. Je vous la ramènerai saine et sauve.

Le pauvre vieux monsieur paraissait si ébranlé que Max se hâta de rapprocher un fauteuil.

— Asseyez-vous, lord Starling. Dodsley, apportez-lui quelque chose à boire.

— Tout de suite, milord, répondit le domestique en jetant un regard inquiet au vicomte.

— Ma pauvre fille... Où a-t-elle pu aller ?

— Sans doute chez Mlle Portland ou chez Jonathon White, répondit Max.

— Comme elle doit me haïr, maintenant..., gémit lord Starling. Je pensais vraiment que vous étiez parfaitement assortis.

— Moi aussi, murmura Max, avant de revenir à des considérations pratiques. Êtes-vous certain qu'il n'y a aucune trace d'intrusion ?

— Oui, bien sûr, répondit le vicomte avec impatience.

— Vous avez vérifié les fenêtres, le jardin ?

— Daphnée a emporté une grande partie de ses robes, Max. Elle s'est enfuie, croyez-moi. Maintenant, au moins, je sais pourquoi.

— Essayez de ne pas vous inquiéter, dans ce cas. Je retrouverai bientôt votre fille. Savez-vous où demeure Mlle Portland ?

— Je crois que c'est la nièce du comte de Denbury.

— La maison du comte se trouve à l'est de Belgrave Square, précisa Dodsley au moment où il présentait un verre de cognac au vicomte.

Lord Starling le remercia d'un hochement de tête avant d'ajouter :

— Et Jonathon White vit dans un appartement de Piccadilly.

— Je peux y être très rapidement.

— Faites-moi savoir immédiatement si vous apprenez quelque chose, Max ! Envoyez quelqu'un chez moi. Penelope est là-bas, tout aussi affolée que moi.

— Lord Starling, ne vous inquiétez pas, répliqua Max en enfilant son manteau. Je vous promets de vous la ramener le plus vite possible...

Après une courte chevauchée, il se retrouva devant la grosse maison de Belgrave Square.

— Que puis-je pour vous, monsieur ? demanda le majordome qui lui ouvrit la porte.

— Je suis le marquis de Rotherstone. Je dois parler à Mlle Carissa Portland immédiatement.

Le majordome ouvrit de grands yeux. Max n'attendit pas qu'il proteste pour insister.

— Je crains qu'il ne s'agisse d'une urgence. Mlle Starling, l'amie de Mlle Portland, a disparu. Elle pourrait être en danger et je suis mandaté par le vicomte Starling pour l'aider à retrouver sa fille. Mlle Starling est-elle venue ici ? Je vous en prie, il faut que je le sache. Sa

famille est affolée.

— Je... je ne sais pas, milord.. Je n'ai pas vu Mlle Starling aujourd'hui. Malheureusement, Mlle Portland n'est pas à la maison.

— Elle n'est pas ici ? répliqua Max d'un ton suspicieux.

— Je vous l'assure ! Elle est sortie avec ses cousines.

— Où cela?

— Faire des courses.

Elle se cachait de lui, sans aucun doute. La petite rousse devait être dans le secret.

— Très bien. Quand sont-elles censées rentrer ?

— Pour le thé, je présume, monsieur.

— Lorsqu'elle reviendra, je vous demande de bien vouloir lui donner quelques instructions de ma part. Qu'elle envoie tout renseignement concernant Daphnée chez les Starling. Étant sa meilleure amie, elle est peut-être la seule à savoir où Daphnée se trouve. Et prévenez Mlle Portland que, si je n'ai pas de nouvelles d'elle, je reviendrai pour l'interroger moi-même. Vous avez bien compris ?

— Parfaitement, milord.

— Je vous remercie, dit Max avant de tourner les talons et de sauter de nouveau en selle.

Lorsque le gardien de l'élégante résidence lui eut indiqué l'appartement de Jonathon White, Max alla frapper à la porte. Le jeune homme répondit rapidement, la tête encore hérissée des papillotes qui reformaient ses magnifiques boucles.

— Rotherstone ? Que faites-vous ici ?

— Daphnée a disparu, répondit Max sans détour. Si vous savez où elle est, vous feriez bien de me le dire tout de suite.

— Disparu ? répéta le jeune dandy en pâlisant sous ses taches de rousseur. Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire... disparu !

Quand Max lui eut brièvement expliqué ce qui était arrivé, White commença à paniquer.

— Je l'ai vue hier soir... Elle pleurait. C'était horrible. Alors je lui ai permis de prendre ma voiture. Je pensais qu'elle rentrerait simplement chez elle ! Avez-vous interrogé Carissa ?

— Elle n'était pas chez elle. Bon sang, vous l'avez laissée partir avec votre voiture alors qu'elle pleurait ?

— Inutile de vous plaindre à moi. Après tout, c'est vous qui l'avez fait pleurer en tout premier chef ! Mon Dieu, j'espère qu'elle n'a pas eu d'accident en rentrant. Il faisait sombre et ce n'est pas une conductrice expérimentée.

— Allez-vous m'aider à la chercher ? Jonathon cligna des yeux.

— Quoi ? Maintenant ?

— Elle veut vous épouser, savez-vous ? répliqua Max. Vous pourriez montrer un peu d'inquiétude.

— Pour votre gouverne, riposta Jonathon, Daphnée est capable de prendre soin d'elle-même. De plus, vous avez sans doute compris, maintenant, qu'elle et moi ne sommes que des amis.

Avec un soupir, Max se détourna pour partir. Mais il suspendit son geste.

— Puis-je vous poser une question ?

— Laquelle ?

— Vous la connaissez mieux que quiconque. Est-ce que... est-ce qu'il me reste la moindre chance avec elle ?

— Cela dépend.

— De quoi ?

— De votre capacité à vous amender.

Max resta silencieux un instant, puis il lui jeta un regard désabusé.

— Si elle vous donne des nouvelles, dites-lui d'envoyer un mot à son père. Il est au désespoir.

— Promis. Et si c'est vous qui la voyez le premier, dites-lui que je tiens à récupérer ma voiture !

Max le congédia d'un geste tout en courant vers son cheval.

Puisque la gouvernante des petites filles avait entendu Daphnée rentrer le soir précédent, il était inutile qu'il retrace sa route jusqu'au lieu du bal. Il décida donc de retourner chez les Starling au cas où ils auraient appris quelque chose. Elle avait beau être furieuse, cela ne lui ressemblait pas de laisser sa famille s'inquiéter.

Durant le trajet, l'angoisse de Max ne fit que s'amplifier ; pour ne rien dire de son sentiment de culpabilité, puisque c'était à cause de lui qu'elle s'était enfuie.

Quand lady Starling ouvrit la porte, elle était si défaite que Max ne fit pas allusion à son indiscretion concernant leurs fiançailles. Elle lui confirma que son mari et William, partis en quête d'indices, n'étaient pas encore rentrés.

Alors qu'ils s'entretenaient, un messenger survint, porteur d'un billet adressé au valet de pied. Le cœur de Max fit un bond quand lady Starling annonça qu'il était de sa sœur jumelle, Wilhelmina. Il se souvenait d'avoir vu les deux jeunes gens lors de l'incident de Bucket Lane.

Tout en demandant silencieusement pardon à William, il prit la lettre des mains de

Pénélope et, avec sa permission, il l'ouvrit, le cœur battant.

Cher Will,

Dit à la famille de pas s'inquiète. On es en sécuriter dans une auberge qui s'appelle les trois cygne sur la grande route du nord, ou on va rencontrer une personne très importante. S'il te plait, dit à lord S que je suis très désolée. Comme je pouvais pas empêcher mademoiselle D de partir, je me suis dit que ce serait mieux que j'y aille aussi pour pas qu'il lui arrive quelque chose. Je savai pas quoi faire d'autre. Elle était dans tout ses états. Il faut que j'arrête. Elle serait furieuse de savoir que je t'es écris mais il fallait, parce que je voudrai pas qu'on se face mètre a la porte tout les deux.

Ta sœur dévouée

W.

— Sois bénie, petite Wilhelmina, murmura Max avec un indicible soulagement. Elle n'a pas d'orthographe, mais elle possède un cœur d'or.

— Milord, que dit-elle ?

— Exactement ce que j'avais besoin de savoir. C'est une gamine futée, dit-il en rendant le billet à lady Starling. Si jamais vous décidez un jour de renvoyer ces jumeaux, envoyez-les directement chez moi. Ils valent leur pesant d'or.

Sur ce, Max sortit, sauta une fois de plus à cheval et prit la grand-route du nord au galop.

Dans sa chambre de l'auberge des Trois Cygnes, Daphnée avait l'impression d'être en cage. Elle ne cessait de regarder par la fenêtre dans l'attente de nouvelles de sa grand-tante.

La nuit précédente, après un voyage plutôt effrayant dans le phaéton haut perché de Jonathon, elle avait été obligée de s'arrêter là, à un croisement

En effet, la duchesse douairière possédait quatre domaines situés dans des directions différentes, et Daphnée ne savait pas dans lequel résidait actuellement sa grand-tante. La vieille dame aimait aller d'une propriété à l'autre au moment des moissons pour s'entretenir avec ses métayers, régler les querelles locales et examiner les bébés nés dans l'année.

Daphnée n'avait eu d'autre choix que de s'installer à l'auberge des Trois Cygnes et d'envoyer des messagers dans chacun des domaines de la duchesse.

Hélas, il lui faudrait sans doute patienter quelques jours, et l'attente jouait déjà avec ses nerfs.

D'autant qu'elle commençait à être assaillie de craintes, de doutes étranges. Son cœur lui semblait aussi creux qu'une cloche. Bien sûr, elle était toujours furieuse contre Max ; ce qui rendait difficile d'expliquer son chagrin grandissant à l'idée de ne plus jamais le revoir.

Elle lutta une fois de plus pour chasser le marquis de son esprit. Mieux valait se concentrer sur ce qu'elle dirait une fois devant la douairière.

Celle-ci lui ferait d'abord des reproches, évidemment. Ne tolérant pas les comportements

inconvenants, Sa Grâce la blâmerait de s'être enfuie ainsi.

Mais Daphnée espérait que, une fois expliquée la tyrannie dont elle était victime, le vieux dragon prendrait sa défense. Et sa grand-tante apprécierait certainement qu'elle ait eu le bon sens de ne pas se lancer seule dans cette aventure risquée.

En fait, le crédit en revenait à Wilhelmina, qui n'avait pas voulu abandonner sa jeune maîtresse désespérée, ce dont Daphnée lui était infiniment reconnaissante.

Malheureusement, aujourd'hui, la pauvre Willie semblait encore plus nerveuse qu'elle. Quand elle la vit défaire et refaire ses bagages pour la deuxième fois, uniquement pour s'occuper les mains, Daphnée lui dit :

- Je n'en peux plus. Il faut que je sorte de cette pièce.
- Vous allez où ? s'enquit Willie d'une voix étranglée.
- Juste en bas. Peut-être qu'ils auront le journal de Londres.
- Je peux aller le chercher !
- Ce n'est pas la peine. J'aspire à me dégourdir un peu les jambes.

L'agitation régnait dans la grande salle car le cocher d'une diligence venait de sonner de sa corne pour rappeler ses passagers. Quand le calme fut revenu, Daphnée s'approcha de l'accorte propriétaire de l'auberge, affairée à débarrasser les tables avant l'arrivée de la voiture de poste suivante.

- Quelque chose pour votre service, ma belle ? lui demanda-t-elle avec un large sourire.
- Y aurait-il un message pour moi ? Mlle Starling... chambre 14.
- Non, mademoiselle. Pas depuis la dernière fois que vous m'avez demandé. Je vous préviens dès qu'il arrive, promis.
- Oui, merci, dit Daphnée en supposant qu'elle se montrait un peu insistante. Le Post est-il arrivé ?
- Oui, ça, je l'ai, répondit la femme en retournant vers son comptoir.

Daphnée acheta un exemplaire du journal de Londres, réputé pour ses rubriques mondaines. Il y aurait sûrement un article sur le bal de Fin d'Été.

Tout en ayant besoin de savoir, elle redoutait de découvrir que les chroniqueurs avaient eu vent des noces prétendument imminentes entre Max et elle. Dieu merci, pour le moment en tout cas, rien n'avait transpiré. Aucune allusion non plus à l'inferral marquis noircissant encore sa réputation en jouant du poing contre Albert Carew.

Malgré elle, Daphnée sourit à ce souvenir. Mais cet éclair de plaisir vengeur disparut dès qu'elle repensa aux accusations d'Albert sur les véritables raisons de la cour que lui avait faite Max. Tous les mensonges que celui-ci lui avait débités sur les qualités pour lesquelles il l'avait choisie, elle entre toutes ! Dire qu'elle l'avait cru !

Au moins, elle savait à présent pourquoi il lui avait pas ouvert son cœur : parce qu'il n'en avait pas.

Alimentée par une nouvelle vague de colère, son impatience la reprit et elle décida d'aller voir les chevaux de Jono. D'une part, elle était responsable d'eux ; d'autre part, ces animaux avaient toujours un effet apaisant sur les âmes troublées.

Quand elle s'aventura dans la cour pavée, un doux soleil d'automne brillait dans le ciel sans nuage. Elle s'approcha d'abord de la route dans l'espoir d'apercevoir le messager tant attendu, voire le carrosse de sa grand-tante si celle-ci s'était trouvée dans sa propriété la plus proche.

Mais, une fois de plus, la grande route du nord était vide.

Avec un soupir, Daphnée franchit les portes grandes ouvertes des vastes écuries de l'auberge. Elle remarqua aussitôt les trois palefreniers désœuvrés qui la regardèrent passer avec un intérêt qu'elle n'était pas d'humeur à apprécier.

Sans leur prêter attention, elle gagna les stalles où les deux magnifiques chevaux blancs de Jonathon avaient été installés. Alors qu'elle flattait l'encolure de l'un d'eux, elle vit arriver les trois garçons d'écurie qui se poussaient du coude. En toute honnêteté, ils avaient l'air un peu simplet, avec leurs yeux écarquillés et leur sourire niais.

— Vous avez besoin d'aide, mademoiselle ?

— Non, je vous remercie. Je voulais juste m'assurer que mes chevaux allaient bien, ce qui semble être le cas. Ce sera tout.

A sa grande consternation, ils ne firent pas mine de partir.

— Vous êtes sûre qu'on peut rien faire pour vous, ma... mademoiselle ? On serait heureux de... d'aider une si jolie dame, bégaya l'un d'eux.

— Non, merci, répondit Daphnée avec fermeté. Les chevaux ne manquent de rien.

— Vous non plus, répliqua un autre à voix basse, ce qui fit rire ses deux comparses.

— Je vous demande pardon ? dit Daphnée en lui jetant un regard indigné.

— Faut lui pardonner, mademoiselle. C'est juste qu'on n'en voit pas beaucoup de votre genre, par ici. C'est un honneur !

— De mon genre ? répliqua Daphnée, perplexe.

— C'est bon, on ne vous juge pas !

Ils hochèrent la tête en s'esclaffant. Si l'on réunissait leurs trois cerveaux, ils pourraient peut-être prétendre à l'intelligence d'un des chevaux de Jono, mais tout juste.

— Comprenez, on a parié. Bones, il dit que vous êtes dans le théâtre mais moi, je crois plutôt qu vous êtes une de ces danseuses d'opéra. Alors, vous êtes quoi ?

Daphnée resta bouche bée. Ainsi, ils se méprenaient totalement sur sa condition et la

considéraient comme une... pas comme une dame, en tout cas !

Bien sûr, il était rare qu'une jeune fille de la bonne société voyage dans une voiture clinquante avec, comme seule escorte, une femme de chambre. Pour avoir la liberté de se conduire ainsi, il fallait être... la maîtresse attirée d'un homme riche.

Elle fut mortifiée par leur méprise. Et, plus encore, embarrassée par leurs sourires et leurs regards concupiscent.

— Je ne pense pas que votre patron apprécierait que vous me parliez, dit-elle, saisie d'un brusque accès de culpabilité à la pensée des privautés qu'elle avait autorisées à lord Rotherstone.

Elle n'était peut-être pas aussi dévergondée qu'une véritable comédienne, mais elle n'était plus immaculée non plus. À cause de lui. Ce libertin amateur de maisons closes avait fait d'elle une catin, et il fallait que ces trois rustres soient les premiers à le découvrir !

Ils continuaient d'avancer vers elles, sales, malodorants et horriblement grossiers.

— C'est qui, votre monsieur ?

— Vous êtes drôlement belle !

— C'est quoi, votre nom ? Vous êtes célèbre ?

— Pour sûr ! Suffit de la regarder.

— Vous êtes une mignonne du Régent ? Ou de Wellington, peut-être ?

Elle les avait jugés inoffensifs dès qu'ils avaient ouvert la bouche ; mais elle recula néanmoins, encore plus vexée qu'effrayée.

— Messieurs, je vous assure que vous faites erreur...

— Eloignez-vous d'elle !

Daphnée se figea en entendant cet ordre prononcé d'une voix profonde, familière, qui fit naître une vibration dans tout son corps.

Avec un son étouffé, elle pivota vivement et aperçut Max s'avançant à grandes enjambées, son ample manteau noir flottant derrière lui. Dans son visage crispé, ses yeux verts avaient une dureté de marbre.

Derrière lui, par la porte ouverte, elle aperçut son étalon noir qu'un garçon d'écurie emmenait.

— Max ! Que faites-vous ici ?

Un regard au nouveau venu suffit pour que les trois importuns prennent la poudre d'escampette.

Vu la manière dont il fondait sur elle tout en enlevant ses gants de cuir noir, Daphnée en aurait bien fait autant.

— Bonjour, Daphnée, dit-il d'une voix sourde. Je suis venu pour vous ramener chez vous.

13.

— Certainement pas !

D'un bond, Daphnée se retourna et s'enfuit, le cœur battant. Elle ne comprenait pas comment il l'avait retrouvée, mais, à présent qu'elle connaissait ses manières et sa volonté implacable, elle ne voulait pas lui laisser reprendre le contrôle.

— Daphnée, revenez !

Elle serra les dents en recevant cet ordre et continua de plus belle. Le bruit des pas derrière elle s'accéléra.

— Ne vous sauvez pas ! Arrêtez-vous, s'il vous plaît, que nous puissions parler.

— Nous n'avons rien à nous dire, milord.

— Dites-moi au moins si vous allez bien !

— Bien sûr que oui ! lui lança-t-elle par-dessus son épaule. Vous pensez peut-être que je suis incapable de me débrouiller sans vous ? Je vais très bien !

— Eh bien, pas votre père. Il est malade d'inquiétude.

— Pfff ! il le mérite.

— Ce n'est pas lui qui est à blâmer, mais moi.

— Je vous en veux à tous les deux.

Dans sa hâte à rester hors d'atteinte, elle faillit marcher sur le chat de l'écurie, qui détalait avec un miaulement. Elle jeta un regard furibond à Max en constatant qu'il la rattrapait.

— Laissez-moi tranquille !

— Non. Je n'ai pas passé toute la journée à votre recherche pour que vous vous sauviez de nouveau.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ?

— Peu importe.

— C'est Willie, n'est-ce pas ? Elle paraissait si nerveuse, ce matin, que je soupçonnais quelque chose. Je suppose qu'elle a écrit à la maison ?

— Daphnée, la pauvre était morte de peur... À la fois qu'on la mette à la porte et qu'il vous arrive quelque chose à toutes les deux. Nous étions tous affolés. Comment avez-vous pu vous enfuir ainsi ?

— Votre marchandise vous a échappé ? persifla-t-elle. Ne vous inquiétez pas. Vous récupérerez votre argent quand j'aurai parlé à ma grand-tante.

— Je ne veux rien récupérer de quiconque. Bon sang, vous ne pourriez pas vous arrêter pour parler ?

— Je n'ai rien de plus à vous dire !

Il poussa un long soupir et cessa de la suivre.

Le cœur de Daphnée battait à tout rompre. Quand elle atteignit ce qu'elle croyait être un croisement, au bout des écuries, elle prit à gauche mais se retrouva presque aussitôt acculée : c'était la sellerie. Au moment où elle s'apprêtait à rebrousser chemin, elle entendit un bruit de pas : Max avançait de nouveau, constata-t-elle en l'apercevant à travers les planches disjointes des stalles.

Elle retint un premier réflexe, qui avait été de foncer vers lui pour forcer le passage. Il l'aurait sans doute attrapée au vol et elle préférerait ne pas risquer de se retrouver dans ses bras. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle... La seule issue était l'échelle qui montait vers le fenil. Elle s'y précipita, posa le pied sur le premier échelon et commença à grimper.

— Daphnée, mais que faites-vous ? dit-il d'une voix accablée. Descendez donc de là !

— Lâchez-moi ! cria-t-elle quand, quelques secondes plus tard, il la saisit par la taille.

Il essaya de la tirer vers le bas mais elle s'accrocha aux montants tout en lui envoyant son talon dans l'estomac - pas suffisamment fort pour le blesser, mais assez pour lui faire desserrer son étreinte.

Aussitôt, elle grimpa les derniers échelons, se hissa dans le grenier et, du pied, repoussa l'échelle de manière qu'il ne puisse pas la suivre. Elle eut le temps d'entendre son juron avant que les chevaux hennissent de peur quand l'échelle s'écrasa bruyamment sur le sol.

Daphnée chercha aussitôt des yeux un moyen de redescendre. Une deuxième échelle se dressait à l'autre extrémité du fenil. Si elle parvenait ensuite à retraverser la cour, elle pourrait chercher refuge auprès des aubergistes. Avec une pointe de culpabilité, cependant, elle voulut s'assurer d'abord qu'elle ne l'avait pas assommé.

Le cœur battant, elle jeta un coup d'œil en bas. Non seulement il était vivant, mais il courait vers l'échelle par laquelle elle comptait lui échapper !

Elle s'élança pour tenter de le devancer. Peine perdue. Quelques secondes plus tard, elle s'arrêta net quand il émergea à quelques pas d'elle et, sous son regard incrédule, repoussa l'échelle comme elle-même l'avait fait quelques instants plus tôt.

— Quelle brillante idée, lord Rotherstone ! s'exclama-t-elle. Maintenant, comment allons-nous redescendre ?

— Nous ne redescendrons pas avant d'avoir réglé cette affaire.

— Hep, vous deux, ça vous ferait rien d'arrêter de flanquer les échelles par terre ! cria l'un des garçons d'écurie. Vous fichez la frousse aux chevaux !

— Donnez-nous une minute, les gars ! répliqua Max. Il y aura une guinée pour chacun de vous si vous laissez ces échelles par terre jusqu'à ce que je vous les réclame. Mon amie et moi avons un petit différend à régler.

— Et voilà, vous continuez à arroser tout le monde de votre or, lui lança Daphnée, sarcastique, car une guinée était sans doute plus qu'ils n'en recevaient pour deux semaines de travail.

Puis elle foudroya Max du regard quand elle entendit la conclusion des palefreniers, murmurée à mi-voix :

— Je le savais bien, que c'était la cocotte d'un richard.

— Ce sera tout, jeunes gens, dit Max, qui avait haussé un sourcil. Laissez-nous seuls quelques instants, voulez-vous ?

— Oui, monsieur ! lancèrent-ils en chœur. Daphnée secoua la tête. Il semblait inutile de protester, ou d'exiger qu'on replace immédiatement une échelle car, à son expression menaçante, elle comprit que Max la poursuivrait jusqu'à l'extrémité de la Terre tant qu'il n'aurait pas obtenu satisfaction.

Il s'avança à grands pas vers elle en la fixant intensément. Les lignes dures de sa mâchoire étaient légèrement adoucies par les rais de lumière dorée tombant de l'ouverture percée dans le mur, qui permettait d'envoyer le foin dans la cour en contrebas.

— Tout ce que je vous demande, Daphnée, c'est de prendre un moment pour m'écouter.

Daphnée croisa les bras sur sa poitrine.

— Je pense en avoir assez entendu hier soir. Et n'essayez pas de m'amadouer par des paroles mielleuses ! Je suis fondée à être en colère. Si votre arrogance démesurée a subi un revers, à qui la faute ? Certainement pas à moi. Vous vous êtes conduit en bête sauvage.

— Je le sais, concéda-t-il, le visage crispé. C'est pourquoi je suis ici. Pour vous dire que je suis désolé.

Cet aveu prit Daphnée au dépourvu. Elle l'observa d'un œil méfiant quand il poussa un soupir las.

— Je me maudis de vous avoir blessée.

— Vous êtes désolé ?

— Oui.

— Pourquoi vous croirais-je ? répliqua-t-elle, en luttant de toutes ses forces pour rester sur ses gardes. Vous êtes prêt à dire n'importe quoi pour obtenir ce que vous voulez. Vous l'avez déjà prouvé. Comment puis-je savoir qu'il ne s'agit pas de votre dernière stratégie ?

— C'est la vérité ! Je suis désolé, répéta-t-il avant de baisser les yeux au sol. Plus que vous ne le saurez jamais. Pensez-vous que je n'ai pas conscience de ce que j'ai fait, de ce que j'ai détruit pour nous deux ?

Le cœur de Daphnée se serra. Il paraissait si abattu qu'elle dut batailler, contre elle-même pour ne pas succomber de nouveau.

— Très bien... J'accepterai vos excuses, dit-elle après avoir dégluti avec peine, si c'est la condition pour que vous partiez.

— Merci, répondit-il en relevant la tête. Mais je crains de ne pas pouvoir repartir sans vous.

— Pardon ?

— J'ai promis à votre père de vous ramener saine et sauve à la maison.

— Oh, vraiment ? s'emporta-t-elle, submergée par une nouvelle vague de colère. Quelle paire vous formez ! Eh bien, vous pouvez aller tous les deux au diable, parce que je ne partirai pas avec vous, lord Rotherstone. Je ne vous épouserai pas et vous n'aurez jamais le droit de me dire ce que je dois faire !

— Sacrebleu, marmonna-t-il entre ses dents.

Il lui jeta un regard où se mêlaient la douleur et le sarcasme avant de se laisser tomber lourdement sur une botte de foin.

— Si vous vouliez bien m'écouter... Ce que j'essaye de vous dire, c'est que vous n'avez plus besoin de vous enfuir, mademoiselle Starling. Vos malheurs s'arrêtent là et nous pouvons tous retourner à Londres.

— Que voulez-vous dire ? Il lui jeta un regard aigu.

— Je cesse de vous poursuivre. Vous avez gagné, Daphnée. J'ai parlé à votre père. Nous allons nous occuper de ses problèmes financiers - je suis sûr que nous trouverons une solution. Toutefois, cela ne vous concerne plus en rien, et je suis venu pour vous le signifier en personne. Soyez assurée que je ne suis pas ici pour vous capturer ou exiger votre main. Mais, simplement, parce que j'ai promis à votre famille de vous retrouver et de vous ramener chez vous. Après tout, conclut-il d'une voix étouffée, c'est ma faute si vous vous êtes enfuie.

Il fallut à Daphnée un long moment pour que son esprit se pénétre de ses paroles.

— Alors, finit-elle par dire lentement, vous ne voulez plus m'épouser ?

C'était exactement ce qu'elle souhaitait, hier soir, quand elle avait rompu leurs fiançailles arrangées ; et pourtant, au moment où il acceptait enfin, elle éprouvait une surprenante sensation de déséquilibre.

— La question n'est pas ce que je veux, répliqua-t-il avec un soupir résigné.

— Ah oui, c'est vrai. J'ai failli oublier que ce que vous vouliez en tout premier lieu, ce n'était pas moi, n'est-ce pas ? Je n'étais que l'outil de votre petite vengeance contre Albert.

— Vous pouvez croire ça si vous le voulez.

— Je comprends à présent pourquoi vous ne pouviez pas me donner la véritable raison de

vosre cour. Tous ces jolis mensonges pour justifier que vous m'avez choisie, moi entre toutes les filles de Londres. Je me sens si stupide, Max..., ajouta-t-elle, la gorge serrée, parce que je vous ai presque cru.

— Et vous le deviez ! répliqua-t-il en se relevant brusquement. Tout ce que j'ai dit de mon admiration pour vous était vrai.

— Mmm...

— Allez-vous plutôt croire les paroles d'Albert ? Un homme qui débite des mensonges à votre sujet ? Vous croyez qu'il sait de quoi il parle en ce qui me concerne ?

— Vous n'avez pas nié, argua-t-elle en sentant les larmes lui monter aux yeux. Quand il a évoqué un défi entre vous, vous vous êtes contenté de répondre : « Je peux m'expliquer. » Autant dire que vous avez confirmé ! Et je n'en suis pas surprise, à vrai dire. Votre demande en mariage paraissait tombée du ciel, les principales raisons de votre choix étaient froides, utilitaires, axées uniquement sur vos désirs et vos besoins. Et, ensuite, quand j'ai vu de quelle manière vous me teniez à distance, tout comme votre sœur...

— Pourquoi vous en souciez-vous, au point où nous en sommes ? l'interrompit-il avec colère. Vous étiez déjà en train de m'exclure de votre vie quand Carew a surgi, hier soir. Et je ne comprends toujours pas pourquoi. Je croyais que tout allait bien entre nous !

— Vous ne pouvez quand même pas croire que ce que vous m'avez fait dans le salon a réglé quoi que ce soit ! chuchota-t-elle en rougissant au souvenir de sa bouche sur son corps.

Il se contenta de la regarder en silence, à court de mots.

Elle secoua la tête tout en s'adjuant d'être patiente.

— Max, en toute honnêteté... Les choses se seraient bien mieux passées entre nous si vous aviez essayé de vous montrer ouvert, plutôt que d'user de toutes ces ruses, de tous ces jeux...

— Je ne joue pas !

— Mais si, bien sûr, riposta-t-elle. Dès la première fois que je vous ai vu dans Bucket Lane, vous faisiez mine d'être ivre...

— Pour sauver votre peau !

— Tout, avec vous, prend des airs de mystère. Et je n'ai aucune idée de ce que vous ressentez pour moi, à part du désir ! Pourquoi ne pouvez-vous pas être franc afin que je sache où j'en suis avec vous ? Max...

Malgré elle, elle posa sa main sur sa joue, avec une tendresse qu'elle s'efforçait de réprimer.

— ... j'ai toujours été encline à vous aimer. Mais je n'ai jamais osé m'abandonner à mes sentiments parce que je n'étais pas sûre de pouvoir vous faire confiance.

— Vous pouvez me faire confiance, chuchota-t-il en posant sa propre main sur celle de Daphné. Je ferais n'importe quoi pour vous.

— A part risquer votre cœur. Et je sais pourquoi, désormais.

— Seigneur Dieu, accordez-moi de la patience ! s'écria-t-il en s'écartant d'elle. Très bien... Il est vrai que j'ai commencé à chercher une femme parce que j'avais besoin d'héritiers. Et que la mauvaise réputation de ma famille m'a obligé à privilégier les débutantes de bonne famille, jolies, bien éduquées- le genre de créatures qui, pour être honnête, m'ennuie en général à mourir. J'ai alors entendu parler d'une jeune fille répondant à ces critères, qui s'appelait Daphnée Starling et qui venait de repousser mon ennemi d'enfance. Je l'avoue, j'ai pensé que ce serait peut-être... amusant de le piquer au vif en flirtant légèrement avec elle. Sapristi, Daphnée, ensuite... je vous ai vue.

Elle frémit sous l'intensité de son regard passionné. Quand il l'admirait ainsi, ses genoux menaçaient de ne plus la porter.

— Tout a changé à partir du moment où mes yeux se sont posés sur vous. Tout a changé... en moi. Plus j'en apprenais sur vous... Vous m'avez troublé jusqu'au tréfonds.

— Ne dites pas ça, répliqua-t-elle d'une voix à peine audible, en retenant désespérément la dernière bribe du mépris qu'elle voulait éprouver pour lui. Il est trop tard. Je sais de quels mensonges vous êtes capable,

— Je vous jure par saint Michel que je dis la vérité ! Je ne fais pas juste allusion à votre beauté, ajouta-t-il avec un regard significatif. J'ai connu des femmes belles, mais elles n'étaient pas comme vous. Je n'aurais jamais pu leur accorder ma confiance.

— Vous avez confiance en moi ?

— Je vous l'ai dit la première fois que je suis venu chez vous.

— Dans ce cas, pourquoi vous est-il si difficile de vous montrer plus ouvert avec moi ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Tout ce que je sais, c'est que vous êtes venue me trouver au bal des Edgecombe, et que vous étiez la seule personne qui s'inquiétait de moi. Vous m'avez parlé et je vous ai trouvée... enchantresse. J'ai dû partir, ce soir-là, c'est vrai ; mais, dès cet instant, j'ai su que vous étiez la femme que je cherchais. Et chaque fois que nous nous sommes retrouvés, ma certitude s'est renforcée... Je n'ai pas l'habitude de laisser voir mes sentiments, Daphnée. Si les raisons que je vous ai données sonnent faux, comme vous le dites, c'est probablement parce que ce que je ressens pour vous m'effraye au plus haut point.

— Vous, effrayé ? murmura-t-elle, abasourdie. Il hocha lentement la tête.

— J'ai essayé de trouver des raisons logiques à ce... sortilège qui m'enchaînait à vous. J'ai tenté de me convaincre qu'il s'agissait d'une simple union de convenance, uniquement destinée à la procréation. La vérité, c'est que ce n'est pas cela que je ressens.

— Et que ressentez-vous, Max ?

Il réfléchit un long moment, comme s'il interrogeait son être intime.

— Je suis perdu. Daphnée... Ce n'est pas facile pour un homme qui sait toujours exactement où il va.

Elle sentit des larmes lui brûler les paupières. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras. Lui qui était si redoutable par certains côtés paraissait si démuné devant tout ce qui touchait aux sentiments...

— Je n'ai jamais connu cela et, pourtant, j'ai multiplié les expériences, croyez-moi, reprit-il. Ma première pensée est pour vous, le matin, et la dernière aussi, quand je m'endors. Ne vous méprenez pas, cependant, être perdu n'est pas toujours une souffrance. Il y a aussi de merveilleux moments de joie quand je suis avec vous. Si je me suis montré aussi insistant, Daphnée, c'est simplement parce que je ne voulais pas perdre tout cela. Vous avez ouvert en moi des portes que je... Sacre-bleu, je deviens absolument ridicule !

Il ferma les yeux et se détourna.

— Pourriez-vous avoir la charité de m'abattre, là, tout de suite, et qu'on en finisse ?

— Je ne veux pas vous abattre, répliqua-t-elle, la vue brouillée par les larmes. Et je ne vous trouve pas ridicule du tout.

Ses jambes tremblantes refusant de la porter plus longtemps, elle se laissa tomber sur une botte de foin.

— J'avais cru, reprit-il, la tête basse, que vous éprouviez la même chose pour moi. Et puis, vous m'avez dit que tout était fini, et je n'ai pas compris. Je ne comprends toujours pas.

Il haussa les épaules d'un geste las.

— Je ne sais pas quoi dire ou quoi faire d'autre pour vous conquérir. J'ai essayé tout ce que je connaissais et, manifestement, rien n'a fonctionné. Hier, quand j'ai compris que je vous perdais vraiment, je n'ai pas pu garder mon sang-froid.

— Certes. Mais j'ai vu la manière dont Albert ne cessait de vous provoquer, dit-elle avec circonspection. Nous savons tous les deux que vous auriez pu faire bien plus de mal aux frères Carew si vous l'aviez voulu.

— Je vous ai promis, un jour, que je ne permettrai jamais qu'on vous insulte en ma présence. Il n'empêche que j'aurais dû régler mes comptes avec lui plus tard, pas devant vous... Mais il suffit ! déclara-t-il soudain, comme s'il chassait les émotions dangereuses qui imprégnaient l'atmosphère entre eux. Je n'essaye pas de me trouver des excuses. Ce que je voulais simplement vous dire, c'est que je suis désolé d'avoir tenté de vous imposer mes vues. Seul compte ce que vous voulez. Il prit une profonde inspiration avant d'ajouter :

— Quelle que soit votre décision, je l'accepterai. Si vous cherchez juste un ami, c'est ce que je serai ; si vous ne voulez plus jamais me parler, je garderai mes distances ; et s'il vous faut un chien d'attaque pour vous protéger des imbéciles, faites-le-moi savoir. Je ne m'inquiète plus que de votre bonheur, Daphnée.

Elle sentit qu'elle perdait la bataille pour ne pas pleurer. Le moment était venu d'un dernier aveu - le plus douloureux.

— Max... Je n'ai jamais rien souhaité d'autre que d'épouser quelqu'un qui m'aimerait pour moi. Est-ce beaucoup demander ?

— Pas du tout !

Il tomba à genoux devant elle, saisit ses mains et plongea son regard dans le sien.

— C'est toujours possible, affirma-t-il.

Elle baissa la tête et deux larmes coulèrent sur leurs mains jointes. Son front appuyé contre celui de Daphnée, Max resta silencieux un moment, comme si, à son tour, il rassemblait son courage.

— Daphnée ?

— Oui ? murmura-t-elle en retenant son souffle.

— Si je t'aimais pour toi, m'aimerais-tu pour moi ? Pas pour mon titre, pas pour ma fortune, et en sachant pertinemment que je me conduis quelquefois en crétin absolu. Pourrais-tu aimer quelqu'un comme ça ?

— Oh, Max, c'est déjà le cas !

— Ah bon ? dit-il en s'écartant légèrement pour scruter son visage avec stupéfaction.

— C'est pour cela que j'ai essayé de rompre hier soir, expliqua-t-elle dans un sanglot;

Il fronça les sourcils.

— Excuse-moi... tu as essayé de rompre parce que tu m'aimais ?

— Oui, c'était terrible pour moi ! Tu ne comprends pas ? De me sentir exclue... Je ne voulais pas d'un amour à sens unique ! Que pouvais-je faire d'autre que de rompre pendant que j'en avais encore la force ? Je ne voulais pas connaître l'enfer d'aimer quelqu'un d'intouchable. Je voulais que mon amour soit partagé.

— Il l'est. Il l'est ! chuchota-t-il.

Il prit son visage entre ses mains pour essuyer ses larmes avec ses pouces, avant de déposer un baiser fervent sur son front.

— Tu dis cela maintenant, répliqua-t-elle, mais demain ? Quand tu te refermes, comme après la visite de ta sœur, comment puis-je savoir ce que tu ressens ? Et si je ne sais pas quels sont tes sentiments, comment puis-je m'en remettre totalement à toi en acceptant de t'épouser ? On attend d'une femme qu'elle se soumette à son mari. Comment puis-je faire cela - et te donner mon cœur, qui plus est - sans te connaître ?

Il scrutait son visage, manifestement pendu à ses lèvres.

— Max, si je me donne entièrement à toi par le mariage, je veux tout de toi en retour. Peut-être que c'est davantage que ce que la plupart des femmes osent exiger. Mais je ne veux pas subir la domination d'un étranger distant. Il y a beaucoup d'exemples de ce genre d'union dans la société...

— Sacrebleu, si c'est ainsi que tu imaginais ta vie une fois mariée avec moi, pas étonnant que tu n'aies cessé de refuser ! Mon cher ange, le tableau que tu dresses n'est pas pertinent.

— Non?

— Daphnée, s'il te plaît, écoute-moi.

Tout en soutenant son regard, il porta sa main à ses lèvres, embrassa ses doigts, puis continua :

— Je ne veux ni te contrôler ni te dominer. Peu importe la manière dont vit le reste de la société. Nous n'avons pas à suivre ses règles. D'ailleurs, ma vie en est la preuve. Nous trouverons la voie qui nous conviendra le mieux.

— Tu veux dire... un mariage non conventionnel ?

— Un mariage d'amour, chuchota-t-il avec un regard tendre. Nous établirons notre propre pays et tu en seras la reine. Tout ce que je veux, c'est ton amour. Seigneur..., ajouta-t-il en secouant la tête, je n'aurais jamais imaginé admettre ça un jour.

— Pourquoi ?

— Personne ne m'a jamais aimé, répondit-il d'une voix sourde, hésitante. C'est en partie la raison pour laquelle je ne suis pas très ouvert. Je croyais sans doute que, moins tu en saurais sur moi, plus j'aurais de chances de te conquérir.

— Oh, Max ! À quel point tu avais tort ! lui reprocha-t-elle tendrement.

— Dis-mot ce que je dois faire. Pouvons-nous recommencer ? Si tu me laisses une nouvelle chance, je passerai chaque jour à découvrir une façon différente de te rendre heureuse.

Submergée par le bonheur, elle prit son visage entre ses deux mains et l'embrassa passionnément, il répondit avec un doux gémissement en posant ses mains sur sa taille.

D'abord, il se montra hésitant ; mais quand, enflammée de désir, elle s'accrocha à lui, il l'enlaça jusqu'à ce que leurs corps soient étroitement pressés l'un contre l'autre.

Elle fit courir ses doigts dans ses cheveux tout en lui rendant ses baisers, lents, profonds, avec l'impression de vivre un rêve éveillé. De ses mains avides refermées sur son dos musclé, elle l'incita à venir sur elle. Le foin crissa quand elle s'allongea en savourant la sensation de son corps contre le sien.

Le sang puisa dans ses oreilles quand elle le fixa dans les yeux. « Fais-moi l'amour... » le supplia-t-elle en silence.

— Tu me rends fou, dit-il dans un souffle.

Son visage exprimait la plus pure des passions. Il s'empara de ses lèvres et l'embrassa avec un abandon total. Aspirant à se donner à lui ici, tout de suite, avant de perdre son audace, Daphnée lui rendit ses baisers avec frénésie. Elle était si absorbée par les sensations délicieuses que lui procuraient ses caresses qu'elle ne prêta pas attention à un roulement de voiture entrant dans la cour, pas plus qu'à l'empressement bruyant des domestiques qui signalait l'arrivée d'un personnage important.

Soudain, la voix de sa grand-tante, la duchesse douairière, retentit comme un coup de tonnerre.

— Je suis ici pour ma nièce, Mlle Daphnée Starling ! Allez lui apprendre mon arrivée sur-le-champ.

Daphnée s'immobilisa, interdite.

— Aïe, murmura Max qui, comme elle, tourna la tête vers la petite ouverture, à l'extrémité du fenil.

— Qu'est-ce que cela signifie ? J'ai passé toute la nuit à voyager pour répondre à une urgence ! J'exige de savoir où est ma nièce.

— Je... je vous demande bien le pardon, madame la duchesse, fit la voix de Wilhelmina, mais mademoiselle Daphnée, elle est allée dans les écuries, tout à l'heure.

— Si c'est de la jeune dame avec des cheveux blonds que vous parlez, intervint l'un des garçons d'écurie; elle est dans le grenier à foin. Et... euh... Je crois pas qu'elle veut qu'on la dérange, milady.

— Dans le grenier à foin ? Vraiment ? Daphnée Starling, es-tu là-haut ? Montre-toi immédiatement !

Daphnée et Max se regardèrent, effarés. Il se laissa glisser à côté d'elle pour lui permettre de s'asseoir. Avec leurs visages enfiévrés, leurs vêtements froissés et les brins d'herbe dans leurs cheveux, impossible de nier ce qu'ils venaient de faire.

Daphnée expira longuement pour essayer de reprendre son souffle. Puis elle se tourna vers Max, qui avait déjà donné des preuves de son sang-froid en cas de crise.

— Que faisons-nous ?

— Le choix te revient, lui répondit-il d'un air éloquent.

Quand elle comprit ce qu'il voulait dire, elle lui sourit avec reconnaissance et l'embrassa sur le bout du nez. Puis elle se releva et s'avança vers l'ouverture rectangulaire.

— Tante Anselm ! cria-t-elle. Je suis là-haut ! L'étonnement se peignit sur le visage sévère de la duchesse douairière quand elle leva la tête.

— Mais enfin, Daphnée Starling ! Descends de là avant de te rompre le cou.

— Quelqu'un peut apporter une échelle ? demanda Daphnée, qui se retourna ensuite pour tendre la main à Max.

— D'abord, que fais-tu dans le fenil ? s'exclama sa grand-tante, tandis que ses domestiques s'efforçaient manifestement de contenir leur hilarité. Et qui est cet homme avec toi ?

Daphnée et Max échangèrent un regard. Elle lui sourit avant d'annoncer :

— Tante Anselm, c'est mon fiancé !

Soudain, elle voulait le crier sur tous les toits, et se mit à rire malgré l'expression abasourdie de sa grand-tante.

— Eh bien, j'ose l'espérer ! répliqua le vieux dragon. Descends donc pour procéder à des présentations convenables !

— Tout de suite, ma tante.

Ainsi, c'était décidé ! Ils étaient en marche pour l'autel. Tous les deux s'écartèrent de l'ouverture. Dès qu'ils furent hors de vue, Daphnée embrassa de nouveau Max, qui l'enveloppa de ses bras.

— Merci, chuchota-t-il à son oreille. Tu ne le regretteras jamais.

— Je le sais, répondit-elle en fermant les yeux, à la fois ébahie et euphorique. À partir de maintenant, je place ma confiance en toi.

— Et moi en toi, mon cœur.

Il y eut un choc sourd derrière eux à l'endroit où le palefrenier replaçait l'échelle.

— Ta tante..., reprit-il. Apparemment, il faudra compter avec elle.

— C'est vrai, répondit Daphnée avec un large sourire. Mais ne t'inquiète pas, aucune femme ne peut résister à ton charme, comme tu le sais très bien.

— Nous ferions bien d'y aller. Euh, Daphnée...

Il se mit à rire car, les bras étroitement noués autour de son cou, elle ne cessait plus de l'embrasser.

À présent qu'il l'avait attrapée, elle ne voulait plus jamais le laisser partir.

14.

Londres lui semblait familier. Sans savoir comment, Drake reconnaissait des noms de rues et de monuments.

Arrivés de Bavière après un voyage éprouvant, ils s'étaient installés dans le somptueux appartement qu'occupait James à l'hôtel Pulteney.

Le premier matin, James lui avait tendu un exemplaire du Post en lui recommandant de le lire chaque jour et de noter les noms qui ne lui paraissaient pas inconnus. Drake s'acquittait de cette tâche avec diligence, mais avec peu de résultats.

Si seulement il connaissait son propre nom !

Alors que quelques jours s'étaient écoulés sans véritables progrès, James lui dit avec un large sourire :

— Ce soir, vous allez venir avec moi. J'ai prévu un cadeau pour vous.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Drake, aussitôt saisi d'appréhension.

— Ne vous inquiétez pas. Vous êtes resté enfermé longtemps. Nous avons pensé que vous seriez heureux de passer un peu de temps... en plaisante compagnie.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous allons vous trouver une fille, précisa Talon, l'œil brillant.

— Pour quoi faire ?

— Vous avez même oublié à quoi sert une femme ? s'esclaffa Talon. Allez, pas d'inquiétude, ça vous reviendra vite.

Peu de temps après, le cocher arrêta la voiture non loin de l'Opéra, devant lequel de nombreux mélomanes, élégamment vêtus, se promenaient par petits groupes.

— Attendez ici, leur recommanda James. Je vais chercher une compagne convenable pour notre ami. Talon, veille à garder le rideau tiré.

James ne voulait pas que les passants risquent d'apercevoir Drake. Il pouvait y avoir des agents de l'Ordre partout, et il ne fallait pas qu'ils tentent de récupérer Drake avant même que James connaisse son identité.

Même s'il commençait à s'attacher à son prisonnier, James s'impatientait de son incapacité à se souvenir de son nom. Il avait donc décidé de recourir à une personne connaissant tous les hommes puissants de Londres, et réputée pour sa discrétion.

C'est-à-dire à une courtisane londonienne.

Son regard s'arrêta sur une femme aux formes voluptueuses, vêtue d'une robe écarlate outrageusement décolletée sous une étole de vison, le cou orné d'une fausse rivière de diamants. Elle fumait un mince cigarillo tout en plaisantant avec trois rejetons de l'aristocratie, des étudiants d'Oxford, sans doute.

Quand James l'aborda, elle n'hésita pas à reconnaître en lui un parti plus avantageux que les jeunes freluquets et, jetant son cigarillo, elle prit aussitôt le bras qu'il lui offrait.

— Que puis-je pour vous ce soir, monsieur ? demanda-t-elle en lui donnant sur la joue un petit coup de son éventail de soie.

— Je me demandais si vous accepteriez de passer une heure ou deux avec mon jeune ami. Il est dans la voiture. Puis-je vous le présenter ?

Elle s'arrêta pour regarder tour à tour, d'un œil méfiant, James et la voiture.

— Vous ne craignez rien, assura-t-il à voix basse. Voyez-vous, mon ami a été grièvement blessé pendant la guerre. Il n'a pas fréquenté de femme depuis longtemps.

— Le pauvre, dit-elle d'un air sincèrement compatissant. Il est estropié ? Sa femme n'en veut plus ? C'est cruel...

— Non, non. Il s'agit d'une, blessure à la tête. Depuis, il est un peu... désorienté. Je crois

que le plaisir de votre compagnie lui ferait beaucoup de bien.

— Et comment !

— Puis-je vous le présenter ?

— Eh bien, reste à régler une petite question...

— Soyez gentille avec lui, chuchota James en lui glissant une petite bourse pleine d'or dans la main. Il a beaucoup souffert.

James ouvrit alors la portière devant elle, mais elle scruta d'abord l'intérieur sombre de la voiture avant d'y monter.

— Bonsoir, chéri ! Vous permettez ? On m'a dit qu'il y avait ici quelqu'un qui... Ô mon Dieu ! s'écria-t-elle soudain. Westie !

Drake la regarda d'un air déconcerté.

— Westie, c'est toi ! J'y crois pas !

Avec une exclamation joyeuse, elle l'enlaça.

— Oh, mon chéri, qu'est-ce qu'il t'a fait, cet horrible Bonnie ? Je savais même pas que tu étais dans l'armée ! Dieu merci, tu es vivant, mon Westie !

— Westie ? répéta Talon.

— Pour le comte de Westwood, bien sûr, lança la courtisane par-dessus son épaule.

James sourit lentement. Il avait retenu son souffle mais, à présent, il savait.

— Ça ne peut pas être ça, dit Drake en secouant la tête. Je n'ai jamais entendu ce nom auparavant. Et je ne sais pas du tout qui est cette femme.

— Westie, mon amour, c'est moi, Ginger-Cat, ta petite chatte rousse ! dit-elle, avant de se tourner vers James, déconcertée. Il ne sait pas qui il est ?

— Je le crains fort.

— Je suis désolé, madame, murmura Drake en se tassant sur lui-même, la tête baissée.

— Ça ne fait rien, mon pauvre chou. Tu as dû subir une épreuve terrible. Pourtant, crois-moi, on en a passé, des nuits à faire la fête, tous les deux !

Comme elle plantait un baiser sur sa joue, Drake frota celle-ci d'un geste nerveux.

— Emmenez-la, s'il vous plaît, James. Je ne veux pas d'elle.

— Moi, je la prends, proposa Talon avec un sourire entendu.

La femme se rembrunit quand elle le regarda.

— Vous savez, ma chère demoiselle, dit James, que cela pourrait aider à sa guérison, si vous pouviez nous donner des renseignements sur lui. Qui sont ses amis, par exemple. Si

vous nous confiiez leur nom, nous pourrions leur remettre lord Westwood afin qu'ils s'occupent de lui.

— Je croyais que vous étiez ses amis, répliqua-t-elle, de nouveau méfiante.

— Oui, bien sûr. Mais il doit en avoir d'autres. Des plus intimes, peut-être...

— Si vous ne voulez pas vous occuper de lui, laissez-le venir avec moi. Il a besoin des soins d'une femme.

— Je ne pense pas qu'il soit prêt pour ça.

— Je ne suis qu'une catin..., lança-t-elle avec un haussement d'épaules impertinent. Qu'est-ce que vous voulez savoir sur lui ? Il venait au bordel, il buvait, il chantait, entre autres... C'est ce joyeux Westie que j'ai connu. Pas cet invalide, ajouta-t-elle avec un regard indifférent, comme si elle essayait délibérément de prendre ses distances.

— Très bien, dit James après l'avoir longuement observée. Dans ce cas, vous pouvez partir. Gardez-la, ajouta-t-il quand elle fit mine de lui rendre la bourse.

— Je n'en veux pas. Même une catin a sa fierté, milord !

Elle sauta de la voiture et claqua la portière derrière elle.

— Elle ne m'inspire pas confiance, fit remarquer Talon en la suivant des yeux quand elle rejoignit ses trois admirateurs. Je la suis ?

— Non. Nous avons le renseignement que nous voulions. Si nous avons de nouveau besoin d'elle, elle ne sera pas difficile à retrouver. Ginger-Cat ne passe pas vraiment inaperçue.

À son signal, l'équipage s'ébranla de nouveau.

Gardant la tête baissée, Drake ne dit pas un mot durant le retour vers l'hôtel. Il ne s'expliquait pas pourquoi il avait été aussi impatient d'éloigner la femme au visage peinturluré. Il ne cessait de retourner dans sa tête le nom qu'elle lui avait donné. Le comte de Westwood... Était-ce donc lui ? Ce nom n'éveillait aucun écho dans son esprit...

Une fois au Pulteney, James l'enferma dans sa chambre pour la nuit.

Revenu dans le salon, James s'adressa à Talon à voix basse :

— À présent que nous savons avoir affaire au comte de Westwood, je veux que tu trouves la résidence de sa famille et que tu introduises un espion dans le personnel. Une fois dans la place, il devra chercher des indices sur l'engagement de Drake dans l'Ordre. Et qu'il rapporte aussi toute activité qui lui paraîtrait intéressante.

— Compris. Voulez-vous aussi que je contacte Dresden Bloodwell ? Il doit être à Londres, maintenant. Je crois que Malcolm vous a donné l'adresse.

— Oui, la voilà, dit James en lui tendant un morceau de papier qu'il sortit de son écritoire portative. Va y jeter un coup d'œil mais ne t'approche pas. Cet homme est un fou dangereux.

Nous lui rendrons visite ensemble. Quant à moi, j'ai rendez-vous demain à Newgate.

— Quoi ? À la prison ?

— Oui. Il y a quelques mois, j'ai reçu une note d'un des indicateurs de Tavistock, un gardien de Newgate. Il parlait d'un prisonnier qui exigeait de voir Tavistock. Il s'appelle O'Banyon et il prétend avoir des informations sur l'emplacement de la tombe et du trésor de l'Alchimiste.

— Non ? murmura Talon, étonné.

— Nous verrons bien. Puisque Tavistock n'est plus avec nous, ce malheureux M. O'Banyon devra se contenter de moi. Je vais aller voir par moi-même s'il est crédible. Vu l'endroit où il se trouve, j'en doute un peu.

— La tombe perdue de l'Alchimiste..., murmura Talon. Et si c'était vrai ? Ce ne serait pas rien de retrouver l'un des rouleaux manquants !

— Ce serait même la clé d'un pouvoir inimaginable, répliqua James à voix basse.

La simple pensée de mettre la main sur les secrets découverts par les premiers Prométhéens, notamment Valerian, le plus grand alchimiste de la Renaissance, le transportait. Exactement ce qu'il lui faudrait pour renverser Malcolm !

— Enfin, je suppose qu'il ne faut pas prendre les déclarations d'O'Banyon au pied de la lettre, reprit Talon. D'abord, pourquoi est-il à Newgate ?

— Apparemment, ce serait un voleur et un mutin. Lui soutient qu'il était premier lieutenant sur un corsaire, mais on l'accuse de piraterie.

— Et si on part tous les deux demain, qui va surveiller l'animal ?

— Si c'est au comte de Westwood que tu fais allusion, je demanderai à mon cocher et à deux autres hommes de monter la garde.

— Je vais aller voir ce qu'il fabrique, déclara Talon. Je le trouve bien tranquille.

Il traversa la suite pour aller déverrouiller la porte du captif, et passa grossièrement la tête dans la pièce.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Drake se contenta de lever les yeux du journal qu'il lisait, comme on le lui avait ordonné.

Avec un grognement, Talon referma la porte.

« Va au diable ! » songea Drake, qui n'éprouvait aucune sympathie pour le borgne.

Il reporta son regard sur l'article détaillé qui annonçait le mariage d'un couple appartenant de toute évidence à la plus haute société.

La cérémonie se déroulerait le lendemain, à Londres.

Si le nom de la fiancée lui était inconnu, Drake avait la certitude inexplicable qu'il

connaissait l'homme.

Il n'en avait soufflé mot à James. Pas encore.

L'idée le taraudait de se glisser d'abord jusqu'à l'église et d'essayer d'apercevoir le visage du marié. Le nom de ce marquis lui semblait si familier...

Rotherstone...

Le grand jour était enfin venu.

La journée s'annonçait radieuse quand Daphnée prit place avec sa famille dans le carrosse paternel, orné de fleurs pour l'occasion et tiré par quatre chevaux emplumés de blanc.

Sous son voile, elle dissimulait une certaine nervosité. Tout en ayant hâte d'épouser Max, elle savait qu'à l'issue de cette journée, il n'y aurait plus de retour en arrière possible.

Son cœur se mit à battre à l'unisson des cloches qui carillonnaient quand le véhicule s'arrêta devant Saint-George, dans Hanover Square. Elle déglutit quand elle aperçut, par les portes grandes ouvertes de l'église, l'élégante foule rassemblée. La gorge serrée, elle s'appuya sur la main de son père pour descendre du carrosse, aussitôt suivie de Wilhelmina qui l'aida à se dépêtrer de ses amples jupes.

La musique s'amplifia. Puis ce fut le silence.

Son père lui adressa un sourire d'encouragement tandis que Pénélope et ses filles se dépêchaient de rejoindre leur place.

Quand la musique reprit, toute l'assemblée se leva. En attendant le signal du pasteur, Daphnée la parcourut des yeux, malgré les battements précipités de son cœur. Elle distingua la sœur de Max, lady Thurloe, accompagnée de son mari et de ses enfants ; elle vit aussi le duc de Warrington et lord Falconridge, qu'escortait un gigantesque Écossais à la chevelure grise, vêtu de la tenue traditionnelle des Highlands.

« Qui est cet imposant personnage ? » eut le temps de se demander Daphnée, avant de remarquer le petit signe que lui adressait un Jonathon tout sourire. Elle lui sourit à son tour, un peu rassérénée. Carissa, quant à elle, lui adressa un signe de tête convaincu.

C'est alors que Max prit sa place dans le chœur, et que tous ses doutes s'évaporèrent aussi vite que la rosée matinale. À sa simple vue, son cœur se gonfla d'une certitude renouvelée.

Sans le quitter un instant des yeux, elle obéit à la légère incitation de son père et commença à remonter la nef. Plus elle se rapprochait de Max, plus son âme exultait.

« Personne ne m'a jamais aimé », lui avait-il confié dans le fenil.

« Moi, je t'aimerai et je te donnerai tout ce que j'ai », lui promit-elle silencieusement, du fond du cœur.

Quand elle fut à son côté, il scruta son visage à travers son voile arachnéen avec une expression troublée, avant de lui présenter sa main. Mais Daphnée choisit de prendre son bras pour être encore plus près de lui.

« J'espère que tu es prêt, mon amour. Tu as ce que tu as voulu... »

L'hymne se terminait. Au regard légèrement inquiet qu'il lui jeta, elle répondit par un sourire rassurant, puis tous les deux se tournèrent vers le pasteur.

Celui-ci remonta ses lunettes sur son nez leur adressa un large sourire et s'adressa à l'assemblée.

— Mes biens chers frères, nous sommes réunis aujourd'hui...

Il était marié !

Quelques heures plus tard, à la réception, Max ne parvenait toujours pas à croire qu'il avait atteint son but. Non sans mal, comme il l'avait raconté à ses amis. Il avait appris à ses dépens que le cœur d'une femme était une force de la nature qu'aucun homme ne pouvait contrôler.

S'il avait conservé le moindre doute, le baiser dont Daphnée l'avait gratifié à l'issue de la cérémonie l'aurait levé.

Quand le pasteur avait permis à Max d'embrasser sa nouvelle épouse, il avait soulevé son voile en s'inclinant vers son visage. Mais elle avait jeté ses bras autour de son cou pour l'embrasser avec passion.

Il ne s'y attendait pas, pas plus que l'assistance. Quelques rires avaient fusé, bientôt suivis par une salve d'applaudissements, et même un sifflet strident lancé par Rohan. C'est tout juste si Max ne s'était pas senti un peu penaud quand son épouse l'avait relâché.

Selon toutes les apparences, il s'était trouvé un démon de marquise...

Radieux, se réjouissant d'avance de la nuit à venir, ils s'étaient rendus dans la magnifique salle de réception louée par lord Starling pour l'occasion. Là, tout ce que la société comptait de membres éminents les avait félicités, avait bu à leur santé, mangé, jusqu'au moment où, tout en faisant un vœu, ils avaient coupé ensemble le gigantesque gâteau recouvert d'un glaçage blanc.

Finalement, Max fut convoqué à l'extérieur pour fumer un cigare avec son beau-père et les dignes gentlemen qui formaient son cercle d'amis.

Pour éviter que le nuage de fumée n'incommode les dames, ils se rassemblèrent dans une ruelle entre la salle de réception et les écuries voisines.

Alors qu'il écoutait en souriant les conseils matrimoniaux de ses aînés, Max remarqua un fiacre de louage qui avançait très lentement dans King Street, perpendiculaire à la ruelle.

Tout d'abord, il n'y prêta guère attention, les curieux n'étant pas rares lors d'un grand mariage. Mais, soudain, un visage apparut derrière le rideau à demi tiré. Un visage que Max reconnut sur-le-champ.

Il se figea sur place lorsque, l'espace d'une fraction de seconde, le regard sombre, intense, de l'homme croisa le sien.

S'agissait-il d'un fantôme ? Était-il victime d'une hallucination ? Il venait d'apercevoir le visage d'un frère d'armes disparu... Drake !

Sans un mot d'explication, il jeta son cigare, s'élança dans la ruelle, tourna à gauche et se mit à courir après le fiacre dans King Street.

— Rotherstone, que se passe-t-il ? entendit-il lord Starling s'exclamer.

Ayant pris de la vitesse, le véhicule tournait déjà dans Saint James Street et Max accéléra l'allure. Si Drake était vivant...

Tout en fonçant parmi les piétons qui se pressaient autour des nombreuses boutiques, il résista à l'envie d'interpeller son ami. Car s'il s'agissait effectivement de Drake, celui-ci se serait déjà arrêté, si tout était normal. Seigneur, était-il passé à l'ennemi ?

Peut-être qu'il se trompait. Peut-être n'était-ce pas lui. Mais il devait s'en assurer. Les semelles fines de ses chaussures élégantes ne cessaient de glisser et, bien que le fiacre eût été ralenti par la circulation, Max ne cessait de perdre du terrain.

Il lui fallut bien deux minutes pour tourner à son tour le coin de Piccadilly. D'innombrables véhicules noirs, circulant dans les deux sens, s'offrirent alors à sa vue.

Enfer et damnation !

Au cas où Drake serait descendu pour continuer à pied, Max observa brièvement les piétons masculins. Mais il était difficile de distinguer leur visage, car tous portaient des chapeaux. Découragé, Max laissa son regard s'attarder sur les fiacres qui, alignés le long du trottoir, attendaient les clients sortant des boutiques luxueuses. Il remarqua alors un attelage qui ressemblait à celui qu'il poursuivait - un vieux cheval alezan, l'autre d'un brun plus foncé.

Sans prêter attention au regard étonné des patients, Max dévala l'avenue à toutes jambes et ouvrit brusquement la portière du fiacre. Il était vide.

— Je peux vous aider, monsieur ? lui lança le cocher depuis son siège. Je vous emmène ?

— Où est allé cet homme ? Votre passager ?

En guise de réponse, le cocher se contenta de hausser les épaules avec indifférence.

— Restez ici, il faut que je vous parle ! lui ordonna Max, de plus en plus convaincu qu'il était sur la bonne piste.

D'un coup d'œil rapide, il observa les boutiques les plus proches. La plupart gardaient leur porte ouverte. Une modiste... un fabricant de bougies... un drapier... Non. En revanche, quand il passa devant un bazar, il aperçut tout au fond de la boutique, au moment où il disparaissait par la porte arrière, un homme en noir.

Max s'élança derrière lui sans prêter attention à l'exclamation du boutiquier :

— Hep ! Vous allez où comme ça ?

Quand il eut franchi la porte en trombe, il se retrouva dans un jardin potager ceinturé d'un

mur de briques. La famille vivait sans doute au-dessus du magasin. Max prêta l'oreille. Rien...

Il ne le voyait pas, il ne l'entendait pas, mais il le savait tout près de lui.

— Drake ! hurla-t-il soudain. Montre-toi !

Mais ce fut le boutiquier qui surgit comme une furie.

— Hé, vous ! Qu'est-ce qui vous prend ? Vous n'avez pas le droit d'être là !

— Avez-vous vu un homme courir jusqu'ici ?

— À part vous ? répliqua le gros homme, les mains sur les hanches.

— Désolé, marmonna Max, qui ne se gêna cependant pas pour commencer à escalader le mur.

— Je vais appeler la police si vous ne sortez pas de chez moi !

— Parfait.

Au moment où Max sautait de l'autre côté du mur, il entendit les voix de Warrington et de Falconridge.

— Qui diable êtes-vous ? cria le marchand en colère.

— Désolés, nous essayons de retrouver notre ami.

— Il est parti par là.

— Quoi, par-dessus le mur ?

— Je suis ici, cria Max, dépité de n'apercevoir aucune trace de Drake.

Il escalada de nouveau le mur pour rejoindre ses amis.

— Partez immédiatement, vous trois, ou j'appelle la police. Et je ne veux pas de votre argent ! ajouta le boutiquier quand Warrington essaya de lui offrir un dédommagement.

— Que diable se passe-t-il ? murmura Jordan quand ils retraversèrent la boutique.

— J'ai vu Drake.

— Quoi ? Ici ?

— Vivant ? Ce n'est pas possible. Tu dois faire erreur.

— Je le sais. Après tout, si Drake était vivant, pourquoi ne se montrerait-il pas à nous ? Et pourtant, je sais ce que j'ai vu. Je l'ai suivi jusqu'ici, puis il a disparu.

— Nous allons le chercher. De quel côté est-il parti ?

— Il s'est volatilisé, comme on nous a si bien appris à le faire, déclara Max avec amertume. À l'heure qu'il est, il peut être n'importe où.

— Eh bien, si Drake est vivant, il nous faut le retrouver. Et vite !

— Écoute, Max, nous allons nous en occuper, dit Rohan. Toi, tu as autre chose à faire.

— Ne manquez pas d'interroger le conducteur du fiacre. Je ne pense pas qu'il sache quoi que ce soit, mais il pourra peut-être le décrire et se souvenir de l'endroit où il l'a pris.

Ses deux amis échangèrent alors un regard hésitant.

— Mieux vaut le lui dire, je crois, dit Rohan à Jordan, d'une voix telle que le sang de Max se glaça d'appréhension.

— Me dire quoi ?

— Jordan a vu Dresden Bloodwell au bal de Fin d'Été.

— Dresden Bloodwell... l'assassin ? Que diable fait-il à Londres ?

— Aucune idée.

— Où était-il ?

— Dans la maison. Il a dû accompagner l'un des invités. Il observait les danseurs dans la salle de bal. J'étais moi-même en train de danser et, le temps que je me débarrasse de ma partenaire, il avait disparu.

— Bon sang, pourquoi ne m'en as-tu rien dit ? protesta Max.

— Tu étais déjà parti. Ça s'est passé après ton altercation avec Carew.

— Mais c'était il y a des semaines !

— Nous nous en sommes occupés nous-mêmes, ne t'inquiète pas. Mon vieux, tu étais amoureux fou et tu préparais ton mariage. Nous ne voulions pas gâcher ton plaisir. Et, d'ailleurs, ajouta Rohan, tu ferais bien d'y retourner. Ta fuite soudaine a causé une certaine émotion,

— Sapristi, qu'est-ce que je vais leur dire ?

— Que tu as vu un pickpocket s'attaquer à une vieille dame et que tu as pris la chose en main, déclara Jordan. À présent, rentre récolter tes lauriers de héros.

— Bien..., murmura Max, profondément troublé. C'est mon premier jour d'homme marié, et me voilà déjà obligé de mentir à ma femme,

« Il m'a reconnu ! »

Le cœur de Drake battait toujours la chamade quand, revenu à l'arrière de l'hôtel Pulteney, il se glissa sur le balcon par lequel il était descendu. Il lui fallait rentrer avant que James ne revienne. Quant à Talon, on lui avait dit qu'il serait absent pour plusieurs jours, Dieu merci.

Cette brusque sortie le laissait désorienté. Il ne voyait pas de raison pour retourner chez ses geôliers ; pourtant, quelque chose au plus profond de lui-même l'y poussait.

Peut-être en était-il venu à croire les Prométhéens quand ceux-ci affirmaient être ses amis. Sans James, Drake ne s'était pas senti en sécurité dans cette ville étrangère, surtout

après cette poursuite effrayante.

Il ne comprenait pas comment son corps semblait savoir ce qu'il faisait, à la différence de son esprit. Une chose était sûre, il avait semblé mû par l'instinct, quand il avait fui devant ce Rotherstone, dont il ne savait toujours pas s'il s'agissait d'un ami ou d'un ennemi.

Les mains tremblantes, il se versa un verre d'eau puis s'assit sur son lit en essayant de reprendre son souffle. Quand il fut un peu calmé, il passa en revue les éléments nouveaux : Rotherstone le connaissait ; la femme maquillée de la nuit précédente - Ginger-Cat - le connaissait aussi ; et il avait réussi à s'échapper et à revenir sans se faire voir. Des signes prometteurs, conclut-il, légèrement rasséréiné.

Peut-être... Peut-être qu'il pouvait enfin s'autoriser à espérer.

15.

La longue journée était terminée. Assise devant le miroir de sa coiffeuse, Daphnée se brossait les cheveux. Enfin débarrassée de ses bas et de son corset, elle ne portait qu'une fine chemise de nuit blanche sous un peignoir de satin bleu. Quel soulagement de se détendre, après avoir été le centre de toutes les attentions durant des heures !

À chaque coup de brosse, elle prenait plaisir à voir l'éclat doré de son alliance à la lueur de la bougie.

Elle éprouvait cependant une légère nervosité à la pensée que, d'un instant à l'autre, Max allait la rejoindre dans ce qui serait à présent leur chambre. Il lui faudrait s'habituer à sa nouvelle vie et, bien sûr, à sa nouvelle demeure. Ce n'était qu'au prix d'un effort qu'elle se rappelait être désormais la maîtresse de cette opulente maison londonienne, avec sa magnifique galerie d'art et sa salle à manger luxueuse.

Malgré la hauteur sous plafond, il ne faisait pas froid dans la chambre à coucher, au contraire. Un grand feu brûlait dans la cheminée, invitant à la détente. Demain, tous les deux partiraient pour le domaine de Max. Mais, ce soir...

Elle but une nouvelle gorgée de vin pour se donner du courage. Hormis les faits les plus élémentaires, elle ne savait rien de ce qui l'attendait. Mais elle faisait confiance à l'esprit chevaleresque de son mari pour que tout se passe au mieux.

Avec un léger sourire, elle repensa à la manière dont il s'était rué, le jour même de ses noces, à la poursuite du détrousseur de vieille dame dans les rues de Londres. Un vrai héros ! songea-t-elle avec fierté.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait, elle se retourna, le cœur battant.

Max s'avança vers elle en souriant.

— Voilà mon trésor..., murmura-t-il d'une voix un peu rauque.

Rougissant sous le regard admiratif dont il l'enveloppait, elle baissa la tête. Il fit glisser ses doigts dans ses cheveux défaits.

— Es-tu vraiment mienne ? chuchota-t-il.

Elle releva la tête pour plonger son regard dans le sien.

— Oui, tu le sais.

— Je suis le plus chanceux des hommes.

Il se pencha pour effleurer ses lèvres d'un baiser. Elle prit sa main dans la sienne quand il se redressa, et ils se contemplèrent longuement, tendrement.

— Comment te sens-tu ? s'enquit-il à voix basse.

— Très bien ! Heureuse. Et toi ?

— Heureux, dit-il à son tour, mais avec circonspection, comme s'il n'usait de ce mot qu'avec méfiance.

— Tu n'en es pas sûr ?

— Je n'y suis pas habitué.

Elle serra sa main un peu plus fort.

— Tu le seras avant longtemps.

— Ainsi, nous sommes donc mariés...

— Oui, imagine un peu ! Tu es parvenu à tes fins. Il se rembrunit, l'air déconfit.

— Ne dis pas ça, Daphnée. Ça doit être réciproque.

— Bien sûr, je te taquine. Il n'empêche que je me pose une question...

— Laquelle ?

Elle se leva et glissa ses bras autour de son cou.

— À présent que tu m'as attrapée, que vas-tu faire de moi ?

Il partit d'un petit rire, inclina la tête et l'embrassa avec passion. Mais, à son sursaut quand une bûche crépita brusquement, il comprit qu'elle réprimait une certaine nervosité.

— Du calme, mon cœur, lui dit-il avec tendresse. Il n'y a pas de raison d'être aussi tendue. Viens t'asseoir avec moi.

Il l'entraîna vers un grand fauteuil de cuir marocain, dans lequel il s'assit avant de lui faire signe de venir sur ses genoux. Quand elle se fut exécutée, il glissa ses pieds nus sous ses cuisses pour les lui réchauffer.

Elle lui sourit avec reconnaissance, les bras noués autour de son cou. Après l'avoir contemplée longuement, il dit soudain :

— Tu sembles différente.

— Ah bon ?

— Oui. Il y a... comme un pétilllement dans tes yeux. Depuis la cérémonie, en fait. Ce baiser que tu m'as donné...

— Il t'a plu ? demanda-t-elle avec un large sourire.

— Ma chérie, il s'en est fallu d'un cheveu que je te déshonore sur l'autel et que nous soyons tous les deux frappés par la foudre. Alors ? Avoue... Quelle est la cause de cette lueur démoniaque ?

— Toi.

Avec un soupir rêveur, elle se mit à lui caresser le visage. Mais sa conscience se rappela soudain à elle. Comme elle ne voulait pas qu'il subsiste de secret entre eux avant de se donner à lui pour la première fois, elle murmura :

— Max, je... j'ai une confession à te faire.

— Mon Dieu ! Je t'écoute.

— Tu promets de ne pas te mettre en colère ?

— Absolument. C'est le jour de nos noces. De quoi s'agit-il, mon cœur ?

Daphnée baissa les yeux.

— J'ai mis le collier de saphirs en gage pour l'orphelinat. Tu te souviens, ce bâtiment que je voulais acheter pour installer les enfants ? L'ancienne école à vendre ?

— Oui, dit-il en fronçant les sourcils.

— Malheureusement, il y a eu un problème.

Il la fixait avec attention mais, fidèle à sa promesse, il ne paraissait pas furieux.

— Quel genre de problème ? La somme n'était pas suffisante ?

— Si, il y avait assez d'argent une fois la somme ajoutée aux dons que nous avons déjà récoltés. Mais ils n'ont pas voulu me vendre le bâtiment parce que je suis une femme, expliqua-t-elle sans dissimuler son ressentiment.

— Ah... Eh bien, ma chère lady Rotherstone, nous verrons cela, promis. Tu sais que tu as bien failli m'inquiéter ?

Il l'embrassa sur le bout du nez en riant doucement.

— Tu n'es donc pas fâché que j'aie vendu le collier ? Nous n'étions pas en très bons termes quand je l'ai fait. Si nous avions...

— Je ne peux pas me plaindre d'avoir épousé une femme qui ne pense pas à elle mais aux enfants malheureux... Tu es un ange, Daphnée. Je n'arrive pas à croire que tu sois à moi.

— Merci d'être aussi compréhensif, dit-elle en se blottissant contre lui.

— Veux-tu un autre collier ?

— Non. Je préférerais des lits, et aussi une tenue complète pour chacun des enfants.

— C'est comme si c'était fait. Ce sera mon cadeau de mariage. Et puisque nous en sommes à dévoiler le fond de nos âmes, j'ai quelque chose à te dire, moi aussi.

Elle le dévisagea, prête à entendre son secret, quel qu'il fût. Mais l'étincelle malicieuse qui brillait dans son regard éveilla ses soupçons.

— De quoi s'agit-il, espèce de vaurien ?

— Tu te souviens que ce jour-là, dans Bucket Lane, tu m'as vu sortir d'un... euh... bordel ?

Daphnée hocha la tête en réprimant une grimace.

— Je n'y étais pas pour les raisons que tu penses. En fait, c'était juste pour te voir.

— Quoi ?

— Que Dieu en soit témoin...

Il lui raconta alors la demande qu'il avait faite à son homme de confiance, avant même son retour en Angleterre, de dresser la liste de toutes les épouses potentielles.

Cette histoire absurde la fit s'esclaffer, et elle ne l'aurait sans doute pas crue si Max n'était une chercher une lettre, qu'il lui donna à lire.

— Hypatia Glendale ? J'étais en compétition avec elle ? Oh... et je suis une jeune fille « compliquée », apparemment ?

— Très, acquiesça-t-il.

Comme elle s'étonnait en riant qu'il en soit venu à de telles extrémités, il lui expliqua :

— Tu connais suffisamment le monde pour savoir qu'à la seconde même où un célibataire manifeste le moindre intérêt pour une jeune fille, les rumeurs les plus folles se répandent.

— Il n'empêche... Je n'arrive pas à croire que tu aies émis toutes ces exigences : santé, éducation, beauté... quoi d'autre ?

— Réputation.

— Pfff ! Le pauvre homme ! C'est un miracle qu'il ait pu trouver une jeune fille répondant à tous ces critères. Alors, cinq ! Franchement, Max, tu m'as pratiquement choisie sur un catalogue comme... comme un plant de fleur ! Tu mérites toutes les misères que tu as subies à cause de moi ! ajouta-t-elle quand il rit de bon cœur.

— Tout ce que je sais, c'est que je suis très content de mon choix.

— Tu es vraiment insupportable, dit-elle en prenant son visage entre ses mains pour l'embrasser. J'ai l'impression que tu vas rendre ma vie très intéressante.

— J'essaierai.

— En tout cas, je suis heureuse que tu me l'aies dit, déclara-t-elle en reprenant sa place sur

ses genoux. Je sais que ce n'est pas facile pour toi d'être direct, mais c'est un pas décisif dans la bonne direction. Je suis fière de toi.

— Merci de ne pas m'avoir étranglé.

— Je n'ai pas encore dit mon dernier mot ! Peut-être plus tard. Max..., murmura-t-elle en plongeant son regard dans le sien. Je serai une excellente femme pour toi.

— Je n'en doute pas.

— Non, je suis sérieuse. J'ai résisté pendant longtemps, mais maintenant, rien d'autre ne compte.

En souriant, elle se pencha pour poser un baiser sur ses lèvres.

— Hypatia Glendale, vraiment ! Tu es à moi, à présent. Tout à moi. Tes lèvres, ton nez, tes yeux, ton cou...

Au fur et à mesure de son énumération, elle l'embrassait. Soudain, elle poussa une exclamation et observa la cicatrice pâle qui marquait le côté de son cou, sous l'oreille.

— Qu'est-ce que tu as là ?

— Ça ? Ce n'est rien. Un pauvre type a essayé de me tuer, c'est tout.

— De te tuer ? Pourquoi ?

— Pour me voler. C'était à Rome, il y a longtemps.

— Mais tu aurais pu mourir !

— Non, le destin avait prévu autre chose pour moi, ma jolie demoiselle. Toi, en l'occurrence. Il l'enlaça, et l'embrassa tant et si bien qu'elle en oublia son étonnement et sa frayeur.

— Max, tu n'en as plus besoin, si ? finit-elle par dire, un peu haletante, en tirant sur sa chemise.

— Tu as raison, répondit-il, l'air à la fois surpris et ravi, avant de la passer par-dessus sa tête.

— Mmm... comme c'est bien...

Elle se blottit contre lui, la tête sur son épaule nue, et s'amusa à faire marcher ses doigts le long de son torse musculeux. Soudain, elle se redressa.

— Max, il y a une autre cicatrice ici, sur ta poitrine !

— Tu crois ? dit-il d'une voix que le désir rendait légèrement rauque.

— Le voleur t'a frappé là aussi ?

— En fait, il s'agissait d'un autre individu.

— Qui a essayé, lui aussi, de te tuer ? Franchement, il serait temps d'apprendre à

t'entendre avec les autres ! Est-ce que cela t'arrive souvent ?

— Seulement de temps à autre. Mais tu n'as pas à t'inquiéter pour moi, mon amour. Ne sais-tu pas que je descends des seigneurs de la guerre et des croisés ? lui rappela-t-il avec ironie. Il y a même quelques chevaliers des Templiers dans le lot.

Il prononça les mots « mon amour » avec une telle tendresse que Daphnée se contenta d'embrasser la seconde cicatrice.

— Un jour, il faudra que tu m'en parles...

— Je ne le pense pas, murmura-t-il dans son cou. Ce sont de vilaines affaires.

— Bien, admit-elle avec un soupir sensuel quand il lui mordilla le lobe de l'oreille, tu es donc enclin à t'attirer des ennuis. Y a-t-il d'autres cicatrices que je risque de découvrir... en tant qu'épouse ?

— Tu peux toujours chercher par toi-même, lui suggéra-t-il.

— Tu es vraiment vicieux, tu sais ?

— Mais je peux encore être sauvé, bien sûr.

— Je n'ai pas dit que c'était un défaut, à mes yeux.

Avec un rire enroué, il glissa ses bras autour de sa taille tout en l'embrassant avec passion. Daphnée savoura le glissement satiné de sa langue contre la sienne, lui rendit caresse pour caresse, se gorgea du goût de sa bouche.

Elle perçut l'accélération de son souffle quand elle promena ses doigts sur la peau nue de son torse avant de s'aventurer sur le relief sculpté de son ventre. Au moment où il repoussa lentement son peignoir de ses épaules, elle planta légèrement ses ongles dans ses biceps musclés.

La tête rejetée en arrière, elle offrit sa poitrine aux mains avides qui en épousaient le galbe, avant d'en taquiner la pointe douloureusement dressée à travers la fine étoffe de sa chemise de nuit. Elle mourait d'envie de s'en débarrasser, mais elle ressentait un tel plaisir à être assise sur lui, éprouvant de son poids le relief durci de son excitation ! Les doigts enfoncés dans son épaisse chevelure, elle commença à imprimer à son bassin un rythme subtil, guidé par les mains de Max refermées sur ses hanches.

Soudain, elle n'y tint plus. Tous ses sens réclamaient un assouvissement plus profond, encore avivé par le souvenir brûlant de sa bouche entre ses jambes.

— Max, murmura-t-elle d'une voix haletante, il me faut... un peu de vin.

Elle lui jeta un regard plein de promesses tout en descendant de ses genoux. Les jambes un peu tremblantes, elle fit tomber son peignoir sur le sol d'un geste désinvolte de l'épaule puis pivota pour s'approcher de la coiffeuse, sur laquelle elle avait laissé son verre. Consciente du regard dévorateur de Max fixé sur elle, elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Son visage exprimait presque de la douleur.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-elle en lui faisant face.

— Ta chemise est plutôt transparente, quand tu te tiens devant le feu.

Elle baissa les yeux sur elle-même en rougissant légèrement.

— Eh bien, dans ce cas... je suppose que je n'en ai plus besoin, déclara-t-elle avant de la faire passer pardessus sa tête, en un élan où la pudeur succombait face au désir.

Il laissa échapper un soupir étouffé quand elle pivota de nouveau pour prendre son verre. Dans le miroir de la coiffeuse, elle surprit le regard ardent dont il embrassait son corps nu.

Elle commençait à comprendre de quelle manière ces plaisirs physiques lui offraient un moyen de l'atteindre au plus profond. Quand ils étaient absorbés par une même félicité amoureuse, il baissait sa garde et laissait tomber son masque.

À cet instant précis, elle ressentait sur sa peau la brûlure du désir qui émanait de lui depuis l'autre extrémité de la pièce.

Tout en le regardant en train de la contempler, elle but la dernière gorgée de son vin puis, au lieu de retourner vers lui, s'avança lentement vers le lit.

Le regard de Max s'intensifia, mais il ne bougea pas. Elle se glissa avec un soupir de bonheur entre les draps réchauffés par une bassinoire de cuivre.

— Venez donc ici, mon mari, susurra-t-elle avec un signe de l'index.

Daphnée garda son regard fixé sur le sien tandis qu'il la rejoignait. Elle frémit, ivre d'attente, en lui offrant ses lèvres. Il s'en empara comme s'il ne supportait plus de différer son baiser une seconde de plus, tout en commençant à défaire son pantalon.

En proie à une excitation insupportable, Daphnée l'aida, de ses mains impatientes, à le repousser sur ses hanches. Quand il s'allongea sur elle, elle ressentit avec acuité la dureté de son abdomen musculeux contre son ventre doux et souple, le chatouillement de la fine toison brune de son torse contre la chair tendre de ses seins. Leurs bouches jointes préfiguraient l'union de leurs corps.

De sa main glissée entre eux, il la caressa doucement et gémit quand il la découvrit déjà tout humide, prête à l'accueillir.

— J'ai envie de toi, chuchota-t-il.

Elle resserra son étreinte en guise de réponse. Daphnée sentit son cœur battre une folle chamade quand il s'insinua avec précaution en elle. Elle crispa les mains sur ses épaules au moment où il franchit la fine membrane de sa virginité, mais sans crier...

Elle osait à peine respirer. La joie, la douleur, le plaisir se succédaient en elle tandis qu'elle intimait à son corps de s'ouvrir complètement à lui. Puis la douleur s'estompa, chassée par une nouvelle vague de désir qui les engloutit tous les deux.

Max commença à bouger lentement. Le contact délicieux de leurs deux corps éveilla en elle des sensations inconnues qui allèrent crescendo. Pour mieux s'y abandonner, elle noua ses jambes autour de ses hanches.

— Oh, Daphnée..., gémit-il.

Parcourue de spasmes incontrôlables, arc-boutée pour mieux s'offrir à ses coups de reins, Daphnée ne put retenir ses cris quand le plaisir déferla en elle.

Dans un moment comme celui-là, il n'était plus possible de se cacher. Nu, éperdu de désir, dépouillé de son sang-froid et de son ironie, c'était ce Max qu'elle voulait. La noirceur qu'il essayait de dissimuler, les blessures profondes dont il refusait de parler, tout se révélait dans ses caresses, dans ses baisers, dans chacune des impulsions par lesquelles il la faisait sienne. Son corps exprimait ce que sa bouche refusait de partager.

Ils atteignirent l'extase en un furieux unisson, les lèvres scellées dans un baiser brûlant. Le monde extérieur n'existait plus, le temps était suspendu...

Puis il soupira - un soupir venu du plus profond de l'âme.

— Oh, Daphnée..., murmura-t-il avant de déposer un baiser tremblant sur ses lèvres.

— Max...

Elle referma sur lui ses bras sans force quand il posa sa tête sur l'oreiller, juste au-dessus de son épaule. Elle tourna ensuite son visage vers lui pour plonger son regard dans le sien. Il n'y avait rien d'autre à dire. Jamais elle ne s'était sentie si proche de quelqu'un.

Elle posa la main sur ses cheveux et sourit quand il ferma les yeux avec une expression de félicité totale. Elle le caressa ainsi jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Elle-même était encore hantée par ce qu'il lui avait confié dans l'écurie : « Personne ne m'a jamais aimé. »

Après l'avoir longuement regardé, elle finit par effleurer son front d'un baiser.

« Mon amour, il y a une première fois pour tout... » .

16.

— Réveille-toi, paresseuse, lui chuchota Max à l'oreille le lendemain matin.

Daphnée s'étira comme une chatte.

— Il est tôt...

— Il y a quelque chose dont nous devons nous occuper avant de partir.

— Quoi donc ? demanda-t-elle après avoir roulé sur le côté pour le regarder.

— Viens avec moi, se contenta-t-il de lui répondre en souriant.

C'est ainsi que prit forme le projet de l'orphelinat, pour lequel Max et Daphnée, aidés d'une équipe de bénévoles, accomplirent en une semaine l'équivalent d'un mois de travail.

Après s'être rendu sur les lieux en compagnie d'Oliver Smith, son homme de confiance, et de l'agent immobilier, Max conclut l'achat dès qu'il se fut assuré que les lieux étaient sains. Toutefois, un certain nombre de démarches restaient à entreprendre avant que les enfants puissent emménager. Daphnée fut chargée d'établir une liste de leurs besoins, et Max s'employa à les satisfaire.

D'abord, il réquisitionna Dodsley, son majordome, ainsi que tous les membres de sa domesticité, pour nettoyer le bâtiment de la cave au grenier.

Ensuite, il rechercha et engagea quelques-unes des anciennes institutrices pour prêter main-forte aux personnes qui s'occupaient déjà des enfants.

Le père de Daphnée et ses amis récupérèrent deux grands chariots, ainsi qu'une petite voiture attelée, et veillèrent à ce que William et l'un des cochers de Max les remettent en état. Lord Falconridge fit don d'une somme énorme pour remplir les garde-manger et veilla en personne à fournir livres, craies et ardoises pour la salle de classe. Le duc de Warrington, de son côté, fit livrer suffisamment de charbon pour chauffer les lieux jusqu'à l'été suivant. Quant à Jono et à Carissa, ils firent le tour les magasins de jouets de Londres pour convaincre les artisans d'offrir quelques cerceaux, des ballons, des poupées et des animaux en chiffon.

Oliver Smith fut chargé d'organiser un atelier de couturières et un autre de cordonniers, afin qu'ils confectionnent vêtements et chaussures pour les enfants.

Il vint à Daphnée l'excellente idée de demander à Pénélope d'organiser le déménagement. Non seulement elle accepta mais elle enrôla ses deux filles dans l'entreprise, et elle prit aussi en charge l'approvisionnement en remèdes et en plantes médicinales de la pharmacie. Même le frère aîné d'Albert Carew, Hayden, offrit une contribution avant de partir à Paris avec sa femme.

Le jour prévu pour le déménagement, tout était prêt. Quand les chariots repeints arrivèrent avec leur chargement d'orphelins qui poussaient des cris de joie, les yeux de Daphnée se remplirent de larmes.

Bientôt, il y eut des enfants courant dans tous les sens. Les petites filles se rassemblèrent autour des énormes et paisibles chevaux de trait pour les caresser, tandis que les garçons se poursuivaient dans le parc.

Quand ils se furent bien dépensés, on les fit entrer dans leur nouveau foyer. Un par un, ils passèrent la porte d'entrée au-dessus de laquelle une plaque était apposée. On pouvait y lire : Maison des orphelins d'Emma Starling.

C'était Max qui avait eu l'idée de dédier cet endroit à la mère de Daphnée.

Il avait accompli un travail extraordinaire durant toute cette semaine. Mais ce qui surprit le plus Daphnée, ce fut le naturel avec lequel il s'occupa des enfants. En vérité, il parut se surprendre lui-même. Quand une des petites de deux ans échappa au vieux cordonnier qui essayait de mesurer ses pieds minuscules, Max se précipita pour rattraper la fuyarde et la souleva dans les airs, ce qui la fit s'étrangler de rire. Il gagna aussi la confiance de Jemmy, le jeune garçon dont Daphnée commençait à désespérer et qu'elle avait appelé à la rescousse. Il

était si admiratif devant Max qu'il accepta de les accompagner dans le Worcestershire, où il pourrait certainement trouver des opportunités.

À l'heure du goûter, quand les enfants furent à peu près installés dans leur nouvelle maison, Max passa son bras autour de Daphnée et l'embrassa sur la tempe.

—Comment ai-je pu si mal te comprendre ? chuchota t-il. Penser que je t'ai offert des saphirs ! Aucun joyau n'est assez parfait pour ajouter quoi que ce soit à ta beauté.

Elle se tourna vers lui pour l'étreindre.

— Merci... merci pour tout ça.

—Je suis très heureux de l'avoir fait. Il garda le silence un instant, se souvenant sans doute de son propre dénuement durant son enfance.

—Je crois qu'ils seront très bien, ici, conclut-il.

— Oui. Entre Oliver Smith et ma belle-mère, je doute sincèrement qu'aucun détail puisse être négligé... À présent, ajouta-t-elle en rejetant la tête en arrière pour le contempler avec adoration, nous pouvons partir !

Ils quittèrent Londres dès le lendemain.

Pour la distraire durant le long voyage jusqu'aux Midlands, Max lui parla de ses divers investissements dans la région : filatures, ateliers de poterie produisant des céramiques de haute qualité et fonderies. Il possédait également des terres sur lesquelles un grand producteur de laine élevait ses moutons qui, à leur tour, fournissaient la laine pour les filatures.

En l'écoutant parler ainsi, avec compétence et enthousiasme, d'activités que les autres aristocrates considéraient avec mépris, Daphnée comprit une autre des raisons pour lesquelles la bonne société le considérait comme un marginal.

Pour sa part, elle respectait son esprit d'initiative et s'étonnait de l'affection qu'il portait aux gens du commun.

— Nous y sommes presque, lui dit-il, tout en saluant des paysans qui ramassaient des pommes dans un verger.

La voiture venait de quitter la route pour s'engager, après avoir franchi un gigantesque portail en fer forgé, dans une longue allée bordée de hêtres vénérables.

Quand elle s'arrêta devant l'imposante maison, tous les membres du personnel vinrent s'aligner pour accueillir leur maître et leur nouvelle maîtresse. Les valets, coiffés de perruques poudrées, en livrées rouge sombre et culottes noires ; les servantes vêtues de noir, avec coiffe et tablier blancs.

Après l'avoir aidée à descendre du véhicule, Max lui présenta les domestiques les plus importants puis l'invita à entrer dans le hall pavé de marbre noir et blanc. Avec ses urnes énormes, plantées d'arbustes, et ses niches ornées de statues de bronze grandeur nature, ce vestibule majestueux annonçait la magnificence qu'elle allait découvrir dans toute la maison :

plafonds peints, tapis épais aux couleurs raffinées et meubles précieux. Dans la chapelle privée, elle reconnut la croix de Malte blanche, et découvrit le bouclier et le heaume de cérémonie du premier baron de Rotherstone, dont l'épée se trouvait dans la maison de Londres.

Max l'entraîna ensuite sur la terrasse qui surplombait un jardin extraordinaire, où des bordures de topiaires dessinaient des parterres de fleurs aux chaleureuses couleurs automnales. Un parc le prolongeait, puis une forêt qui, expliqua Max, était sillonnée d'agréables chemins de promenade.

Il lui apprit aussi que le domaine comptait trois villages, douze fermes, deux églises, trois écoles, deux pubs fabriquant chacun leur propre bière, et un marché. Une grande dépendance avait été convertie en une pension qui accueillait des vétérans blessés lors de la guerre contre Napoléon.

Aux yeux de Daphnée, il paraissait surprenant que les affaires de Max soient aussi prospères alors qu'il était absent la plupart du temps. Elle commençait à comprendre cette invraisemblable histoire de liste d'épouses potentielles. Apparemment, rien, même pas les plus petits détails, n'échappait à son mari.

Elle en venait à le considérer comme un homme en tout point remarquable, et à trouver de plus en plus incompréhensible sa mauvaise réputation. Rien de tout ce qu'elle voyait ne correspondait à l'image du libertin insouciant et négligent.

Quand ils revinrent à l'intérieur, elle resta stupéfiée par ce qu'elle vit. Jamais elle n'avait imaginé qu'ils seraient comme les souverains d'un minuscule royaume ni qu'elle mènerait une existence de quasi-princesse, exactement comme son père le lui avait prédit le jour où il lui avait parlé de ce mariage arrangé.

Dans la salle à manger, en désignant l'emplacement vide au-dessus de l'élégante cheminée, Max déclara qu'il était prêt à accueillir son portrait officiel,

— Un portrait de moi, à cet endroit ? s'exclama-t-elle. Mais... tous les invités penseront que je manque terriblement de modestie.

— Non. Ils penseront que tu es terriblement belle et que je suis fondé à être fier d'avoir remporté un tel trophée. Si tu veux bien continuer la visite...

Quand ils arrivèrent dans le salon de réception, Daphnée s'étonna d'y trouver un magnifique piano-forte, alors qu'elle venait d'en voir un dans le petit salon.

— Je te l'ai dit, je suis grand amateur de musique, expliqua Max. Tu ne veux pas l'essayer ?

— Je ne sais pas jouer, répondit-elle sans parvenir à dissimuler sa nostalgie.

— Ce n'est pas ce que ton père m'a dit, répliqua Max en lui adressant un sourire entendu. Je vais te montrer l'étage, à présent.

Quelques instants plus tard, un peu étourdie après avoir gravi l'immense escalier, elle se tourna vers lui.

— Je suis certaine que je vais me perdre ! Combien y a-t-il de chambres ?

— Une trentaine.

Daphnée se pencha pour lui susurrer à l'oreille :

— Il y a de quoi nous occuper un moment. .

— Et encore, tu n'as pas vu les jardins..., répondit-il sur le même ton, le regard lascif.

— Tu es sûr que personne ne peut nous voir ? l'interrogea-t-elle d'une voix haletante, alors que leur promenade dans le jardin prenait un tour tout à fait inconvenant.

— Sûr et certain. D'ailleurs, personne n'oserait essayer.

Non sans une arrière-pensée, Max avait entraîné Daphnée à l'extrémité du jardin d'agrément, dans une chambre de verdure entourée de tous côtés d'une haute haie de buis et ombragée par un poirier d'ornement. Sa principale attraction était un bassin orné en son centre d'une petite fontaine.

Quand Daphnée s'était penchée en avant pour apercevoir les carpes qui nageaient paresseusement entre les nénuphars, Max avait trouvé irrésistibles les courbes avantageuses de son adorable épouse.

Il avait étendu son manteau sur le sol avant de l'inviter à s'agenouiller dessus, les mains posées sur la bordure en pierre du bassin, toute chaude de soleil. Puis il s'était agenouillé derrière elle.

— Je te veux... exactement comme cela, lui avait-il soufflé à l'oreille. Je veux te faire l'amour en plein soleil... que nos corps ne fassent qu'un...

Le visage délicieusement enfoui dans la soie dorée de ses cheveux, il avait relevé ses jupes avant de la faire asseoir sur son sexe qu'il avait dégagé d'une main impatiente.

Elle se mit à onduler pour faciliter sa progression en elle tandis qu'il la guidait de ses mains posées sur sa taille. Avec un doux gémissement, elle inclina sa tête en arrière, sur l'épaule de Max, tout en passant un bras autour de son cou.

Très haut dans le ciel d'azur, un oiseau planait au-dessus d'eux.

L'abandon sensuel de Daphnée exacerba encore le désir de Max. De ses mains avides, il la caressa à travers ses vêtements puis, mourant d'envie de sentir sa peau, il les glissa sous ses jupes pour toucher ses cuisses tendres reposant sur les siennes.

Quand il insinua ses doigts entre les boucles tendres de sa toison pour atteindre le sensible petit bouton, il sentit ses muscles intimes se contracter autour de lui comme un délicieux fourreau de soie humide. Elle laissa échapper un râle de plaisir, qu'il étouffa aussitôt de sa main posée sur sa bouche.

— Chuuut ! lui murmura-t-il à l'oreille.

Elle obéit. Mais cette légère contrainte sembla l'exciter encore davantage et, par des

soupirs inarticulés, elle l'implora de la satisfaire. De ses mains refermées sur ses épaules, il la fit ployer vers l'avant et accéléra ses coups de boutoir, ivre d'une intensité brûlante, d'une soif jamais vraiment étanchée, qu'il n'avait jamais connues auparavant. Irrésistiblement entraîné par les spasmes incontrôlables qui augmentaient sa jouissance, il se répandit en elle au moment où elle atteignait l'orgasme. Une fois que les dernières vagues de l'extase eurent reflué, elle s'alanguit contre lui, puis leva la main pour caresser ses cheveux.

Max...

Il adorait qu'elle le touche. Tournant le visage, il embrassa son poignet. Il aurait voulu ne jamais quitter son corps.

— Je n'arrive pas à croire que j'ai lutté contre cela, lui confia-t-elle, encore essoufflée. Toi, tu n'as jamais douté. J'ai mis plus longtemps à le comprendre mais, maintenant, je sais que j'étais faite pour toi. Tu as eu raison dès le début.

— Ma Daphnée chérie, répondit-il d'une voix à peine audible, j'espère qu'un jour je te mériterai vraiment.

— Oh ! murmura-t-elle en une tendre protestation. Mais, en se donnant à lui de manière aussi absolue, elle avait ouvert une nouvelle brèche dans la forteresse, jusqu'ici imprenable, de son cœur.

Les semaines suivantes passèrent comme un tourbillon pour Daphnée, entre les remerciements à écrire, les visites à rendre à tous les voisins pour faire leur connaissance, la Fête des moissons à organiser et l'apprentissage des innombrables tâches qui lui revenaient en tant que maîtresse de maison. Quand arriva une invitation à une journée de chasse clôturée par un grand bal, Daphnée se demanda pourquoi diable ses amies lui avaient un jour décrit la vie à la campagne comme monotone.

Le domaine bourdonnait d'activité à cette époque de l'année, et il y avait toujours quelque chose à voir ou à apprendre : le moulin ne cessait de moudre différentes sortes de farine, la distillerie produisait le sirop, de fruits épais qui parfumerait vin et liqueurs, tout le personnel de cuisine était réquisitionné pour préparer saumures et conserves, les jardiniers plantaient les bulbes des futures fleurs, et les garçons d'écurie dorlotaient les juments dont les poulains verraient le jour au printemps suivant.

A sa grande consternation - et à l'amusement toujours renouvelé de Max -, Daphnée continuait de se perdre dans sa vaste maison. Jusqu'au jour où, arrivant au pied de l'immense escalier, elle découvrit un panneau que son facétieux mari avait préparé à son intention : des flèches pointées dans différentes directions indiquaient « salon de réception », « salon de musique », « salle à manger »...

Sous le regard des nombreux domestiques qui guettaient discrètement sa réaction, elle éclata de rire tout en rougissant d'embarras.

— Où donc se cache ce vaurien ? s'exclama-t-elle, sans douter un instant de l'auteur de cette farce.

— J'ai résolu ton petit problème, répondit Max en émergeant de la bibliothèque, un

sourire jusqu'aux oreilles.

— Toi, alors !

Elle se précipita vers lui mais il détala en riant. Une partie de cache-cache s'ensuivit- la maison, après tout, s'y prêtait à merveille- et, lorsque Daphnée finit par le débusquer dans une des chambres de l'étage, l'histoire se termina par une fougueuse étreinte...

Auprès du voisinage, elle ne tarda pas à être considérée comme une référence pour tout ce qui touchait à Londres et à la mode. Dans une lettre à Carissa, Daphnée décrivit avec amusement toutes les étapes nécessaires à la confection de ses vêtements de cour, en velours écarlate bordé de menu vair, ainsi qu'à celle d'une couronne ornée de feuilles de fraisier et de perles d'argent, symbole de son nouveau rang.

Comme le lui avait dit Max, toujours très prévoyant, le pauvre roi fou, George III, pouvait décéder à tout moment, et elle aurait besoin de sa tenue d'apparat pour la cérémonie de couronnement du Régent.

Max s'était aussi entendu avec le célèbre portraitiste Thomas Lawrence pour qu'il vienne peindre son portrait au début de l'année suivante. Le tableau serait ensuite accroché au-dessus de la cheminée, dans la salle à manger, avant d'aller rejoindre, supposa-t-elle, les illustres ancêtres de son mari dans la galerie de Londres.

À chaque jour qui passait, elle se sentait plus fière d'avoir rejoint l'auguste lignée des Rotherstone. Certes, le père et le grand-père de Max avaient été des joueurs impénitents. Mais, quoi qu'on pût penser de son démon de marquis à Londres, ici, les choses étaient totalement différentes.

Peut-être ignorait-on l'appartenance de Max au scandaleusement célèbre Inferno Club ; ou peut-être qu'il se sentait plus à l'aise à la campagne et s'autorisait à être lui-même. Toujours est-il qu'à des lieues alentour, les gens l'aimaient et le tenaient en très haute estime.

Sa personnalité restait néanmoins un mystère aux yeux de Daphnée. Même s'ils étaient très heureux ensemble, elle avait toujours l'impression de ne pas le connaître vraiment.

Elle ne savait pas ce qu'il y avait au-delà, dans son for le plus intime. Contrairement à ce qu'elle espérait, novembre succéda à octobre sans que rien ne change. Cette sensation d'être exclue la mettait mal à l'aise, peut-être parce qu'il n'était pas impossible qu'elle porte déjà son enfant - bien qu'il soit encore trop tôt pour le dire.

En tout cas, le moment était venu pour eux de recevoir à leur tour, et Daphnée projeta de donner son premier dîner officiel début décembre.

Quand elle se rendit aux cuisines pour discuter du menu avec le cuisinier, elle ne put que remarquer les regards que celui-ci échangeait avec Wilhelmina. Apparemment, les deux jeunes gens n'étaient pas insensibles l'un à l'autre.

Certaines maîtresses de maison en auraient été fâchées; Daphnée, au contraire, se réjouissait que sa femme de chambre connaisse elle aussi l'amour.

Quelques jours plus tard, quand elle taquina Willie, surprise en train de savourer un

gâteau à la vanille confectionné exprès pour elle par le charmant jeune homme, elle obtint un aveu de la jeune fille rougissante.

En vérité, étant eux-mêmes issus de la campagne, les jumeaux avaient reçu un accueil chaleureux, et William, quant à lui, ne laissait pas indifférentes les petites servantes.

Quant à Jemmy, le jeune orphelin, il se faisait de nouveaux amis et perdait peu à peu ses manières de vaurien.

Un froid vif régnait le jour de la réception.

Quelques heures avant l'arrivée des invités, alors qu'elle veillait aux préparatifs de dernière minute, Daphnée vint à passer dans le hall au moment où le courrier venait d'être apporté. Déjà, Max décachetait une de ses lettres.

— Une annulation de dernière minute ? s'enquit aussitôt Daphnée.

— Pas du tout ! Tiens, il y a quelque chose pour toi. Encore un roman de Mlle Portland, ajouta-t-il en lui tendant une lettre épaisse.

Ravie, Daphnée prit la lettre de Carissa et la glissa dans la poche de son tablier.

— Je me la réserve pour plus tard. J'ai trop à faire pour le moment.

— Tu es trop occupée... même pour moi ? murmura-t-il d'un ton suggestif.

— Je le crains, lord Rotherstone, répliqua-t-elle en rougissant, avant de poser sa main sur son épaule. Tu peux attendre jusqu'après la réception, n'est-ce pas ?

— S'il le faut...

— Toi aussi, tu as eu un courrier de Londres, fit-elle remarquer, dressée sur la pointe des pieds pour jeter un coup d'œil à la lettre qu'il avait déjà ouverte. Oh... Encore ce farouche Highlander !

— Il me tient informé quand il y a une jument particulièrement intéressante à vendre chez Tattersalls. Je lui ai dit que je cherchais à acquérir des poulinières. C'est un homme qui s'y connaît en chevaux. Regarde...

Daphnée lut la brève description d'une jument arabe, robe noire, quatre balzanes, mise en vente deux cents livres.

— Tu vas l'acheter ? demanda-t-elle, dubitative.

— Peut-être. Je vais aller lui écrire d'enchérir pour moi.

— Ainsi, tu lui confies ton argent les yeux fermés ?

— Ma chérie, je lui confierais ma vie les yeux fermés. Il se pencha pour l'embrasser sur la joue et s'avança ensuite vers l'escalier à grands pas.

— Tu pourrais peut-être lui demander pourquoi il ne m'aime pas, par la même occasion, lui lança Daphnée.

— Il ne t'aime pas ? s'exclama Max en se retournant. Quelle bêtise !

— Il m'a foudroyée du regard à notre mariage. Max se mit à rire.

— C'est son expression habituelle, Daphnée. Il n'aurait pu être plus content de me voir marié, surtout à une « aussi belle pouliche ».

Quand elle protesta, il lui sourit puis gravit l'escalier quatre à quatre - sans aucun doute pour échapper au tohu-bohu des derniers préparatifs.

Daphnée le suivit des yeux avec un vague malaise. Elle n'en savait pas la raison, mais chaque fois que son mari recevait un billet du vieil Écossais taciturne, elle détectait en lui un changement très subtil, mais réel.

Un haussement d'épaules ne suffisant pas à chasser son inexplicable appréhension, elle décida de jeter un très rapide coup d'œil à la lettre de Carissa avant de s'attaquer aux mille et une tâches qui l'attendaient encore.

Les deux amies ressentaient cruellement leur éloignement. Daphnée éprouvait, en outre, un sentiment de culpabilité, car elle avait l'impression d'avoir laissé Carissa à la merci de ses désagréables cousines.

Si seulement elle avait pu venir ce soir ! C'aurait été beaucoup plus amusant, et la présence de son amie aurait rassuré Daphnée au moment où elle devait recevoir pour la première fois en tant que marquise.

Elle s'était promis de ne lire qu'une page ; toutefois, la lettre exprimait un tel désespoir qu'elle la parcourut tout entière.

Après son départ, les cousines de Carissa avaient recommencé à la torturer avec une vigueur renouvelée. Pire, jalouses de ses nouvelles connaissances - les scandaleux Warrington et Falconridge, ces harpies multipliaient les persiflages et les insinuations, avec pour but avoué de détruire sa réputation.

Daphnée fut si atterrée qu'elle décida sur-le-champ d'inviter Carissa à séjourner chez eux, ou de se rendre elle-même à Londres pour se porter au secours de son amie.

Il lui fallait en parler à Max, qui serait certainement de bon conseil et saurait calmer son inquiétude. Après avoir donné quelques rapides directives aux domestiques, elle gravit l'escalier à son tour pour se rendre dans leurs appartements.

Par habitude, elle ouvrit la seconde porte, qui donnait dans sa propre chambre. Celle-ci était reliée à celle de Max par un passage dont les parois recouvertes de miroirs dissimulaient, d'un côté, une garde-robe et un coffre à bijoux secret, de l'autre une salle de bains luxueuse.

Un silence absolu régnait dans les deux chambres.

Étonnée, Daphnée s'avança dans le corridor. Peut-être Max n'était-il pas monté, finalement ?

Soudain, elle perçut des effluves acres, piquants, comme du soufre mêlé de vinaigre. Elle

s'immobilisa avec une grimace, les yeux irrités. Au moment où elle s'apprêtait à lui demander ce qu'il faisait, elle aperçut son reflet dans le miroir et referma la bouche, perplexe.

Elle n'avait pas besoin d'aller plus loin pour le voir. Assis au bord de son lit, il se servait d'une minuscule pipette pour faire tomber des gouttes d'une solution quelconque sur la lettre de Virgil. Sans doute était-ce là l'origine de cette odeur nauséabonde. Au courant d'air froid qui l'enveloppa, Daphnée comprit qu'il avait ouvert la fenêtre dans sa chambre pour la dissiper.

Il souffla ensuite sur la lettre humide, comme pour sécher les gouttes qu'il venait de verser, puis se mit à étudier la lettre avec une attention décuplée. Le cœur de Daphnée se mit à battre à coups redoublés. À croire qu'il découvrait des informations qui y étaient cachées !

« De l'encre invisible ? pensa-t-elle, complètement abasourdie. De quoi diable s'agit-il ? »

Comme si cela ne suffisait pas, elle remarqua alors la cachette secrète. Avec une incrédulité grandissante, elle constata qu'à la place de la petite niche décorative qui, près de la tête de lit, abritait ordinairement un vase, s'ouvrait maintenant un trou béant.

Après avoir pris connaissance de la lettre, Max la plaça dans le trou avec la fiole du mystérieux liquide. Puis il fit redescendre la partie incurvée de la niche - un léger « clic » indiqua qu'un mécanisme la bloquait -, replaça le vase et se leva pour aller fermer la fenêtre.

Daphnée surprit son expression troublée quand il passa dans son champ de vision.

Persuadée qu'il valait mieux ne pas être vue, Daphnée recula sans bruit. Elle était en état de choc.

Que devait-elle faire ? Que pouvait-il bien lui dissimuler ?

Avec des dizaines d'invités attendus quelques heures plus tard et d'innombrables détails à régler, il était exclu qu'elle l'affronte dès maintenant.

Elle ne voulait pas commencer une dispute conjugale juste avant de recevoir pour la première fois les membres les plus éminents de la région. D'autant que cette dispute s'annonçait apocalyptique. Tremblante de fureur, elle secoua la tête en l'entendant quitter sa chambre.

Puis, adossée au mur, elle essaya de recouvrer ses esprits. Avoir ainsi la confirmation de quelque chose qu'elle pressentait sans jamais réussir à l'identifier - que Max ne se montrait pas totalement ouvert avec elle - lui donnait la nausée.

Quelle dupe elle avait été ! Elle vivait avec lui nuit et jour ; elle s'éveillait, dormait, mangeait, se baignait avec lui, et il lui avait fallu un mois entier pour découvrir une facette de sa personnalité dont elle ignorait tout !

Qu'il ait ainsi trahi sa confiance lui faisait l'effet d'un coup de poignard en plein cœur. Elle lui avait tout donné d'elle et, en retour, il s'était joué d'elle et de ses sentiments. Un frisson de colère mêlé de peur la parcourut. Dans quelle sorte d'affaires sordides trempait-il pour être obligé d'observer un tel secret ?

Une vague de panique menaçait de la submerger quand elle prit conscience, soudain, qu'elle n'avait aucun contrôle sur sa propre vie. C'était lui qui la maîtrisait entièrement. Mais elle réussit à la juguler en puisant dans la force que lui procurait la colère.

Une jument de Tattersalls, vraiment ? Elle l'aurait étranglé, ce menteur !

Comme elle était tentée d'aller sur-le-champ forcer sa cachette secrète pour découvrir de quoi il retournait, elle prêta l'oreille pour s'assurer qu'il ne revenait pas. Quelqu'un arrivait, effectivement, mais ce ne pouvait être Max. Les pas étaient trop rapides et légers.

On frappa un petit coup à la porte de sa chambre, restée entrouverte.

— Oui ? dit-elle au prix d'un effort considérable.

— Milady, Joseph demande si vous voulez bien venir donner votre avis sur le potage à l'amande.

Seigneur ! Comment allait-elle réussir à reporter son attention sur les préparatifs du dîner ? Elle réussit néanmoins à se redresser, glissa la lettre de Carissa dans sa poche et suivit la servante jusqu'aux cuisines.

Son ressentiment s'accrut encore lorsqu'elle repensa à l'enquête soigneuse qu'il avait faite sur elle avant de décider de la courtiser. En retour, il ne lui avait offert que mystères et tromperies.

Il ne servirait à rien, cependant, de mettre Max face à ses mensonges avant de savoir exactement ce qu'il dissimulait. Rusé comme il l'était, il mentirait de nouveau, si elle n'avait pas de preuve à lui présenter. Il était bien plus intelligent d'attendre le moment opportun pour visiter sa petite cachette.

Elle commençait à le percer à jour. Puisqu'il aimait la dissimulation et les coups par en dessous, il allait voir ce qu'elle lui réservait !

17.

Virgil n'avait pas fourni beaucoup de détails mais, apparemment, on avait de nouveau aperçu Drake.

En tant que Lien de son équipe, Max avait reçu l'ordre d'aller s'entretenir sans délai avec lady Westwood, la mère de Drake. Qui sait si celui-ci n'était pas entré en contact avec elle, pour lui épargner le chagrin de le pleurer plus longtemps ?

La propriété des Westwood ne se trouvait qu'à trois heures de là, en direction de Londres. Mais il lui fallait inventer une histoire plausible pour justifier son départ brutal.

Étant habitué à compartimenter son existence, Max s'obligea à mettre cette mission de côté pour le moment - tout comme il ignorait délibérément son sentiment de culpabilité à l'idée de mentir en permanence à sa femme.

Ce soir, il voulait consacrer toute son énergie à jouer les hôtes parfaits. Il savait à quel point le succès de ce dîner importait à Daphnée.

Jusqu'alors, tout s'était déroulé à merveille.

Dans sa robe de taffetas rouge, Daphnée était plus belle que jamais. À présent qu'elle était mariée, elle semblait prendre plaisir à oser les couleurs vives que l'on considérait comme inconvenantes chez les débutantes.

Avec ses cheveux blonds relevés en un élégant chignon, son teint clair et le large collier de perles qui lui enserrait le cou, son visage avait une beauté froide qui contrastait avec sa tenue flamboyante.

Max la trouvait adorable auparavant, avec sa fraîcheur et son charme non apprêté ; mais cette femme différente, plus sophistiquée, plus assurée, comme si elle s'épanouissait dans son nouveau rôle de marquise de Rotherstone, lui sembla plus désirable que jamais.

La salle à manger résonnait du bruit des conversations et des rires tandis que les plats se succédaient -potage à l'amande, tourte au pigeon, saumon grillé, selle d'agneau, suivis d'un assortiment de desserts tous plus savoureux les uns que les autres.

Enfin, les dames se retirèrent au salon pour prendre le thé alors que les hommes restaient à table pour savourer porto ou cognac.

Max, toutefois, était impatient de retrouver Daphnée, dont il avait été séparé durant tout le dîner puisqu'ils présidaient chacun à une extrémité de l'immense table.

Malgré ses efforts, il ne parvenait pas à oublier plus longtemps le mensonge qu'il devait lui faire le lendemain. Il n'avait toujours pas résolu les problèmes posés par sa double vie. Le simple fait d'imaginer la réaction de Daphnée si elle apprenait la vérité aussi tardivement le glaçait.

Même si Virgil le lui permettait, comment pourrait-il lui dire la vérité maintenant, au risque de perdre son amour ?

Mieux valait qu'elle n'apprenne jamais rien. Même si ce conflit intérieur le minait, il saurait continuer à scinder les deux aspects de son existence. Cependant, pour la première fois, son devoir commençait à lui peser. Énormément.

Peut-être n'aurait-il pas dû poursuivre Daphnée avec autant d'assiduité ? Il lui aurait épargné tout cela s'il avait épousé une autre femme... Sauf qu'il ne pouvait pas imaginer la vie sans elle. C'était la personne la plus importante au monde à ses yeux.

Seigneur, il allait se rendre fou s'il continuait de ressasser ainsi des regrets inutiles ! Il n'avait d'autre choix que de continuer de mentir.

Enfin, il invita ses hôtes à rejoindre leurs épouses dans le salon. Tous se rassemblèrent ensuite dans le salon de musique, où les dames les firent profiter, chacune à son tour, de leurs talents.

Comme son beau-père lui avait affirmé que Daphnée aimait jouer du piano-forte avec sa

mère, des années auparavant, il prit le risque de lui suggérer devant toute l'assemblée déjouer à son tour.

Elle le regarda fixement, puis, en épouse modèle, baissa la tête.

— Comme vous voudrez, milord, murmura-t-elle.

Mais, quand elle passa devant lui, il crut percevoir une lueur glaciale dans ses yeux bleus.

Après s'être assise sur le tabouret, elle posa une partition au-dessus du clavier. Puis elle enfonça timidement quelques touches, comme pour refaire connaissance avec un ami perdu de vue.

Après avoir pris une profonde inspiration, elle commença à jouer. Max reconnut l'arrangement pour piano-forte d'un morceau célèbre d'Albinoni. L'adagio émouvant, d'abord lent, emplit la pièce de sa beauté mélancolique, avant de monter en un crescendo si passionné qu'il en devenait presque alarmant.

Max fronça les sourcils. Quel choix curieux pour une réception ! Peut-être était-ce le seul morceau qu'elle connaissait ? Mais, après toute la peine qu'elle s'était donnée pour créer une atmosphère agréable, cette musique risquait de l'altérer.

Il ne fallut pas longtemps à Max pour comprendre qu'il s'agissait d'un message. Qui lui était adressé.

Il l'observa en train de jouer comme si, d'une certaine façon, il la voyait pour la première fois.

Jamais il n'aurait deviné cette intensité de sentiments qu'elle renfermait en elle. Malgré l'enquête soigneuse à laquelle il avait procédé avant de l'épouser, il y avait peut-être encore des choses qu'il ignorait d'elle.

L'adagio et la passion surprenante avec laquelle elle l'interpréta les laissèrent tous émus. Le silence se prolongea quelques secondes après que les dernières notes eurent fini de résonner. Puis Max se mit à applaudir, imité aussitôt par toute l'assemblée.

— Extraordinaire... ! Vraiment poignant ! s'exclamèrent les invités.

Daphnée releva lentement la tête, comme si elle venait de subir une épreuve. Elle croisa alors le regard de Max, qui s'avançait pour l'aider à se relever.

D'un côté, il éclatait de fierté d'avoir une épouse aussi talentueuse ; de l'autre, il s'interrogeait.

— Tu es pleine de surprises, murmura-t-il en lui présentant sa main. Tu as d'autres secrets en réserve ?

— Moi, non, répliqua-t-elle. Et toi ?

Sans attendre sa réponse, elle lâcha sa main et rejoignit ses invités.

Max resta interdit. Lui qui savait lire dans les pensées d'un étranger, il découvrait

seulement à cet instant que son épouse bien-aimée lui battait froid.

Avait-elle quelque chose à lui reprocher, ou était-elle simplement préoccupée par son rôle d'hôtesse ? Elle devait être sur les nerfs, sans aucun doute, après les semaines de préparation exigée par cette soirée.

À quelques pas de lui, elle commença à s'entretenir avec le pasteur et sa femme. Max l'observa avec une fascination renouvelée. Plus elle gardait ses distances, plus il avait besoin d'aller vers elle.

Elle semblait avoir érigé une espèce de barrière invisible entre eux et, même s'il savait qu'il aurait été mal venu de se plaindre, Max n'y était pas accoutumé. Cela ne lui plaisait pas du tout.

« Aurait-elle vu quelque chose qu'elle n'aurait pas dû voir ? s'interrogea-t-il fugitivement. Un détail négligé a-t-il éveillé ses soupçons ? »

Non, impossible. Certes, il se montrait de plus en plus détendu avec elle, et Virgil l'avait incité à y prendre garde. Mais il avait trop d'expérience pour avoir commis une quelconque imprudence.

Cependant, quelle que fût la cause de ce changement presque imperceptible dans son attitude, il voulait retrouver la Daphnée qu'il connaissait...

— Ton père m'avait dit que tu adorais la musique, autrefois, mais je n'imaginai pas que tu pouvais jouer aussi magnifiquement, lui dit-il quelques heures plus tard en la rejoignant dans sa chambre.

— Je suis heureuse de pouvoir encore te surprendre. Assise à sa coiffeuse, elle retirait ses longs gants de satin.

Tout en dénouant sa cravate, il vint se placer à côté d'elle et l'observa un moment.

— Daphnée, tout va bien ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu sembles... distraite, dit-il avec circonspection.

Debout derrière elle, il commença à détacher la fermeture de son collier. Elle souleva ses cheveux pour lui faciliter la tâche, les yeux baissés. Max l'observa dans le miroir tout en attendant sa réaction.

— En fait, finit-elle par dire, je m'inquiète pour Carissa.

— Carissa ?

Les sourcils froncés, Max déposa le collier dans sa main. Il avait oublié la lettre de son amie.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Ses cousines se montrent de nouveau odieuses. Je pense me rendre à Londres pour lui

offrir un peu de réconfort. Cela ne t'ennuierait pas, n'est-ce pas ?

Max crut percevoir une pointe acerbe sous son détachement.

— Il est un peu tard dans l'année pour aller à Londres, fit-il remarquer. Pourquoi ne pas l'inviter ici ?

— J'imagine que je peux aller à Londres si j'en ai envie. Je ne suis pas ta prisonnière, si ?

Le sourire imperturbable qu'elle lui adressa était contredit par l'expression de ses yeux bleus.

— Évidemment que tu n'es pas ma prisonnière, mon cœur, s'obligea-t-il à répondre d'une voix égale. En as-tu assez de la vie à la campagne ? Ou de moi, peut-être ?

Elle lui jeta un coup d'œil en coin, puis déposa ses boucles d'oreilles sur la coiffeuse avec un haussement d'épaules!

— À présent que la soirée a eu lieu, je ne sais pas ce que je vais faire de moi.

Max se pencha en avant pour poser ses mains sur la coiffeuse, de chaque côté d'elle.

— Si tu veux vraiment retourner à Londres pour voir ton amie, mon amour, je t'y emmènerai moi-même. Toutefois, il te faudra attendre mon retour, dans quelques jours.

— Ton retour ? demanda-t-elle en le regardant avec surprise dans le miroir.

— Il faut que je me rende dans le Shropshire, là où se trouvent les fonderies dans lesquelles je possède des parts. Tu t'en souviens ?

— Les fonderies... Oui.

— A présent que la guerre est terminée, il n'y a plus beaucoup de commandes de canons. Les directeurs des usines veulent me faire part de quelques idées de produits qu'ils pourraient fabriquer à la place.

— Je vois...

— Cela ne me prendra pas plus de deux jours. Je serai de retour avant même de t'avoir manqué. Ensuite, nous pourrons partir pour Londres.

Dans le miroir, elle le fixa droit dans les yeux.

— Pourquoi ne viendrais-je pas avec toi ?

— Dans des fonderies ? Et tu prétends t'ennuyer ici ?

— Je n'ai pas dit que je m'ennuyais.

Au prix d'un effort de volonté, il continua d'afficher un sourire désinvolte.

— Tu t'ennuierais si tu venais avec moi, assura-t-il en se redressant pour commencer à déboutonner son gilet.

— Je ne crois pas. Je n'ai jamais vu d'usine.

— Ce sont des endroits dangereux, avec d'énormes foyers et des émanations toxiques. Il vaut mieux que tu ne respirez pas cet air malsain... surtout si tu attends un enfant.

— Très bien. Si c'est ce que tu souhaites...

— Tu sais ce que je pense ? murmura-t-il quelques instants plus tard. Je crois que tu t'es donné un peu trop de mal ces derniers temps. Mais c'est fini maintenant, tu peux enfin te détendre... Tu t'en es magnifiquement sortie, ajouta-t-il après lui avoir embrassé le front.

Il réussit à lui arracher un sourire réticent. Toute la pièce sembla en être réchauffée. Le cœur de Max aussi.

— Je te retrouve, ma Daphnée, chuchota-t-il. Veux-tu que je nous fasse couler un bain bien chaud ?

— Je ne sais pas, répondit-elle avec un soupir, en détournant les yeux.

— Peut-être pas un bain, dans ce cas. Je crois savoir ce dont tu as besoin...

Il glissa ses doigts dans le dos de sa robe, la repoussa légèrement et commença à masser doucement la peau nue de ses épaules.

— ... une bonne et douce séance d'amour.

Les fonderies, vraiment ?

Max n'imaginait pas à quel point elle le haïssait, à cet instant précis. Oh, comme c'était étrange... puisque en même temps, la caresse de ses mains l'excitait au plus haut point !

Daphnée se refusa à laisser échapper un soupir d'aise quand il se pencha pour embrasser sa nuque.

Sur le point d'invoquer une migraine ou la fatigue, elle se rappela soudain que son mari s'endormait toujours profondément après l'amour.

Elle retint son souffle, choquée par sa propre duplicité. Allait-elle oser ? Tandis qu'il commençait à lui mordiller l'oreille, elle repensa à leur dispute au sujet du collier de saphirs, quelques semaines plus tôt, et au procédé auquel il avait recouru pour - croyait-il - la convaincre.

Ce jour-là, il s'était imposé à elle et avait refusé de partir avant d'avoir conquis ses sens en la comblant de plaisir.

Eh bien, elle aussi pouvait jouer à ce jeu-là !

Daphnée ferma les yeux pour mieux savourer la sensualité de ses baisers.

Jusqu'à cet instant, elle tirait une grande satisfaction d'avoir réussi à le déconcerter avec son interprétation au piano-forte. Le voir si surpris - et un peu mal à l'aise - face à son jeu tempétueux avait été une merveilleuse victoire. Daphnée ne regrettait pas le risque qu'elle avait pris de se ridiculiser devant ses invités, puisqu'elle ne jouait plus depuis des années.

Peut-être devait-elle continuer sur cette voie. Car les baisers suaves qu'il faisait pleuvoir

dans son cou trahissaient le fait que son mari se croyait encore et toujours le maître du jeu.

Mais l'heure était venue de renverser les rôles.

— J'ai envie de toi, dit-il dans un chuchotement qui lui fit courir un frisson d'excitation le long du dos.

Elle lui adressa un sourire provocant dans le miroir.

— Moi aussi, j'ai envie de toi...

Peut-être passait-elle trop de temps avec lui ? se demanda Max quand Daphnée se releva, une lueur démoniaque dans ses yeux bleus.

Sans cesser de soutenir son regard, elle posa sa main sur son torse et le repoussa vers le fauteuil dans lequel, à son instigation, il se laissa tomber.

Son cœur battait d'excitation. Ce soir, sa femme était imprévisible, comme s'il lui découvrait un côté passionné qu'il n'avait jamais soupçonné en elle.

D'un même geste, elle s'agenouilla devant lui, ouvrit son pantalon et referma sa main sur son sexe pour le caresser. Max crut perdre le souffle quand, baissant la tête, elle le prit ensuite dans sa bouche. Tour à tour, elle en suivait la longueur de la langue ou refermait ses lèvres humides sur son extrémité.

La main posée sur ses cheveux dorés, Max, fasciné, la regarda d'abord faire l'amour à son membre érigé. Mais, après un moment, il rejeta la tête en arrière avec un gémissement de plaisir car, à chaque pression de sa main, à chaque caresse soyeuse de sa bouche, elle le menait plus près de la jouissance. Mais, au moment où celle-ci menaçait de le submerger, la cruelle s'arrêta et leva des yeux étincelants vers lui.

— Va sur mon lit, chuchota-t-elle. Déshabille-toi. Légèrement hagard, Max obtempéra. Ces ordres lui plaisaient, même s'il était un peu choqué qu'ils émanent de son épouse.

Certes, Max avait cru deviner qu'elle était furieuse, pour une raison qu'il ne s'expliquait pas ; cependant, si elle avait été en colère, pourquoi l'aurait-elle provoqué de la sorte ?

Il préféra ne pas s'appesantir sur cette question. L'intensité qu'il découvrait en elle le comblait. Il adorait sa chère Daphnée, bien sûr, mais cette version d'elle plus passionnée, plus enivrante, semblait répondre à une aspiration profonde de son âme. Une aspiration dont il ne lui avait jamais fait part, car il supposait qu'un homme ne demandait pas cette sorte de chose à sa femme.

À sa maîtresse, peut-être. Mais Max ne voulait plus jamais d'autre femme qu'elle.

Elle le regarda se dépouiller de ses vêtements et, entièrement nu, s'allonger sur le lit. Elle s'approcha alors, tout en secouant ses longs cheveux qu'elle venait de libérer de leurs peignes d'ivoire, avant de grimper sur le lit dans un bruissement de taffetas. Les flammes du foyer allumèrent un reflet dansant sur l'étoffe écarlate lorsqu'elle s'avança vers lui.

— Cette nuit, je vais t'utiliser pour mon plaisir, Rotherstone. Mieux vaut que tu le saches.

— Je t'en prie...

Aussi nu qu'au jour de sa naissance, il s'appuya sur ses coudes, saluant de sa fière érection l'approche de sa dame. Il était tout à fait disposé à se soumettre à ses caprices.

Dans un grand déploiement de jupes, elle passa une jambe par-dessus lui pour le chevaucher. Vêtue de cette robe flamboyante; elle ressemblait à l'un des succubes de Satan venu le séduire.

Un tremblement d'excitation le secoua quand elle se pencha lentement pour l'embrasser. En même temps, de sa main insinuée entre leurs corps, elle se saisit de son sexe et, avec la franchise d'un désir égal au sien, le guida dans son intimité humide, palpitante, à la source même de tous les plaisirs.

Un gémissement prolongé accompagna sa progression au plus profond d'elle-même. Elle imprima alors à son bassin une ondulation lente, puis de plus en plus impérieuse. Haletante, la tête rejetée en arrière, elle l'amenait irrésistiblement vers l'orgasme, comme elle le lui avait annoncé.

Saisi soudain de l'envie irrépressible de toucher ses seins, il se redressa, batailla avec son corsage avant de le déchirer d'une main impatiente. Quand ses seins ronds jaillirent de l'étoffe, il en prit avidement un dans sa bouche. Soudain immobile, sa main pressée sur sa tête, elle laissa échapper un soupir de pur plaisir quand il taquina une pointe durcie du bout des dents.

— Oh, Max...

Au bout d'un instant, elle le repoussa sur le lit avec, dans le regard, une lueur dévoratrice. Elle entreprit alors de le rendre fou et Max, éperdu, avec l'impression d'être un navire disloqué sur une mer démontée, ne tarda pas à perdre tout contrôle de lui-même. La jouissance lui arracha un cri étranglé, et elle le rejoignit bientôt au septième ciel.

Pendant un long moment, Max fut incapable de parler.

Comment croire que sa jeune épouse possédait un tel pouvoir ? Elle l'avait réduit à une félicité hébétée ; complètement alangui, il était tout à sa merci.

Lorsque leurs corps furent désunis, elle quitta le lit. Pour se débarrasser de sa robe déchirée, sans doute. Max tira paresseusement la courtepointe sur lui, presque trop engourdi pour bouger. Les paupières à demi closes, il la vit se déshabiller, s'approcher nue de son placard et en tirer un peignoir bleu.

Mais sa démonsse de marquise l'avait vaincu, cette nuit.

Quelques secondes plus tard, il sombrait dans un sommeil lourd et sans rêve.

Daphnée le contempla pendant qu'il dormait.

Qu'il était beau ! Le monstre...

Elle n'avait jamais bien joué son rôle. Toutefois, elle restait surprise de ce désir impétueux, sauvage, qui s'était emparé d'elle.

Peut-être se sentait-elle un peu honteuse ce qu'elle venait de faire, mais elle ne le regrettait pas. Jamais elle n'avait connu un tel plaisir, et elle supposait qu'il en était de même pour lui.

A présent, il allait dormir profondément, comme toujours après l'amour. Cela lui fournirait l'opportunité de découvrir ce qu'il lui cachait.

Elle n'était pas très fière d'en être réduite à faire usage de ce subterfuge. Mais, face à un adversaire aussi puissant que le marquis de Rotherstone, elle était obligée d'utiliser les armes à sa disposition. Des armes qu'il lui avait lui-même fournies...

Elle attendit encore quelques instants puis, munie d'une bougie, elle franchit sur la pointe des pieds le passage entre sa chambre et celle de Max.

Puisqu'elle doutait sincèrement de la réalité de sa visite aux fonderies, elle en venait à s'interroger sur ses autres mensonges éventuels. Qu'en était-il du détrousseur de vieille dame, le jour de leur mariage ? De la véritable raison de l'inimitié entre lui et les frères Carew ? De L'Inferno Club ? De ses voyages ?

De son amour pour elle ?

À l'idée qu'il pourrait lui avoir menti sur tout, elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Mais elle secoua la tête. Quels que fussent les mensonges qu'il avait proférés, elle ne pouvait croire qu'il ne tenait pas à elle.

D'un autre côté, s'il l'aimait, comme il le prétendait, comment pouvait-il la tromper ? Pourquoi ne lui disait-il pas la vérité ? Était-elle si terrible à entendre ?

Osant à peine imaginer ce qu'elle allait découvrir, Daphnée referma la porte derrière elle avec d'extrêmes précautions.

Peut-être regretterait-elle son geste, une fois qu'elle connaîtrait la vérité. Mais elle traversa sans hésiter la chambre plongée dans la pénombre pour s'approcher de la petite niche.

Après avoir enlevé le vase, qu'elle déposa sur le lit de Max, elle éclaira l'intérieur de la niche. Elle eut beau essayer de repousser la partie incurvée vers le haut, rien ne bougea. Après quelques efforts inutiles, elle se rappela le mécanisme à ressort du coffret à bijoux dissimulé dans le placard du passage. Elle frappa alors la paroi d'un petit coup sec, et son cœur se mit à battre plus fort quand elle entendit un léger déclic.

Elle n'eut alors aucun mal à faire coulisser la partie incurvée à l'intérieur du mur creux. Un système ingénieux...

Après s'être immobilisée un instant, le temps de s'assurer que rien ne bougeait dans la chambre voisine, elle rassembla tout son courage pour avancer la main dans le trou béant.

Le moment de vérité était arrivé. La peur de ce qu'elle allait découvrir faisait battre le sang à ses oreilles.

Ses doigts se refermèrent sur la petite fiole dont le contenu avait empuanti la chambre, un

peu plus tôt. Elle l'écarta aussitôt de la bougie, de peur qu'il s'agisse d'un liquide inflammable. Quand elle replongea bravement la main dans l'ouverture, elle ramena cette fois un encrier. Pourquoi cacher de l'encre ? Sauf... sauf si c'était celle employée pour l'écriture invisible.

Ensuite, elle retira un petit pistolet. Cet objet, au moins, ne demandait pas d'explication, même si elle était surprise que Max garde une arme chargée dans sa chambre. Sa découverte suivante, en revanche, la laissa perplexe : un disque de la taille de sa main ou à peu près, bordé de majuscules d'imprimerie et recouvert d'un second cercle auquel il tenait par une attache de cuivre.

Quand elle tâtonna de nouveau dans le trou, elle trouva un petit objet en métal. À la lumière de la bougie, elle découvrit un épais anneau d'or, orné d'un sceau étrange : cette même croix de Malte qui ornait les portraits des ancêtres de Max, et qui pendait dans la chapelle familiale.

Seigneur, de quoi s'agissait-il donc ?

Elle n'avait toujours aucune certitude, hormis celle, effroyable, que son mari lui mentait. De nouveau, des larmes d'incompréhension lui montèrent aux yeux, qu'elle ravala pour plonger une dernière fois la main dans la cachette. Au fond, elle sentit du papier. Non sans réticence, elle saisit le billet de Virgil.

Le papier raidi avait encore l'odeur désagréable de la solution que Max y avait versée. Un frisson d'appréhension parcourut Daphnée quand elle le déplia d'une main tremblante.

Dans l'espace vierge situé sous la brève description de la jument noire apparaissait, à présent, une succession d'instructions pour son mari.

Daphnée parcourut les quelques lignes avec effarement. Puis les questions se bousculèrent dans sa tête.

D'abord, pour qui se prenait cet Écossais qui donnait des ordres à Max, un pair du royaume plus puissant et plus titré que lui ? Ensuite, qui était ce Drake ? Enfin, plus important encore : que voulaient-ils à la vieille lady Westwood ?

Par sa fréquentation du monde et, surtout, parce que toutes deux appartenaient à la même paroisse, Daphnée connaissait très bien de vue la comtesse, une petite dame frêle, toujours vêtue de noir et qui, à ses yeux, paraissait un peu égarée.

Elle n'y comprenait rien. Mais sa perplexité ne tarda pas à céder de nouveau le pas à la colère quand elle se tourna vers la chambre où il dormait paisiblement.

Qui était-il vraiment ? Que signifiait tout cela ?

Elle fut un instant tentée d'aller le réveiller pour exiger des explications. Mais trêve de naïveté ! Il lui mentirait de nouveau, bien sûr. S'il s'était donné autant de mal pour lui dissimuler toute l'affaire, il n'allait pas soudain, par magie, consentir à lui fournir les explications qu'elle demandait...

Daphnée conçut alors le moyen de l'y contraindre. Son tour était venu de procéder à une enquête sur lui. Et rien ne l'arrêterait tant qu'elle ne saurait pas qui était l'homme qu'elle

avait épousé et dans quelles affaires louches il trempait.

Elle n'avait pas d'autre choix. Ce mariage n'était pas celui auquel elle avait consenti. Dans le fenil de l'auberge des Trois Cygnes, elle avait cru Max quand il lui avait assuré qu'il se montrerait ouvert avec elle.

Il avait rompu cette promesse. Alors qu'elle se donnait à lui cœur, corps et âme, il se jouait d'elle et persistait dans sa duplicité...

Max s'éveilla plus tard que d'habitude. Tout-en bâillant, il s'étira avec une satisfaction sensuelle.

Son adorable séductrice avait déjà commencé sa journée, apparemment, puisqu'il était seul dans le lit. Il s'y attarda quelques instants dans l'espoir de voir apparaître son visage souriant.

Après une nuit comme celle qu'ils venaient de passer, elle aurait sûrement retrouvé son affabilité coutumière.

— Daphnée ? finit-il par appeler, au cas où elle se serait trouvée dans le cabinet de toilette ou dans la garde-robe. Tu es là, mon amour ?

Pas de réponse.

Avec un soupir, Max se passa la main dans les cheveux et décida de descendre dans le salon du petit déjeuner. Sans doute s'y trouvait-elle déjà. Mais il n'aimait pas ce réveil en solitaire alors qu'ils dormaient toujours dans les bras l'un de l'autre et que, le plus souvent, elle le réveillait avant de se lever.

Après avoir contourné les vêtements qu'il avait jetés à terre, il enjamba sa robe de taffetas rouge gisant à l'endroit où elle l'avait laissée et emprunta le petit couloir - remarquant au passage dans le miroir qu'il aurait bien besoin de se raser.

Daphnée n'était ni dans le cabinet de toilette ni dans la garde-robe.

Arrivé sur le seuil de sa propre chambre, Max se figea soudain, frappé d'horreur.

Tout le matériel nécessaire à ses activités secrètes était disséminé sur son lit ; la niche béait, ouverte aux yeux de tous.

La poitrine serrée comme dans un étau, il s'approcha.

C'est alors qu'il vit, étalée sur le lit, la lettre de Virgil. Au verso, en grandes lettres hâtives, était tracé un unique mot :

MENTEUR

— C'est si gentil de votre part de me rendre visite, mademoiselle Starling... Pardon, je veux dire, lady Rotherstone, corrigea d'elle-même la comtesse de Westwood avec un sourire affectueux.

Assise à côté d'elle dans le grand salon solennel, Daphnée attendait que le domestique apporte le thé.

— Eh bien, je passais par là et j'admirais la maison de loin. Quand l'un des villageois m'a dit qu'il s'agissait de Westwood Manor, j'ai saisi cette occasion de venir vous présenter mes respects.

— Quelle jeune femme attentionnée vous faites !

— Vous habitez une très belle maison. Et les jardins sont magnifiques, eux aussi.

— Un peu désolés, maintenant que toutes les feuilles sont tombées, fit remarquer la vieille dame en jetant un regard mélancolique par la fenêtre. Je voulais vous demander... comment se porte votre chère grand-tante Anselm ?

Avec un sourire chaleureux, Daphnée lui donna les dernières nouvelles de la duchesse douairière. Mais ses pensées ne cessaient de revenir à Max, et elle consultait fréquemment l'horloge posée sur le manteau de la cheminée.

Même si elle avait une bonne avance sur lui, il ne tarderait pas à arriver. Elle ne se tenait pas d'impatience à la perspective de voir son visage quand il constaterait que, pour une fois, elle s'était montrée plus maligne que lui.

Cette fois, elle s'était abstenue d'entraîner les deux Willie dans son aventure. À présent que Max était leur employeur, elle ne voulait pas risquer de les voir punir à cause d'elle.

Aux garçons d'écurie qui lui avaient préparé le phaéton de Max, elle avait déclaré « vouloir prendre un bol d'air matinal » sans autre indication. Mais, rusé comme il l'était, son mari saurait certainement deviner quelle direction elle avait prise.

— Ah, voici John avec le thé ! dit lady Westwood.

Le valet de pied en livrée déposa avec précaution son grand plateau d'argent sur une élégante petite table disposée devant elles.

— Y a-t-il autre chose pour votre service, milady ? demanda-t-il en s'inclinant avec raideur.

— Oui, pourriez-vous déplacer l'écran de cheminée ? Je sens un courant d'air... Et si vous voulez bien aller chercher un coussin pour mon dos.

— Oui, milady, dit John en s'exécutant aussitôt. Daphnée avait remarqué dès son arrivée l'attention que cet homme grand et bien découplé portait à la comtesse. Il n'aurait pas pu se montrer plus prévenant avec sa propre vieille mère.

Il ne les avait pas quittées d'un pas lors de leur visite du château, toujours prêt à offrir son bras ou son épaule solide à la vieille dame qui, handicapée par des rhumatismes, marchait avec une canne.

En la voyant se mouvoir avec autant de difficultés, Daphnée avait d'ailleurs été prise de scrupules. Mais lady Westwood avait été visiblement enchantée de montrer à sa jeune visiteuse les meubles exquis et les objets d'art qui ornaient sa demeure.

Après s'être incliné une nouvelle fois, John se retira un peu plus loin, dans l'encoignure d'une porte, prêt à intervenir dès que nécessaire.

— Peut-être voudriez-vous que je verse le thé, milady ? demanda Daphnée quand elle vit la comtesse se frotter les mains.

— Si cela ne vous ennuyait pas, mon enfant... Mes vieux os n'apprécient pas le froid. Et l'hiver ne fait que commencer. Bientôt, ce sera la neige... Brrr...

— Au moins, vous êtes bien entourée. Votre domestique semble être aux petits soins pour vous.

— Vous parlez de John, le valet de pied ? Oh..., il ne se montre gentil avec moi que dans l'espoir de recevoir quelques livres supplémentaires le jour où je disparaîtrai. C'est un bon calcul, ajouta-t-elle avec un brusque soupir, car je doute de durer jusqu'au printemps.

— Milady, ne dites pas une chose pareille !

— Ce n'est que la vérité. Il n'empêche qu'en ce qui concerne John, vous avez raison, il est bien mieux que son prédécesseur. Imaginez-vous que cet ingrat est parti sans prévenir, il y a quelques semaines, après des années passées à mon service !

— Vraiment ?

— Oui. Peter n'était pas très débrouillard... John m'est infiniment plus utile, même s'il ne sourit jamais.

— Et il n'est pas désagréable à regarder, fit remarquer Daphnée en baissant la voix.

Tirée un instant de sa morosité, lady Westwood laissa échapper un petit rire.

— Vous avez tout à fait raison ! Un visage séduisant est toujours un atout dans ce monde, pour un prince comme pour un serviteur.

Les deux femmes échangèrent un regard amusé. Après lui avoir tendu sa tasse de thé, Daphnée reporta les yeux sur le portrait accroché au-dessus de la cheminée.

— Puisque nous parlons de visage séduisant, puis-je me permettre de vous demander qui est ce monsieur ?

— Ah..., murmura la vieille dame, dont les maigres épaules parurent s'affaisser. Drake... mon fils.

— Il est très beau.

— Était. Il a rejoint le Seigneur.

— Oh... je suis vraiment désolée !

— Ce sont ses cendres, dans cette urne.

— Je vous supplie de me pardonner. J'ignorais...

Daphnée était on ne peut plus désorientée. Dans sa lettre, Virgil mentionnait ce Drake, mais en disant que quelqu'un l'avait vu... vivant.

— Quand est-il mort ? s'enquit-elle doucement.

— Il y a presque un an.

— A... à la guerre ?

— Oh, non, Drake ne s'était jamais intéressé à la politique. Certains le considéraient comme un vaurien et, en toute honnêteté, ils n'avaient pas tout à fait tort.

Le visage de la comtesse se crispa, et elle reposa sa tasse sur ses genoux.

— Je regrette d'avoir à le dire : la poursuite des plaisirs occupait la plus grande partie de son temps. Il est mort à l'étranger. Je lui avais déconseillé de partir, mais il ne tenait pas en place. C'est terrible car, depuis, les deux branches de la famille se disputent le titre. Au moins, je peux continuer à vivre dans ce château tant que les juristes n'auront pas déterminé lequel de mes neveux est le mieux placé pour en hériter.

— Je compatis de tout cœur à votre chagrin, murmura Daphnée en posant sa main sur le bras maigre de la vieille dame. Ce doit être insupportable pour vous.

— J'espère que vous ne connaîtrez jamais la douleur de perdre un enfant ou de voir votre fils chéri mal tourner. Je crains, hélas, que ce ne soit assez courant.

— Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? demanda Daphnée, qui frémit à ces paroles.

— Vous avez déjà beaucoup fait, mon enfant, en venant me voir. J'aurais aimé que mon Drake rencontre une femme comme vous. Malheureusement, il a consacré son temps à des créatures et il est mort avant même de tomber amoureux.

Daphnée accueillit ces derniers mots avec un sourire triste. Au moins, elle commençait à comprendre pourquoi Virgil voulait que Max rende visite à lady Westwood. Au cours de ses voyages en Europe, il avait peut-être rencontré Drake. Daphnée n'avait pas la moindre idée de ce qui était en jeu, mais elle espérait sincèrement, pour la vieille dame, que son vaurien de fils était encore en vie.

— Lady Westwood, pensez-vous... que votre fils ait pu connaître mon mari ?

— Oui, mon enfant, répondit la comtesse, j'en suis même certaine.

À cet instant, Daphnée eut l'impression d'un regard fixé sur elle. Quand elle releva lentement les yeux, elle croisa celui, perçant, du valet de pied. Saprستي, ce domestique protecteur ne semblait pas apprécier qu'elle pose des questions risquant de bouleverser sa fragile maîtresse.

C'est alors qu'un mouvement derrière la fenêtre attira son attention. Max remontait l'allée au grand galop.

— Eh bien, mon mari a fini par me retrouver, dirait-on ! lança-t-elle d'un ton dégagé. Il devait s'inquiéter. J'avais le pressentiment qu'il viendrait à ma recherche.

— Ah, les jeunes mariés..., murmura lady Westwood en souriant.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant, je vais l'accueillir pour le rassurer. Je ne voudrais pas qu'il surgisse ici avec la mine d'un ours grincheux.

La vieille dame émit un gloussement complice.

— Comme vous voudrez, lady Rotherstone. Daphnée reposa sa tasse de thé et quitta le salon. Voilà qui allait être intéressant..., songea-t-elle en se préparant à essayer une tempête.

Au moment où elle apparaissait entre les colonnes du grand porche, Max arrêtait son cheval au pied des marches. Tout de noir vêtu, il était nu-tête, les cheveux ébouriffés, le visage coloré par la course. Ses yeux pâles étincelaient de colère quand il fixa son regard sur elle tout en sautant à bas de sa monture. Au garçon d'écurie qui accourait, il jeta les rênes sans même tourner la tête.

Quand il commença à grimper les marches, Daphnée frémit, d'appréhension et de soulagement mêlés.

Malgré elle, elle remarqua qu'il avait quitté la maison sans même se raser. Il avait dû accourir aussitôt après avoir lu son « message », ce qui lui procura une certaine satisfaction. Mais, avec cette ombre noire qui lui durcissait la mâchoire, il paraissait encore plus féroce qu'à l'ordinaire.

Cependant, au lieu d'en éprouver de la crainte, elle ne put s'empêcher de revoir les images de leur nuit d'amour échevelée. Et elle fut déconcertée de ressentir une brusque montée de désir en dépit de sa colère, de son amertume et de son envie de l'étrangler.

— Bonjour, dit-il froidement.

Daphnée lui sourit en relevant le menton. Après s'être incliné pour l'embrasser sur la joue, il darda sur elle un regard plein de reproches.

— Je suis surpris de te trouver ici...

— Lady Westwood fréquente la même église que moi à Londres. Tu le savais ?

— J'aurais dû. Mondaine comme tu l'es, tu connais tout le monde, n'est-ce pas ? répliqua-t-il, les yeux fixés dans les siens.

— Tout le monde sauf toi, apparemment. Il tressaillit, mais se contenta de répondre :

— Tu ne devrais pas être ici.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Tais-toi ! lui intima-t-il dans un chuchotement impérieux quand le majordome ouvrit la

porte.

— Tais-toi ? répéta-t-elle, outrée, à voix tout aussi basse. Comment oses-tu me dire une chose pareille ?

Puis-je te rappeler que tu n'es pas en position de me donner des ordres ?

— Je suis ton mari ! Et tu n'as pas la moindre idée de ce à quoi tu t'es mêlée, lui souffla-t-il avec colère, en lui prenant le bras pour l'entraîner à l'intérieur. À cause de toi, si mon enquête échoue, toute l'Angleterre peut être en danger. Je te conseille donc de garder les yeux ouverts et la bouche fermée. Ne me contredis en rien. Reste calme quoi qu'il arrive. Et nous réglerons nos problèmes personnels plus tard.

— Je ne vois pas comment une vieille dame fatiguée pourrait représenter une si terrible menace pour le royaume ! riposta-t-elle entre ses dents.

— Tu es prévenue, murmura-t-il d'un ton soudainement tendre, au moment où ils passaient devant le valet de pied pour pénétrer dans le salon.

Quand Daphnée présenta son mari à la comtesse, il adressa à celle-ci son sourire le plus charmeur.

— Je vous prie de bien vouloir pardonner mon apparence, milady. Quand j'ai constaté que ma femme n'était pas rentrée au bout de deux heures, je me suis inquiété et je suis parti à sa recherche.

— Je t'avais dit que tout irait bien, répliqua Daphnée, qui se tourna ensuite vers la comtesse. Mon mari me prend pour une nigaude...

— Pas du tout, ma chérie ! C'est le devoir d'un mari de s'inquiéter, n'est-ce pas, milady ?

Inconsciente de la tension sous-jacente dans leurs propos, la vieille dame paraissait s'amuser de leur échange.

— Comme je le disais à lady Westwood, reprit Daphnée, je suis passée par hasard devant sa maison et je n'ai pu résister à l'envie d'entrer.

Au coup d'œil que lui jeta Max, elle comprit ce qu'il pensait de l'histoire qu'elle avait inventée au bénéfice de la vieille dame. Certes, elle ne mentait pas de manière aussi accomplie que lui, et pour cause !

— J'espère en tout cas que nous ne sommes pas importuns, déclara-t-il. C'est bien de ma mondaine épouse, de saisir le moindre prétexte pour partager les derniers potins...

— Pas du tout, déclara la comtesse. Je commençais juste à ennuyer votre chère femme avec des histoires de Drake.

— M'ennuyer ? Certainement pas ! protesta Daphnée.

— Drake ? répéta innocemment Max.

— Mon fils, expliqua lady Westwood. J'avais l'impression que vous le connaissiez.

Daphnée le regarda de travers quand il fit mine de réfléchir, avant de hausser légèrement une épaule en déclarant d'une voix amicale :

— Je ne le crois pas...

— C'est son portrait, au-dessus de la cheminée, dit Daphnée, de plus en plus soupçonneuse. Son visage ne t'est pas familier ?

— Eh bien, il se peut que je sois allé à l'école avec lui. Dans ce cas, c'est du jeune garçon que je me souviendrais. Auriez-vous un portrait de lui quand il était plus jeune, milady ?

Le visage de lady Westwood s'éclaira.

— Oh; bien sûr ! Voudriez-vous le voir ?

— J'en serais très heureux. Mais ne vous donnez pas cette peine, ajouta-t-il en hâte quand elle saisit sa canne pour se relever. Dites-moi simplement où il est et je vous l'apporterai.

— Mais il se trouve tout en haut, dans son ancien appartement...

— Quelle porte ? demanda Max avec son sourire le plus désarmant.

— C'est la première porte à droite en haut de l'escalier. Je peux demander à John...

— Inutile. Je serai de retour en un clin d'œil. . Daphnée était fascinée. Quelle était donc son intention ?

Certes, son explication paraissait simple. Cependant, à la lumière de la lettre de Virgil, elle devinait que Max désirait se rendre dans la chambre de Drake. Pour quelle raison ? Dieu seul le savait.

— Comme il est gentil ! déclara lady Westwood d'une voix attendrie.

Gentil, cet individu déconcertant, impénétrable et exaspérant ?

— C'est vrai, concéda Daphnée. Je constate que votre valet de pied est aussi protecteur que mon mari...

Elle avait remarqué que l'expression du domestique s'était encore assombrie quand Max avait proposé d'aller chercher le portrait.

— N'ayez pas l'air aussi inquiet, John, continua-t-elle avec un sourire. Pour autant que je sache, mon mari n'est pas un voleur.

Juste un menteur...

Cependant, sa légère taquinerie laissa l'homme de marbre, ce dont elle fut un peu surprise. Après l'avoir fixée d'un œil froid, il pivota brusquement et sortit.

Finalement, Max était obligé d'admettre que les choses tournaient plutôt bien. La visite amicale de Daphnée à la vieille dame solitaire rendait sa propre arrivée beaucoup moins suspecte que s'il était venu seul.

Il aurait dû penser qu'elle connaissait lady Westwood, puisqu'elle connaissait tout le

monde.

Sa première préoccupation avait été sa sécurité. Mais, au moment où il l'avait vue saine et sauve sous le porche, ses pensées s'étaient tournées vers sa seconde préoccupation, presque aussi taraudante : la colère compréhensible de Daphnée contre lui.

Les deux parties si rigoureusement séparées de sa vie venaient de se heurter brutalement, et Max n'avait absolument aucune idée de ce qu'il devait faire.

Ou, plutôt, il savait exactement ce qu'il devait faire. Le problème étant qu'il risquait de tout perdre...

Tout en réfléchissant, il était parvenu dans l'appartement de Drake, composé d'un salon, d'une chambre à coucher et d'une garde-robe. Qui sait si, lors de son dernier séjour dans le château familial, il n'avait pas laissé un indice quelconque sur les pistes qu'il suivait au moment de sa disparition ?

Alors qu'il inspectait méthodiquement les trois pièces, Max continuait de débattre en lui-même sur ce qu'il devait ou non révéler à Daphnée.

Lui dire la vérité sur l'Ordre risquait d'envenimer les choses. Sans doute valait-il mieux qu'elle ignore le fardeau qui pesait si lourdement sur la famille à laquelle elle s'était unie par le mariage. Il n'osait même pas imaginer sa réaction s'il lui confiait qu'un jour, peut-être, il leur faudrait remettre leur propre fils à un recruteur, comme lui-même avait été confié à Virgil, vingt ans auparavant.

Et puis, ce serait placer la sécurité de leur organisation secrète et de tous ses agents entre ses mains. Rohan, Jordan, Virgil, lui-même et tous les autres avaient subi un entraînement impitoyable pour résister aux tortures les plus atroces. Pas Daphnée. N'importe quel Prométhéen pouvait la contraindre à révéler les éventuels renseignements que Max lui aurait confiés.

Un maillon faible dans la chaîne, et c'était la cause tout entière qui était en danger.

Mais, s'il persistait à dissimuler la vérité, ce serait la fin de son mariage. Il perdrait le cœur de la seule femme qu'il eût jamais aimée.

Si seulement - et c'était là l'infime espoir qu'il conservait - Daphnée voulait bien consentir à ne pas savoir toute la vérité, comme n'importe quelle épouse ordinaire... Mais Max savait pertinemment que ce n'était pas ce genre de mariage qu'elle avait accepté à l'auberge des Trois Cygnes.

Si elle avait fini par lui accorder sa main, c'était parce qu'il lui avait promis de se montrer aussi franc que possible avec elle.

Dans les générations précédentes, certains agents de l'Ordre avaient-ils révélé une part plus ou moins importante de la vérité à leurs épouses ? Sa propre mère n'avait pratiquement jamais rien su. Quant à lady Westwood, soupçonnait-elle les véritables raisons qui justifiaient les voyages de Drake à l'étranger ?

Une fois de plus, Max maudit son imprudence et sa stupidité !

Cela lui ressemblait si peu... C'était presque comme si quelque chose en lui avait voulu qu'il se fasse prendre ; comme s'il s'était montré négligent pour que Daphnée le connaisse enfin complètement et que leur amour soit total.

Max fut tiré de cette pensée troublante par la sensation soudaine d'une présence de l'autre côté de la porte. Sans bruit, il se retourna et discerna l'ombre de deux pieds dans le mince rai de lumière qui filtrait du couloir.

Quelqu'un surveillait ses déplacements dans l'appartement. Quand la porte s'ouvrit brutalement quelques instants plus tard, comme pour le prendre sur le fait, Max était prévenu.

Le grand valet de pied qu'il avait aperçu dans le salon s'inclina avec respect, mais la lueur hostile dans son regard trahissait sa désapprobation.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Ah oui, vous tombez bien, répondit Max d'un ton désinvolte. Lady Westwood m'a demandé d'aller chercher un... un portrait d'enfance de son fils. Et je n'arrive pas à mettre la main dessus.

L'homme s'avança vers la bibliothèque et saisit une miniature dans un cadre doré.

— Juste sous mon nez, bien sûr..., dit Max en affectant un sourire contrit.

— Autre chose, milord ?

— Euh... non, merci.

Le valet resta planté sur place, manifestement décidé à rester là aussi longtemps que Max. Son regard s'attarda sur ses poches, comme s'il le soupçonnait d'avoir pu prendre quelque chose dans la chambre. Conscient de ce que son attitude avait d'un peu étrange, et faute de trouver une nouvelle excuse pour continuer à visiter les lieux, Max sortit en arborant un sourire hautain, le portrait de son ami à la main.

Le valet - que le diable emporte cet homme ! - le suivit comme son ombre jusqu'au salon.

Lorsque Max remit la miniature à lady Westwood, elle l'effleura avec tendresse de sa main noueuse.

— Nous l'avons fait faire juste avant qu'il parte en pension.

— Un beau petit garçon, fit remarquer Daphnée.

— Il ressemblait à son père. Alors, connaissiez-vous mon Drake, lord Rotherstone ?

— Oui, je crois que nous avons échangé un jour quelques coups de poing, répondit Max en souriant.

Lady Westwood rit doucement.

— Ça lui ressemble bien. Vous souvenez-vous de l'objet de la dispute ?

— Sans doute une question d'honneur. Mais je ne me rappelle pas les détails. Il y a tellement longtemps... J'ai failli ne pas le trouver, ajouta-t-il en remarquant que le valet de pied l'observait toujours d'un œil soupçonneux. Heureusement, votre domestique est venu à la rescousse.

— John, vous voulez dire ? Je disais justement à votre femme combien il m'était devenu indispensable, alors qu'il n'est là que depuis deux mois. Je ne sais pas comment j'ai pu me débrouiller sans lui jusqu'à présent.

Deux mois... À peu près le même laps de temps que celui qui s'était écoulé depuis leur mariage, songea Max. C'est-à-dire depuis le jour où il avait aperçu Drake.

— Deux mois ? répéta-t-il, les yeux fixés sur l'homme. Vraiment...

Comme malgré lui, le valet de pied lui rendit son regard d'une manière qu'aucun domestique n'aurait jamais osée.

— Où étiez-vous auparavant ? lui demanda Max en s'avançant vers lui.

— Je travaillais dans une famille près de Cambridge, milord.

— Le nom de cette famille ?

— Lamb.

— Je vois. Lady Westwood, qu'est-ce qui vous a poussée à engager cet homme ? Une défection inattendue dans votre personnel, peut-être ?

— Eh bien, oui, exactement. Comment le savez-vous ? Max plissa les yeux sans cesser de fixer le valet de pied.

— Une hypothèse... heureuse.

Soudain, l'homme bondit dans le vestibule.

Max s'y attendait. Il s'élança aussitôt à la poursuite du valet de pied ou, plutôt... de l'espion prométhéen.

Quand elle vit son mari sortir en trombe du salon à la poursuite de John, Daphnée resta d'abord bouche bée. Puis elle courut à son tour pour voir où ils étaient partis.

— Juste ciel ! entendit-elle lady Westwood s'exclamer derrière elle.

— Ne bougez pas ! cria en même temps Max pardessus son épaule.

L'ordre valait aussi bien pour elle que pour les domestiques qui accouraient, effarés.

John disparut par la porte de service qu'il repoussa à toute volée, Max sur les talons. Daphnée revint alors dans le salon, alla tout droit vers la grande fenêtre qui donnait sur la terrasse et vit l'homme sauter pardessus la petite balustrade en pierre pour tomber en contrebas, sur la pelouse. Il n'eut pas le temps de s'écarter que Max, sautant à son tour, le plaqua au sol. Tous les deux roulèrent dans l'herbe en se bourrant de coups de poing avant de se relever, titubants, et de se défier du regard en tournant lentement, comme des fauves.

Daphnée laissa échapper un son étouffé quand John, soudain, brandit un couteau. Elle avait beau être furieuse contre son mari, elle ne voulait pas le voir poignardé sous ses yeux !

Comme John lançait sauvagement son couteau en direction de Max, celui-ci plongea sur le côté pour l'éviter, attrapa le bras de l'homme d'un même geste et utilisa son élan pour le projeter au sol, face contre terre. Avant que John ait pu réagir, il avait sorti son pistolet et le plaquait sur sa nuque en lui criant de ne pas bouger.

Daphnée se précipita alors à l'extérieur tandis que lady Westwood restait figée dans son fauteuil, pâle d'effroi.

Elle découvrit en arrivant sur la terrasse que les domestiques rassemblés semblaient prêts à intervenir pour séparer les deux hommes.

— Que tout le monde garde son calme ! leur cria Max, J'ai la situation en main. Que l'on aille me chercher une corde pour l'attacher.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? demanda un autre valet de pied.

— Cet homme est un imposteur, expliqua Max. Il a pris ce poste sous une fausse identité. Je parierais mon meilleur cheval que son prédécesseur est enseveli non loin d'ici sous quelques pelletées de terre.

— Il ment ! hurla John.

— Gardez les mains sur la tête !

— Peter ? Il a tué Peter ? murmurèrent les domestiques entre eux.

— Mais pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? s'écria la gouvernante.

— Il est impliqué dans la disparition de lord Wesrwood. Je vais le conduire à la police londonienne. À présent, que quelqu'un m'apporte cette corde !

— Faites ce qu'il vous dit ! ordonna Daphnée.

Un valet se précipita vers les écuries et revint, essoufflé, avec une longe de trois ou quatre pieds.

— Ça fera l'affaire ?

Max acquiesça d'un signe de tête en s'en saisissant.

— Daphnée ? Tu peux venir ici ?

Le cœur battant, elle descendit les deux marches qui menaient à la pelouse.

— Garde-le en joue. Si je dis « tire », tu tires. Tu t'en sens capable ?

Daphnée le regarda, abasourdie. Puis elle baissa son regard sur l'homme qui avait essayé de poignarder son mari et hocha la tête.

Quand Max lui eut remis l'arme, elle la tint des deux mains braquée sur le valet de pied, pendant que son mari lui liait solidement les poignets dans le dos.

— Votre mari est fou, lady Rotherstone. Je vous en supplie, rappelez-le !

— Je vous interdis de lui parler.

— Je ne comprends absolument pas de quoi il s'agit ! insista John.

— Ah bon, vraiment ?

D'un geste bref, Max fit reculer Daphnée, qui continua de tenir le pistolet pointé sur le domestique. Puis il hissa ce dernier sur ses pieds et le fit pivoter face à lui.

Il empoigna alors les revers de sa livrée et, sans prévenir, tira un grand coup. Les boutons supérieurs sautèrent et l'on put voir, sur sa poitrine, une marque ronde -soit une flétrissure, soit un tatouage.

— Valet de pied, hein ? lança Max, dont le visage s'était crispé de dégoût. Drôle d'emploi pour un homme marqué du Non serviam.

Pour seule réponse, John lui cracha dessus. Daphnée tressaillit, mais Max refusa de mordre à l'hameçon. Il se contenta de sortir son mouchoir pour essuyer sa veste en adressant à son prisonnier un sourire froid.

— Vous avez intérêt à bien vous tenir à partir de maintenant, lui conseilla-t-il. Là où nous allons, on n'aime pas beaucoup ce genre de plaisanterie.

— L'Ordre en est réduit à ça? riposta John. A envoyer des femmes pour faire diversion ? Vous n'êtes qu'une bande de lâches !

— Au moins, nous ne retenons pas une vieille dame otage dans sa propre maison... Vous autres, continua Max en se tournant vers les domestiques, remettez-vous au travail. Et allez vous enquérir de lady Wesrwood. Il vous faudra la protéger vous-mêmes jusqu'à ce que j'ai pris des dispositions.

— La protéger ? Notre maîtresse est en danger ?

— Soyez juste sur vos gardes et ne laissez plus aucun étranger pénétrer dans la maison.

C'est alors que la comtesse en personne les rejoignit en s'appuyant sur sa canne.

— Lord Rotherstone, que signifie tout cela ?

— Madame, monsieur le marquis dit que John a tué Peter pour prendre sa place et qu'il aurait peut-être quelque chose à voir avec la disparition de lord Wesrwood! lui apprit d'une traite l'un des domestiques.

Daphnée se précipita pour soutenir la vieille dame mais, au lieu d'être affectée par ces révélations, elle parut y trouver un sens - contrairement à elle-même. Redressant ses frêles épaules, elle s'adressa à ses domestiques d'une voix ferme :

— Faites ce que lord Rotherstone vous dit ! Obéissez-lui... C'est moi qui vous le demande.

Il y avait donc au moins une femme qui lui faisait confiance, songea Daphnée, perplexe.

Max lui exprima sa gratitude d'un hochement de tête, puis il demanda aux valets de surveiller John afin de pouvoir s'entretenir avec la comtesse.

Quand tous trois furent retournés dans le salon, où le thé avait refroidi, il prit soin d'attendre que la vieille dame soit assise avant de se pencher vers elle avec sollicitude.

— Lady Westwood, je vous prie d'excuser ce qui vient de se passer. Mais vous ne devriez pas perdre tout espoir... Nous avons des raisons de croire que Drake pourrait être encore en vie.

— En vie ? répéta la vieille dame d'une voix étranglée.

— Max ! s'écria Daphnée.

— Ô mon Dieu, je le savais au fond de mon cœur ! murmura la comtesse, les mains crispées sur les accoudoirs de son fauteuil. Je savais que les cendres dans cette urne ne pouvaient pas être les siennes. Je ne sais pas comment, mais je savais que mon fils était encore vivant.

— Vous aviez raison quand vous disiez que je connaissais votre fils, reprit Max. Je le connaissais très bien. Nous étions comme des frères quand nous étions jeunes. Et le fait est que je crois avoir moi-même aperçu Drake, à Londres, il y a quelques semaines.

Les deux femmes s'exclamèrent, mais il ajouta aussitôt, le visage rembruni :

— Nous ne savons pas pourquoi il refuse d'entrer en contact avec l'Ordre. Nous supposons qu'il court un danger quelconque. Notre but est de découvrir qui le détient éventuellement, et de le ramener sain et sauf. Comprenez-vous, milady ?

— Oui, murmura-t-elle. Très bien.

— Moi, non ! intervint Daphnée en le foudroyant du regard.

Il ne lui prêta pas attention car lady Westwood, les yeux pleins de larmes, ajouta au même instant :

— Oh, si mon fils pouvait être vivant, lord Rotherstone... Que voulez-vous que je fasse, Virgil et vous ? Je suis prête à tout.

— Si jamais Drake essayait d'entrer en contact avec vous, avertissez-moi avant même de lui répondre, au cas où il s'agirait d'un piège. Vous devez m'écrire à cette adresse...

Il s'approcha du secrétaire de la comtesse et saisit une feuille de papier sur laquelle il griffonna quelques lignes.

— Cette personne veillera à ce que j'aie votre message dans les vingt-quatre heures. Ne donnez aucune réponse avant d'avoir eu d'abord de mes nouvelles. Vous ferez cela ?

— Oui, oui.

Elle prit le papier, le lut puis releva les yeux vers lui d'un air perplexe.

— Un chapelier ?

— Une boutique très fréquentée permet de dissimuler nos allées et venues.

— Puis-je te parler, Max ? finit par dire Daphnée quand leur échange parut terminé.

Max lui jeta un regard circonspect, mais la suivit quand elle se rendit dans la pièce voisine, un salon de musique vide et sombre. Elle mourait sincèrement d'envie de le secouer comme un prunier ; cependant, quand elle se tourna vers lui, ce fut l'inquiétude qui l'emporta.

— Que se passe-t-il ? Quel est cet Ordre dont vous parliez ?

Comme il la regardait en silence, elle ajouta :

— Tu n'as pas été blessé dans cette bagarre ?

— Non, tout va bien.

Daphnée secoua la tête, confondue.

— Pourquoi le valet de pied t'a-t-il attaqué ? Qui était vraiment Drake ? Comment as-tu pu redonner l'espoir à cette vieille femme sans être sûr que son fils était vivant ?

— J'en suis aussi sûr que je peux l'être à ce moment précis, et j'ai l'impression que l'espoir est la seule chose qui peut l'aider à vivre. Ce ne sont pas les cendres de Drake, dans cette urne.

— Comment le sais-tu ?

— Peu importe. Il faut que j'aille à Londres. Si les gens qui ont introduit John dans Westwood Manor tentent autre chose contre la comtesse, il faut qu'elle sache à qui elle a affaire.

— Contrairement à moi ? riposta Daphnée avec une vivacité qui parut le prendre de court. As-tu l'intention de me laisser dans l'ignorance ?

Il resta silencieux un instant, la tête baissée.

— Ai-je le choix ?

— Pas si tu veux toujours un avenir pour nous deux.

— C'est une menace ? répliqua-t-il en se redressant avec colère. De quoi ? De divorce ?

Les yeux de Daphnée se remplirent de larmes.

— Comment sommes-nous censés avoir une vie commune si tu ne me dis pas ce qu'il se passe ?

— Il faut que tu me croies, dit-il en lui prenant le bras d'un air suppliant. Daphnée, s'il te plaît.

— Comment serait-ce possible ? cria-t-elle avec un geste brusque pour se dégager. Je ne te connais même pas ! Comment oses-tu réclamer ma confiance alors que tu es dans le mensonge jusqu'au cou !

— Tu ne comprends pas... c'est mon devoir !

— Un devoir qui compte plus que moi, apparemment ! lui jeta-t-elle sans plus pouvoir retenir ses larmes.

— Non ! Daphnée, rien ne compte plus pour moi dans ce monde que toi. J'essaye de te protéger en te tenant à l'écart de tout cela ! Il faut que tu me croies. Je t'en prie.

— Non. Je suis désolée. Je suis allée trop loin avec toi pour supporter que tu me fermes la porte au nez. À cet instant, je n'ai aucune idée de l'homme que tu es vraiment. Je ne peux pas supporter que mon mari se conduise comme un étranger. Il faut que tu choisisses : tu peux avoir mon amour, comme tu l'as eu la nuit dernière... ou tu peux retrouver ta solitude. Le choix t'appartient.

— Tu es impitoyable, chuchota-t-il en secouant la tête. Tu as vite appris.

— J'ai eu un bon professeur. Alors, que décides-tu ? Il la regarda fixement pendant un long moment.

Daphnée refusa de céder. Il fallait qu'il sache que leur amour ne tenait qu'à un fil, et qu'il lui appartenait de le rompre ou pas.

Max finit par lui adresser un signe de tête presque imperceptible.

— Très bien. De toute façon, tu seras plus en sécurité avec moi. Espérons simplement que nous ne le regretterons pas bientôt.

— Que vas-tu faire de lui ?

— Nous allons le conduire à Londres.

— Pour quoi faire ?

— La routine, Daphnée. Pour pouvoir le battre comme plâtre jusqu'à ce qu'il nous dise ce qu'il sait- en l'occurrence, qui détient Drake.

Il lui jeta un regard aigu.

— Ta curiosité est-elle satisfaite, désormais ?

19.

— Abstiens-toi de parler devant le prisonnier sauf nécessité absolue, lui recommanda Max juste avant qu'ils partent pour Londres.

Ils avaient échangé provisoirement le phaéton dans lequel Daphnée était arrivée contre la voiture fermée de lady Westwood, mieux adaptée au transport discret du prisonnier. La comtesse avait aussi mis à leur service son cocher. Un homme de confiance, dans la maison depuis vingt ans.

Le prisonnier, un bâillon sur la bouche, les mains liées et les yeux bandés, était assis à côté de Max ; Daphnée leur faisait face.

Un silence pesant régna dans la voiture durant les longues heures du voyage. La lumière du jour déclinait quand ils arrivèrent à Londres. Sitôt la voiture arrêtée sur un quai désert, non loin du centre, Max ordonna à Daphnée de descendre dans une petite embarcation à rames qui attendait.

— Assieds-toi à l'avant.

Le cocher quitta alors son siège pour aider le captif entravé à descendre à son tour dans la barque instable. Max le poussa au milieu du bateau et le recouvrit d'une bâche.

— Pas un geste, lui intima-t-il avant de s'asseoir à l'arrière.

Puis il jeta un regard dur à Daphnée.

— Accroche-toi.

En s'aidant de la rame, il écarta l'embarcation du quai. Le cœur de Daphnée se mit à battre violemment quand le courant les emporta sur la Tamise. Le vent froid de la course fouettait ses cheveux en arrière. À un moment, elle tourna la tête, sans cesser de se cramponner aux bords du bateau : le visage de Max exprimait une résolution implacable.

Il finit par plonger les rames dans les vagues pour ralentir l'embarcation, avant de la guider vers l'arrière d'un vieux bâtiment bordant la rivière. Après être passés sous une arche, de faible hauteur, ils parvinrent devant une lourde grille. Tout en luttant contre les oscillations du bateau, Max se pencha pour attraper une corde râpée qui pendait, lestée d'un poids.

Le prisonnier laissa échapper un gémissement de protestation. Peut-être avait-il le mal de mer. Daphnée jeta un regard inquiet par-dessus son épaule, mais Max ne manifesta qu'une indifférence glaciale à sa souffrance.

Quand elle le vit asséner à la corde plusieurs séries de coups distincts, elle comprit qu'il s'agissait d'une sorte de cloche pour obtenir l'ouverture de la grille.

Elle en eut la confirmation aussitôt. Un fracas soudain la fit sursauter et, avec quelques grincements, la grille commença à se relever comme une herse, toute dégoulinante.

Il suffit à Max de quelques coups de rames vigoureux pour qu'ils se retrouvent dans une espèce de caverne sombre, sous le bâtiment. Daphnée entendit la grille redescendre alors qu'elle regardait tout autour d'elle.

Quel était cet endroit ?

Ils ne tardèrent pas à atteindre un petit quai en pierre éclairé d'une unique torche.

— Où sommes-n... ? commença-t-elle, aussitôt interrompue par des aboiements féroces qui se répercutèrent contre les parois sombres.

Surgi de l'ombre, un gigantesque chien noir se précipita vers eux, les babines retroussées,

dans un grand cliquètement de chaîne.

Max lui cria quelque chose dans une langue étrangère, et le cerbère se tut aussitôt. Quand Max lui parla de nouveau, son comportement changea du tout au tout. Il vint vers lui en s'ébrouant et en agitant la queue, puis s'assit obligeamment, sous l'œil effaré de Daphnée, dont le cœur battait encore la chamade sous l'effet de la peur.

— Reste ici pendant que je m'occupe du prisonnier, lui recommanda Max. Ne bouge pas.

— Ne t'inquiète pas, répondit Daphnée en jetant un coup d'œil méfiant vers l'animal, je n'en ai pas l'intention.

Max retira la bâche qui recouvrait John.

— Levez-vous.

Il dénoua le bandeau qui l'aveuglait pour qu'il ne risque pas de tomber à l'eau, mais lui laissa les mains attachées. Daphnée fit son possible pour stabiliser le bateau pendant que les deux hommes débarquaient. Le chien se hérissa et regarda l'étranger en grondant mais, sur un autre ordre de Max, il se coucha, la langue pendante.

Quand elle les vit disparaître dans une espèce de tunnel en pierre, Daphnée sentit ses bras se couvrir de chair de poule. Elle ne savait toujours pas de quoi il s'agissait. Malgré tous ses efforts pour dominer sa terreur, elle commençait à se demander sincèrement qui était cet individu qu'elle avait épousé.

L'écho soudain d'un bruit métallique, venu des profondeurs obscures, fit dresser les oreilles du chien. Daphnée déglutit avec peine. Mais, un instant plus tard, Max émergea de l'ombre, son visage anguleux sculpté par la lueur de la torche.

Il donna un ordre au chien en pointant le doigt vers le mur. Quand celui-ci eut obéi, il revint vers le quai et se pencha vers elle en lui tendant la main.

Elle la prit avec réticence pour descendre du bateau.

— Qu'as-tu fait du valet ? demanda-t-elle en jetant un coup d'œil anxieux autour d'elle.

— Il est enfermé dans une cellule. Suis-moi. Comme il se dirigeait de nouveau vers le tunnel de pierre, Daphnée n'eut d'autre choix que de lui emboîter le pas.

— Où sommes-nous ? chuchota-t-elle de nouveau.

— Tu es dans, ou plutôt, sous la villa Dante.

— La villa Dante...

Le tunnel débouchait sur une pièce aux murs de pierre apparente, qui ne contenait guère qu'une table en bois grossière. Une mosaïque colorée, sur le sol, représentait saint Michel archange ; une croix de Malte blanche était suspendue à une chaîne, semblable à celle qu'elle avait vue sur les portraits des Rotherstone, dans la chapelle familiale et sur la chevalière dissimulée dans la cachette.

Elle se tourna brusquement vers Max.

— L'Inferno Club ?

— Oui.

— Max...

— Tu auras la réponse aux questions que tu te poses, Daphnée. Mais, d'abord, je dois parler à Virgil.

Il traversa la pièce humide, chichement éclairée, pour s'approcher d'une échelle qui s'élevait à la verticale à travers un trou sombre.

— Tu pourras monter ?

Après avoir acquiescé de la tête, elle posa le pied sur le premier échelon.

L'un derrière l'autre, ils grimperent jusqu'au sommet plongé dans la pénombre. C'est tout juste si Daphnée distinguait l'ouverture ovale dans laquelle Max lui demandait de s'enfoncer. Après avoir tâtonné dans le noir, elle finit par lâcher l'échelle pour s'enfoncer dans l'étroit passage obscur. Quand Max l'eut rejointe, il lui prit la main.

— Suis-moi.

Daphnée ne se le fit pas dire deux fois. Il la guida dans une espèce de labyrinthe aveugle jusqu'au moment où, enfin, il ouvrit une porte. Elle poussa un brusque soupir de soulagement. Quelques instants plus tard, ils émergèrent de ce qui se révéla être le placard d'une chambre à coucher. Max referma la porte secrète, puis celle du placard.

— Par ici, lui dit-il.

Après avoir suivi un couloir, ils descendirent l'escalier sculpté d'une maison décorée avec un mauvais goût inimaginable, comme si un architecte fou avait délibérément multiplié les fioritures et les couleurs criardes pour mieux désorienter le visiteur.

— Qu'en penses-tu ? demanda Max avec un coup d'œil en coin.

— Assez atroce !

— C'est l'effet voulu. Voilà, tu peux attendre au salon. Oh... bonjour, dit-il quand il s'aperçut que le salon était déjà occupé.

— Bonjour à vous !

La femme lourdement maquillée qui, étendue sur une chaise longue, s'éventait avec l'air de s'ennuyer à mourir, sauta brusquement sur ses pieds. Sa tenue voyante était parfaitement assortie à l'intérieur de la villa Dante.

— J'ai la permission de décamper ?

— Pardon ?

— Je peux m'en aller ?

Max claqua des doigts.

— Je suis désolé, je n'arrive pas à me souvenir de votre nom.

— Ginger !

— Mais oui, bien sûr ! Ginger-Cat... Que faites-vous ici toute seule ?

— C'est votre Écossais, ce toqué, qui me retient ici ! répondit-elle en levant au ciel ses yeux ourlés de khôl. Il veut pas me laisser partir. Pour ma sécurité, qu'il dit. Ça fait des jours qu'il me garde ici, depuis que je suis venue lui dire que j'avais vu Westie.

— C'est donc vous qui avez vu Drake ?

— Pour sûr ! Il était dans une voiture avec deux autres types. Il était plus lui-même, mais alors, plus du tout ! J'ai bien essayé de le faire venir avec moi, mais il se souvenait même pas de qui j'étais ! De toute façon, je sais rien d'autre. Je l'ai dit à votre Écossais, mais il ne veut rien entendre. Faut pourtant que je gagne ma vie !

— Eh bien, ma chère, si Virgil dit que vous devez rester, autant vous installer confortablement.

Max regarda Daphnée avec amusement avant d'ajouter :

— Pourquoi ne pas vous divertir toutes les deux en bavardant un peu ? Je n'en ai pas pour longtemps.

— Max !

— Je reviendrai, Daphnée. Prends ton mal en patience.

— Pauvre petite, déclara Ginger d'un ton compatissant, en lui passant un bras autour des épaules. Alors, ma chérie, toi aussi, ils te gardent enfermée ici ?

— Euh... non. Du moins, je l'espère. Je suis venue avec mon mari.

— .Ton... Votre mari ? s'exclama la femme. Vous avez harponné Rotherstone ? Bien joué, la belle !

À son langage coloré, Daphnée comprit soudain qu'elle se trouvait en présence d'une femme de petite vertu. .

Mon Dieu... Elle songea aussitôt au vieux dragon, la duchesse douairière. Ce n'était pas là une fréquentation convenable pour une jeune femme de la meilleure société.

D'un autre côté, c'était bien de Max de la laisser en compagnie d'une prostituée. Que le diable emporte son mari ! Il la mettait à l'épreuve. Une fois de plus.

— Je..., commença-t-elle. Ginger, c'est ça ?

— Oui, chérie. Et vous ?

— Daphnée. Est-ce que vous avez jamais... euh... accordé vos faveurs à Rotherstone ?

— Oh, non. Remarquez bien, c'est pas que ça m'aurait déplu. Par contre, ce Warrington..., continuât-elle en adressant à Daphnée un clin d'œil appuyé, je sais pourquoi on l'appelle la Bête. Bon Dieu, il met du cœur à l'ouvrage, le mignon !

Tandis que sa compagne se tenait les côtes, Daphnée, nerveusement épuisée par la fatigue et les émotions des dernières heures, se sentit peu à peu gagnée par son hilarité. Leurs rires conjoints emplirent bientôt la pièce. Surtout quand Daphnée, au souvenir de sa conduite de la nuit précédente avec Max, éprouva une jubilation étrangement libératrice en pensant que finalement, et malgré ses premières préventions, cette femme dévergondée et elle, avaient peut-être une ou deux choses en commun.

L'estomac serré par l'appréhension, Max se mit à la recherche de Virgil. Qu'allait dire son vieux mentor en apprenant qu'il avait introduit Daphnée dans la villa Dante?

Dès qu'il l'aperçut dans la salle à manger, en train de se verser un grand verre de whisky, il comprit que l'Écossais était déjà au courant.

Il ne releva pas les yeux quand Max pénétra dans la pièce. Après avoir bu une gorgée d'alcool, il secoua la tête.

— Tu as agi avec beaucoup de légèreté, Max. Comment as-tu pu l'amener ici ?

— On peut lui faire confiance, Virgil. Je n'aurais pas pris ce risque si j'avais eu le moindre doute.

— Faire confiance à une femme ! grommela-t-il.

— Daphnée est ma femme. Elle mérite de savoir à quoi elle s'est engagée. Elle est capable de garder le secret.

— Tu es un sacré imbécile. Tu mets en danger notre vie à tous, et la sienne aussi. Tu n'aurais pas dû l'entraîner là-dedans.

— Je n'ai pas eu Je choix, répliqua Max avec lassitude. Elle a découvert l'une de mes principales cachettes à la maison.

Virgil reposa violemment son verre.

— Je savais que tu deviendrais imprudent à cause de cette... cette sentimentalité !

— Sentimentalité ? répéta Max, en proie à une colère soudaine. Je l'aime, figurez-vous.

— Si tu l'aimais vraiment, tu la ramènerais à la maison et tu lui dirais d'oublier tout ce qu'elle a vu !

— Il est trop tard pour ça.

— Tu n'avais pas le droit d'agir ainsi, Max.

— Non, Virgil, c'est vous qui n'avez pas le droit de me demander de mentir à la femme que j'aime ! Je vous ai donné vingt années de ma vie. Que voulez-vous de plus de moi ? Vous pouvez aller au diable si cela ne vous plaît pas. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être

débarrassé de vous et de tout ça !

— Vraiment, ce sacrifice est trop dur pour toi ? riposta le vieil Écossais d'un ton sarcastique. Tu te vantes de ces vingt années ? Moi, j'en ai donné près de quarante, espèce de jeune morveux !

Virgil secoua sa crinière grise, puis garda le silence pendant un long moment.

— Tu auras son sang sur les mains si jamais ils la prennent... Et s'ils la détruisent, tu auras le nôtre aussi.

Max ferma les yeux. Baissa la tête.

— Je ne permettrai pas qu'il lui arrive quelque chose. Jamais.

— C'est ce que j'ai dit moi aussi, il y a très longtemps. Il n'empêche que ma dame n'est plus avec nous.

Il se tut brusquement et se détourna.

— Virgil, dit Max, les yeux fixés sur le dos de son mentor, je sais que ton frère Malcolm t'a pris ta femme, mais ça ne...

— Silence ! tonna-t-il en pivotant pour foudroyer Max du regard. Ne me parle pas d'elle !

L'écho de ses paroles ne s'était pas dissipé quand Jordan entra. Max se raidit et, devant la réaction de son ami :

— Bonjour, Jordan. La file d'attente pour ceux qui veulent me passer une épée en travers du corps commence ici, dit-il en désignant Virgil.

Falconridge lui jeta un coup d'œil ironique. Mais quand il secoua la tête, une pointe d'inquiétude assombrissait son regard:

— Je m'en remets à ton jugement, Max. Si tu dis qu'elle est digne de confiance, cela me suffit.

— Je te remercie.

— Que lui as-tu dit ?

— Rien, pour le moment. Il y avait un espion au sein du personnel de Westwood Manor quand j'y suis allé. Daphnée m'a vu le capturer. Elle a vu aussi la marque des initiés quand je l'ai démasqué. C'est tout.

— Tu lui dis le minimum, d'accord ? Pour notre salut à tous.

— Je veux simplement lui dire qui je suis, murmura Max.

C'est alors que l'imposante silhouette de Rohan s'encadra dans le chambranle de la porte.

— Désolé d'interrompre votre petite réunion, les gars, mais les choses deviennent un peu plus intéressantes...

— Qu'y a-t-il ? demanda aussitôt Max.

— Une tempête de rumeurs, voilà ce qu'il y a. La nouvelle vient juste d'arriver à Londres : le duc de Holyfield, et sa femme enceinte sont tous les deux morts. Ils ont bu la tasse en France.

— Quoi ?

— Il y a deux jours. Un accident, soi-disant. Ils auraient loué un petit bateau pour voir les châteaux en descendant la Loire. Le bateau a coulé. Le couple s'est noyé.

— La Loire ? répéta Max. C'est sur le territoire de Malcolm, non ?

Virgil se renfrogna à la mention du frère qu'il haïssait.

— Comment peut-on se noyer dans la Loire ? demanda Jordan.

— Peut-être qu'on les y a aidés...

Max secoua la tête, à la fois abasourdi et attristé par cette nouvelle.

— Qui en voudrait à quelqu'un d'aussi inoffensif que Hayden Carew ? Albert est le seul à profiter de sa mort, mais, même moi, je ne le vois pas aussi ambitieux. En tant que cadet, il a des revenus plus que confortables et aucune responsabilité.

— Mais pas de réel pouvoir, fit remarquer Rohan.

— Un accident ne peut-il jamais être qu'un accident ? demanda Max avec lassitude. Je veux dire... Pensez à l'homme doux, gentil, qu'était Hayden. Je l'imagine assez bien se noyer en essayant de sauver sa femme enceinte.

— Et l'équipage du bateau ? Il s'est « noyé » lui aussi ?

— Aucune idée pour le moment, répondit Rohan. Mais moi, je trouve ça bigrement suspect.

— Moi aussi. Peut-être qu'il y a un rapport avec la récente apparition de Dresden Bloodwell à Londres.

— Mais lequel ? À quoi servirait de tuer le duc de Holyfield et sa femme, à part pour donner le duché à Albert Carew ?

Rohan haussa les épaules.

— Peut-être qu'ils ont des plans pour lui. Reconnais que c'est plutôt drôle, Max : ton vieil ennemi d'enfance a maintenant un rang plus élevé que toi.

— C'est parfait, marmonna-t-il. Daphnée va être désolée de ne pas l'avoir épousé. Où était Albert quand cet accident a eu lieu ? Le savons-nous ?

— Il était ici, à Londres. Selon les commérages, il a versé des larmes abondantes en apprenant la nouvelle et a dû être raccompagné chez lui.

— Comme c'est touchant..., grommela Max.

— À mon avis, nous devons le surveiller, dit Jordan.

— Absolument.

— Jordan, c'est toi qui vas t'en charger, déclara Virgil. Moi, je vais m'occuper du prisonnier que Max a amené. Toi, Rohan, tu restes sur la piste de Dresden Bloodwell.

— À vrai dire, il va y avoir un problème, répliqua Warrington. J'ai bien peur de devoir m'absenter pour mettre de l'ordre chez moi, en Cornouailles. Désolé, mais c'est impératif.

— Que se passe-t-il ? demanda Max.

— Vous vous souvenez de ces contrebandiers du cru auxquels je permets d'opérer sur mes terres ? Ils me fournissent des renseignements utiles sur les ports et leurs bas-fonds. À l'occasion, ils se chargent de messages et, en échange, je ferme les yeux sur leurs trafics. Mais bon, ils savent que j'ai certains principes et qu'il y a des limites à ne pas dépasser. Eh bien, c'est ce qu'ils ont fait, ces crétins ! Le bureau des gardes-côtes m'a prévenu qu'ils ont recommencé à provoquer des naufrages pour récupérer le butin que la mer rapporte sur la grève.

— Effectivement, c'est sérieux, murmura Jordan. Comment font-ils ? Ils allument des feux pour simuler un phare et attirer les bateaux sur des récifs ?

— Gagné. On m'a dit qu'ils s'étaient donné du bon temps pendant mon absence. Si je ne vais pas là-bas pour leur serrer la vis, plusieurs de mes hommes vont être arrêtés et se retrouver la corde au cou. Bon sang, je suppose qu'ils le mériteraient ! Mais nous avons besoin de ces renseignements ! Virgil hocha la tête.

— Sans compter que des arrestations aussi spectaculaires risqueraient d'attirer l'attention sur nous. Essaie de régler le problème aussi discrètement que tu peux, avant que les gardes-côtes ne s'en mêlent.

— Comptez sur moi. Ce ne sont pas de si mauvais bougres, en vérité. Mais, avec la fin de la guerre, les bénéfices du marché noir se sont réduits comme peau de chagrin. Ils se sont donc rabattus sur ce genre de méfaits.

— Tu auras besoin d'un coup de main ? demanda Max.

— Foutre non ! répondit Rohan avec un large sourire. Vous avez quelqu'un d'autre pour suivre la trace de Dresden ? demanda-t-il à Virgil.

— Je peux m'en charger, proposa Max à contrecœur.

— Toi, tu veux surveiller Bloodwell ? répliqua Virgil sans dissimuler son scepticisme.

— Écoutez, intervint Jordan, quel est l'intérêt de faire le pied de grue devant la tanière de Bloodwell ? Si on se contentait d'attendre qu'il réapparaisse en société, et qu'on le file à partir de là ?

— Tu veux attendre qu'il frappe ? Jordan haussa les épaules,

— Étant donné les circonstances, et faute de savoir où en est Drake, je ne vois pas en quoi

ça nous aiderait de risquer d'attirer l'attention sur nous sans nécessité.

— Il n'a pas tort, fit remarquer Rohan. Notre principal avantage, c'est de savoir qui il est, alors que ce salaud ne sait pas qui nous sommes.

— Très bien, conclut Virgil. Dès qu'il se fait voir, je lance tout le monde sur ses traces.

— Nous pourrions peut-être lui tendre un piège, suggéra Max.

— Peut-être, approuva Jordan. Mais nous aurions besoin de renforts.

— L'équipe de Beauchamp devrait bientôt revenir, déclara Virgil.

— Ils ont trouvé quelque chose sur ce Rupert Tavistock ? demanda Max.

— Oui. Certains de mes agents font encore ce que je leur commande, répliqua l'Écossais d'un, ton sec.

— Virgil...

— Tavistock est mort, grommela-t-il,

— Et tout l'argent qu'il a transféré sur les comptes des Prométhéens ?

— Envolé. Malcolm l'a caché.

— Je ne peux pas dire que je sois surpris, murmura Max.

Il leur raconta alors ce qui s'était passé à Westwood Manor et apprit, en retour, ce que Ginger leur avait rapporté de sa rencontre avec Drake.

La description des deux hommes qui l'accompagnaient correspondait à celle de James Falkirk, un membre éminent du Conseil, et de son fidèle assistant, le borgne Talon.

— Si Falkirk détient Drake, pourquoi sommes-nous encore en vie ? demanda Max, perplexe. Une fois notre identité connue, les Prométhéens seraient passés à l'attaque, surtout avec leur assassin attitré sur place. Il suffirait que Falkirk arrache nos noms à Drake et qu'il les communique ensuite à Dresden Bloodwell.

— Bon Dieu, je n'ose pas imaginer ce qu'il a subi, murmura Jordan, les yeux fixés sur le sol.

— Peut-être que la putain a raison, qu'il ne se souvient pas de nous. Est-ce que sa mère a eu des nouvelles de lui ?

— Non.

— Peut-être qu'il ne se souvient pas d'elle non plus.

— Et peut-être même qu'il ne se rappelle plus qui il est, déclara Virgil avec calme.

— En tout cas, les Prométhéens le savent, eux ; sinon, ils n'auraient pas introduit un espion à Westwood Manor.

— Il faut envoyer des hommes là-bas pour veiller sur lady Westwood, dit Max, préoccupé

par le sort de la vieille dame. Une chose dont nous pouvons nous réjouir, c'est que les Prométhéens ne savent pas que j'ai capturé leur homme. Ce faux valet de pied pourra peut-être nous confirmer que c'est Falkirk qui détient Drake, et à quel endroit.

— Sapristi, il faut qu'on le tire de là, déclara Jordan d'une voix sombre.

— Avant qu'ils le réduisent en charpie, murmura Rohan.

— Pourvu qu'il ne soit pas trop tard... S'il se retourne contre nous, nous sommes dans de sales draps.

— Il ne fera pas ça, affirmèrent. Max et Virgil à l'unisson.

Un lourd silence s'abattit.

— Bon sang, c'est reparti..., finit par murmurer Rohan.

— J'espère que non, répliqua Jordan. Parce que, s'ils ont vraiment Drake, nos vies sont entre ses mains. Y compris celle de Daphnée, ajouta-t-il en jetant un regard à Max.

— Il serait temps que j'aie la retrouver.

Un frisson glacé le parcourut à la pensée du danger qu'elle courait désormais.

— Je veux juste vous dire une chose..., ajouta-t-il après un instant. Je ne voulais pas l'amener ici. J'ai essayé de la dissuader, pour notre sécurité et pour la sienne. Mais ça faisait trop de mensonges.

— Je pense que nous le comprenons tous, Max, dit Rohan avec un discret hochement de tête.

Max le remercia d'un regard reconnaissant.

— Bien, conclut Virgil d'une voix brusque. Voici donc nos plans : Max, tu surveilles Albert Carew - c'est le plus logique, vu que tu connais sa famille depuis longtemps ; moi, je me charge de soutirer au prisonnier des renseignements sur Drake ; Jordan, tu guettes la réapparition de Bloodwell dans le monde et toi, Warrington, tu remets tes contrebandiers au pas et tu reviens dès que possible.

Tous acquiescèrent d'un hochement de tête.

Avec un soupir de soulagement, Max quitta la salle à manger. À présent, l'heure des aveux avait sonné.

Il allait emmener Daphnée dans « l'Enfer ». Au cœur même de leurs ténèbres...

Daphnée attendait patiemment quand Max revint dans le salon. Au signe qu'il lui adressa, elle se leva pour le suivre, non sans déceler une pointe d'appréhension sur son visage toujours sombre.

Sans un mot, il la conduisit dans une espèce de boudoir d'un rouge cramoisi. Après s'être approché d'un clavecin, il joua quelques notes et, à la stupéfaction de Daphnée, une bibliothèque tout entière pivota, révélant un autre passage secret.

— Viens...

De nouveau, il la précéda dans le labyrinthe obscur, et ils revinrent à l'endroit où débouchait l'échelle. Cette fois, Max descendit le premier, pour la retenir au cas où son pied glisserait, et ils se retrouvèrent dans la mystérieuse cave en pierre, sous la villa Dante.

— Tu peux t'asseoir si tu veux, lui dit-il. Tu veux boire quelque chose ?

Sans attendre sa réponse, il saisit la bouteille poussiéreuse posée sur la table en bois et lui versa un verre de vin rouge. Daphnée l'accepta sans un mot. Peut-être pensait-il qu'elle allait en avoir besoin.

Il l'observa un long moment avant de commencer :

— Tu te rappelles m'avoir questionné quand Albert a parlé de ma soudaine disparition, lorsque nous étions enfants ?

Daphnée hocha lentement la tête.

— L'école où l'on m'a envoyé se trouve effectivement en Ecosse. Mais il ne s'agit pas d'une pension ordinaire.

Elle le regarda fixement, retenant son souffle. Max plongea ses yeux dans les siens.

— J'appartiens à un ordre de chevalerie héréditaire qui a saint Michel pour patron. Tu connais le rôle de celui-ci, j'en suis sûr, ajouta-t-il en pointant le doigt vers la mosaïque sertie dans le sol. Saint Michel est l'archange guerrier de Dieu, celui qui a expulsé Satan du paradis avec son épée. Le château en Ecosse est, en fait, le quartier général de l'Ordre, et c'est là qu'on m'a envoyé pour respecter un serment prononcé par le premier lord Rolherstone.

— Le possesseur originel de la grande épée de la galerie ? murmura-t-elle.

— Oui. Tous mes ancêtres n'ont pas été appelés pour servir l'Ordre - la menace varie suivant les siècles et beaucoup y ont échappé. Mais, quand j'ai eu treize ans, Virgil est venu chez nous et a négocié avec mon père pour m'emmener en Ecosse. J'ai alors commencé mon entraînement au service de l'Ordre. C'est là que j'ai rencontré Rohan, Jordan et Drake, parmi d'autres. L'Inferno Club tout entier n'est qu'une façade.

Max baissa les yeux. La lueur de la bougie jouait sur ses traits ciselés.

— La devise de l'Ordre est tirée du livre des Hébreux : « Il fait des vents ses messagers, des flammes de feu ses serviteurs. » L'Ordre porte le nom de saint Michel car, comme lui, nous nous employons à combattre un mal pernicieux. Nous nous battons pour en débarrasser le monde, encore que la tâche paraisse ne jamais devoir finir.

— Quel est ce mal ?

— Le Conseil prométhéen. Une société secrète qui veut réduire l'humanité en esclavage. Sa soif de puissance est immuable, même si ses membres changent de nom. Ils ont infiltré tous les gouvernements... Et cela dure depuis six cents ans.

Comme Daphnée secouait la tête, abasourdie, il continua :

— La lutte remonte au XII^{ième} siècle. Le premier lord Rotherstone, ainsi que les ancêtres de mes amis, ont accompagné le roi Richard Cœur de Lion en Terre sainte pour libérer Jérusalem des armées de Saladin...

— Continue..., chuchota-t-elle après avoir bu une gorgée de vin.

— Selon l'histoire, le roi Richard a envoyé un jour une vingtaine de chevaliers en éclaireurs pour repérer le camp ennemi. Comme une tempête de sable s'annonçait dans le désert, les chevaliers se sont réfugiés avec leurs chevaux dans une caverne qu'ils avaient remarquée dans des rochers. Ils ont commencé à l'explorer, avec l'espoir de trouver une source pour abreuver leurs chevaux. À la place, ils sont tombés sur de vieilles jarres en argile.

« À l'intérieur, les croisés découvrirent de mystérieux rouleaux de parchemins. L'un des chevaliers - c'était l'ancêtre de Falconridge - était un érudit qui avait passé plusieurs années de prière et d'étude dans un monastère. Il a donc été capable de déchiffrer grossièrement ce qui était inscrit sur ses manuscrits.

« Ils remontaient déjà à plus de deux cents ans quand les croisés les ont trouvés. C'était des apocryphes, écrits en syriaque aux alentours de 900 après Jésus-Christ. La première chose que l'érudit a comprise, c'était qu'il s'agissait d'une des copies d'un document dont l'original avait brûlé dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. »

Fascinée, Daphnée ouvrit de grands yeux.

— Et que contenaient ces rouleaux ?

— Quelque chose de très sombre. Une espèce de bible profane d'un culte dédié à Prométhée. Il est fondé sur une histoire de l'Ancien Testament concernant le grand patriarche biblique Joseph. Tu sais, celui qui a été vendu comme esclave en Egypte par ses frères ?

— Oui, bien sûr. Ses frères étaient jaloux que leur père ait donné à Joseph une tunique de plusieurs couleurs alors qu'eux-mêmes ne recevaient pas la même preuve d'affection.

— Exactement. Et Joseph s'est fort bien débrouillé en Egypte, malgré la trahison de ses frères. En interprétant correctement le rêve de Pharaon, il a sauvé l'Egypte d'une terrible famine.

« Et voici la partie moins connue de cette histoire : pour le remercier de ses services, Pharaon a donné pour femme à Joseph la belle Aseneth, fille du grand prêtre d'Héliopolis. Tous les deux se sont donc mariés - un Hébreu et une Égyptienne - et un culte a commencé à se répandre, mêlant les mystères sacrés de la kabbale juive avec la divination et les rites des grands prêtres égyptiens. Les premiers adorateurs de ce culte Joseph-et-Aseneth se sont plus particulièrement intéressés aux pratiques égyptiennes visant à préparer l'âme pour l'immortalité - la raison même de la construction des pyramides pour enterrer les dieux-pharaons. Mais cela ne s'est pas arrêté là. Au fur et à mesure de son extension, cette secte n'a cessé d'incorporer de nouvelles croyances et de nouveaux rituels pour essayer d'acquérir des pouvoirs surnaturels. Ses membres sont même allés jusqu'au sacrifice humain en s'inspirant, suppose-t-on, du Minotaure. »

— C'est horrible..., murmura Daphnée avec un frisson. Dans ce repaire humide et sombre, elle imaginait presque le monstre à tête de taureau émergeant de la pierre.

— Horrible, oui, à nos yeux ou aux yeux d'une personne sensée. Mais pas aux leurs. Les Prométhéens adorent verser le sang, et ils ne craignent pas la mort parce que, pour eux, elle ne représente pas la fin. Ils se considèrent au-dessus d'elle. En recourant à la magie noire, ils pensent pouvoir contrôler les processus de la mort et de la régénération. En conséquence, il n'est pas étonnant que ce soit le mythe grec de Prométhée qui ait inspiré le nom par lequel ils sont connus.

— Prométhée, celui qui a volé le feu aux dieux...

— Oui. Ils se considèrent comme les sauveurs du genre humain, ceux qui apportent la lumière au monde.

— Attends..., dit-elle en fronçant les sourcils. Je croyais qu'apporter la lumière au monde était censé être la mission de Jésus ?

— Pas pour eux. Sais-tu que le nom de Lucifer signifie « le porte-lumière » ?

Elle le dévisagea avec ébahissement.

— Es-tu en train de me dire qu'ils pratiquent effectivement la magie noire ?

— Tout ce que je sais, c'est qu'eux, ils y croient. Au point d'être prêts à tuer. Ils ont choisi le titan Prométhée comme leur symbole parce que, en dépit de son horrible torture - un aigle vient chaque nuit lui dévorer le foie -, il se réveille chaque jour indemne. En soi, c'aurait pu être inoffensif. Malheureusement, le but de cette immortalité qu'ils recherchent à tout prix, c'est de prendre peu à peu le contrôle de tout le genre humain. Je suis sûr que tu sais qui Jésus appelle le « Maître de ce monde » ?

— Satan...

— C'est là leur vrai Dieu. Evidemment, ils ne l'admettent pas ouvertement. Ils préfèrent prétendre qu'ils œuvrent pour le « bien » de l'humanité. Mais finissons notre histoire de croisés dans le désert...

— Oui, que leur est-il arrivé ?

— À la fin de la tempête de sable, leurs avis étaient partagés. Pour la moitié d'entre eux, ces rouleaux étaient des insanités viles, profanes, qui relevaient sans doute du diable. Ils voulaient les brûler sur-le-champ -les jeter dans l'enfer, si tu veux. Pour les autres, cependant, cette magie ancienne était peut-être dangereuse, mais utile. Certains d'entre eux voulaient ramener les parchemins au roi Richard, et utiliser la magie noire pour défaire Saladin et ses féroces mamelouks. Après tout, la croisade n'était pas un succès et, puisque leur but était de libérer Jérusalem - une noble cause -, la fin justifiait les moyens, à leurs yeux.

— C'est dangereux, comme raisonnement...

— Effectivement. Bientôt, la discussion s'est envenimée et, étant des guerriers au sang

chaud, ils n'ont pas tardé à recourir à la violence. L'un des hommes a été tué. En voyant cela, les chevaliers favorables à l'essai de la magie se sont enfuis avec quelques-uns des rouleaux. Ils savaient qu'ils ne pouvaient plus se présenter devant le roi Richard, après avoir tué l'un de leurs compagnons.

« Heureusement, les chevaliers fidèles avaient réussi à conserver un certain nombre des parchemins. Avec ce début meurtrier, les effets pernicioeux de ces écrits anciens étaient manifestes.

« Pour autant que l'on sache, les autres finirent par demander à l'astrologue de la cour de voir si le roi Richard voulait utiliser la magie noire pour vaincre Saladin. Selon la légende, notre roi chrétien n'osa pas y recourir. Du moins... pas tout de suite.

Mais, après l'échec de la troisième croisade, après avoir dû vider les coffres de l'Angleterre pour financer cette guerre, Richard aurait permis à l'astrologue de tenter la chose lors de la quatrième croisade. Toujours est-il que, selon la rumeur, le recours à ces parchemins n'a pas simplement permis de remporter des victoires ; toute la campagne a été horriblement sanglante, avec des batailles et des sièges considérés comme d'abominables massacres, même selon les critères de l'époque. Que la magie soit efficace ou pas, ces parchemins semblent avoir un effet diabolique sur les hommes...

Enfin, les croisés convertis au nouveau culte revinrent en Europe, avec pour seul credo la conquête du pouvoir. Évidemment, l'Église ne tarda pas à les considérer comme des hérétiques. Ils se sont donc réfugiés dans la clandestinité. C'est à ce moment-là que l'Ordre de Saint-Michel a été créé pour les exterminer. Mon ancêtre et celui de Warrington et de Falconridge ont juré que non seulement eux-mêmes, mais aussi leurs descendants, livreraient une guerre sans merci aux Prométhéens. Malheureusement, malgré nos efforts, ils n'ont jamais renoncé à atteindre leur but.

— Quel est-il, exactement ? demanda Daphnée avec appréhension.

— À l'origine, les Prométhéens ont prétendu qu'après avoir vu le sang versé en Terre sainte, puis lors des guerres dans l'Europe médiévale, ils voulaient utiliser les secrets des parchemins pour empêcher tout conflit futur en établissant un royaume unique, qui embrasserait le monde entier. Ils se décrivaient comme bienveillants) épris de justice, alors qu'ils étaient tout le contraire. Pendant des années, ils affirmèrent qu'ils essayaient de construire rien de moins que le royaume des cieux sur terre.

— Mais Jésus dit que le royaume des cieux est proche, murmura Daphnée. Et il n'a rien à voir avec le pouvoir temporel.

— Exactement. C'était un mensonge. Et les Prométhéens eux-mêmes ne tardèrent pas à tomber le masque. Leur quête n'était que celle du pouvoir absolu, et elle l'est toujours.

Max baissa la tête avant d'ajouter :

— Tout ce que je t'ai dit de ma vie, de mes voyages en Europe, de mes investissements, de mes achats d'objets d'art... tout cela est vrai, mais ce n'est que la surface. La raison véritable, l'âme et la substance même de mon existence jusqu'à ce que je te rencontre, c'était ce devoir

légué par mes ancêtres.

Ces dernières années, les Prométhéens sont devenus puissants. Certains membres de leur cabale ont réussi à infiltrer l'entourage de Napoléon et d'autres cours d'Europe. Étant donné le génie de Napoléon et l'importance de l'empire qu'il avait établi, ils pensaient qu'ils pourraient l'utiliser pour incarner leur vision d'un seul maître régnant sur la terre entière. Ils ont bien failli réussir.

— ô mon Dieu...

— Tu m'as demandé une fois comment je m'étais retrouvé à la bataille de Waterloo. La vérité, c'est que j'avais reçu un message de Jordan m'avertissant que les Prométhéens avaient envoyé quelqu'un pour assassiner le duc de Wellington. Ils avaient réussi à introduire un espion dans son quartier général, comme celui que toi et moi avons démasqué à Westwood Manor. Si jamais les choses tournaient mal pour Napoléon à Waterloo, ils avaient déjà projeté d'éliminer Wellington sur-le-champ. Cela aurait jeté la panique chez les alliés, suffisamment longtemps pour permettre à Napoléon de se reprendre.

« Ma mission était d'identifier et de détruire l'agent ennemi. C'est la raison pour laquelle je me suis rendu à Waterloo.

— Tu as tué l'assassin potentiel ? chuchota-t-elle.

— Oui, répondit-il avec un calme imperturbable. L'aristocrate libertin que je jouais n'existait que pour prévenir tout soupçon. Seuls les hommes d'ici, mes frères, savent qui je suis réellement. Il est très important pour moi, Daphnée, que toi aussi tu le saches, à présent.

— Oh, Max !

Elle se leva pour se jeter à son cou.

— Ma chérie, murmura-t-il en la serrant à l'étouffer avant d'effleurer sa tempe d'un baiser. Sapristi, après Waterloo, je pensais vraiment que tout cela était fini ; qu'ils étaient enfin anéantis pour au moins cinquante ans. Si j'avais eu le moindre doute, je n'aurais jamais contracté ce mariage. Pour rien au monde, je t'aurais exposée au danger. Mais, à présent que tu es au courant, je pense qu'il est plus sûr pour toi de connaître la nature de la menace que nous devons affronter.

Il recula légèrement et, prenant son visage entre ses mains, il plongea son regard passionné dans le sien.

— Je t'apprendrai à te protéger afin que, même quand je ne suis pas là... Oh, je ne pourrais jamais supporter qu'il t'arrive quelque chose.

Cependant, par-dessus tout, Daphnée, tu dois jurer comme nous de garder le secret, quoi qu'il arrive. Tu ne peux en parler à quiconque. Ni à Carissa ni à Jonathon, pas même à ton père. Tu dois te comporter comme je l'ai fait et comprendre que cela te sépare du reste du monde, comme nous tous.

— Tant que je ne suis pas séparée de toi, Max !

Il l'attira de nouveau contre lui alors qu'elle continuait :

— Je ne soupçonnais pas que tu faisais partie d'une organisation vieille de plusieurs siècles. Je ne sais pas ce qu'il serait advenu de notre amour si tu n'avais pas partagé cela avec moi. C'était trop important pour rester érigé entre nous durant le reste de notre vie !

Elle se tut un instant pour essayer de se rappeler tout ce qu'il lui avait confié.

— Et maintenant, tu dis que l'un de vos agents est manquant ? Drake ?

— Oui.

— Le fils de lady Westwood...,, murmura-t-elle.

— Le reste de son équipe a été tué. Nous pensions que Drake était mort, lui aussi. Et puis... je l'ai vu le jour de notre mariage.

Elle le regarda avec surprise.

— J'étais dehors en train de fumer avec ton père. Il est passé lentement dans un fiacre de louage. J'ai cru voir un fantôme. C'était presque comme s'il me cherchait... mais il ne s'est pas arrêté. Et cela ne présage rien de bon, conclut-il en secouant la tête.

— C'était ça, le « pickpocket » que tu as poursuivi ?

— Oui. Tu ne peux pas imaginer à quel point j'ai détesté te mentir - surtout le jour de notre mariage. Je n'ai pas réussi à le rattraper... Je n'étais même pas sûr que mon esprit ne m'ait pas joué un tour. Mais cette femme là-haut, Ginger, l'a vu aussi. Elle a assisté à quelques-unes de nos fêtes, alors elle connaît certains de nous. Elle a attendu un peu, par crainte, puis elle s'est décidée à venir en parler à Virgil. C'est alors qu'il m'a envoyé des instructions pour que je rende visite à lady Westwood.

— Donc, son fils est vraiment quelque part ici, vivant ?

— Oui, probablement retenu prisonnier, un peu comme nous-mêmes, nous détenons John, le valet de pied. Si Drake donne nos noms, ils ne tarderont pas à venir nous chercher.

— Que devons-nous faire, Max ? Il la regarda longuement.

— Rester ensemble, dit-il à voix basse. Nous montrer prudents. Mais je te préviendrai si le danger menace. En attendant, je te le jure, nous sommes en sécurité.

Il secoua la tête avant de poursuivre d'un air de regret :

— Je ne voulais pas te dire toutes ces choses. Je ne voulais pas que tu aies à vivre dans la peur. En général, nous avons pour règle de laisser les femmes en dehors de ça.

— Eh bien... toi et moi étions d'accord pour établir nos propres règles. Max, je veux que tu saches que tu peux avoir confiance en moi. Rien ni personne ne pourra jamais me contraindre à te trahir ou à révéler des choses que tu m'aurais confiées. Même si je dois y laisser ma vie.

— Je t'aime, Daphnée, murmura-t-il en l'enveloppant d'un regard brûlant.

— Je t'aime, moi aussi.

Elle se blottit contre sa poitrine, jusqu'au moment où lui vint à l'esprit une pensée qui lui glaça le sang.

— Max ? dit-elle en s'écartant d'un geste brusque. Cela signifie-t-il qu'un jour, ils viendront pour prendre notre fils ?

Il tressaillit mais ne nia pas.

— Comment as-tu pu t'abstenir de me le dire avant ?

— Pardonne-moi, chuchota-t-il, la tête basse. Daphnée retourna vers la table, sur laquelle elle prit appui. Elle resta silencieuse un long moment.

— Il faut en finir, Max ! finit-elle par dire. Fais ce que tu as à faire. Toi, l'Écossais, Warrington, Falconridge et tous les autres, débrouillez-vous pour mettre un terme à cette guerre une bonne fois pour toutes, afin que nos fils n'aient pas à la faire !

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il en soit ainsi.

Le cœur en proie à un tumulte d'émotions, Daphnée pivota et l'enlaça, le visage enfoui contre sa poitrine.

— Je crois en toi, chuchota-t-elle avec force. Et je te soutiendrai autant que je le peux. Je t'aime, Max.

— C'est tout ce que j'ai besoin d'entendre.

Il l'étreignit encore plus fort tout en murmurant à son oreille d'une voix passionnée :

— Virgil croit que la cause suffit à nous inspirer ; mais je donnerais beaucoup plus en me battant pour toi plutôt que pour le genre humain dans son ensemble. Tu es tout pour moi, Daphnée.

Comme deux larmes coulaient sur les joues de Daphnée, il se pencha pour l'embrasser.

— Merci, Max, murmura-t-elle contre ses lèvres. Merci pour ce que tu as fait. Tu as protégé des gens, et ils ne le savent même pas. Ils n'ont aucune idée de ton sacrifice...

— Si toi, tu le sais, cela me suffit, répliqua-t-il avant de poser son front contre le sien et de fermer les yeux. Daphnée, je ne voulais pas te cacher quoi que ce soit...

— Cela n'a plus d'importance. Ce qui compte, maintenant, c'est que nous sommes en accord. Enfin, tu me permets de te voir... de voir l'homme que j'aime vraiment.

— Daphnée...

Son murmure s'acheva par un baiser d'une tendresse inouïe. À présent qu'elle l'avait retrouvé, Daphnée mourait d'envie de ne plus faire qu'un avec lui. Quand elle caressa ses épaules avec une fougue possessive, il eut tôt fait de comprendre le message. Sans cesser de l'embrasser, il la souleva pour l'asseoir au bord de la table. Elle se cambra pour offrir ses seins à ses mains impatientes.

— Max ?

— Mmm ?

— Et si nous avions une fille ? murmura-t-elle entre deux baisers. Est-ce que l'Ordre la réclamerait ?

— Non. Encore que, en y pensant, il y trouverait peut-être son intérêt. Parce que si notre fille ressemblait à sa mère, elle serait probablement plus dangereuse que notre fils.

— Moi, dangereuse ? répliqua Daphnée avec un regard innocent.

— Et comment, mon amour ! Je t'ai dit à quel point j'ai aimé ce que nous avons fait, la nuit dernière ?

— Moi aussi, j'ai aimé... J'étais tellement furieuse contre toi !

— Tu peux te mettre en colère comme ça quand tu veux, susurra-t-il en lui mordillant le cou.

Du bout des doigts, elle lui caressa la poitrine.

— Eh bien, je pense qu'il est temps que nous nous réconciliions.

— Tout à fait d'accord. Sapristi, Daphnée, tu me rends fou !

— Prends-moi...

Il se plaça entre ses jambes. Ils étaient encore entièrement vêtus, mais il releva ses jupes et s'approcha plus près. Elle le libéra alors de son pantalon.

Un instant plus tard, le cœur battant à tout rompre, elle poussa un soupir d'extase sensuelle à le sentir entrer en elle, puis se renversa lentement sur la table.

Elle se donna à lui non plus avec une foi aveugle, mais avec la certitude de savoir qui il était ; et elle l'aimait d'autant plus qu'il lui avait révélé, enfin, la noblesse qu'elle avait toujours sentie en lui...

Max posa ses coudes de chaque côté de sa tête, sur la table de bois grossière, et il la contempla longuement, avec une intensité presque douloureuse. Il était encore abasourdi de se savoir aimé pour ce qu'il était vraiment.

— Daphnée..., chuchota-t-il en prenant une mèche de ses cheveux entre ses doigts pour s'en caresser le visage. Tu es tellement plus que tout ce dont j'aurais osé rêver... Je t'en supplie, ne me quitte plus. Tu t'es déjà sauvée deux fois, et je ne crois pas que j'en supporterais une troisième. Mais si jamais cela arrivait, sache que je te suivrais.

— Je n'irai nulle part, mon amour. Je suis là, avec toi, pour toujours.

Max laissa échapper un doux gémissement de bonheur. Enfin, il avait trouvé sa place. Il n'avait peut-être pas toutes les réponses, et la guerre à laquelle il était contraint par devoir n'était peut-être pas terminée. Mais il connaissait une sorte de paix.

Après toutes ces années d'errance solitaire, il n'était plus seul. Il avait Daphnée, à présent, et leurs esprits comme leurs corps ne faisaient qu'un. En cet instant, il ne souhaitait être nulle part ailleurs qu'ici, entre les bras de la femme qu'il aimait, sa compagne, sa femme, son ange.

Ensemble, ils avaient créé leur propre paradis secret, à l'abri des tempêtes qui pouvaient se déchaîner autour d'eux.

Épilogue.

Une quinzaine de jours plus tard

— Je suis si contente que tu sois rentrée à Londres ! dit Carissa à Daphnée alors qu'elles traversaient la salle de bal brillamment éclairée.

— Eh bien moi, je suis heureuse de constater que tes cousines se conduisent de nouveau à peu près bien.

— Oui, quel revirement remarquable ! commenta Carissa avec ironie. Je dois admettre que je n'ai pas boudé mon plaisir, quand je les ai vues multiplier les courbettes et les révérences devant vous, chère marquise.

Daphnée pouffa de rire.

— Peut-être que je peux vous trouver un marquis à vous aussi, ma chère. Évidemment, il y a maintenant un duc de Holyfield célibataire..., ajouta-t-elle avec un signe discret en direction d'Albert Carew.

Adossé à l'une des colonnes de la salle de bal, il paraissait aussi maussade que d'habitude. D'autant que, depuis la mort de son frère, ce dandy fringant était obligé de porter le noir du deuil.

Quand il aperçut Daphnée, il lui adressa un semblant de sourire méprisant et se détourna. Elle haussa les épaules avec indifférence avant de se pencher vers Carissa.

— Alors, veux-tu rendre visite aux orphelins avec moi, avant que nous partions tous pour le Worcestershire ? Nous allons aider les enfants à décorer toute la maison pour Noël.

— Je ne manquerais ça pour rien au monde.

— Max a fait transporter un piano-forte là-bas, je te l'ai dit ? Nous allons chanter des chants de Noël, et il se peut même que je puisse donner aux filles les plus âgées leur première leçon de musique.

— Je n'arrive pas encore à croire que tu saches jouer aussi bien.

— J'adore ça. Si seulement je n'avais pas renoncé à pratiquer durant toutes ces années ! Mais c'était trop douloureux. C'est quelque chose que j'avais toujours partagé avec maman.

— En tout cas, tu n'as rien perdu de ton talent. Ce n'est pas ton mari, là-bas ? Oh... Que

fait-il dans cette alcôve avec une autre dame ?

Après avoir suivi le regard de Carissa, Daphnée sourit.

— C'est sa sœur, lady Thurloe.

— Nous nous joignons à eux ?

— Pas tout de suite, répondit Daphnée, heureuse de voir son mari et sa sœur enfin réunis. Ils ont beaucoup à se dire.

— Max, il y a longtemps que je dois te transmettre un message de la part de notre père. Des choses qu'il m'a dites pour toi sur son lit de mort.

Max plongeait son regard dans les yeux de sa sœur. Après avoir vu ce que représentait l'absence de Drake pour lady Westwood, il avait commencé à prendre conscience que sa propre famille avait pu également souffrir de son éloignement. Aussi, non sans circonspection, il s'était décidé à contacter Béatrice. Sans doute était-il prêt à entendre ce qu'elle avait à lui dire.

— Max, tu n'imagines pas à quel point papa était fier de toi. J'étais auprès de lui dans les jours qui ont précédé sa mort et nous avons beaucoup parlé. Vois-tu, j'étais en colère contre toi parce que tu n'étais pas là. À mes yeux, tu nous avais abandonnés pour te livrer à une quête effrénée de richesses et de plaisirs. Mais papa ne voulait pas de ma rancœur. Après m'avoir fait jurer le secret, il m'a révélé la véritable raison de ton absence. Il m'a montré la noblesse de ce que tu faisais et m'a fait promettre de ne jamais te trahir. Ne t'inquiète pas, je n'en ai parlé à personne, pas même à mon cher Paul.

— Bien...

— Il y a une chose encore plus importante, Max. Quand je lui ai demandé s'il avait des regrets, il m'a répondu qu'il n'en avait qu'un : ne pas s'être autorisé à être plus proche de toi. Aucun homme n'aurait pu avoir un meilleur fils, m'a-t-il dit. Mais il n'a jamais osé montrer son amour parce qu'il savait qu'on viendrait te chercher, et qu'il lui faudrait renoncer à toi. Il a pensé que moins il y aurait de liens entre toi et nous, moins nous aurions de chagrin à nous voir séparés.

Max ferma les yeux un moment tandis que sa sœur continuait :

— Il faut que tu saches aussi que papa avait vraiment honte de l'argent que l'Ordre nous a donné pour remettre nos affaires en état. Mais il l'a accepté pour maman et pour moi. Son orgueil de Rotherstone en a été très affecté. Mais, ce qui était encore pire pour lui, c'est qu'il n'avait aucun moyen de te protéger de l'Ordre, de ce fardeau légué par nos ancêtres. Il se sentait complètement impuissant, et je crois que c'est l'une des principales raisons pour lesquelles il buvait.

Max hocha tristement la tête. Jusqu'à présent, il n'avait pas été capable de se mettre à la place de son père. Mais, alors qu'il était sur le point de fonder lui-même une famille, il n'avait plus aucune difficulté à comprendre ce que son père avait dû ressentir quand Virgil était venu le chercher. Au moins, lui disposait de l'entraînement et des moyens de se battre qui

permettraient, si Dieu le voulait, que son fils soit épargné.

— L'alcoolisme de papa a empiré après ton départ, tu t'en souviens peut-être... Il s'est retiré de plus en plus en lui-même. Moi seule, avec mon innocence et mon entrain de petite fille, je parvenais quelquefois à le tirer de sa dépression. Mais, au moins, il ne jouait plus. Il m'a dit que cela faisait partie du contrat passé avec l'Ordre. Si jamais il le rompait et jouait de nouveau, on ne lui permettrait plus jamais de te revoir. Tu n'aurais même plus eu l'autorisation de rentrer pour de trop brèves vacances.

— Il a cessé de jouer pour moi ? répliqua Max, abasourdi.

— Il t'aimait, Max. Certaines personnes ne savent pas très bien le montrer. Sans vouloir lui chercher des excuses, je t'assure que notre père avait bon cœur...

Je n'arrive même pas à imaginer ce que ça a été pour toi, reprit-elle après un instant de silence, d'être emmené pour devenir un guerrier en sachant que ta famille avait reçu de l'or en échange. Tu as dû croire que papa t'avait vendu. Peut-être que c'était le cas, je l'ignore. Mais je ne crois pas que ton ami écossais ait laissé beaucoup le choix à nos parents. Ce que je veux que tu saches, c'est que ton sacrifice n'a pas été vain.

— Que veux-tu dire ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

— Quand j'ai eu dix-sept ans, l'argent que nous avons reçu a financé mon entrée dans le monde. C'est là que j'ai rencontré Paul, l'amour de ma vie, et nous avons à présent deux beaux enfants que nous adorons, et nous aurons peut-être la joie d'en avoir d'autres. Mon grand frère, c'est toi qui m'as offert la chance de trouver le bonheur, et je peux enfin te remercier.

Elle secoua la tête.

— Si tu n'avais pas fait ça, je n'aurais jamais fait mon entrée dans le monde ni rencontré mon mari. Je serais restée dans le Worcestershire où, sans doute, j'aurais fini par épouser l'un de nos voisins... un des frères Carew !

Les sourcils froncés, Max ne put que se rendre à l'évidence.

— À cause de mon rang, j'aurais probablement épousé l'aîné, Hayden. Et, vois-tu, sa femme a trouvé la mort en France avec lui... Sans toi, mon grand frère, j'aurais pu être à sa place.

Max frémit à cette idée. Quand Beatrix le prit dans ses bras, cette fois, il lui rendit son étreinte. La tête lui tournait tandis qu'il essayait de revisiter le passé à la lumière de ce que sa sœur venait de lui révéler.

— Je te remercie de tout ce que tu m'as dit, finit-il par murmurer. Cela change beaucoup de choses pour moi.

— Tu croyais que personne ne se souciait de toi, n'est-ce pas ?

Quand il acquiesça en silence, elle lui adressa un sourire mouillé de larmes.

— Au moins, je n'ai plus à m'inquiéter pour toi, à présent que tu es marié avec Daphnée.

Elle doit d'ailleurs se demander où tu as disparu..., ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil vers la salle de bal.

Max aperçut sa belle épouse qui, depuis l'autre extrémité de la salle, regardait dans leur direction avec une curiosité manifeste. Il lui raconterait toute cette discussion plus tard. Il lui sourit lorsqu'elle lui adressa un petit signe discret, mais explicite.

— Apparemment, murmura-t-il, je suis attendu. Ces mots paraissaient banals, mais leur vérité résonna jusqu'au plus profond de son âme.

— Va donc la rejoindre ! lui dit Bea en lui tapotant la joue avec affection. Ton enquiquineuse de petite sœur a fini de te monopoliser.

— Une enquiquineuse... Je suppose que c'est ce que tu es, répliqua Max avec un petit rire.

Il l'embrassa légèrement sur le front en lui promettant de la voir plus tard. Puis il alla rejoindre son adorable femme, toute de bleu vêtue.

Quand il s'approcha d'elle, Daphnée lui tendit la main en l'enveloppant d'un regard adorateur. Il prit sa main mais, au lieu de l'attirer à lui, il s'immobilisa soudain en entendant le morceau de musique qui commençait.

Daphnée laissa échapper une exclamation presque inaudible quand, soudain, il s'inclina pour un baisemain, à la mode continentale.

— Milady, déclara-t-il d'un ton solennel, il me semble me souvenir que vous me devez une danse depuis longtemps.

Un sourire radieux illumina le visage de Daphnée.

— Une dette que je vais me faire un plaisir de régler, milord.

Lorsqu'ils furent parvenus au centre du parquet étincelant, Daphnée esquissa une révérence à laquelle Max répondit par un salut. Puis elle posa une main délicate sur son épaule. Mais, avant de poser l'autre sur la paume qu'il lui présentait, elle effleura celle-ci d'une caresse, en un geste de tendre familiarité qui la fit frissonner.

Ils commencèrent à tourner au rythme de la musique enlevée et gracieuse. Les yeux fixés dans ceux de Daphnée, Max finit par perdre toute conscience du monde autour d'eux. Elle seule existait, source de toute joie, son unique amour.

Cette danse, il ne regrettait pas de l'avoir attendue si longtemps.

Les regarder lui soulevait le cœur ! « Au moins, songea Albert, j'ai un rang supérieur à celui de Rotherstone. »

Néanmoins, même sa nouvelle couronne de duc n'était qu'un piètre réconfort face au bonheur exaspérant qu'on lisait sur leurs visages.

Il n'avait plus qu'une envie : partir d'ici.

Quand il quitta la salle de bal, il se réjouit des salutations obséquieuses et des ronds de

jambe dont on le gratifiait à présent. Et pourtant, en son for intérieur, il s'en lassait déjà.

Une fois chez lui, il entra dans la bibliothèque faiblement éclairée pour se verser un cognac. Soudain, il eut la sensation d'une présence derrière lui.

Il pivota brusquement et distingua la silhouette d'un homme assis à son bureau, les pieds posés sur le plateau.

— Vous !

— Salut, Votre Grâce.

Le cœur d'Albert s'emballa aussitôt. L'étranger l'avait abordé une seule fois, brièvement, au bal de Fin d'Été.

— Comment êtes-vous entré ?

— Satisfait de votre nouveau titre ?

— Que faites-vous ici ?

— Oh, ne jouez pas les naïfs, répliqua l'homme en reposant les pieds sur le sol pour se lever. Albert déglutit avec peine.

— Que voulez-vous ?

— Simplement votre coopération, comme nous en avons discuté.

— Je ne vois absolument pas à quoi vous faites allusion !

— Ne faites pas semblant d'ignorer ce que j'ai fait pour vous. Il est temps de régler la facture, mon bon monsieur.

Quand Dresden Bloodwell émergea de la pénombre pour s'avancer vers lui, Albert recula, le cœur battant à tout rompre.

— Je ne vous ai jamais demandé de tuer mon frère !

— Ne perdons pas de temps, répliqua Bloodwell. Vous saviez exactement ce que j'avais l'intention de faire et, si vous voulez bien vous en souvenir, vous n'avez pas émis un mot de protestation. Alors, tenez-vous tranquille. N'oubliez pas, Votre Grâce, que vous avez encore trois frères plus jeunes. Je serais heureux de continuer jusqu'à ce que l'un d'entre vous soit disposé à coopérer. En attendant, si vous souhaitez conserver votre misérable vie et votre tout nouveau duché, je vous suggère de vous asseoir et de faire exactement ce qu'on vous dit !

D'un geste brusque, il l'attrapa à la gorge. Albert gémit sourdement en essayant de se libérer,

— Écoutez-moi bien, siffla Bloodwell en fixant sur lui ses prunelles d'un noir presque opaque, Je vous ai élevé à cette position pour une certaine raison. Vous m'appartenez, à présent. Ne vous avisez pas de l'oublier, Votre Grâce !

Sans ménagement, il poussa Albert dans un fauteuil de cuir. Tremblant de tout son corps,

celui-ci balbutia :

— Que voulez-vous de moi ?

— C'est très simple, répondit Bloodwell en tirant sur sa manche pour la remettre en place avec un soin maniaque. Quand nous nous sommes vus, vous vous êtes vanté de connaître le Régent. L'heure est venue de renforcer cette amitié. À présent que vous voilà duc, vous ne devriez pas avoir de difficulté à vous introduire dans la clique de Cariton House...

Depuis sa chambre de l'hôtel Pulteney, Drake entendait, de l'autre côté de la porte, James et Talon engagés dans une conversation animée avec le prisonnier qu'ils avaient sorti de Newgate. Celui-ci s'appelait O'Banyon. Un genre de corsaire, apparemment.

— C'est fait, déclara-t-il. On tient la fille.

— Alors, où est-elle ? demanda James d'un ton indigné. Vous étiez censé l'amener ici.

— Ouais, mais j'ai réfléchi, rétorqua O'Banyon. Et je me suis dit qu'une fois la fille entre vos mains, vous auriez plus guère besoin de moi, hein ? J'allais quand même pas courir le risque de me faire renvoyer au trou.

— Qu'avez-vous fait d'elle ? demanda James.

— Je vous l'ai dit, on la tient.

— Vous avez recouru à des complices, sans notre autorisation ?

— Pas d'inquiétude ! Juste quelques vieux copains du temps que j'étais marin. En fait, on va faire ça à ma manière.

— Comment osez-vous ? !

— Écoutez-moi, le vieux.

Drake se raidit, prêt à venir en aide à James si O'Banyon le menaçait.

— Vous semblez pas vous rendre compte que vous avez besoin de moi, continua celui-ci. Surtout quand son père reviendra pour payer la rançon. Toi, le borgne, tu te prends pour un dur à cuire, mais t'as jamais eu affaire à quelqu'un comme le Captain Fox. Pourquoi vous croyez qu'il oblige sa fille chérie à vivre à l'écart du monde ? Déjà que vous avez volé le trésor d'un pirate ; mais en plus, vous kidnappez sa fille ! Croyez-moi, je suis le seul à savoir comment traiter avec son père, et lui, c'est le seul à savoir où se trouve la tombe de l'Alchimiste.

— Alors, que suggérez-vous ? demanda James, qui paraissait perdre patience.

— En gros, on attend. C'est tout. Il faudra un moment pour que le message arrive à son père, et encore plus longtemps pour que le vieux renard des mers revienne en Angleterre. Sans compter que les gardes-côtes vont vouloir l'attraper dès qu'il aura mis pied à terre. En attendant, j'ai bien l'intention de profiter de ma liberté.

Par l'entrebâillement de la porte, Drake vit Talon saisir l'homme par la chemise.

— Parce que tu crois qu'on va te laisser nous doubler ?

— Bas les pattes, le borgne. Pour arriver au trésor de l'Alchimiste, vous avez besoin du Captain Fox ; et pour faire venir le Captain Fox, vous avez besoin de sa jolie fille. Et pour mettre la main sur la fille, vous avez besoin de moi puisque je suis le seul à savoir où elle est.

D'un geste du menton, James ordonna à Talon de le lâcher.

— À votre place, je m'abstiendrais d'énerver M. Talon, O'Banyon... Il a tué des hommes pour moins que ça, je peux vous l'assurer.

— Eh bien, moi aussi, mon vieux. Croyez-moi. Moi aussi !

— Au moins, promettez-moi que Mlle Fox est en sécurité. Morte, elle ne vaudrait pas grand-chose comme otage.

— Oui, la jolie Kate est en sécurité. Pas le grand confort, j'imagine, mais elle ne court pas de danger.

— Vous faites donc confiance à ceux qui la gardent ?

— Franchement, l'ami, répliqua O'Banyon avec un large sourire, moi, je fais confiance à personne.

Assise sur un sol de pierre froide, la jeune fille frissonna, recroquevillée sur elle-même. Un bandeau noir lui couvrait les yeux et ses mains liées reposaient sur ses genoux relevés.

Kate refusait de laisser couler ses larmes. Elle s'obligea à utiliser les sens qui lui restaient pour essayer de glaner quelques bribes d'information. Des pas lourds se faisaient entendre au-dessus d'elle, accompagnés de voix rudes, masculines pour la plupart. On remuait des boîtes ou des caisses. Sans doute se trouvait-elle dans un entrepôt. Mais ces gens n'étaient pas des marchands ordinaires.

Des contrebandiers ?

Les imperceptibles effluves salés apportés par l'air froid la ramenèrent des années en arrière. Elle revit les mâts qui se balançaient sur l'azur du ciel, et le large sourire de son père qui faisait d'elle un petit maître d'équipage, et lui soufflait les ordres qu'elle criait ensuite à l'équipage de sa voix enfantine : « Souquez les écouteurs de grand-voile, bande de vieilles fripouilles paresseuses ! »

Soudain, elle entendit le grincement de la porte qui se trouvait en haut de l'escalier de bois, au-dessus de la cellule humide où on l'avait enfermée. Quelqu'un venait. Kate se raidit, tendant l'oreille.

Elle avait déjà entendu parler ces hommes auparavant, mais leurs voix semblaient beaucoup plus agitées.

— Je me moque comme d'une guigne de ce qu'il a dit, O'Banyon ! Si le duc arrive, ça change tout !

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— J'en sais rien, mais faut se débarrasser d'elle avant que Warrington arrive !

— Tu veux dire quoi, se débarrasser d'elle ? On la tue ? On la laisse partir ?

Kate retint son souffle.

Les battements de son cœur l'empêchaient presque d'entendre.

Après un silence, l'homme qui paraissait être le chef reprit la parole.

— Je sais pas... On pourrait dire à O'Banyon que la fille s'est sauvée.

— Mais, et l'argent ?

— Qui tu préfères te mettre à dos, O'Banyon ou la Bête ?

« La Bête ? » se répéta Kate, de plus en plus affolée.

— Tu parles d'un choix !

— Si seulement on avait été prévenu plus tôt que Sa Grâce revenait !

— Qu'est-ce qu'on va faire d'elle quand il sera là ? Déjà qu'il va nous tanner le cuir à cause du naufrage du mois dernier ! Alors, s'il apprend qu'on a trempé dans un kidnapping...

— Oui, acquiesça le premier d'une voix sombre. Attends... Il y a peut-être un moyen de faire d'une pierre deux coups.

— Tu penses à quoi ?

— Si O'Banyon veut la fille, laissons-le traiter directement avec le duc de Warrington.

— Tu veux dire... on refile la fille à la Bête ?

— Oui ! Un petit cadeau de bienvenue de notre part à tous.

— Du tonnerre de Dieu !

— C'est bien ce que je dis ! Elle est assez mignonne pour lui. Vous savez comment il est avec les dames. Un petit cadeau comme elle, ça va l'amadouer.

— Et ça l'occupera bien une nuit ou deux, le temps de boucler nos affaires.

— T'as entendu ça, beauté ? Tu feras moins la maligne, avec la Bête ! lança leur chef, sans doute encore endolori du coup de pied dans le bas-ventre qu'elle lui avait décoché à son arrivée. Essaie un peu d'ouvrir ton caquet avec lui, et tu regretteras cette cellule !

— Allez, pleure pas, se moqua un autre. Y a pire que de devenir la concubine de la Bête.

Kate sentit la tête lui tourner quand le dernier écho de leurs rires vulgaires résonna dans l'obscurité. Son corps tout entier tremblait de terreur.

« Je n'ai pas peur, se répéta-t-elle encore et encore. Je n'ai pas peur... »